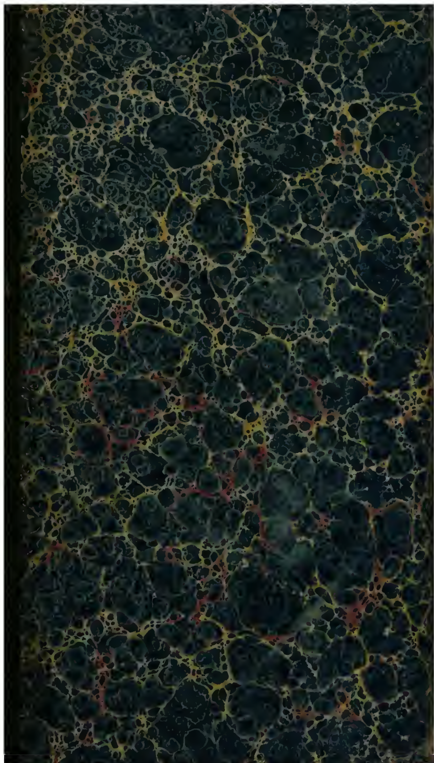



Biblioteca Nazionale V.E. III
NAPOLI


BIBLIOTECA NAZIONALE DI NAPOLI







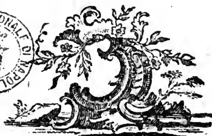


ABRÉGÉ
DE
TOUTES LES SCIENCES
A L'USAGE
DES ADOLESCENS,
ET
DE TOUS CEUX QUI VEULENT S'INSTRUIRE.

PAR MR. FORMEY.

TOME V.





A BERLIN,
Chez JOACHIM PAULI.
MDCCLXIX.



AVERTISSEMENT.

On a ſçu très bon gré à l'Abbréviateur de l'Eſſai de LOCKE ſur l'Entendement humain, *d'avoir donné cet abrégé au public. Je crois qu'il y a pour le moins autant de bonne Métaphyſique, & peut-être plus de neuf & d'original encore, dans* l'Eſſai analytique ſur les facultés de l'Ame *par* Mr. BONNET. *Je crois donc avoir les mêmes droits à la reconnoiſſance du public, ſi j'ai bien exécuté le travail que j'ai entrepris, & qui a eu pour objet, non d'abréger l'Ouvrage,*

mais d'en changer la forme, afin d'y répandre un peu plus d'intérêt, & le format, pour mettre plus de personnes en état de l'acquérir. J'ai toujours le même but dans mes productions, de faire quelque bien, suivant la mesure de mes forces, & surtout de ne point faire de mal.



TABLE DES MATIERES.

EN-



ENTRE-



ENTRETIEN I.

Introduction à la Pſychologie.



Le Maitre.

Quelle eſt l'étude la plus importante pour l'Homme?

Le Disciple. Celle de l'Homme.

M. Quelle eſt la meilleure maniere d'étudier l'Homme?

D. C'eſt de ſuivre la route de l'obſervation, de le confidérer comme on conſidere les Inſectes & les Plantes. L'eſprit d'obſervation n'eſt point borné à un ſeul genre. Il eſt l'eſprit univerſel des Sciences & des Arts. C'eſt toujours des idées ſenſibles que nous déduiſons les notions les plus abſtraites; & les idées ſenſibles repréſentent des objets ſenſibles. C'eſt donc en obſervant que nous parvenons à généraliſer. La vue étendue & diſtincte des rapports conſtitue

le Génie. Et comme les rapports dérivent des déterminations propres aux différens Etres, le Génie considere ces déterminations, & voit ce qui résulte de leur ensemble. Le Génie n'est donc que l'attention appliquée aux idées générales, & l'attention n'est elle-même que l'esprit d'observation. Ainsi la Physique est en quelque sorte la mere de la Métaphysique: & l'Art d'observer est l'Art du Métaphysicien, comme il est celui du Physicien.

M. Est-ce dans cette route qu'ont marché les grands Hommes, qui se sont attachés à l'étude de l'Homme en général, & de l'ame en particulier?

D. Non: ils ne sont pas assez occupés de la Méchanique de nos idées. Ils semblent avoir mieux aimé les considérer dans l'ame elle-même que dant l'Instrument qui sert à leur formation, à leur rappel, à leur enchaînement.

M. Voulez-vous suivre leurs traces?

D. Je crois devoir m'en frayer à moi-même d'autres, qui soyent plus analogues à la marche de l'Observateur de la Nature. Tous les Philosophes conviennent aujourd'hui que nos idées tirent leur origine des sens: je vais donc diriger mon attention de ce côté-là. J'étudierai ce qui se passe dans l'organe lorsqu'il transmet à l'ame l'impression des objets. Je tâcherai de découvrir les rapports qui lient les fibres sensibles, & les résultats de ces rapports.

M. Quelle

M. Quelle face donnerez-vous par ce moyen à la *Psychologie?*

D. La même qu'à la Physique. Elle aura deux parties principales, subordonnées l'une à l'autre; la partie *Historique* & la partie *Systématique.* La premiere renferme l'exposition des faits; la seconde, leur explication. Quand l'explication nait des faits mêmes, quand elle est le résultat de leur examen, & des comparaisons que nous établissons entr'eux, elle a toute la probabilité que nous pouvons raisonnablement désirer, dans une matiere où nous ne saurions atteindre à la certitude.

M. Cela me donne une idée suffisante de la marche que vous allez suivre. Vous chercherez des faits; vous les approfondirez; & après les avoir rapprochés, combinés, séparés, vous vous rendrez attentif aux conséquences qui paroîtront en découler le plus immédiatement. Et ces conséquences donneront peut-être naissance à des principes, à la lueur desquels vous tenterez de pénétrer dans le labyrinthe ténébreux de notre Etre.

D. Cet exposé de mon plan est très fidele; mais, pour arriver à des principes qui puissent étendre un peu nos connoissances sur les opérations de l'ame, je ne connois qu'une méthode; & cette méthode est l'*Analyse.* J'essayerai donc de l'appliquer à mon sujet; & si je ne suis pas aussi heureux dans cette application que je

le défirerois, j'aurai au moins l'avantage d'en avoir bien compris toute l'utilité, & d'avoir indiqué quelques moyens de l'étendre & de la perfectionner.

M. Vous repréfentez-vous cette tâche comme facile?

D. Tout au contraire je fens qu'elle eft pénible, laborieufe: c'eft un fentier hériffé d'épines. Il faut fe roidir fans ceffe contre les obftacles qu'on y rencontre à chaque pas. A peine a-t-on entrepris de réfoudre une difficulté qu'il s'en préfente une nouvelle. Il faut anatomifer chaque fait; le décompofer dans fes plus petites parties, & examiner féparément toutes ces parties. Il faut chercher les rapports qui lient ces chofes entr'elles & aux chofes analogues, & trouver des réfultats qui puiffent devenir des principes. En un mot, il faut ici analyfer tout; car, dans ce pays peu connu, on ne fçait où les fentiers qu'on rencontre vont aboutir; on eft donc obligé, pour ne pas s'égarer, de les étudier tous. Ce font fans doute ces difficultés qui ont rebuté tant de Philofophes & d'Auteurs, d'ailleurs très eftimables. Ils ont préféré la méthode d'*Inftruction* à celle d'*Invention*; mais, dans une matiere où l'on connoit fi peu de vérités, il eft raifonnable de chercher à en groffir le nombre, s'il eft poffible; & l'on ne peut efpérer d'y réuffir que par la méthode d'Invention.

M. Reve-

M. Revenons donc au véritable objet de la Psychologie; c'est nous-mêmes, & c'est en nous-mêmes qu'il faut l'étudier. Mais quelle est l'espérance du succès?

D. Tout homme capable de méditer un peu profondément sur ce qui se passe au dedans de lui, peut découvrir des choses qu'il chercheroit vainement dans les Livres. S'il est ici peu d'Auteurs vraiment originaux, c'est qu'il est bien plus aisé d'étudier les productions du cerveau d'autrui que son propre cerveau. L'esprit semble plus fait pour regarder hors de lui, qu'au dedans de lui. Comme il est naturellement très actif, il est naturellement très impatient. Il ne peut se concentrer longtems dans le même objet. Il veut voir beaucoup, promtement & sans peine. Une dissection lui répugne; une analyse l'épouvante. Faut-il s'étonner après cela que les Ouvrages de méditation soyent assez rares, & que les compilations soyent en si grand nombre? Combien de Compilateurs de Platon & d'Aristote avant qu'on ait vu paroître un *Locke* & un *Malebranche!* Et combien de compilateurs de *Locke* pour un s' *Gravesande!* Les Ouvrages de méditation ont un caractere particulier, & auquel il est facile de les reconnoître: ils brillent de leur propre lumiere. Comme ils ne ressemblent qu'à eux seuls, ils intéressent déjà par leur originalité même. L'air d'invention, de liberté & de vie,

 qui

qui les caractérise, fixe sur eux les regards. On est surpris de n'y pas retrouver ce qu'on a vu presque partout; d'y découvrir de nouvelles sources de Vérités; & plus encore de sentir qu'on y apprend à penser. C'est un nouveau sens qui se développe chez le Lecteur, & qu'il est tout étonné d'acquérir.

M. Mais les Ouvrages de ce genre n'ont-ils pas aussi leurs défauts?

D. Oui. Ces Auteurs qui travaillent uniquement de méditation, sont trop dépendans de leurs propres idées: ils en sont quelquefois maitrisés. Quand ils errent, ils errent profondément, parce que c'est toujours en conséquence des principes qu'ils ont cru découvrir: ils ne peuvent gueres se redresser eux-mêmes, parce qu'on est ordinairement fort attaché aux idées qu'on juge à soi. D'un autre côté, quand ces Auteurs ont le bonheur de partir de principes certains, ou au moins très probables, ils savent en tirer une multitude de conséquences justes, qui devenant à leur tour de nouveaux principes étendent les bornes de nos connoissances. Tout cela forme une chaîne dont les chaînons sont si étroitement unis, que, pour parvenir à détruire la chaîne, il faudroit prouver la fausseté des premiers principes.

M. D'où la Psychologie tire-t-elle le plus de lumieres, de la Physique, ou de la Métaphysique?

D. C'est sans contredit de la Physique. En effet,

effet, que peut-on dire de l'Ame confidérée en elle-même? Nous la connoiffons fi peu. L'homme eft un Etre *mixte:* il n'a des idées que par l'intervention des fens; & fes notions, quelque abftraites qu'elles puiffent être, dérivent de cette fource. C'eft fur fon corps & par fon corps que l'ame agit. Il faut donc toujours en revenir au phyfique, comme à la premiere origine de ce que l'ame éprouve. Nous ne favons pas plus ce qu'eft une idée dans l'ame, que nous ne favons ce qu'eft l'ame ellemême; mais nous favons que les idées font attachées au jeu de certaines fibres. Nous pouvons donc raifonner fur ces fibres, parce que nous voyons des fibres. Nous pouvons étudier un peu leurs mouvemens, les réfultats de ces mouvements, & les liaifons qu'elles ont entr'elles.

M. A quoi cela mene-t-il, dès-là que nous ne connoiffons point les deux fubftances de l'union defquelles l'homme eft formé; nous ignorons & nous ignorerons toujours le fecret de cette union; nous ne faurons jamais comment le mouvement d'une fibre produit une idée, & comment à l'occafion d'une idée il s'excite un mouvement dans une fibre? Ainfi il eft bien inutile de chercher à pénétrer la méchanique des opérations de notre ame.

D. Je doute que ceux qui infiftent le plus fur cette réflexion, fe foyent donnés la peine de l'approfondir. Nous ne connoiffons point, il

eſt vrai, l'eſſence réelle des ſubſtances; nous ſavons tout auſſi peu ce qui fait que la matiere eſt étendue & ſolide, que nous ſavons ce qui fait que l'ame penſe & agit. Mais, parce que nous ne connoiſſons point l'eſſence réelle des ſubſtances, s'enſuit-il que nous ne connoiſſions rien du tout des ſubſtances? Parce que nous ignorons ce qui produit en nous l'idée de l'étendue ſolide, s'enſuit-il que nous ne puiſſions rien affirmer du tout de la matiere? Les ſubſtances ne nous ſont connues que dans leurs rapports à nos facultés: des êtres doués de facultés différentes les voyent ſous d'autres rapports. Mais tous les rapports ſous leſquels les ſubſtances ſe montrent aux différens Etres ſont très réels, parce qu'ils découlent de l'eſſence même des ſubſtances, combinée avec celle des êtres qui les apperçoivent. Il m'eſt très indifférent qu'il y ait, quelque part dans l'Univers, un être qui voye la matiere tout autrement que je ne la vois: il me ſuffit que ce que j'en vois ſoit clair, immuable, & très diſtinct de l'idée ſous laquelle la ſubſtance penſante s'offre à moi.

M. Vous n'affirmez pourtant pas que les attributs par leſquels la matiere vous eſt connue, ſoyent en effet ce qu'ils vous paroiſſent être.

D. C'eſt mon ame qui les apperçoit: ils ont donc du rapport avec la maniere dont mon ame apperçoit: ils peuvent cependant n'être pas préciſément ce qu'ils me paroiſſent être. Mais, aſſuré-

aſſurément, ce qu'ils me paroiſſent être, réſulte néceſſairement de ce qu'ils ſont en eux-mêmes, & de ce que je ſuis par rapport à eux. Comme donc je puis affirmer du cercle l'égalité de ſes rayons, je puis affirmer de la matiere qu'elle eſt étendue & ſolide, ou, pour parler plus exactement, qu'il eſt hors de moi quelque choſe qui me donne l'idée de l'étendue ſolide. Les attributs à moi connus de la matiere ſont des effets; j'obſerve ces effets, & j'en ignore les cauſes. Il peut y avoir bien d'autres effets dont je ne ſoupçonne pas le moins du monde l'exiſtence; un aveugle ſoupçonne-t-il l'uſage d'un priſme? Mais je ſuis au moins très aſſuré que ces effets qui me ſont inconnus, ne ſont point oppoſés à ceux que je connois. Si donc j'apperçois au dedans de moi des choſes qui renferment une oppoſition évidente avec les attributs que je connois à la matiere, je puis affirmer, ſans riſquer de me tromper, que ces choſes ne découlent point de quelque autre attribut ſecret, & qu'elles ſont les effets d'une cauſe très diſtincte de la matiere.

M. Développez ce raiſonnement, entant que vous l'appliquez à la connoiſſance de l'ame.

D. Ces facultés que je reconnois m'appartenir, parce que je les exerce à chaque inſtant, & que j'ai une conſcience claire de mes propres perceptions; ces facultés, dis-je, l'Entendement,

ment, la Volonté, la Liberté, font des attributs d'un fujet qui ne m'eft pas mieux connu que la matiere. Ce font donc encore des effets dont j'ignore la caufe. L'ignorance de la caufe me porteroit elle à révoquer en doute l'exiftence des effets? Mettrois-je en queftion fi j'ai un Entendement, une Volonté, une Liberté, uniquement par la raifon que je ne connois pas le fujet où ces facultés réfident? Ce feroit douter de ma propre exiftence. Je puis donc raifonner très jufte fur les facultés de mon ame, & ignorer profondément l'effence de cette ame. Je puis diftinguer auffi clairement ces facultés les unes des autres, que je diftingue les unes des autres les propriétés de la matiere. Je ne confondrai pas plus la Volonté avec la Liberté, que je ne confonds la Mobilité avec la Force d'inertie. Je puis encore définir les facultés de mon ame; étudier leurs liaifons, leur développement, leurs opérations, la maniere de les diriger; & tirer de tout cela des conféquences d'autant plus fûres, que j'aurai mieux obfervé les faits, & que je m'en ferai moins écarté. En un mot la fcience de l'ame, comme celle du corps, repofe également fur l'obfervation & fur l'expérience.

M. Quelle différence mettez-vous entre cette route & celle des abftractions?

D. L'Obfervation & l'Expérience ont pour objet la Nature: nos abftractions ne font pas la

la Nature; elles n'ont de réalité que dans notre Entendement. Il n'existe point de matiere en général, mais il existe une infinité de corps particuliers, dans lesquels nous remarquons des déterminations communes & des déterminations propres. Nous déduisons de celles-là, par la réflexion, la notion des attributs essentiels des corps, & nous donnons à la collection de ces attributs le nom de *Matiere*. Les corps particuliers sont ainsi des modifications infiniment variées de la matiere. Entre ces modifications l'organisation tient le premier rang. Nous n'y considérons plus simplement les attributs essentiels de la substance matérielle; nous y considérons surtout les déterminations particulieres qu'y reçoivent ces attributs, d'où résultent des rapports plus ou moins sensibles à une fin commune. Plus nous découvrons d'unité & de variété dans ces rapports, & d'utilité dans la fin, plus l'organisation nous paroît parfaite.

M. Où trouvons-nous ces conditions réunies au plus haut degré?

D. Dans l'organisation de cette portion de matiere qui est nous-mêmes. Nous tenons par cinq points à la Nature entiere. Plus nous étudions ces points & plus nous y appercevons de rapports, & dans ces rapports, de convergence vers une fin commune. Cette fin est de nous transmettre les impressions de tout ce qui nous environne. La Raison méconnoîtroit-elle les

les rapports qui lient les humeurs de l'œil aux propriétés de la lumiere, la lame ſpirale de l'oreille à celles du ſon? La lumiere & le ſon ſe meuvent avec rapidité: les odeurs & les ſaveurs ſont auſſi douées d'un certain mouvement; l'air s'applique à la ſurface de notre peau; nous appliquons nos doigts à celle des corps; les objets, ou les corpuſcules qui en émanent, agiſſent donc ſur les ſens par impulſion; car ils leur communiquent de ce même mouvement dont ils ſont doués.

M. Ce mouvement ſe termine-t-il à la partie de l'organe qui le reçoit immédiatement?

D. La ſtructure de l'organe eſt telle que le mouvement ſe propage jusqu'au cerveau. C'eſt là que tous les ſens vont rayonner. Mais le cerveau entier ne participe pas à ces mouvemens: l'anatomie nous apprend quelle eſt la partie de ce viſcere qui les reçoit, & où ils paroiſſent ſe terminer. Cette partie eſt donc le ſiege immédiat du ſentiment, le centre de toutes les impreſſions ſenſibles. Ce centre n'eſt pas un point où ces impreſſions aillent ſe confondre: nous avons le ſentiment diſtinct de pluſieurs impreſſions ſimultanées; & ce ſentiment eſt toujours un & ſimple.

M Peut-on concilier la ſimplicité & la clarté de ce ſentiment avec l'étendue & la mobilité?

D. Cela n'eſt pas poſſible. Ces deux objets que je vois diſtinctement, agiſſent ſur deux points

points différens de mon *ſenſorium ;* le point qui reçoit l'action de l'un, n'eſt pas le point qui reçoit l'action de l'autre; car les parties de l'étendue ſont diſtinctes les unes des autres; l'étendue ne peut donc avoir le ſentiment un & ſimple de deux choſes diſtinctes. Je compare ces deux objets, & de cette comparaiſon il naît en moi une troiſieme perception, encore diſtincte des deux autres: c'eſt donc un troiſieme point de mon *ſenſorium* qui eſt affecté; & j'ai de même le ſentiment & ſimple de ces trois impreſſions ſimultanées. L'étendue matérielle ne compare donc pas; car le point où tomberoit la comparaiſon ſeroit toujours très diſtinct de ceux que les objets comparés affecteroient. Il ne pourroit donc en réſulter un ſentiment unique, un *moi.* Mais les objets n'agiſſent ſur les organes que par impulſion; deux objets qui les affectent à la fois, y excitent donc à la fois deux impulſions diſtinctes. Un corps qui reçoit à la fois deux mouvemens différens, ſe prête à l'impreſſion de tous deux, & prend un mouvement compoſé, qui eſt ainſi le produit des deux impulſions, ſans être ni l'une, ni l'autre de ces impulſions en particulier. Le ſentiment clair de ces deux impreſſions ne peut donc réſulter de ce mouvement. Le ſentiment du *moi* ne réſide pas dans la ſubſtance matérielle.

M. C'eſt ainſi que nous ſommes conduits à admettre qu'il y a quelque choſe en nous qui

qui n'eſt pas matiere, & à qui appartiennent le ſentiment & la penſée.

D. Oui; & nous nommons cette choſe une *Ame*. Nous diſons que l'Ame eſt une ſubſtance *immatérielle*, pour déſigner l'oppoſition que nous remarquons entre ſes facultés & les propriétés de la ſubſtance *matérielle*. Ces deux ſubſtances ne nous offrent rien de commun; cependant elles ſont unies, & l'homme réſulte de leur *union*. Nous devons renoncer à pénétrer ce myſtere: l'ame ne peut ſe connoître elle-même; elle ne connoit que par le miniſtere des ſens: & comment des ſens matériels lui donneroient-ils la perception d'elle-même? Elle ne connoit pas plus la matiere qu'elle ne ſe connoit elle-même; elle ne la voit qu'à travers un milieu; elle n'en juge que dans le rapport à ſes ſens. Nous n'appercevons donc des deux côtés que des effets, des réſultats; & les principes, le comment, reſtent enſévelis dans une nuit profonde.

M. Parce que nous ignorons ce ſecret du Créateur, faudra-t-il que nous renoncions abſolument à toute recherche ſur l'œconomie de notre Etre?

D. Cette aſſertion ne ſeroit pas mieux fondée que ſi l'on diſoit à un Phyſicien, que c'eſt inutilement qu'il s'occupe de la végétation des plantes, parce qu'il ne connoit pas les premiers élémens dont les plantes ſont compoſées. Il eſt dans

dans l'œconomie de notre être bien des choſes que nous connoiſſons avec certitude. Ces choſes elles-mêmes, & leurs réſultats immédiats, peuvent nous fournir des principes propres à nous diriger dans nos recherches. Si j'ignore comment le mouvement de certaines fibres de mon cerveau produit dans mon ame des idées, je ſais au moins très bien que je n'ai des idées qu'en conſéquence des mouvemens qui s'excitent dans certaines fibres de mon cerveau. Je raiſonne donc ſur ces fibres & ſur leurs mouvemens; je les regarde comme des ſignes naturels des idées, j'étudie ces ſignes, & les réſultats de leurs combinaiſons poſſibles. Si j'ai bien analyſé cela, j'en pourrai légitimement déduire l'ordre de la génération des idées dans mon ame. Car, dès qu'il eſt prouvé que les idées ſont attachées aux mouvemens des fibres ſenſibles, l'eſpece de ces fibres, l'ordre dans lequel elles ſont ébranlées, les rapports, les liaiſons que nous pouvons concevoir entr'elles, les effets phyſiques que l'action plus ou moins répétée des objets peut y opérer, me donneront l'origine de tout ce que mon ame éprouve. D'un autre côté, mon ame agit; elle a des déſirs, & les déſirs ſont les actes de l'ame. Je puis donc la regarder comme une force qui s'applique à un ſujet. Ce ſujet ne peut être autre choſe que les fibres ſenſibles, puiſque d'une certaine volonté, d'un certain déſir, réſulte une augmen-

augmentation de mouvement dans certaines fibres. Je ne cherche donc pas à pénétrer comment mon ame agit, mes efforts feroient vains; mais j'obſerve ce qui doit réſulter de ſon action ſur les fibres ſenſibles.

M. Ainſi, quelque hypotheſe qu'on embraſſe ſur l'union de l'ame & du corps, les principes qu'on aura immédiatement déduits des faits, ſubſiſteront; *l'Influence phyſique*, les *Cauſes occaſionnelles*, *l'Harmonie préétablie* les ſuppoſeront également.

D. Cela eſt bien évident de l'Influence phyſique. A l'égard des Cauſes occaſionnelles, les Loix de la Nature ſont, dans cette hypotheſe, celles que la Sageſſe s'eſt preſcrites: les mouvemens des fibres ſenſibles rentrent donc dans le ſyſteme de ces Loix. Il en eſt encore de même de l'Harmonie préétablie, puisque dans cette hypotheſe les mouvemens du corps ſont exactement correſpondans aux idées de l'ame, ſans qu'il y ait pourtant aucun commerce entre les deux ſubſtances. Le cerveau eſt donc, ſuivant cette hypotheſe, une petite machine dont le jeu préſente avec préciſion l'eſpece, la ſuite & les combinaiſons des idées de l'ame. Mais, comme ces deux hypotheſes ſont ſimplement poſſibles, je prens le parti de m'en tenir au fait, ou à ce qui paroit l'être, je veux dire, à l'influence phyſique. Quoique je n'entrevoye aucun rapport entre les deux ſubſtances, je ne

crois

crois pas pouvoir décider qu'il n'y en ait point du tout. Il faudroit pour cela que je connusse les sujets où résident les propriétés dont j'ai les idées.

M. Tout cela se réduit-il à de pures spéculations?

D. Il n'est nullement indifférent de travailler à connoître comment nous sommes faits. Les principes de l'Education reposent tous sur cette connoissance; & le systeme de ces principes constitue le grand Art d'éclairer, de diriger & de perfectionner l'Homme. Il s'agit de mettre en valeur toutes ses facultés spirituelles & corporelles, il faut donc les connoître; pour les connoître, il faut étudier leur Nature, leur dépendance reciproque; savoir comment l'exercice des unes détermine l'exercice des autres. On ne peut se flatter d'acquérir toutes ces connoissances que par une analyse très approfondie de l'homme.

M. Mais n'est-ce pas dégrader l'homme, que de montrer qu'il n'est aucune des facultés de notre ame qui ne soit mixte?

D. C'est le laisser tel qu'il a plu au Créateur de le faire. Je ne sçais par quelle idée de perfection l'on a transporté à l'ame seule le plus de nos facultés qu'on a pû. L'Homme, formé de deux substances, n'étoit point appellé à la spiritualité pure: & nous savons qu'il sera éternellement un Etre mixte. Il importe donc fort

peu à sa perfection que toutes ses facultés soient mixtes: il n'en posséde pas moins un Entendement & une Volonté; il n'en est pas moins en son pouvoir de les cultiver & de parvenir par là au bonheur. La Vertu perdroit-elle de son prix aux yeux du Philosophe, dès qu'il seroit prouvé qu'elle tient à quelques fibres du cerveau? Je dis plus; & cet aveu ne me rendra pas suspect de Matérialisme: quand l'Homme tout entier ne seroit que matiere, il n'en seroit pas moins parfait, ni moins appellé à l'Immortalité. La Volonté supreme, qui a créé l'Univers matériel, cette Machine si composée, ne pourroit-elle le conserver? Ce n'est point parce que je crois l'ame un Etre plus excellent que la matiere, que j'attribue une ame à l'Homme; c'est uniquement parce que je ne puis attribuer à la matiere tous les phénomenes de l'Homme.

M. Finissez par me donner une idée exactement déterminée du but que vous vous proposez & du plan que vous allez suivre.

D. Voici les questions que j'ai en vue. Quelle est la nature de nos facultés? Quels en sont les progrès, les bornes respectives, la dépendance réciproque? Comment l'Homme passe-t-il de l'état d'Etre capable de sentir, de vouloir, d'agir, à l'état d'Etre qui sent, qui pense, qui veut, qui agit? Que sont le sentiment, la pensée, la volonté, l'action? En un mot, qu'est-

ce

ce que l'Homme? Ce sujet intéressant est couvert de ténébres si épaisses, qu'il seroit téméraire d'oser se prometire de les dissiper. Je ne veux donc qu'essayer ce que peut ici l'Analyse; j'irai du connu à l'inconnu, du composé au simple; je le décomposerai le plus qu'il me sera possible, je l'anatomiserai. En tâchant de réduire mes idées à leurs plus petits termes, je les enchaînerai tellement les unes aux autres que la chaîne soit partout continuée. Je formerai des hypothefes; & ces hypothefes, je ferai en sorte qu'elles reposent sur des faits, & qu'elles en soient comme les conséquences naturelles. Je ne sçais point encore où ma marche me conduira; je la décrirai exactement. Je m'attens à rencontrer des précipices; je m'arrêterai sur leurs bords, & j'y placerai des signaux. Peut-être m'enfoncerai-je dans un Labyrinthe plus tortueux que celui de Dédale; mais je ne craindrai pas de m'y égarer, parce que le fil dont j'aurai fait usage, me ramenera facilement au point d'où je serai parti. Peut-être ne découvrirai-je pas les vérités que je cherche; peut-être découvrirai-je des vérités que je ne cherche point: peut être enfin ne ferai je que rappeller dans un nouvel ordre des vérités que je sçais, & qui ont été traitées par divers Auteurs. Quoiqu'il en soit, je me rendrai attentif à tout ce qui s'offrira sur ma route; rien n'est ici à négliger; les plus petits faits peuvent devenir fé-

conds en conféquences. Je vais voyager dans les Terres Auftrales du Monde métaphyfique; mais plus fidele dans mes récits que la plûpart des Voyageurs, je ne parlerai que de ce que j'aurai vu, & je dirai comment j'aurai vu; je veux qu'on puiffe revoir après moi, aller plus loin que moi, & me redreffer partout où je me ferai trompé.



ENTRETIEN II.

Sur l'Homme, confidéré d'abord en général, & enfuite fous l'idée d'une ftatue, dont les fens agiroient féparément, ou fucceffivement.

LE MAITRE.

Nous partons fans doute de la fuppofition que l'homme eft un compofé de deux fubftances, l'une immatérielle, l'autre corporelle: ce qu'on exprime en deux mots quand on dit que l'homme eft un Etre mixte. Mais eft-on auffi convaincu de l'exiftence de l'ame que de celle du corps?

D. Il ne paroit pas qu'on le foit auffi généralement. Cependant la fuppofition que l'ame exifte,

existe, n'est pas gratuite; elle est fondée sur l'opposition qui est entre la simplicité du sentiment, & la composition de la matiere. Ce *Moi* qui apperçoit, qui compare, qui raisonne, &c. ce *Moi* qui a des notions d'étendue de division, de mouvement, &c. ce *Moi* qui se modifie de tant de manieres différentes, est toujours *un*, simple & indivisible.

M. Qu'est-ce que l'observation vous apprend au sujet de ce *Moi*, ou de cette ame?

D. Comme je sens que j'existe, parce que j'ai la conscience de ma modification actuelle, je sens pareillement que j'ai la volonté de mouvoir certaines parties de mon corps, & que cette volonté s'exécute. J'admets donc que mon ame est douée d'une *activité* qui se modifie diversement; j'entens par cette activité la capacité qu'a mon ame de produire en elle & hors d'elle, ou sur son corps, certains effets. Je dis *en elle*, parce que n'appercevant aucun rapport entre un mouvement & une sensation, je ne puis placer dans le mouvement la cause efficiente, ou immédiate de la sensation. Je dis *hors d'elle*, ou *sur son corps*, pour me conformer à cette décision du sentiment intérieur, qui me persuade que je suis l'auteur immédiat de mes actions. Je n'examine point ici si cette décision du sentiment est illusoire: je me renferme dans cette vérité incontestable, c'est qu'à un certain acte de ma volonté répond constam-

ment un certain mouvement d'une ou de plusieurs parties de mon corps. Je me regarde comme l'auteur de ce mouvement, parce que j'ai la volonté de le produire, & qu'il n'est produit qu'en conséquence de cette volonté.

M. Quelle rélation établissez-vous donc entre le corps & l'ame?

D. Je suppose que le corps agit sur l'ame, ou, si on l'aime mieux, qu'à l'occasion des mouvemens que les objets excitent dans les sens, l'activité de l'ame se déploye d'une certaine maniere, d'où naissent les sensations & les volitions. Je reçois donc l'union de l'ame & du corps & leur influence réciproque, comme un phénomene dont j'explique les Loix, & dont je fais profession d'ignorer profondément le comment. Je confesse ne connoître pas plus comment un mouvement est cause d'une idée que je ne connois comment une idée est cause d'un mouvement. J'ignore aussi parfaitement la nature de l'activité de mon ame que j'ignore la nature du mouvement. Je sçais tout aussi peu ce qui fait que la *Cogitabilité* est *Cogitabilité*, que je sçais ce qui fait que l'étendue solide est étendue solide Toutes les substances me sont inconnues: j'observe des propriétés, des rapports; je vois certains changemens suivre constamment de certaines choses, & je regarde ces choses comme les causes de ces changemens. Je suis fait pour voir ainsi, & non pour voir autrement.

ment. Je parle des corps comme exiſtents parce que j'ai l'idée des corps. Il m'importe fort peu que je me trompe, ou que je ne me trompe pas ſur cette exiſtence. Ce que je reconnois ici pour évident, c'eſt que l'idée du corps differe eſſentiellement de l'idée que j'ai de l'ame.

M. L'homme enviſagé comme un Etre mixte, ou comme un compoſé de deux ſubſtances, offre donc des phénomenes qui appartiennent à deux ſubſtances. Pour démêler la part qu'a chaque ſubſtance à la productiou des phénomenes, il faut étudier les phénomenes: ils ſont des faits: eſt-il quelque ſcience qui ne dépende point de cette étude? Mais à quel ordre de faits voulez-vous vous attacher?

D. Il y a un choix à faire; & ſans ce choix tout le travail ſeroit infructueux. Il ne s'agit point de conſidérer un homme fait, placé au milieu d'une campagne & environné de mille objets divers: l'examen des opérations du cerveau d'un tel homme deviendroit pour nous infiniment compliquée. Il faut aller par degrés, & ſimplifier: on ne ſauroit trop ſimplifier dans un ſujet ſi compoſé, & ſi ſingulierement compoſé. N'entreprenons pas même d'étudier les enfans: ils ſont trop difficiles à obſerver. A peine viennent-ils au monde que leurs ſens s'ouvrent tout à la fois à un grand nombre d'impreſſions différentes. De-là un enchaînement

de mouvemens, une combinaiſon d'idées, qu'il eſt impoſſible de ſuivre & de démêler.

M. Quel parti prendrez-vous donc?

D. Celui de recourir à une fiction: elle ne ſera pas la Nature, mais elle aura ſon fondement dans la Nature. Je ſéparerai des choſes qui, dans l'état naturel, ſont réunies; mais ce ſera pour tâcher de parvenir à les mieux connoître; je les réunirai enſuite par degrés, & je me rapprocherai davantage de la Nature.

M. Développez plus préciſément l'idée de cette fiction.

D. J'imagine un homme dont tous les ſens ſont en bon état; mais qui n'a point encore commencé à en faire uſage. Je m'attribue le pouvoir de tenir les ſens de cet homme enchaînés, ou de les mettre en liberté dans l'ordre, dans le tems, & de la maniere qu'il me plaît. J'offre ſucceſſivement à chaque ſens, & enſuite à différens ſens à la fois, les objets propres à les affecter: je cherche ce qui doit réſulter de ces impreſſions: je ſuis, pour ainſi dire, à l'œil le développement de l'ame de cet homme, ou plutôt je la fais développer à mon gré. Cet homme en un mot eſt une eſpece de *Statue*, & déſormais je l'appellerai ainſi. La Philoſophie ſera la divinité qui animera cette Statue, & qui m'aidera à l'élever par degrés au rang d'*Etre penſant.*

M. Ce

M. Ce n'eſt là qu'un Roman philoſophique. Il faut eſpérer que le tems viendra où l'on pourra ſubſtituer l'Hiſtoire à ce Roman.



ENTRETIEN III.

Notions générales ſur l'origine des idées. Réflexions ſur le Phyſique de notre Etre.

LE MAITRE.

Parlerons-nous des *Idées innées?*

D. Ce n'eſt pas la peine de s'arrêter ici à combattre cette opinion: elle a été trop ſouvent & trop ſolidement réfutée.

M. Qu'apprenons-nous là deſſus par la voye de l'expérience?

D. Elle démontre que la privation d'un ſens emporte la privation de toutes les idées attachées à l'exercice de ce ſens: d'où s'enſuit que la privation de tous les ſens, ou ce qui revient au même, leur inaction abſolue emporteroit une privation totale d'idées.

M. Ainſi nos idées les plus abſtraites ont une origine corporelle.

D. Pour s'en convaincre, il ſuffit de remarquer, que nous n'avons ces idées qu'à l'aide des

ſignes qui les repréſentent; & ces ſignes ſont des figures, des ſons, des mouvemens, des corps.

M. Puiſque toutes nos idées dérivent originairement des ſens, la *Statue* qui n'a point fait uſage de ſes ſens, n'a point d'idées.

D. Oui, en prenant le mot d'idées dans le ſens le plus étendu, pour toute maniere d'être de l'ame dont elle a la conſcience ou le ſentiment.

M. Mais quelle notion ſe former d'une ame ſans idées?

D. Je ne veux pas qu'on cherche à s'en former aucune, parce que je ne veux pas qu'on méconnoiſſe les bornes qui ont été preſcrites à l'Eſprit humain. On définit l'Ame une *ſubſtance qui penſe:* qu'on la définiſſe plutôt une *ſubſtance qui a la capacité de penſer.* Cette capacité conſtitue en partie l'eſſence de l'ame; & cette eſſence, nous ne ſommes pas faits pour la connoître. D'ailleurs, ce que nous appellons l'eſſence des choſes n'eſt que leur eſſence *nominale;* elle ne comprend que cet aſſemblage de propriétés, de qualités, que les ſens ou la réflexion nous font découvrir dans les choſes, & qui compoſent l'idée que nous nous formons des choſes. Le principe ou la raiſon de ces propriétés conſtitue l'eſſence réelle du ſujet, dont l'eſſence nominale n'eſt ainſi qu'un réſultat.

M. Puis donc que nous n'avons des idées que par les ſens, il s'enſuit que l'ame n'agit que

par

par l'intervention du corps. Il eſt la premiere ſource de toutes les modifications de l'ame: elle eſt tout ce que le corps la fait être.

D. Rien de plus vrai: & les conſéquences de ceci ſont innombrables. En voici quelques unes. Nous n'avons aucune idée des opérations de l'ame ſéparée du corps, parce que toutes les opérations de l'ame que nous connoiſſons s'exécutent par le moyen du corps, ou en dérivent originairement comme de leur principe. L'homme n'eſt pas une certaine ame; il n'eſt pas un certain corps; il eſt le réſultat de l'union d'une certaine ame à un certain corps. L'homme enfin qui n'a ou qui n'auroit point ſenti, eſt ou ſeroit une véritable ſtatue; mais une ſtatue organiſée, & dont la compoſition paſſe de beaucoup la portée de l'Intelligence humaine. Cette machine incompréhenſible eſt appellée à ſentir, à penſer, & à exécuter un nombre preſque infini de mouvemens qui la mettent en commerce avec le Monde entier, & qui en font une partie plus ou moins conſidérable de ce grand Tout.

M. Eclairciſſez cela par quelque comparaiſon.

D. Repréſentez-vous cette machine ſous l'image d'un clavecin, d'un orgue, ou de tel autre Inſtrument ſemblable. Imaginez que la ſuite des airs qu'on peut exécuter ſur ces Inſtrumens, exprime la ſuite des idées, des volontés, des déterminations, &c. Mais, au lieu que l'orgue

gue exécute indifféremment toutes ſortes d'airs, & qu'après l'exécution de chaque air, ſon état eſt le même qu'auparavant; concevez que la machine qui eſt en nous-mêmes, conſerve une certaine tendance aux mouvemens qu'elle a une fois exécutés, préciſément parce qu'elle les a exécutés. Telle eſt l'énergie ſinguliere de cette machine admirable: tel eſt le grand principe qui décide ſouverainement de la perfection humaine. La valeur phyſique & morale de notre automate dépend de la conſtitution originelle, & de la maniere dont nous aurons ſçu jouer de cette machine.

M. Jettons à préſent un coup d'œil ſur l'état primitif de notre ſtatue.

D. Déjà les mouvemens vitaux s'y opérent; les liqueurs y circulent, & portent à toutes les parties la nourriture qui leur eſt néceſſaire. Les ſens ſont prêts à jouer, mais ils ne jouent point encore; le ſentiment n'eſt pas né. Dans cet état, quoique la ſtatue l'emporte ſur tous les animaux par ſon organiſation, elle eſt au deſſous de l'animal le moins parfait, parce qu'elle ne ſent point. Si les plantes ſont inſenſibles, ce qui n'eſt point démontré, la ſtatue eſt immédiatement au deſſus de la plante; elle eſt entre la plante & l'animal.

M. Réfléchiſſons plus particulierement ſur le phyſique de notre être, puiſqu'il a tant d'influence ſur les opérations de l'ame.

D. Les

D. Les ſenſations qui nous affectent à chaque inſtant, nous inſtruiſent de la liaiſon intime que les ſens ont avec l'ame. Nous éprouvons de même à chaque inſtant, que l'ame exerce un empire très étendu ſur les organes & ſur les membres: elle y excite un nombre presqu'infini de mouvemens divers. En vain eſſayeroit-on d'infirmer ici la déciſion du ſentiment: en vain entreprendroit-on de faire voir qu'il ſeroit poſſible qu'il y eût ici de l'illuſion, & que cette illuſion prît ſa ſource dans l'organiſation du cerveau, ou dans l'action du premier moteur ſur le cerveau, ou ſur l'ame. Nous ſommes conſtitués de maniere que nous nous croyons auteurs de nos actions; & quand cela ne ſeroit point, quand cette force motrice que le ſentiment intérieur nous porte à attribuer à l'ame, ne lui appartiendroit point, il ſuffiroit que l'action ſuivît conſtamment la déciſion de la volonté, comme la volonté ſuit conſtamment la déciſion de l'entendement, pour que rien ne changeât dans le ſyſteme humain. Attribuer l'action uniquement à la Machine, c'eſt toujours l'attribuer à nous-mêmes, parce que cette Machine eſt nous-mêmes. L'ame n'eſt pas tout l'homme.

M. Quel eſt un des principaux Inſtrumens de cette union?

D. L'Anatomie nous le découvre dans les nerfs. Cette ſcience, aujourd'hui ſi perfectionnée, démontre que l'ame ne ſent & ne meut

qu'à

qu'à l'aide des nerfs. Elle prouve que les nerfs tirent leur origine du cerveau, & que de là ils se répandent dans toutes les régions du corps.

M. A quoi conduit cette découverte de l'origine des nerfs?

D. A placer l'ame dans le cerveau. Mais, comme il n'y a que les corps qui ayent une rélation proprement dite avec le lieu, il faut dire, non que l'ame occupe un lieu dans le cerveau, mais qu'elle est présente au cerveau, & par le cerveau à son corps, d'une maniere que nous ne pouvons définir.

M. L'Anatomie va-t-elle plus loin?

D. Elle ose déterminer la partie du cerveau qui doit être regardée comme l'organe immédiat du sentiment. Elle prétend établir sur un grand nombre d'expériences que cette partie est constamment la seule qui ne peut être altérée, ou simplement dérangée, que l'ame n'en soit troublée dans ses fonctions. Cette partie si importante est le *Corps calleux*, ou ce petit corps blanc, oblong, & un peu ferme, qui est comme détaché de la masse du cerveau, & que l'on découvre quand on éloigne les deux hémisphères l'un de l'autre, leurs faces internes étant contigues, & simplement couchées sur lui par leurs bords inférieurs.

M. Que pensez-vous là dessus?

D. J'admets simplement qu'il est quelque part dans le cerveau une partie que je nomme le

le *Siege de l'ame*, & que je regarde comme l'Instrument immédiat du fentiment, de la penfée & de l'action. Il eft indifférent à mon but que cette partie foit le corps calleux ou toute autre. Le cerveau nous eft presque inconnu; fes parties les plus effentielles font fi molles, fi fines, fi repliées; nos inftrumens font fi imparfaits, nos connoiffances fi bornées, qu'il eft à préfumer, que nous ne découvrirons de longtems le fecret d'une Méchanique, qui eft le chef-d'œuvre de la création terreftre. Nous fommes donc réduits ici à conjecturer, parce qu'il ne nous eft pas même permis encore d'entrevoir. Cependant il eft raifonnable d'affirmer que tout le cerveau n'eft pas le fiege de la penfée, comme tout l'œil n'eft pas le fiege de la vifion.

M. Comment caractérifez-vous alors ce fiege de la penfée?

D. C'eft un organe qui communique avec tous les fens, & par lequel l'ame agit fur toutes les parties de fon corps foumifes à fon empire; & un tel organe doit être prodigieufement compofé. Il eft en quelque forte l'abrégé de tous les organes, un fyfteme nerveux en raccourci. Les ramifications de tous les nerfs doivent aller aboutir à cet organe, ou avoir avec lui la communication la plus étroite. C'eft un centre où tous les nerfs vont rayonner.

M. Mais les nerfs font mols; ils ne font point tendus comme les cordes d'un Inftrument.

Les

Les objets y exciteroient-ils donc des vibrations analogues à celle d'une corde pincée? Ces vibrations se communiqueroient-elles à l'instant au siege de l'ame? La chose paroit difficile à concevoir.

D. Si l'on admet dans les nerfs un fluide dont la subtilité & la mobilité approchent de celles de la lumiere, on expliquera facilement par là, & la célérité avec laquelle les impressions se communiquent à l'ame, & celle avec laquelle l'ame exécute tant d'opérations différentes. Le cerveau sépare apparemment du sang, ou de quelque liqueur plus élaborée, cette espece de feu élémentaire. Il est peut-être contenu dans les nerfs, à peu près comme le fluide électrique est contenu dans les corps qui en sont imprégnés. L'action des objets, ou celle de l'ame, peut produire sur le fluide nerveux des effets analogues à ceux que la chaleur ou les frictions produisent sur le fluide électrique. Et comme le siege de l'ame, dans les idées qu'on s'en forme, est proprement le siege de la vie; on peut concevoir que cet organe n'est presque qu'un composé de ce feu vital. Suivant cette hypothese, le corps calleux ne seroit que l'étui ou l'enveloppe grossiere du siege de l'ame.

M. Ces expressions ne doivent pas sans doute être prises à la lettre.

D. Nous ignorons la nature des esprits animaux: ils sont encore plus hors de la portée

de

de nos sens & de nos Instrumens que les vaisseaux qui les filtrent ou qui les préparent Ce n'est que par la voye du raisonnement que nous sommes conduits à admettre leur existence, & à soupçonner quelque analogie entre ces esprits & le fluide électrique. Cette analogie repose principalement sur certaines propriétés très singulieres de ce fluide; en particulier sur la rapidité & la liberté avec laquelle il se meut le long d'une ou de plusieurs cordes, au travers d'une masse d'eau, même en mouvement.

M. Puisque nous avons cinq sens, dont procédent cinq classes de sensations, qui ont sous elles un nombre indéfini de genres & d'especes, il faut donc qu'il y ait dans les nerfs, & dans les esprits qui tiennent aux nerfs, une diversité rélative à celle que nous observons dans nos sensations.

D. Nous manquons de moyens pour atteindre au comment de cette diversité physique. Tout ce que nous pouvons faire est de former là dessus quelques conjectures. Nous pouvons, par exemple, imaginer dans les esprits qui servent à la vision, une composition analogue à celle que Newton a découverte dans la lumiere; nous pouvons supposer qu'il est des esprits, ou des fibres, à l'unisson des sept couleurs; comme nous pouvons supposer qu'il en est à l'unisson des sept tons. Mais on est bien peu avancé après qu'on a imaginé cela: tout nous ramene à

cette vérité, que nous sommes plus faits pour voir les résultats des choses que les principes des choses.

M. De ce que le genre nerveux est l'organe médiat des sensations, il s'ensuit que, du plus ou du moins de mobilité de cet organe, dépendra le plus ou le moins de vivacité des impressions. Et le degré de vivacité des impressions déterminera le degré d'activité de l'ame.

D. Ces conséquences sont justes: mais je crois que nous ferons bien de ne pas pousser ici plus loin les réflexions sur le physique de notre être, puisque nous serons appellés à les étendre en traitant de la production des sensations. Je me bornerai donc à remarquer que, quand il sera parlé des impressions faites sur les nerfs, cela doit s'entendre aussi des impressions faites sur les esprits qui tiennent aux nerfs. Et quand il sera parlé des mouvemens communiqués au cerveau, cela doit s'entendre des mouvemens communiqués à cette partie du cerveau que nous avons nommée le siege de l'ame.



EN-

ENTRETIEN IV.

La Statue modifiée par le ſens de l'Odorat, & l'état qui ſuit cette premiere ſenſation.

LE MAITRE.

Comment entamez-vous les modifications de la ſtatue?

D. Par l'odorat, comme le ſens le plus ſimple & le moins fécond. Cette marche eſt dans l'eſprit de l'analyſe. J'approche donc une Roſe du nés de la ſtatue: au même inſtant elle devient un *Etre ſentant*. Son ame eſt modifiée pour la premiere fois: elle eſt modifiée en odeur de roſe; elle devient une odeur de roſe; elle ſe repréſente une odeur de roſe. Toutes ces façons de parler ſont ſynonymes; elle expriment toutes un changement ſurvenu à l'ame de la ſtatue, à l'occaſion d'un changement ſurvenu à l'un de ſes ſens.

M. Quel eſt ce changement ſurvenu à l'organe? Comment s'opere ce changement? Quelles en ſont les ſuites néceſſaires?

D. Voilà ce qu'il s'agit d'analyſer. Les principes que nous poſerons pour expliquer ce premier pas de la ſtatue dans la vie ſenſitive, nous

aideront à en expliquer un grand nombre d'autres. C'eſt ici le premier chaînon d'une chaîne très longue & très compoſée.

M. Montrez ce chaînon.

D. Les corpuſcules infiniment petits qui émanent de la Roſe, forment autour d'elle une atmoſphere odoriférante. Ils ſont introduits par l'air dans l'intérieur du nés: ils agiſſent ſur les fibres nerveuſes qui le tapiſſent. Cette action eſt le réſultat des rapports qui ſont entre ces corpuſcules & ces fibres.

M. Qu'entendez-vous ici par des *rapports?*

D. J'entens en général ces qualités, ces déterminations, en vertu desquelles différens Etres conſpirent au même but, ou concourent à produire un certain effet. Cet effet eſt une Loi de la Nature.. Ainſi les Loix ſont en général les réſultats des rapports qui ſont entre les Etres. Elles ſont invariables, parce que les déterminations dont elles émanent, ſont invariables. Les Etres ſont ce qu'ils ſont: leur eſſence eſt immuable.

M. Comment les corpuſcules odoriférans agiſſent-ils ſur les fibres nerveuſes?

D. La maniere m'eſt inconnue: je n'ai aucune voye pour parvenir à cette connoiſſance. Mais, comme dans l'ordre de mes idées, je ne conçois pas qu'un corps puiſſe agir ſur un autre autrement que par impulſion; je penſe que les corpuſcules odoriférans étant doués d'un certain mouve-

mouvement & d'un certain degré de mouvement, communiquent ce mouvement dans une certaine proportion aux rameaux du nerf olfactif.

M. Et quel eſt ce mouvement?

D. Sa nature eſt au nombre de ces déterminations que j'ignore. Je ne ſçais ſi c'eſt un mouvement de vibration, d'ondulation, de preſſion, ou tout autre mouvement que je pourrois imaginer. Je me borne donc à dire en général que les corpuſcules odoriférans impriment un mouvement aux rameaux du nerf olfactif. Ces rameaux ſe rendent au cerveau, & lui communiquent un certain ébranlement rélatif à celui qu'ils ont reçu de l'objet.

M. Vous n'êtes pas ſans doute mieux au fait de la maniere dont cet ébranlement ſe propage jusqu'au cerveau?

D. J'irois au delà des faits ſi je prononçois là deſſus. Tout ſe réduit à de legeres conjectures; comme, par exemple, de ſuppoſer que cette propagation s'opere par le fluide nerveux, à peu près comme celle du ſon par le moyen de l'air; ou bien, que la propagation de l'ébranlement ſe fait par les parties élémentaires des nerfs, douées peut-être d'une certaine activité, en vertu de laquelle elles réagiſſent les unes ſur les autres. Enfin on pourroit réunir les deux hypotheſes, & admettre que cette propagation dépend à la fois, & du jeu des parties élémen-

taires des nerfs, & de celui des parties élémentaires du fluide nerveux. Si l'on suppose que ces deux ordres de particules sont à l'unisson dans chaque nerf, on concevra facilement comment elles s'aident réciproquement dans leur jeu, & comment elles propagent ainsi l'ébranlement jusqu'au cerveau

M. Y a-t-il encore quelque question indécise à cet égard?

D. Oui; celle si le mouvement que le nerf olfactif imprime au siege de l'ame, ou pour parler plus exactement, à la partie du siege de l'ame qui lui correspond, est le même dans le nerf. Chaque partie a sa maniere d'agir, qui répond à sa structure: celle-ci répond à sa fin. Il me suffit d'admettre comme un principe, ou comme une loi de notre Etre, qu'à un certain mouvement d'un ou de plusieurs nerfs répond constamment un certain mouvement d'une ou de plusieurs parties du siege de l'ame; & qu'à un certain mouvement d'une ou de plusieurs parties du siege de l'ame, répond constamment un certain mouvement d'un ou de plusieurs nerfs.

M. Que résulte-t-il du mouvement que la Rose imprime au nerf olfactif, & que celui-ci transmet à l'organe du sentiment?

D. Il en résulte cette modification de l'ame que nous exprimons par les termes d'*Odeur de Rose*. Cette modification est une maniere d'être

d'être de l'ame, un état diſtinct de tout autre état.

M. Pourriez-vous en donner une idée plus préciſe?

D. L'ame eſt un Etre différent du corps: nous ne pouvons attribuer à cet Etre aucune des propriétés par lesquelles le corps nous eſt connu. Si donc le corps agit ſur l'ame, ce n'eſt point du tout comme un corps agit ſur un autre corps. La ſenſation qui paroit réſulter du mouvement n'a rien de commun avec le mouvement. Seroit-elle donc l'effet immédiat du mouvement? Ou réſulteroit-elle immédiatement de quelque choſe qui n'eſt ni corps, ni mouvement?

M. Comment vous tirez-vous de ce défilé?

D. L'ame eſt cet Etre ſimple, qui n'eſt ni corps, ni mouvement. Cet Etre eſt une force, une puiſſance, une capacité d'agir, ou de produire certains effets; car c'eſt tout ce que nous ſavons de la puiſſance. L'ame ſe modifieroit-elle donc elle-même en conſéquence d'un mouvement? Produiroit-elle elle-même la ſenſation par ſon activité, en vertu de cette Loi fondamentale de l'union, qui veut qu'à un certain état du corps réponde conſtamment un certain état de l'ame? Y auroit-il quelque rapport ſecret entre l'activité de la matiere & l'activité de l'ame? La Nature qui ne va point par ſauts, mais qui paſſe par degrés d'une production à

une autre production, iroit-elle encore par degrés des substances matérielles aux substances spirituelles.

M. J'attens avec impatience que vous vous décidiez.

D. Nous voilà sur le bord d'un des abîmes les plus profonds qui soient dans le païs des connoissances humaines. Si nous sommes sages, nous éviterons de regarder longtems dans cet abîme: notre vue pourroit en être troublée.

M. Détournons-la donc de dessus ces immenses profondeurs, pour la porter sur l'état actuel de notre statue: considérons cet état en lui-même & dans ses suites.

D. La statue commence à jouir de l'existence, mais elle ne sçait pas encore qu'elle existe. Une sensation n'est pas une notion: & combien l'idée d'*existence* est-elle réfléchie! Je sçais que j'existe parce que je réfléchis sur mes perceptions; & cela est une opération de mon ame par laquelle elle sépare de la perception le sujet qui apperçoit. C'est ce que les Métaphysiciens nomment *apperception*, & qui constitue le *Moi.*

M. A quoi la statue est-elle donc bornée actuellement?

D. Elle n'éprouve, & ne peut éprouver, que ce qui résulte immédiatement de l'action de l'organe sur l'ame; & ce résultat est une sensation, & une sensation unique; c'est une odeur de rose, & rien du tout au delà. La statue

n'a

n'a donc point proprement d'attention, parce que l'attention paroit ſuppoſer la préſence de différentes idées ſur une deſquelles l'ame ſe fixe par préférence. La ſtatue n'a point non plus de deſir: le deſir ſuppoſe la connoiſſance d'un état différent de l'état actuel, & qu'on lui compare: or la ſtatue n'a encore éprouvé qu'une ſeule maniere d'être. S'il exiſte des animaux qui n'ayent pendant toute leur vie qu'une ſeule ſenſation; (& pourquoi n'exiſteroit-il pas de ſemblables animaux dans une ſuite ſi variée d'Etres?) l'état actuel de la ſtatue repréſente celui de ces animaux, placés par la main de la Nature ſur le plus bas échelon de l'échelle de l'animalité.

M. Ecartons l'objet; éloignons la roſe; que doit-il arriver?

D. L'ébranlement que cet objet a produit ſur le nerf olfactif ne doit pas ceſſer au même inſtant indiviſible: cet ébranlement, quelque leger qu'on le ſuppoſe, eſt toujours un mouvement communiqué; & le mouvement ne s'éteint que par degrés: tout ſe fait ici, comme ailleurs, par gradations plus ou moins ſenſibles. Nous éprouvons tous les jours que certains ébranlemens imprimés à nos ſens continuent après que la cauſe qui les a excités a ceſſé d'agir. Cette obſervation commune prouve la grande mobilité de l'Inſtrument de nos ſenſations.

 M. Ainſi,

M. Ainſi, quoique la roſe n'affecte plus l'odorat de la ſtatue, elle peut continuer à ſentir.

D. Oui, mais plus foiblement. La durée de la ſenſation eſt proportionelle à la mobilité du nerf, & à l'activité des corpuſcules qui ont agi ſur le nerf. Au même inſtant où l'ébranlement finira, la ſtatue ceſſera de ſentir.

M. Quels ſont les rapports entre l'état du corps & celui de l'ame dans cette ſituation?

D. Comme la durée de la ſenſation eſt proportionelle à la mobilité du nerf & à l'activité des corpuſcules qui agiſſent ſur le nerf; de même auſſi la dégradation de la ſenſation eſt proportionelle à la dégradation du mouvement qui l'occaſionne. Et comme l'ame a la conſcience des états par lesquels elle paſſe, ou des modifications qu'elle ſubit, l'ame de la ſtatue a la conſcience de la dégradation de la ſenſation; elle la ſent s'affoiblir inſenſiblement, mais elle ne peut demêler tous les degrés de cet affoibliſſement, elle n'en ſaiſit que les plus ſenſibles.

M. Ne peut-on pas déjà découvrir ici la prémiere origine du *plaiſir*, du *deſir*, & de l'*attention?*

D. Le ſentiment des extremes entre lesquels eſt placé le mouvement dans ſa plus grande force & le mouvement dégradé jusqu'à extinction; ce ſentiment emporte néceſſairement une comparaiſon entre ces extremes, & cette comparaiſon

raison donne naissance a un sentiment qu'on peut rendre par les termes de *mieux-être* & de *moins bien-être*. La connoissance d'un mieux-être est inséparable du desir de la continuation du mieux-être; & l'effet de ce désir est l'attention: car c'est la même chose pour l'attention qu'il y ait différentes sensations présentes à l'ame, ou que l'ame aperçoive différens degrés dans la même sensation.

M. Qu'entendez-vous ici par l'attention?

D. Cette réaction de l'ame sur les fibres que l'objet a mises en mouvement, par laquelle l'ame tend à conserver, à fortifier ou à prolonger ce mouvement. La statue fait donc effort pour retenir la sensation à mesure qu'elle la sent s'affoiblir: mais, comme l'attention est une force limitée, elle s'épuise par l'exercice lorsqu'il est trop longtemps continué. Cet épuisement est d'autant plus prompt que les organes sont plus tendres, plus délicats, & qu'ils ont été plus rarement mis en action. Ainsi l'attention de la statue venant bientôt à s'épuiser, l'ame doit retomber dans sa premiere léthargie.

M. Lorsque la sensation a disparu entierement, la statue ne peut-elle pas la rapeller?

D. Quelque hypothese qu'on embrasse sur le rappel des idées, il faudra toujours admettre que ce rappel dépend en dernier ressort de la liaison qui se forme entre les idées.

M. Qu'en-

M. Qu'entendez-vous par la *liaison des idées?*

D. J'entens en général tout rapport en vertu duquel une idée eſt cauſe de la réproduction d'une autre idée. Chaque état d'une ame qui penſe doit avoir ſa raiſon dans l'état qui a précédé immédiatement. L'ame ne peut être déterminée à rappeller une idée, qu'autant que cette idée a quelque rapport, prochain ou éloigné, direct ou indirect, avec celle qui l'occupe actuellement. Si l'on ſe refuſoit à ce principe, on ſeroit conduit à admettre des effets ſans cauſe; ce qui ſeroit également contraire, & à notre maniere de concevoir & à l'analogie: à notre maniere de concevoir, parce que nous ne pouvons nous former aucune idée d'un effet ſans cauſe: à l'analogie, parce que nous obſervons que rien ne ſe fait dans la Nature qu'enſuite de quelque choſe qui a précédé.

M. Quel eſt donc le cas de la ſtatue?

D. Dans un cerveau, comme le ſien, où il n'y a qu'une ſeule idée, cette idée ne tient abſolument à rien: elle ne ſauroit donc être rappellée: l'ame n'a aucun pouvoir ſur cette idée. La liberté dont l'ame eſt douée, cette activité par laquelle on peut concevoir qu'elle rappelle ſes idées, en agiſſant ſur différens points du cerveau, cette activité, dis-je, eſt une force indéterminée; c'eſt un pouvoir d'agir, & non une certaine action. Les déterminations de

cette

cette force procédent de la volonté, & il n'eſt point de volonté, lorsqu'il n'eſt point d'idée préſente à l'entendement.

M. Mais ces mouvemens que l'objet imprime à l'organe, ne ſe conſerveroient-ils point dans le cerveau par l'énergie de ſa méchanique?

D. On a propoſé cette conjecture; on l'a appuyée ſur diverſes preuves; on l'a combattue par diverſes objections. Nous ne connoiſſons pas aſſez la ſtructure intime du cerveau pour y fonder nos aſſertions: c'eſt toujours de ce que nous éprouvons qu'il faut partir. Lorsqu'après avoir fixé les yeux ſur le ſoleil, nous regardons dans l'obſcurité, nous voyons une image très vive de cet aſtre. Cette image s'affoiblit d'inſtant en inſtant, & elle diſparoit enfin tout à fait. La vivacité de cette peinture, ſes dégradations, ſa durée, ſont toujours rélatives au jeu de l'organe, à ſa mobilité, & au tems pendant lequel l'objet a agi ſur cet organe. Si les mouvemens imprimés aux fibres du cerveau par un objet auſſi éclatant, auſſi actif qui l'eſt le ſoleil, s'éteignent en aſſez peu de tems; des mouvemens incomparablement moins forts doivent s'éteindre bien plus promptement.

M. La ſenſation qui affectoit la ſtatue a diſparu: ſon état actuel eſt-il préciſément le même que celui qui avoit précédé cette ſenſation?

D. Cette queſtion me paroit ſe réduire à celle-ci: l'état d'une fibre du cerveau qui a été miſe

mise en mouvement, & dont le mouvement s'est éteint, est-il précisément le même que celui d'une semblable fibre qui n'a jamais été mue? Cette question touche à une infinité de choses, & renferme une des principales clefs de la Psychologie.

M. Ne pourriez-vous pas vous borner à poser quelques principes fondés sur l'expérience, & à tirer de ces principes les conséquences les plus immédiates?

D. Le premier & le plus certain de ces principes, c'est que la mémoire par laquelle nous retenons les idées des choses a été attachée au corps; puisque des causes qui n'affectent que le corps, affoiblissent la mémoire, la détruisent même, ou la fortifient. La Médecine établit cette vérité par une foule de faits très constatés & très divers. Combien de maladies ou d'accidens qui ont été suivis de l'affoiblissement ou même de la perte de la mémoire? Combien d'autres cas singuliers ont modifié cette faculté, ou ont paru lui donner de nouvelles forces? La mémoire tient aussi à l'âge; & il n'est pas jusqu'aux procédés qu'on employe pour la cultiver & pour la fortifier, qui ne tendent à confirmer la même vérité.

M. Qu'inférez-vous delà?

D. Les idées n'étant dans leur premiere origine que les mouvemens imprimés par les objets aux fibres des sens, il s'ensuit que la conserva-

ſervation des idées par la mémoire dépend en dernier reſſort de la diſpoſition qu'ont les fibres des ſens à ſe prêter à ces mouvemens & à les répéter. Pour juger de cette diſpoſition, & pour comprendre quelle eſt l'excellence de la Méchanique de ces fibres, il n'y a qu'à faire attention à la facilité avec laquelle la mémoire ſe charge d'une ou de pluſieurs ſuites d'idées, à la préciſion, à la fidélité avec laquelle elle reproduit ces ſuites, & au tems pendant lequel elle conſerve l'aptitude de les reproduire.

M. Entrez dans un plus grand détail de ce qui concerne ces fibres ſi importantes & ſi utiles?

D. Je nomme état primitif ou originel des fibres des ſens, celui qui précéde le tems où les objets commencent à agir ſur ces fibres; c'eſt l'état qu'elles tiennent immédiatement de la génération. L'action des objets ſur les fibres des ſens change jusqu'à un certain point l'état primitif de ces fibres, puisqu'elle leur imprime des diſpoſitions qu'elles n'avoient pas auparavant, c'eſt à dire, des déterminations à certains mouvemens. La capacité de recevoir ces déterminations, ou pour m'exprimer par un ſeul mot, la mutabilité des fibres, a ſa raiſon dans leur ſtructure.

M. Quelle idée vous faites-vous de cette ſtructure?

D. Une fibre n'eſt pas un compoſé d'autres fibres; celle-ci d'autres fibres encore; cela iroit à l'in-

à l'infini: mais on peut concevoir qu'une fibre, je dis, une fibre simple est un composé de molécules, ou de parties élémentaires, dont la forme, ou l'arrangement, détermine l'espece ou le jeu de la fibre. Si les molécules élémentaires des fibres étoient absolument incapables de changement, les fibres seroient exactement roides, & les objets ne pourroient faire sur elles aucune impression Si l'effet que l'impression des objets produit sur les fibres étoit absolument momentané, cette impression ne seroit pas durab'e, & il n'y auroit point de mémoire. Il est vrai que l'objet peut agir si foiblement sur l'organe, ou pendant un tems si court; l'état actuel des fibres peut être si peu susceptible de changement, qu'elles ne reçoivent point de modification nouvelle. Mais ce cas est directement contraire à celui qui a été supposé, & sur lequel roule la discussion actuelle.

M. Que produit sur les fibres l'action des objets?

D. L'un ou l'autre de ces deux effets, & peut-être tous les deux ensemble: elle modifie la forme originaire de leurs molécules, ou en change la position respective. Nous ne saurions dire en quoi consistent ces effets, quelle en est la nature, la maniere; les yeux du corps n'atteignent pas à une méchanique si éloignée de leur portée. & les yeux de l'esprit ne percent pas ici fort au delà de ceux du corps.

Nous

Nous ignorons encore quelle eſt cette force qui tend à maintenir les fibres dans leur état actuel, quel que ſoit cet état. Nous ſavons ſeulement que cette force exiſte: & nous l'apprenons de l'expérience. Il faut un tems à la mémoire pour ſe ſaiſir des objets: ce tems ſuppoſe une réſiſtance à vaincre. Ce que la mémoire a acquis, elle le conſerve; & ſa tenacité eſt une autre preuve bien ſenſible de l'exiſtence de la force en queſtion.

M. Dans toute cette diſcuſſion vous n'avez rien dit des eſprits animaux?

D. Un véritable fluide paroit peu propre à être le ſiege d'impreſſions durables; mais on conçoit que le jeu des eſprits peut être modifié ou déterminé par celui des ſolides. On conçoit auſſi que Dieu a pu faire des machines organiques dont les reſſorts fuſſent d'une matiere analogue à celle de l'éther, & qui ne fût pas fluide comme l'éther. Ceci eſt rélatif à la conjecture qui a été propoſée ſur la nature du ſiege de l'ame.

M. Il eſt tems de revenir à la ſtatue. L'effet que le mouvement continué des corpuſcules odoriférans a produit ſur le nerf olfactif de cette ſtatue, eſt-il anéanti par la ceſſation du mouvement?

D. Non. L'état primitif des fibres ſur lesquelles ces corpuſcules ont agi pendant un certain tems a été modifié; & cette modification

eſt l'expreſſion phyſique de la différence qui eſt entre l'état actuel de la ſtatue & celui qui avoit précédé la ſenſation.



ENTRETIEN V.

Nouvelle modification de l'Odorat & ſes ſuites.

LE MAITRE.

Rappellons notre ſtatue à l'exiſtence; car, pour un Etre capable de ſentir, c'eſt ne pas exiſter que de ne point ſentir.

D. Soit: mais à l'odeur de la roſe faiſons ſuccéder celle de l'œillet: voilà une nouvelle modification qu'éprouve l'ame de la ſtatue, & voici de nouvelles queſtions qui s'offrent à notre examen.

M. Quelles ſont ces queſtions?

D. Les ſuivantes. La ſenſation de l'œillet rappellera-t-elle celle de la roſe? Si elle la rappelle, comment ce rappel s'opérera-t-il? Quel en ſera l'effet?

M. Vous promettez-vous beaucoup de ſuccès dans ces recherches?

D. Quand on veut pouſſer ici l'analyſe auſſi loin qu'elle peut aller, on ſe prépare bien des difficultés; & ce n'eſt pourtant qu'en ſuivant cette route

route épineuſe qu'on peut eſpérer d'atteindre à quelques vraiſemblances. Dans une diſcuſſion de la nature de celle-ci, le grand art du Pſychologue paroit conſiſter principalement à ne point faire former de pas à ſa ſtatue qui ne ſoit néceſſaire; à lier tellement les uns aux autres tous les chaînons de ſon exiſtence que la chaîne ſoit partout exactement continuée. Si l'on n'eſt pas aſſuré de parvenir à ce but, il eſt toujours louable de le tenter.

M. Vous demandez donc d'abord ſi une certaine ſenſation peut rappeller une certaine ſenſation; & c'eſt demander en général comment une idée peut rappeller une autre idée?

D. La queſtion eſt d'une extreme importance en Pſychologie, puisqu'une fois bien éclaircie elle fourniroit la ſolution d'une multitude de problemes. La vie de l'ame eſt-elle autre choſe que la ſucceſſion de ſes idées rappellées les unes par les autres?

M. Voyons donc s'il eſt poſſible que la Raiſon ſe ſatisfaſſe ſur un ſujet ſi difficile, & qui touche de ſi près le fond de notre être.

D. Une idée eſt un mode de l'ame; & comme nous ne ſçavons point ce que l'ame eſt en elle-même, nous ne ſçavons point non plus ce qu'un mode de l'ame eſt en lui-même; mais nous ſçavons très bien une choſe, c'eſt que l'ame n'acquiert l'idée d'un objet qu'enſuite des mouvemens que cet objet a excités dans le cerveau.

D 2 Nous

Nous ne voyons pas ces mouvemens; mais nous voyons une infinité de corps se mouvoir: & nous pouvons juger des mouvemens du cerveau par comparaison à ceux qui tombent sous nos sens; les uns & les autres sont soumis aux mêmes Loix. Les phénomenes de la mémoire prouvent que la conservation des idées tient au cerveau: le rappel d'une idée sera donc la reproduction des mouvemens auxquels cette idée a été attachée. Ainsi, quand on demande si une certaine idée peut rappeller une certaine idée, on demande s'il est entre les mouvemens auxquels tiennent ces idées, des rapports en vertu desquels ils soient réciproquement cause de leur reproduction. On conçoit que, par ces mouvemens, il faut entendre ici tout le physique des idées, toute cette Méchanique quelle qu'elle soit, dont la formation des idées dépend originairement.

M. A quoi nous conduit cette Méchanique?

D. Tout mouvement emporte un changement dans l'état du corps mû: l'état du cerveau change donc lorsqu'un objet agit sur lui. Une suite nécessaire de ce changement est celui qui survient alors dans l'état de l'ame, & que nous exprimons par les divers noms de *sensation* d'*idée*, de *perception*, &c.

M. Un changement quelconque, dans l'état du cerveau, produit-il un changement quelconque dans l'état de l'ame?

D. Non;

D. Non; mais à un certain changement dans le cerveau répond conſtamment un certain changement dans l'ame. Je puis donc, ſans être ſoupçonné de Matérialiſme, mettre ici le mouvement à la place de l'idée, & raiſonner ſur les mouvemens du cerveau, comme s'ils étoient eux-mêmes les idées. Il ſuffit d'avoir levé l'équivoque, en declarant que je ne prétens point confondre l'idée avec l'occaſion de l'idée; mais je ne connois point du tout l'idée, & je connois un peu l'occaſion de l'idée.

M. Les idées ſont la repréſentation des objets, & ſe diverſifient comme eux. Liées aux mouvemens du cerveau, ces mouvemens ſe diverſifient comme les idées. Qu'eſt-ce qui conſtitue proprement cette diverſité dans le cerveau? Différentes fibres, mues par différens objets, donnent-elles naiſſance à différentes ſenſations? Ou cette diverſité de ſenſations dépend-elle ſimplement de la diverſité des mouvemens imprimés aux mêmes fibres par différens objets?

D. Cette queſtion ſe trouve étroitement liée à celle du rappel des idées qui nous occupe; je ſuis donc obligé de les analyſer enſemble. Etabliſſons bien d'abord l'état de la nouvelle queſtion; & pour plus de facilité, ne prenons qu'un ſens pour exemple: ce ſera toujours l'odorat. Différentes odeurs agiſſent-elles ſur les mêmes

 fibres?

fibres? Ou différentes fibres ont-elles été appropriées à différentes odeurs?

M. Vous feriez peut-être mieux, au lieu de ne prendre qu'un seul sens, de vous borner à une seule fibre, & de raisonner sur cette fibre comme représentant tout l'organe. Le sujet que vous maniez est si compliqué, que vous ne sauriez trop chercher à le simplifier, à en écarter la confusion.

D. Rien de mieux pensé; une seule fibre, soit. Les corpuscules émanés de la rose, en agissant sur cette fibre, lui impriment une tendance à un certain mouvement. Je définis cette tendance, une aptitude à se mouvoir dans un sens plutôt que dans un autre. Ceci est très simple: la fibre ne peut se mouvoir qu'autant qu'il survient un changement dans l'état primitif de ses molécules. Or le changement qui survient à la fibre est par lui-même une disposition au mouvement imprimé; puisqu'il met la fibre dans l'état où elle doit être pour exécuter ce mouvement. L'effet de ce changement est durable, puisqu'il y a une mémoire, & que la mémoire tient au corps. Voilà donc la fibre montée pour exécuter le mouvement auquel la sensation de l'odeur de la rose a été attachée.

M. Que survient-il ensuite?

D. Des corpuscules échapés d'un œillet viennent agir sur cette fibre: elle cede à leur impression; & son mouvement est en raison composée

posée de la tendance qu'elle a acquise par l'action de la rose, & de la nouvelle tendance qu'elle reçoit de l'action de l'œillet. La fibre se trouve ainsi dans le cas d'un corps pressé par deux forces qui agissent en sens différens: il se prête à l'impression de ces deux forces rélativement à leur degré d'intensité; & la ligne qu'il décrit par son mouvement est l'expression de ces forces.

M. Quel est l'état de l'ame en conséquence?

D. Par son mouvement composé la fibre fait naître dans l'ame une sensation complexe, une sensation formée de la sensation foible de la rose, & de la sensation vive de l'œillet.

M. Ne peut-on pas augmenter cette composition?

D. Un troisieme mouvement imprimé à la fibre par une tubereuse, sera une troisieme tendance, un nouveau degré de composition dans la modification de l'ame. Le mouvement de la fibre deviendra ainsi de plus en plus composé à mesure que la diversité des impressions augmentera.

M. L'ame a-t-elle le pouvoir de rappeller séparément chaque sensation?

D. L'expérience le démontre.

M. Comment la fibre peut-elle exécuter ce rappel?

D. Cette difficulté est considérable; & je vais la mettre dans son jour. Le mouvement très composé de cette fibre n'est aucune des sensa-

tions en particulier: il eſt à la fois toutes les ſenſations; il eſt une ſenſation très complexe. C'eſt ainſi que la courbe décrite par un corps n'eſt l'expreſſion d'aucune force particuliere: c'eſt celle de pluſieurs forces réunies. On ne ſauroit donc rendre raiſon de la mémoire en n'admettant dans chaque ſens qu'une ſeule eſpece de fibres. Un autre obſervation vient à l'appui de celle-ci, s'il en eſt beſoin; il y a des ſenſations qu'il eſt phyſiquement impoſſible qui ſoient produites par la même fibre: or des mouvemens qui ne peuvent être excités dans cette fibre, cette fibre ne peut les reproduire; par conſéquent il ne peut y avoir lieu ainſi au rappel de ces ſenſations.

M. De quelles ſenſations voulez-vous parler?

D. De celles des tons. On ſçait que dans un Inſtrument de muſique, où toutes les cordes ont leurs déterminations propres, chaque corde ne rend jamais que le même ton fondamental. Comment donc la fibre qui tranſmettroit à l'ame la ſenſation de ce ton lui tranſmettroit-elle auſſi les ſenſations de tous les tons poſſibles?

M. Par où ſe tirer de cet embarras?

D. La ſtructure de l'oreille, & en particulier celle du Labyrinthe, indique qu'il eſt dans cet organe des fibres à l'uniſſon des différens tons. En cherchant la raiſon de la forme aſſez bizarre que l'on donne au corps des Inſtrumens de muſique, M. de Maupertuis a découvert qu'elle tendoit

tendoit tellement à varier les proportions des fibres, qu'il y en eût à l'unisson de tous les tons. Sur le même principe, M. de Mairan a conjecturé qu'il y avoit dans l'air, véhicule des sons, des globules assortis ou appropriés aux divers tons.

M. A quoi nous conduisent ces faits?

D. A penser que la diversité des sensations ne dépend pas de la diversité des mouvemens imprimés par les objets à des fibres identiques, & par une conséquence nécessaire que le rappel des sensations ne se fait pas par de telles fibres.

M. Comment s'exécute-t-il donc?

D. Tout ce qui précede nous achemine à admettre qu'il est dans chaque sens des fibres appropriées aux diverses especes de sensations que le sens peut exciter dans l'ame; qu'il y a, par exemple, dans l'organe de l'odorat des fibres appropriées au jeu des corpuscules qui émanent de la rose, d'autres au jeu des corpuscules de l'œillet, d'autres à celui des corpuscules de la tubereuse, &c. La forme pyramidale des papilles du goût & de celles du toucher semble confirmer cette hypothese. Il résulte de cette forme que chaque papille contient des fibres de différentes longueurs, assorties sans doute à la diversité des impressions qu'elles doivent recevoir & transmettre. Personne n'ignore qu'en variant les proportions des cordes d'un Instrument de musique, on varie les tons.

M. Ne peut-on pas objecter que les fibres de l'odorat & celles de la vue paroissent partout similaires, ou identiques?

D. On conçoit assez que cette similarité peut n'être qu'apparente, & que si nos Instrumens acquéroient plus de perfection, nous y appercevrions des différences rélatives, ou analogues à celles que nous découvrons dans les fibres de l'ouie & dans celles du goût & du toucher. Le vélouté de la membrane pituitaire & celui de la choroïde sont regardés, par d'habiles Anatomistes, comme des assemblages de papilles.

M. La prodigieuse composition que cette hypothese suppose dans les sens, est-elle une raison pour la rejetter?

D. Point du tout, si d'ailleurs elle naît des faits, & qu'elle les explique heureusement.

M. Où est donc l'embarras?

D. Nous ne sommes pas éclairés sur l'arrangement respectif ou la distribution des divers ordres de fibres dans chaque sens: nous le sommes encore moins sur leur arrangement dans le siege de l'ame. L'obscurité où nous sommes à cet égard se répand sur toute la Psychologie; & jamais nous ne parviendrons à nous satisfaire touchant la liaison & la reproduction des idées, tandis que nous ignorerons les rapports qui lient entr'elles les fibres auxquelles les idées sont attachées. Tout ce que nous entrevoyons sur ce sujet se réduit à ceci; c'est que la liaison qui

est

eſt entre nos idées de tout genre en ſuppoſe entre les différens ordres de fibres qui ſervent à leur formation. Nous pouvons donc raiſonnablement conjecturer que les fibres de différens ordres ſont raſſemblées par faiſceaux dans le ſiege de l'ame; à peu près comme les rayons colorés ſont raſſemblés dans un rayon ſolaire, ou comme les fibres des branches & des plus petits rameaux d'un arbre ſont raſſemblés dans le tronc. Je dis *à peu près;* car ce ne ſont là que des comparaiſons qui n'expriment peut-être que très imparfaitement la liaiſon intime, ou l'étroite correſpondance qui eſt entre toutes les parties du ſiege de l'ame. Cette liaiſon eſt un fait d'expérience, mais dont nous ignorons le comment; nous éprouvons tous les jours qu'à l'occaſion de l'impreſſion d'un objet ſur un de nos ſens, il s'excite au dedans de nous des ſenſations de genre très différent. Ces ſenſations tenoient donc les unes aux autres par des nœuds ſecrets; & ces nœuds ſont-ils autre choſe que les fibres appropriées à la production de ces ſenſations?

M. Rapprochons-nous maintenant de la queſtion qui fait notre principal objet. L'odeur de l'œillet rappellera-t-elle à la ſtatue celle de la roſe?

D. Nous avons été conduits à admettre que chaque eſpece de ſenſation a ſes fibres propres: de là ſemble découler naturellement cette conſéquence

séquence; c'est que comme un objet n'agit que sur les fibres appropriées à son action, de même les fibres appropriées à une espece de sensation ne sauroient agir sur les fibres appropriées à une sensation d'espece différente: & par une conséquence qui découle nécessairement de celle-là, l'odeur de l'œillet ne doit pas rappeller à la statue celle de la rose.

M. Regardez-vous cette assertion comme décidée?

D. Ne nous pressons pas de prononcer: ceci demande quelque explication. Quoique chaque espece de sensation ait sa méchanique, il est, entre deux sensations d'espece différente, des rapports en vertu desquels elles appartiennent au même genre. Ces rapports, qui en supposent d'analogues entre les fibres, dérivent de quelque chose de commun que nous ignorons. Il seroit donc possible que ces rapports donnassent lieu à une certaine réciprocité d'action entre les fibres; d'où naîtroit la liaison des sensations & leur rappel réciproque. Je dis plus: nous sommes en quelque sorte forcés d'admettre cette réciprocité d'action; puisque le rappel d'une sensation par une sensation d'espece différente est un fait que l'expérience atteste: & pouvons-nous avoir des sensations sans l'intervention des mouvemens du cerveau? Mais si les faits nous conduisent à admettre l'influence de tels rapports dans le rappel des sensa-

ſenſations, ils nous conduiſent en même tems à admettre que ces rapports ne ſuffiſent pas ſeuls à opérer ce rappel. Si cela étoit, l'ame éprouveroit de nouvelles ſenſations ſans l'intervention des objets: il ſuffiroit que les fibres d'une eſpece fuſſent ébranlées, pour que toutes les fibres, ou au moins pluſieurs fibres du même genre le fuſſent à la fois, ou ſucceſſivement: or, dans les principes de l'Union, l'ébranlement de ces fibres ſeroit accompagné des ſenſations qui en dépendent. Mais, comme ce n'eſt point là du tout ce que nous éprouvons, & que nous n'avons jamais de nouvelles ſenſations que par l'action des objets ſur nos ſens; il faut que le rappel des ſenſations exige quelque autre condition que celle des rapports dont il s'agit ici.

M. Quelle peut être cette condition?

D. C'eſt que les fibres ſur lesquelles d'autres fibres agiſſent ayent déjà été mues auparavant par les objets. Cela eſt eſſentiel. J'ai déjà dit que la nature & les effets de la mémoire prouvent que les objets font ſur les fibres des impreſſions durables. Quel que ſoit le comment de ces impreſſions, il eſt certain que les fibres ſont mues: & elles ne peuvent être mues qu'il ne ſurvienne un changement dans l'état actuel ou primitif de leurs molécules, ou de leurs parties élementaires. Une ſuite naturelle de ce changement eſt une tendance au mouvement imprimé, ou une diſpoſition à exécuter ce mouve-

mouvement. Ceci eſt bien ſimple: puisque le mouvement ne peut ſe faire que l'état actuel des fibres ne change; ce changement eſt donc néceſſairement une diſpoſition à ce mouvement. Par changement d'état des fibres, on comprend qu'il faut entendre le changement de leurs molécules.

M. Vous concevez donc que c'eſt ainſi que l'odeur de l'œillet pourra rappeller à la ſtatue celle de la roſe; mais il eſt bon de ſuivre plus loin ce rappel, & de le conſidérer dans ſes effets, ou dans ſes conſéquences néceſſaires.

D. Une ſenſation rappellée eſt toujours plus foible, ou plutôt moins vive, qu'une ſenſation excitée actuellement par l'objet. Cette obſervation nous apprend que le mouvement que les fibres mues actuellement par un objet, impriment aux fibres qui ont été mues auparavant par d'autres objets, a moins d'intenſité que n'en auroit celui que ces dernieres fibres recevroient de l'action de ces objets.

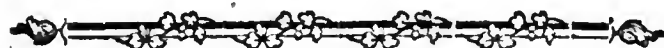
M. Quelles en ſont les raiſons?

D. J'en vois deux principales: la premiere eſt que le mouvement communiqué par l'objet eſt un mouvement immédiat: la ſeconde, que les fibres qui opérent immédiatement le rappel d'une ſenſation ont plus de rapports avec la maniere d'agir de l'objet de cette ſenſation qu'elles n'en ont avec la maniere d'agir des fibres dont elles éprouvent l'impreſſion

M. Eſt-

M. Eſt-ce-là tout?

D. Je ne tâcherai pas actuellement de pénétrer plus avant dans le rappel des ſenſations: pour le faire, il vaut mieux attendre que leur nombre ait augmenté dans le cerveau de notre automate.



ENTRETIEN VI.

Conſidérations ſur la Réminiſcence, ſur la naiſſance de l'habitude, ſur le plaiſir attaché à la nouveauté, & ſur la perſonalité.

LE MAITRE.

Puiſque l'odeur de l'œillet peut rappeller à la ſtatue celle de la roſe, quel ſera l'effet néceſſaire de ce rappel?

D. Ce ſera le ſentiment de la nouveauté de la ſenſation produite par l'œillet: ou, ce qui revient au même, cet effet ſera le ſentiment qui conſtitue la réminiſcence.

M. Cela mérite d'être analyſé.

D. L'ame conſerve un ſentiment plus ou moins vif, plus ou moins diſtinct des modifications qu'elle revêt: lorſqu'elle éprouve de nouveau

veau une de ces modifications, elle ſent qu'elle l'a déjà éprouvée, ou qu'elle a été déjà de la même maniere: c'eſt là proprement ce qu'on nomme la *Réminiſcence*. On peut donc diſtinguer deux choſes dans la mémoire; la premiere eſt l'opération par laquelle une ou pluſieurs idées ſont rappellées à l'ame; la ſeconde eſt l'opération par laquelle l'ame reconnoit que ces idées lui ont été auparavant préſentes.

M. Vous vous êtes déjà beaucoup occupé de la premiere de ces opérations: occupez-vous maintenant de la ſeconde.

D. Toute idée, tout ſentiment eſt une maniere d'être de l'ame, qui a ſa raiſon dans quelque choſe qui a précédé. Ce qui eſt antérieur à toutes les opérations de l'ame, ce qui précéde toute idée, tout ſentiment, c'eſt inconteſtablement l'action des organes. Il faut donc chercher dans l'action des organes le principe, ou l'occaſion de tout ce que l'ame éprouve. La Réminiſcence tient donc auſſi au jeu des organes.

M. Comment y tient-elle? C'eſt ce qu'il s'agit d'expliquer.

D. J'ai recours aux principes déjà poſés, ſuivant leſquels une fibre qui a été mue par un objet, a reçu de l'action de cet objet une tendance au mouvement imprimé. Cette tendance eſt un degré de mobilité acquis: ce degré de mobilité acquis eſt un changement dans l'état

primitif

primitif de la fibre : lors donc que l'objet agira de nouveau sur cette fibre, ou qu'elle viendra à être ébranlée par d'autres fibres, son état ne sera plus alors le même qu'il étoit avant la premiere impression.

M. Le sentiment de la réminiscence auroit-il été attaché à ce changement d'état?

D. Pour concevoir que la réminiscence peut s'expliquer d'une maniere méchanique, il n'y a qu'à supposer que l'impression que font sur l'ame des fibres qui sont mues pour la premiere fois, n'est pas précisément la même que celle que produisent ces fibres lorsquelles sont mues de la même maniere pour la seconde, la troisieme, ou la quatrieme fois. Le sentiment que produit cette diversité d'impression, est la Réminiscence. On peut imaginer que les fibres qui n'ont point encore été mues, & qu'on pourroit nommer des *fibres vierges*, sont, par rapport à l'ame, dans un état analogue à celui d'un membre qui seroit paralytique dès avant notre naissance. L'ame n'a point le sentiment de l'effet de ces fibres. Elle l'acquiert au moment qu'elles sont mises en action. Alors l'espece de paralysie cesse, & l'ame est affectée d'une perception nouvelle. La souplesse, ou la mobilité des fibres augmente par le retour des mêmes ébranlemens. Le sentiment attaché à cette augmentation de souplesse ou de mobilité, constitue la Réminiscence, qui ac-

quiert d'autant plus de vivacité que les fibres deviennent plus souples, ou plus mobiles, &c.

M. Les degrés de mobilité qu'une fibre acquiert successivement par les retours de la même impression sont-ils sensibles à l'ame?

D. Non; elle ne les distingue pas, & par cette raison la réminiscence ne l'instruit point par elle-même de la multiplicité de ces retours. Le sentiment de cette multiplicité tient à la liaison qui se forme entre cette impression & des impressions différentes. L'effet de la réminiscence se borne à instruire l'ame de l'identité, ou de la diversité de ces modifications: & c'est ici un des points les plus importans de l'œconomie de notre Etre.

M. Que produit la réminiscence dans la statue?

D. Le sentiment de la nouveauté de sa situation. Elle ne peut être une odeur, & se rappeller qu'elle a été une autre odeur, sans avoir le sentiment de la diversité des deux situations, sans sentir qu'elle n'est pas ce qu'elle a été.

M. Etendez ceci un peu plus?

D. Si le rappel de la premiere sensation n'étoit point accompagné du sentiment de la réminiscence, les deux sensations se confondant par la simultanéité de leurs mouvemens ne composeroient qu'une seule sensation, une sensation complexe dont l'ame ne démêleroit point la composition: ou bien, l'effet de chaque sen-

sation

ſation étant proportionné à la quantité du mouvement, l'ame ne ſeroit affectée que de la ſenſation la plus vive. C'eſt ainſi que, dans un mêlange de deux poudres odoriférantes, fait par parties égales, l'ame ne ſent qu'une odeur qui eſt le réſultat de l'action combinée de deux mouvemens différens. L'ame n'éprouveroit de même qu'une ſeule ſenſation, ſi le mêlange étoit fait par parties ſi inégales que l'une des poudres l'emportât extrèmement ſur l'autre: l'ame ne ſeroit alors affectée que de la ſenſation dominante. C'eſt à ce dernier cas que répondroit, je penſe, celui où ſe trouveroit actuellement notre ſtatue, ſi elle étoit privée de réminiſcence. Mais le caractere que la réminiſcence imprime à la ſenſation rappellée la faiſant exiſter à part, met l'automate en état de diſtinguer les deux manieres d'être; & c'eſt ce qu'il falloit expliquer.

M. Quand vous dites que l'ame conſerve un ſentiment plus ou moins vif de ſes modifications, ces expreſſions ſont-elles exactes?

D. Elles me ſont échappées, parce qu'elles entrent dans le langage ordinaire; mais elles ſont très équivoques & demandent à être définies.

M. Faites-le donc.

D. Si les principes que je voudrois établir ſur la méchanique de nos ſenſations ſont vrais, il ne faut pas dire que l'ame conſerve le ſenti-

ment de ses modifications; mais il faut dire que le cerveau conserve l'aptitude à modifier l'ame de telle ou telle maniere. Dans ce sens ce n'est pas l'ame qui *conserve*, c'est le corps: aussi, lorsque quelque accident qui ne peut influer sur l'ame, vient à déranger l'œconomie des fibres qui sont le siege du sentiment, l'ame cesse d'être modifiée, ou ne l'est plus comme elle l'étoit auparavant. C'est toujours l'ame qui sent: cette vérité est incontestable; mais c'est toujours le corps qui fait sentir: & cette seconde vérité ne paroit pas moins certaine que la premiere. L'ame est une puissance que le corps réduit en acte. En transportant au corps des choses que l'on attribue communément à l'ame, je ne dégrade que l'ame, & je ne dégrade point notre être: l'ame, encore une fois, n'est pas l'homme.

M. Pouvez-vous expliquer comment une fibre conserve la disposition qu'elle a reçue de l'action d'un objet?

D. On n'exigera pas sans doute que je découvre la véritable méchanique qui opere cette conservation: l'Intelligence qui la connoîtroit, cette méchanique, connoîtroit la structure intime du cerveau. Je serai satisfait si, sur un sujet aussi obscur, j'avance quelque chose qui ne soit pas destitué de probabilité. Pour continuer à suivre la méthode que je me suis prescrite, d'aller du simple au composé, je ne raisonnerai

ſonnerai que ſur une ſimple fibre: & dans la ſuite, il me ſera aiſé d'appliquer aux différens organes ce que je dirai de cette fibre, vû que les fibres ſont en quelque ſorte les élémens de tous les organes. Cela me conduira jusqu'à l'*habitude*, matiere auſſi difficile qu'importante; j'en montrerai le principe, mais je n'en conſidérerai pas encore les effets.

M. J'apporterai un redoublement d'attention à des détails qu'on ne trouve encore nulle part.

D. Une fibre eſt un corps organique qui croît par l'extenſion graduelle de ſes parties en tout ſens. On nomme cette extenſion un développement; & l'on dit que l'accroiſſement de tout corps organiſé ſe fait par développement. Si l'on ſe repréſente la fibre ſous l'image d'un ouvrage à réſeau, les molécules ou particules élémentaires compoſeront les mailles de ce tiſſu. Ces molécules ſeront des petits corps réguliers, de petites lames appliquées les unes aux autres, qui pourront gliſſer les unes ſur les autres, & ſe prêter ainſi aux mouvemens imprimés. Les molécules étant les élémens de la fibre, la nature des molécules déterminera l'eſpece ou le caractere de la fibre.

M. Qu'entendez-vous par la nature des molécules?

D. Leur configuration, leur proportion, leur capacité à s'unir, à ſe mouvoir: en un

mot, tout ce qui les rend propres à entrer dans la compofition d'une certaine fibre.

M. L'accroiffement de la fibre fe fait-elle par un fimple déplacement des molécules?

D. Non: les molécules, en s'écartant fimplement les unes des autres, & en aggrandiffant ainfi les mailles du tiffu, ne parviennent point à augmenter les dimenfions de la fibre. Si cela étoit, elle perdroit de fa folidité à mefure qu'elle augmenteroit de volume. Or on obferve précifément le contraire dans l'accroiffement de tout corps organifé: fes fibres ne paroiffent d'abord qu'une efpece de fluide; ce fluide devient enfuite une gelée; cette gelée devient enfin une membrane, un tiffu, qui acquiert par degrés la confiftance rélative à fa place, ou à fes fonctions. Il faut donc que des particules étrangeres à la fibre viennent s'incorporer à fa propre fubftance, & en augmenter la maffe.

M. Quelle eft l'opération par laquelle cette incorporation s'exécute?

D. C'eft la *Nutrition.* Pendant que la fibre croît, elle conferve le caractere qui la diftingue de toute autre fibre; elle devient en grand ce qu'elle étoit auparavant en petit. La fibre ne reçoit donc pas indifféremment toutes fortes de particules: ces particules ne viennent pas fe loger indifféremment dans fon intérieur. La

Nutri-

Nutrition eſt donc une opération qui aſſimile ou approprie à la fibre, les ſucs deſtinés à la nourrir ou à la faire croître.

M. En quoi conſiſte cette aſſimilation?

D. Dans les rapports des ſucs nourriciers avec la fibre. Et comme les élémens de la fibre ſont ce qui fait qu'elle eſt ce qu'elle eſt, les ſucs ſont propres à nourrir la fibre quand ils ſont analogues à la nature de ſes élémens.

M. Savons-nous en quoi conſiſte cette analogie?

D. Non; mais nous concevons qu'elle doit réſider dans une certaine conformité de ſubſtance, de configuration, de proportion, &c. Ainſi les élémens de la fibre ſont, en quelque ſorte, le fond ſur lequel s'appliquent les atomes nourriciers. Cette application n'eſt pas un ſimple contact; puiſqu'à meſure que la fibre croît, ſa ſolidité augmente. Il y a donc dans la Nature une force qui tend à unir les élémens entr'eux, & aux atomes nourriciers. Cette force nous eſt auſſi inconnue que toute autre force. Elle eſt apparemment celle qui opere la dureté. Les effets de cette force ſont proportionnés à la diſpoſition qu'ont les parties élémentaires à ſuivre ſon impulſion.

M. Quel eſt le principe de la conſiſtance de la fibre?

D. Il faut le chercher dans l'incorporation des ſucs nourriciers qui opere l'extenſion de la

fibre en tout ſens, & dans l'union que ces ſucs contractent avec les molécules élémentaires.

M. Qu'eſt-ce qui détermine l'arrangement des atomes nourriciers, ou l'ordre dans lequel ils ſe placent lorsqu'ils s'incorporent dans la ſubſtance?

D. C'eſt la ſtructure de la fibre. Si cela n'étoit point, cette ſtructure changeroit à meſure que la fibre reçoit de nouvelles nourritures; & bientôt elle deviendroit incapable des fonctions auxquelles elle eſt deſtinée.

M. Que réſulte-t-il de là?

D. Si la fibre détermine par la méchanique de ſa ſtructure l'arrangement des atomes nourriciers, tout ce qui modifie cette méchanique, tout ce qui change jusqu'à un certain point les rapports primitifs des parties, doit influer ſur l'arrangement des atomes. L'action de l'objet modifie l'état primitif de la fibre: cette action doit donc influer ſur l'arrangement des atomes nourriciers, & y influer d'autant plus qu'elle a été plus forte, ou plus longtems continuée, ou plus ſouvent répétée, & que la fibre a eu plus de diſpoſition originelle à ſe prêter à cette action. En ſe plaçant rélativement à la diſpoſition actuelle de la fibre, les atomes nourriciers maintiennent cette diſpoſition; & ſi le même mouvement eſt répété de tems en tems dans la fibre, & qu'il ne ſurvienne point de mouvement contraire, ils fortifient cette diſpoſition, puisque

que leur incorporation dans la fibre tend à augmenter cette ſolidité.

M. Voilà, ſans doute, la naiſſance de l'habitude?

D. Oui; & ſi l'on dit en général, que la répétition des actes la fortifie, c'eſt que la répétition des actes eſt une répétition de mouvemens, & qu'une répétition de mouvemens augmente la tendance aux mouvemens.

M. Ceci mérite bien un peu plus de détail?

D. La répétition fréquente du même mouvement dans la même fibre change jusqu'à un certain point l'état primitif de cette fibre. Les molécules dont elle eſt compoſée ſe diſpoſent les unes à l'égard des autres dans un nouvel ordre, rélatif au genre & au degré de l'impreſſion reçue. Par ce nouvel arrangement des molécules, la fibre devient plus facile à mouvoir dans un ſens que dans tout autre. Les ſucs nourriciers ſe conformant à la poſition actuelle des molécules ſe placent en conſéquence. La fibre croît, ſa ſolidité augmente, la diſpoſition contractée ſe fortifie, s'enracine, & la fibre devient de jour en jour moins ſuſceptible d'impreſſions nouvelles.

M. Ne pourrions-nous pas pénétrer dans cette méchanique qui prépare & diſpoſe les atomes nourriciers; voir ces atomes opérer le développement de la fibre, & la conduire par degrés à la perfection qui lui eſt propre?

D. Ce font là des connoiffances qui fe refufent actuellement à notre curiofité ; & les meilleurs Microfcopes n'atteignent point aux infiment petits de cet ordre. Nous voyons la Nature faire paffer fucceffivement les matieres alimentaires par différens fyftemes de vaiffeaux, par différens ordres de filtres dont la fineffe augmente graduellement. Nous concevons que, par cette dégradation du calibre des vaiffeaux, elle opere différentes fortes de fécrétions : nous entrevoyons même celles des fécrétions qui font les plus groffieres : mais, lorsque nous voulons fuivre la Nature plus loin, lorsque nous voulons la faifir tandis qu'elle eft occupée à l'important ouvrage de la Nutrition & du développement, elle fe couvre de nuages épais qui la dérobent à nos regards ; & plus nous tentons d'avancer, plus ces nuages femblent s'épaiffir. Nous avons beau recourir aux images, aux comparaifons, aux hypothefes, nous ne parvenons point à nous faire une idée nette de fon travail. Nous fommes donc réduits à nous contenter des notions générales qui paroiffent réfulter des faits qu'il nous eft permis d'obferver.

M. Donnez au moins le précis de ces notions.

D. Un Etre qui n'auroit eu pendant toute fa vie qu'une feule fenfation, mais qui l'éprouveroit par intervalles, & toujours au même degré, auroit-

auroit-il le ſentiment de la réminiſcence? Pour répondre à cette queſtion, commençons par anéantir tous les intervalles; mettons, pour ainſi dire, bout à bout toutes les impreſſions; rendons la ſenſation continue, & n'oublions pas ſurtout que le degré n'en varie point. Dans cette ſuppoſition il eſt bien clair qu'il n'y auroit point de réminiſcence; parce que la réminiſcence eſt le ſentiment de ce que l'ame a éprouvé, & non de ce qu'elle éprouve actuellement. L'ame ne ſe rappelle pas ce qu'elle ſent, mais elle ſe rappelle ce qu'elle a ſenti. La réminiſcence ſuppoſe dans l'ame un changement d'état, une ſucceſſion de modifications; & il n'eſt point de ſucceſſion de modifications pour une ame qui n'a qu'une ſeule ſenſation, & qui l'a toujours au même degré.

M. En rétabliſſant les intervalles, en les faiſant égaux ou inégaux, longs ou courts, changerez-vous quelque choſe à la queſtion?

D. Non; parce que l'ame ne pouvant avoir l'idée de ces intervalles, ils n'exiſteront point pour elle: le tems n'eſt point ſéparé de la ſucceſſion des idées, ou plutôt il n'eſt que la ſucceſſion des idées.

M. Quand eſt-ce donc qu'il y a lieu à la réminiſcence?

D. Quand les degrés de ſenſation varient au point d'être ſenſibles à l'ame: & ils le feront s'ils différent beaucoup les uns des autres, s'ils

ſont,

ſont, pour ainſi dire, fort tranchés: parce qu'alors il y aura des changemens d'état, des paſſages apperçus. Lorſqu'une impreſſion très foible ſuccédera à une impreſſion très vive, l'ame ſentira qu'elle n'eſt pas affectée par l'une comme elle l'a été par l'autre; & voilà la réminiſcence. Elle acquerra d'autant plus de force que le degré de l'impreſſion antécédente l'emportera davantage ſur celui de l'impreſſion ſubſéquente.

M. Et ſi, entre deux ſenſations ſemblables, il étoit ſurvenu une impreſſion nouvelle?

D. Les deux impreſſions n'auroient pu ſe lier immédiatement l'une à l'autre; il y auroit eu entr'elles une interruption, & cette interruption auroit auſſi fait naître le ſentiment de la réminiſcence. En éprouvant la ſeconde impreſſion, l'ame ſe rappelle la premiere: & en ſe la rappellant, elle a le ſentiment de l'identité de ces deux impreſſions.

M. La réminiſcence a-t-elle ſes degrés?

D. Oui; comme tout autre ſentiment. Lorſque l'ame éprouve de nouveau une ſenſation qu'elle n'a pas éprouvée, elle eſt plus affectée du ſouvenir de cette ſenſation qu'elle ne le ſeroit de celui d'une ſenſation qui l'auroit occupée moins rarement. L'idée d'un objet que nous avons vû mille fois ne fait presque aucune impreſſion ſur notre ame, préciſément parce que nous l'avons vû mille fois. Un objet nouveau

nous

nous affecte beaucoup, précisément parce qu'il ne nous a point encore affecté.

M. Où réside la cause physique de ce fait?

D. C'est peut-être dans l'excès de mobilité que les molécules des fibres contractent par des impressions trop souvent ou trop longtems réitérées. Ou, si l'on veut, dans la trop grande liberté avec laquelle les esprits coulent dans les fibres.

M. La cause physique du plaisir attaché à la nouveauté paroit se déduire de la raison des contraires

D. En effet, elle peut résider dans une certaine résistance des molécules, dans un certain degré de frottement de ces molécules les unes contre les autres, ou dans l'effort plus ou moins grand des esprits contre les parties solides des fibres. Suivant cela, la réminiscence s'enracine à mesure que les fibres deviennent plus souples ou plus mobiles.

M. Comment s'éteint-elle?

D. Les principes qui servent à expliquer comment elle se forme, aident dans cette nouvelle recherche.. Des fibres destinées à transmettre & à retracer à l'ame les impressions des objets, ont une structure rélative à cette double fin. En vertu des rapports que la nature a établis entre les fibres des sens & l'activité des objets, ce sont les objets eux-mêmes qui disposent les fibres à reproduire les impressions qu'elles

qu'elles ont reçues. Tel est l'art avec lequel ces fibres ont été construites, qu'en agissant sur elles, les objets les montent, ou leur impriment un certain ton. Si ces fibres n'étoient exposées à aucune autre impulsion qu'à celle des objets & de l'ame, une idée qui seroit une fois entrée dans le cerveau ne s'y effaceroit jamais: une force inhérente à tous les corps tend à les conserver dans leur état actuel. Mais combien de mouvemens intestins, combien de petites impulsions étrangeres aux objets & à l'ame, concourent à chaque instant à changer l'état actuel des fibres des sens! Quelle n'est point en particulier l'influence qu'ont sur les fibres les mouvemens perpétuels de la circulation & de la nutrition! Les fibres des sens, comme toutes celles du corps animal, végetent, croissent, transpirent, s'usent. Tout cela suppose bien des mouvemens, qui supposent eux-mêmes divers changemens dans l'état actuel de ces fibres.

M. Ne pouvez-vous pas faire usage ici de ce que vous avez avancé ci-dessus, que les fibres des sens ont été faites de maniere qu'elles donnent aux atomes nourriciers un arrangement rélatif aux déterminations qu'elles ont reçues?

D. Il en résulte que les atomes qui s'incorporent aux fibres immédiatement après qu'elles ont été mues par les objets, doivent être ceux

ceux qui s'arrangent avec le plus de régularité & de précision, ou de la maniere la plus propre à conserver aux fibres les déterminations qu'elles ont acquises. Mais, si quelque impulsion étrangere dérange le moins du monde l'œconomie actuelle des fibres, on conçoit que ce dérangement, quelque leger qu'on le suppose, influera sur l'arrangement des atomes nourriciers. Ceux qui viendront s'incorporer après l'impulsion, ne pourront se placer avec la même régularité que les premiers: ils s'éloigneront plus ou moins de la position requise à la réminiscence. De nouveaux atomes qui succéderont à ceux-ci, & dont l'arrangement sera déterminé, en partie, par celui des atomes qui les auront précédés immédiatement, effaceront de plus en plus les impressions des objets. Enfin, lorsque, par le laps du tems, il ne restera plus de fibres, ni de molécules de fibres, qui ayent retenu quelque chose de ces impressions, le souvenir des sensations sera perdu pour l'ame; & quand les objets agiront de nouveau sur les fibres, ils les mouvront comme s'ils ne les avoient jamais mues: les sensations qu'elles feront naître dans l'ame, auront donc pour elles le caractere de la nouveauté. Le contraire arrivera si l'on suppose que les objets agissent assez fréquemment sur les fibres pour rendre nul l'effet des impulsions étrangeres. Des fibres qui étoient sur le point de perdre l'impres-

l'impreſſion qu'elles avoient reçues d'un objet, ſont, pour ainſi dire, remontées par cet objet lorſqu'il vient à agir de nouveau ſur elles.

M. Ainſi trop de molleſſe comme trop de rigidité dans les fibres, nuiſent également à la réminiſcence.

D. Sans contredit. Des fibres trop molles ne retiennent rien parce qu'elles cedent à tout: leurs élémens adhérent ſi peu les uns aux autres, ils ſe touchent par de ſi petites ſurfaces, que le plus leger mouvement inteſtin ſuffit pour déterminer l'impreſſion de l'objet. Des fibres trop roides ne cedent au contraire qu'à de fortes impreſſions: la grande adhéſion de leurs élémens apporte à l'activité de la plûpart des objets une réſiſtance qu'elle ne peut ſurmonter, ou qu'elle ne ſurmonte qu'imparfaitement.

M. Appliquez à préſent cette théorie de la réminiſcence à la ſtatue?

D. Si, après avoir approché le corps odoriférant du nés de la ſtatue, nous l'en éloignons un peu, nous la ferons paſſer d'une impreſſion forte à une impreſſion foible; & elle ſentira ce paſſage. Pour qu'elle le ſente, il faut néceſſairement qu'elle ſe rappelle l'impreſſion antécédente quand elle éprouve l'impreſſion ſubſéquente: car comment ſentiroit-elle que ſon état a changé, ſi, pendant que l'objet lui fait éprouver une des impreſſions, elle ne conſervoit aucun ſouvenir de l'autre?

M. Mais

M. Mais comment des fibres d'une même eſpece pourront-elles tranſmettre à l'ame une impreſſion foible, & lui rappeller en même tems une impreſſion forte? Je dis des fibres d'une même eſpece, parce qu'il s'agit de la même ſenſation, mais dont les degrés varient.

D. Ce fait paroit embarraſſant: pour tâcher de l'expliquer, remontons d'abord à l'objet. L'atmoſphere odoriférante dont il eſt environné, ſe raréfie à meſure qu'elle s'étend. Il y a donc bien plus de corpuſcules près de l'objet qu'à une certaine diſtance de l'objet: il y a donc auſſi plus de mouvement, là où les corpuſcules ſont en plus grand nombre, ou plus rapprochés les uns des autres. D'ailleurs, la Nature eſt partout ſi variée; les parties ſenſibles de l'objet nous offrent elles-mêmes tant de variétés, qu'il eſt probable que les corpuſcules qui en émanent, ne ſont pas tous égaux en groſſeur, en activité; en un mot qu'ils ne ſont pas tous homogenes, ou identiques. Si donc l'organe a été conſtruit ſur des rapports déterminés avec les émanations de l'objet, (& comment refuſer de l'admettre?) il y aura entre les fibres d'une même eſpece des différences rélatives à celles que l'on conçoit exiſter entre les corpuſcules de l'eſpece correſpondante à celle de ces fibres. Les unes, plus fines, plus délicates, céderont à l'impulſion d'un petit nombre de corpuſcules, ou à celle des plus pe-

tits corpuſcules; (car je ne décide pas entre ces deux idées:) les autres, plus fortes, moins mobiles, ne céderont qu'à l'impreſſion combinée d'un grand nombre de corpuſcules, ou à celle des plus gros corpuſcules. Le mouvement de celles-là produira ſur l'ame des impreſſions foibles: le mouvement de celles-ci y produira des impreſſions fortes. Ainſi, quand l'organe ſe trouvera plongé dans les couches les plus rares de l'atmoſphere odoriférante, il n'y aura que les fibres les plus délicates qui en ſeront ébranlées; ſoit parce que ces couches ſont celles qui contiennent le moins de corpuſcules, ſoit parce que ceux qu'elles contiennent, ſont les plus déliés, les plus ſubtils. Alors l'ame éprouvera une impreſſion foible. Ce ſera le contraire ſi l'organe ſe trouve plongé dans les couches les plus épaiſſes de l'atmoſphere, dans celles qui contiennent le plus de corpuſcules; ou de plus gros corpuſcules. Mais toutes les fibres d'une même eſpece, comme toutes celles d'eſpeces différentes, tiennent les unes aux autres, médiatement ou immédiatement, par des liens qui nous ſont inconnus. Lors donc qu'une impreſſion ſuccédera à une autre impreſſion, les fibres qui ſeront mues actuellement par l'objet ébranleront celles qu'il aura auparavant ébranlées: & voilà comment je conçois que ſe fait le rappel de l'impreſſion antécédente.

M. La

M. La ſtatue a-t-elle & peut-elle avoir quelque connoiſſance des objets de ſes ſenſations?

D. Il eſt manifeſte que non. Elle ne peut par conſéquent diſtinguer l'odeur que ſa mémoire lui rappelle de celle que l'objet excite. Mais elle peut ſentir que l'une l'affecte moins vivement que l'autre. La ſtatue a donc des ſenſations, & ces ſenſations peuvent être très variées, ſans qu'elle ſache ce qui les lui fait éprouver. Nous-mêmes ſommes-nous mieux inſtruits par nos cinq ſens de ce qui eſt hors de nous?

M. Peut on ſe frayer ici quelque route pour arriver à la notion de la perſonalité?

D. Voici, ce me ſemble, celle qu'on peut ſuivre. Les ſenſations ſont des modifications de l'ame: les modifications de l'ame ſont l'ame elle-même exiſtant de telle ou de telle maniere. L'ame a un ſentiment d'elle-même: & ce ſentiment eſt auſſi inſéparable de chacune de ſes modifications, que ces modifications le ſont de l'ame même. Lors donc que l'ame éprouve l'impreſſion d'un objet, & qu'elle ſe rappelle en même tems une ou pluſieurs autres impreſſions, elle s'identifie avec toutes: & cette identification eſt le fondement de la *perſonalité.*

M. Ne faut-il pas diſtinguer deux ſortes de perſonalité?

D. Oui. La premiere eſt celle qui réſulte ſimplement de la liaiſon que la réminiſcence

met entre les ſenſations antécédentes & les ſenſations ſubſéquentes, en vertu de laquelle l'ame a le ſentiment des changemens d'état par leſquels elle paſſe. La ſeconde eſpece de perſonalité eſt cette perſonalité réfléchie, qui conſiſte dans le retour de l'ame ſur elle-même, par lequel ſéparant en quelque ſorte de ſoi ſes propres ſenſations, elle réfléchit que c'eſt elle qui les éprouve, ou qui les a éprouvées. L'être qui poſſede une telle perſonalité appelle *Moi* ce qui eſt en lui qui ſent; & ce Moi s'incorporant, pour ainſi dire, à toutes les ſenſations, ſe les approprie toutes, & n'en compoſe qu'une même exiſtence.

M. Où en eſt la ſtatue à cet égard?

D. Elle eſt encore fort éloignée de pouvoir dire *Moi*, parce qu'elle eſt encore fort éloignée de pouvoir réfléchir ſur ce qu'elle ſent. La réflexion eſt une opération de l'ame qui ſuppoſe que ſon activité s'eſt fort développée par l'uſage des ſignes d'inſtitution. En un mot, parce que la ſtatue ne peut dire Moi, elle n'a point l'idée du Moi; cette idée exige néceſſairement un ſigne qui la repréſente. Ainſi la ſtatue ne poſſede que la premiere eſpece de perſonalité; & cette perſonalité qu'on pourroit nommer *improprement dite*, par oppoſition à celle de la ſeconde eſpece, paroit convenir également aux animaux & même à ceux qui ſont le moins élevés dans l'échelle.

M. Vous

M. Vous accordez donc la réminiſcence aux animaux?

D. Pourquoi la leur refuſer? Pourquoi les objets n'imprimeroient-ils pas aux fibres ſenſibles de la brute des déterminations ſemblables ou analogues à celles qui ſont dans les fibres de l'homme la ſource de la réminiſcence. Il eſt vrai qu'on ne ſauroit attribuer aux animaux cette perſonalité réfléchie qui conſtitue le Moi; mais à cauſe de cela les priverons-nous de la réminiſcence?

M. Quel eſt l'effet de la perſonalité réfléchie?

D. C'eſt d'elle que dépend l'identité morale. En vain un animal ſeroit-il élevé à la ſphere de l'homme, s'il ne conſervoit aucun ſentiment de ſon premier état; ce ne ſeroit plus le *même* être, ce ſeroit un *autre* être. Il en ſeroit de même ſi la mort rompoit toute liaiſon entre notre état terreſtre & l'état glorieux auquel nous ſommes appellés.



ENTRETIEN VII.

Sur le phyſique du plaiſir & de la douleur.

LE MAITRE.

En paſſant d'une ſenſation à une autre ſenſation, ou ſimplement en éprouvant différens

rens degrés de la même ſenſation, la ſtatue acquiert ce ſentiment que vous avez rendu ci-deſſus par les expreſſions de *mieux - être* & de *moins bien - être.* Qu'emportent ces expreſſions?

D. Elles emportent, comme l'on voit, une comparaiſon entre deux états différens: ce n'eſt pourtant pas que la ſtatue compare, du moins au ſens dans lequel nous comparons; mais, parce que je ſuis obligé de revêtir de termes les opérations d'un automate qui n'a point l'uſage des termes, je riſque ſouvent d'être peu exact, & de ne point ſimplifier aſſez un état ſi différent du nôtre.

M. Quoiqu'il en ſoit, faites-moi connoitre comment vous concevez l'eſpece de comparaiſon dont il s'agit.

D. Pendant que la ſtatue éprouvoit la premiere ſenſation, ſon état étoit purement abſolu, parce qu'il n'avoit que des rapports poſſibles. La capacité de ſentir étoit, pour ainſi dire, concentrée dans une ſenſation unique, & il n'exiſtoit pas même la plus legere velléité. Au moment que la ſtatue a éprouvé la ſeconde ſenſation, elle s'eſt rappellée la premiere: elle a donc eu, à la fois, deux ſenſations diſtinctes, qui ont déterminé l'activité de ſon ame dans une proportion rélative à ce qui fait le plaiſir: celle de ces ſenſations dont le mouvement a été le plus dans cette proportion, a fait incliner l'ame de

de son côté; à peu près comme une balance s'incline du côté où est le plus grand poids.

M. En quoi consiste cette détermination, cette inclinaison de l'ame?

D. Je vais l'expliquer, si je le puis. On voit déjà, & je viens de l'insinuer, que ce terme d'inclinaison doit être pris ici dans un sens figuré: il exprime un effet, mais cet effet differe beaucoup de celui que produit un poids dans une balance. Quand on parle d'une substance qui n'est point corps, il faudroit pouvoir toujours employer des termes qui ne renfermassent rien de corporel. Mais, comme nous tenons bien plus à la matiere qu'à l'esprit, la langue nous fournit bien plus de termes pour la matiere que pour l'esprit: nous transportons donc fréquemment à l'esprit ce qui ne convient qu'à la matiere. On remédie un peu à cette imperfection de la langue & des idées, en avertissant, comme je l'ai fait, que tel ou tel terme doit être pris dans un sens figuré. En conséquence de cet avertissement, il faut interpréter métaphysiquement les expressions un peu trop physiques qui peuvent échaper en parlant de l'ame.

M. Il est équitable de ne point juger sur quelques expressions; mais sur les idées & sur l'ensemble des idées. Revenez à votre sujet.

D. Ce n'est peut-être pas pousser trop loin les distinctions en métaphysique, que de distinguer deux choses dans une sensation qu'un objet

excite l'une, ce qui caractérise cet objet, ou annonce sa présence; l'autre ce qui détermine l'ame à agir. Si l'Auteur de la Nature eût voulu que les sensations ne renfermassent que la premiere de ces deux choses, l'ame eût ressemblé à un miroir, qui reçoit l'image des objets, & demeure immobile en leur présence. Mais la Sagesse supreme a fait l'ame un être actif, & elle a placé hors de cet être les causes qui déterminent l'exercice de son activité. Elle a rendu l'ame capable de plaisir & de douleur; & elle a mis le physique du plaisir & de la douleur dans un certain ébranlement des fibres, ou dans un certain degré d'ébranlement. Elle a ainsi subordonné l'activité de l'ame à sa sensibilité; sa sensibilité au jeu des fibres; le jeu des fibres à l'action des objets.

M. Pouvons-nous définir le plaisir ou la douleur?

D. Pas plus qu'une sensation quelconque. Nous savons seulement que toute sensation tient à un mouvement, & qu'un mouvement plus ou moins fort, plus ou moins accéléré, fait naître la douleur ou le plaisir. La plus legere sensation ne differe du chatouillement le plus vif, & celui-ci de la douleur, que par le degré: & c'est au degré de mouvement que répond dans l'ame ce sentiment que nous exprimons par les termes de plaisir ou de douleur; comme c'est à l'espece du mouvement ou de la fibre, que répond

répond la ſenſation que nous exprimons par les termes d'odeur de roſe, ou d'odeur d'œillet. Ainſi la même fibre qui produit le plaiſir lorsque ſes vibrations ſont accélérées dans un certain degré, fait naître la douleur lorsque ces vibrations ſont accélérées au point de ſéparer trop les unes des autres les molécules de la fibre. La douleur ſera à ſon dernier terme, ſi cette ſéparation va juſqu'à la ſolution de continuité.

M. Dieu pouvoit-il attacher le plus grand degré de plaiſir à la ſolution de continuité, comme il y a attaché le plus grand degré de douleur ?

D. Cette queſtion eſt très délicate. Pour prendre le parti de l'affirmative, il faudroit ſuppoſer de l'arbitraire dans l'union de l'ame & du corps, & que les effets de cette union ont dépendu de la volonté de ſon Auteur.

M. Cela demande ſans doute qu'on remonte à des queſtions antérieures ?

D. Il s'en préſente pluſieurs. Voici les principales. Dieu a-t-il pû vouloir ſans raiſon de vouloir, ou ſa volonté s'eſt-elle déterminée ſur les idées que lui a offert ſon entendement ? Ce que l'entendement divin avoit jugé convenable, pouvoit-il ne pas être, ou être autrement ? La regle des jugemens que Dieu a portés ſur la convenance, a-t-elle pour fondement ſa volonté, ou la nature des choſes ? La nature des choſes étoit-elle diſtincte des idées de l'entendement divin ? Les eſſences ſont-elles éternelles ?

nelles? Les Loix qui résultent des rapports sont-elles invariables? Dépendoit-il davantage de Dieu de changer la nature des choses, ou les essences, que de changer ses idées, ou sa propre Nature. Si l'homme possible ne différoit pas de l'homme actuel, & qu'il y eût eu quelque chose dans l'homme possible qui eût pu être également de deux manieres, comment la volonté divine eût-elle pû préférer l'une à l'autre?

M. Considérez-vous ici les effets de l'union dans leurs fins, ou dans leurs causes?

D. Dans leurs causes. Il est bien évident que la douleur avertit l'individu de ce qui touche à la destruction de son être; mais, si cette destruction eût été accompagnée de plaisir, comment l'animal eût-il conservé son être? Voici donc précisément l'état de la question. Les causes du plaisir & de la douleur, & généralement de tout ce qui se passe au dedans de nous, étoient-elles determinées originairement par la nature des deux substances, indépendamment de la Volonté divine? La somme des questions que j'ai indiquées sur ce sujet, se réduit à celle-ci: s'il n'y avoit rien dans la nature des deux substances considérées comme possibles, ou dans les idées de Dieu, qui déterminât les effets de l'union, d'où la Volonté divine auroit-elle tiré le principe de ses déterminations de la formation de l'homme & de tous les Etres mixtes?

M. Com-

M. Comment raiſonnez-vous là deſſus?

D. Les objets n'agiſſent pas immédiatement ſur l'ame: elle n'éprouve leur action que d'une maniere médiate, par le miniſtere des ſens. Le tempérament des fibres ſenſibles peut donc modifier l'action des objets en différens individus. Ainſi, quand on ſuppoſeroit une parfaite reſſemblance entre toutes les ames humaines, il ſuffiroit qu'il y eût de la différence entre les corps, pour qu'il y en eût auſſi dans les ſenſations, & dans le degré du plaiſir ou de la douleur?

M. Qu'entendez-vous par le tempérament des fibres?

D. Je le définis, l'aptitude plus ou moins grande à céder à l'impreſſion des objets.

M. A quoi tient cette aptitude?

D. Elle tient en général aux proportions de la fibre, & à la facilité qu'ont ſes molécules de gliſſer les unes ſur les autres, ou de s'écarter les unes des autres. Ainſi, en ſuppoſant que l'action d'un objet ſur deux individus ſoit préciſément la même, celui-là ſera le plus ſenſible à cette action, dont les fibres ſeront les plus mobiles. Si cette mobilité eſt exceſſive, l'individu aura une ſenſation déſagréable; les molécules tendront à ſe déſunir. Si les fibres n'ont au contraire que fort peu de mobilité, l'individu ne ſera que très foiblement affecté. Il le ſera dans la proportion qui fait le plaiſir, ſi les fibres ont une mobilité tempérée.

M. Diffé-

M. Différens individus peuvent donc être différemment affectés par le même ſenſation?

D. Oui; elle peut être agréable à l'un, & déſagréable à l'autre; ou plus agréable à l'un, & moins agréable à l'autre, dans un rapport déterminé au tempérament des fibres de chaque ſujet. En un mot, entre deux ſenſations agréables qu'éprouve un individu, celle dont les vibrations ſont les plus accélérées, ſans l'être trop, l'affecte le plus agréablement.

M. Par le mot de *vibrations*, prétendez-vous exclure ici toute autre ſorte de mouvement?

D. J'ai déjà dit ce qu'on doit penſer là deſſus. Si je parle de vibrations, c'eſt uniquement parce que ce mouvement paroit être celui que l'on conçoit le mieux dans des fibres. Mais de combien de mouvemens différens les fibres nerveuſes ne ſont-elles pas ſuſceptibles? Quelle n'eſt point la diverſité des organes qu'elles compoſent! Je me ſuis auſſi expliqué ſur l'intervention du fluide nerveux; & ſi je fais plus ſouvent mention des fibres que des eſprits animaux, c'eſt qu'il me ſemble que l'imagination a plus de priſe ſur ceux-là que ſur ceux-ci. D'ailleurs l'exiſtence des nerfs n'eſt point douteuſe; ils tombent ſous les ſens; nous ſuivons à l'œil leurs principales ramifications Enfin, ils concourent certainement à la production des ſenſations; quoique nous ne puiſſions pas dire préciſément quelle eſt la part qu'ils ont à cette produc-

production, ni comment ils s'associent aux esprits.

M. Revenons à la statue.

D. Elle aura donc plus de plaisir à sentir l'odeur de l'œillet que celle de la rose, si la premiere agite plus le nerf olfactif, sans cependant l'agiter trop. Je me sers de l'expression vague, *sans l'agiter trop;* parce que j'ignore la quantité du mouvement nécessaire à la production du plus grand degré de plaisir dans chaque sensation. Je vois très clairement que les degrés du plaisir & ceux de la douleur ne composent qu'une même chaîne; mais je ne vois point du tout où finit le plaisir & où commence la douleur.

M. Que résulte-t-il dans l'ame de notre statue du plus ou du moins de plaisir que deux sensations différentes lui font éprouver?

D. Pour résoudre cette question, je répete que Dieu a fait l'ame un être actif, & qu'il a subordonné l'activité de cet être à sa sensibilité; c'est à dire, qu'il a mis dans la sensibilité de l'ame le principe des déterminations de son activité. Je vais donc examiner ce que l'on doit entendre ici par l'activité de l'ame, & approfondir ce sujet autant que la foible portée de mon entendement pourra le permettre.

M. Ne feriez-vous pas bien de commencer par quelques considérations sur l'activité en général?

D C'est

D. C'eſt mon deſſein. J'ai défini l'activité de l'ame, la capacité qu'a l'ame de produire en elle, & hors d'elle, ou ſur ſon corps, certains effets. De plus j'ai défini l'ame, une force, une puiſſance, une capacité d'agir ou de produire certains effets. C'étoit tout ce que je pouvois dire de l'ame en la conſidérant ſous ce point de vue général. L'activité des êtres, de quelque nature qu'ils ſoient, ne nous eſt connue que par ſes effets. Ces effets ſont des changemens, des modifications, qui ſurviennent à des êtres par l'intervention, ou conſéquemment à la préſence d'autres êtres. Nous nommons *agents* les êtres dans leſquels nous penſons qu'eſt la raiſon de ces changemens; & cette raiſon nous eſt auſſi inconnue que les eſſences réelles. Le mot d'*action* qui revient ſi ſouvent dans nos diſcours, n'emporte donc point la connoiſſance de la maniere dont les agents opérent, mais ſimplement celle de ce qu'ils opérent. Nous voyons des faits; & tout ce qui eſt au delà des faits n'eſt pour nous que ténebres plus ou moins épaiſſes. Toutes nos théories de cauſes & d'effets ſe bornent au fond à connoître l'ordre dans lequel les choſes ſe ſuccédent; ou les rapports ſuivant leſquels l'exiſtence, ou les modifications des unes, paroiſſent déterminées par l'exiſtence ou les modifications des autres. Ainſi, quand ce que nous nommons agent dans la Nature, ne le ſeroit point; quand la rélation des

des causes & des effets ne seroit qu'une apparence, un phénomene rélatif à notre maniere de voir & de concevoir, l'ordre, ou la succession des choses, n'en seroit pas moins réelle, invariable, & n'en fourniroit pas un fondement moins solide à tous nos raisonnemens.

M. Puisque vous prenez dans ce sens les termes généraux de *cause*, d'*agent*, d'*activité*, d'*action*, ce n'est pas au dedans de nous que vous cherchez les causes de ce qui se passe.

D. Nullement. Je cherche des faits; je compare ces faits; je tâche d'en former des résultats; mais, parmi ces résultats, il en est que je nomme *conjectures*, *soupçons*, *doutes*, & que je ne donne que pour tels.

M. Faites-moi part de ces résultats.

D. Je vois une sensation suivre un mouvement; j'ignore ce que le mouvement & la sensation sont en eux-mêmes; mais j'étudie ce qu'ils sont par rapport à moi, c'est à dire, par rapport à ma maniere de concevoir. Cette étude me conduit à connoître que chaque sensation a un mouvement qui lui correspond; & que ce mouvement est aussi distinct de toute autre mouvement, que cette sensation est distincte de toute autre sensation. En comparant les propriétés à moi connues de cet être que je nomme le *corps*, avec les propriétés à moi connues de cet être que je nomme l'*ame;* je découvre que ces deux êtres ne sont pas de même nature. J'observe

ſerve les phénomenes qui réſultent de cette union, & pour parvenir à démêler la part qu'a chacun de ces êtres à la production des phénomenes, j'eſſaye d'analyſer ou de décompoſer les phénomenes. Mais ce ſont toujours des effets que j'analyſe, & jamais des cauſes.

M. A quoi cela vous conduit-il?

D. En me rendant attentif à tout ce que je découvre au dedans de moi; en comparant les diverſes opérations de mon cerveau, & celles de mon ame qui leur correſpondent; en étudiant les rapports & les oppoſitions qui ſont entr'elles, en combinant les unes avec les autres; je parviens à me faire une idée, à la vérité imparfaite, de l'ordre ou de la liaiſon de ces opérations, & des loix qui les dirigent. Mais il ne me vient point dans l'eſprit d'atteindre au principe ſecret de cette liaiſon, ou à ſa cauſe immédiate. Quand je parle des rapports qui ſont entre les fibres, & de la réciprocité d'action qu'ils ſont naître entr'elles, je compte ne parler que d'un fait; & je répete que je ne ſçais point du tout, & que je ne cherche point à ſçavoir, comment une fibre meut une autre fibre.



ENTRE-



ENTRETIEN VIII.

Sur la faculté de ſentir conſidérée comme une branche de l'activité de l'ame, & comme le principe de l'attention.

LE MAITRE.

Après avoir expoſé vos idées ſur l'activité de l'ame en général, après avoir indiqué le point de vue ſous lequel vous vous propoſez de conſidérer celle de notre être; il s'agit de continuer l'examen de cette activité.

D. J'ai dit que l'activité de l'ame eſt la capacité qu'a l'ame de produire en elle & hors d'elle, ou ſur ſon corps, certains effets. J'ai inſéré dans cette définition les mots *en elle*, pour me conformer à l'opinion des Philoſophes qui penſent que l'ame ſe modifie elle-même, ou forme elle-même les ſenſations en conſéquence du jeu des organes. Suivant cette opinion, la faculté de ſentir eſt une branche de l'activité de l'ame, une modification de cette activité; car tout ce que l'ame eſt dite produire, elle le produit par ſon activité. J'ai montré en peu de mots le fondement de l'opinion dont je parle, lors-

lorsque j'ai dit ci dessus „que n'appercevant au-„cun rapport entre un mouvement & une sen-„sation, je ne pouvois placer dans le mouve-„ment la cause immédiate ou efficiente de la „sensation."

M. Peut-on dire que l'ame est *passive* lorsqu'elle apperçoit ou qu'elle sent?

D. Cette maniere de s'exprimer ne me paroit pas bonne. La *passivité*, si je puis me servir de ce mot, est directement opposée à l'activité. Un être absolument passif est un être dans lequel il ne peut s'exercer aucune sorte d'action. *Agir*, c'est produire un certain effet, une certaine modification. Comment un être passif seroit-il susceptible de modification? Comment la force modifiante s'exerceroit-elle sur un sujet incapable de résistance ou de réaction? Quand un corps en mouvement choque un corps en repos, il lui communique de son mouvement dans une proportion rélative à la vîtesse & à la masse. Dans l'instant où le corps en repos est choqué, il peut être regardé comme passif; il est cependant bien évident qu'il ne l'est pas, puisqu'il résiste au mouvement en vertu de sa force d'inertie toujours proportionnelle aux masses. Il est encore impénétrable: s'il ne l'étoit pas, le corps mû le pénétreroit intimément, les deux corps n'occuperoient plus que le même *lieu métaphysique*, & il n'y auroit plus de communication de mouvement.

M. Le

M. Le choc de deux corps peut-il donc être comparé à l'action de l'ame sur le corps?

D. Je n'ai garde de faire une semblable comparaison, & je n'ai pas oublié les réflexions que je viens de faire sur ce sujet. Assurément le corps n'agit pas sur l'ame comme un corps agit sur un autre corps. L'ame n'est pas corps: la simplicité du sentiment le prouve: le sentiment est un, le corps est multiple. Mais je conçois qu'en conséquence de l'action des fibres nerveuses, il se passe dans l'ame quelque chose qui répond à cette action: l'ame réagit à sa maniere, & l'effet de cette réaction est ce que nous nommons *perception* ou *sensation*. Entreprendre d'expliquer ce que c'est que cette réaction de l'ame, vouloir rendre raison de la maniere dont se forme la perception ou la sensation, c'est vouloir rendre raison de la maniere donr l'ame est unie au corps. Nous ne sommes pas faits pour pénétrer ce mystere.

M. Qui sont donc ceux qui passent ici les justes bornes?

D. Ce sont ceux qui, pour expliquer la formation des sensations, supposent qu'elles existent déjà dans l'ame, & que le corps ne fait que les développer, comparant ainsi tacitement ce qui se passe dans un être simple avec ce qui se passe dans un corps organisé. Mais quelle comparaison peut-on faire entre ces deux choses? Qu'est-ce que des sensations renfermées

dans l'ame, & dont elle n'a point la conſcience? Qu'eſt-ce que des ſenſations qui ſe développent? Mais en voilà aſſez ſur une opinion qui n'a d'autre fondement que notre ignorance ſur la maniere dont le corps influe ſur l'ame. Il arrive tous les jours que lorsqu'on a couſu enſemble des termes dont on a les idées, on s'imagine avoir mis quelque choſe dans la nature.

M. Ce n'eſt par conſéquent point de la ſorte d'activité par laquelle on peut concevoir que l'ame produit les ſenſations, que vous voulez vous occuper ici.

D. Non: j'ai uniquement en vue cette activité que j'ai ſuppoſé que l'ame déployoit hors d'elle, ou ſur ſon corps, & qui a été ſubordonnée à la faculté de ſentir. J'ai déjà expliqué ce que j'entens par cette ſubordination: il s'agit à préſent de m'étendre un peu plus ſur ce ſujet.

M. Il eſt trop intéreſſant pour ne pas le développer avec exactitude.

D. Quand je dis que l'ame agit ſur ſon corps, je dis que l'ame modifie l'état actuel de ſon corps: & j'entends en général par cette modification tout changement qui ſurvient au corps, ou à quelcune de ſes parties, en conſéquence de l'action de l'ame. Et comme je ne puis concevoir dans le corps aucune modification qui ne ſoit l'effet d'un mouvement, je ſuis obligé de ſuppoſer que l'ame produit du mouvement

dans

dans ſon corps, ou dans quelcune des parties de ſon corps. Je donne donc le nom de *force motrice* à cette activité de l'ame.

M. Ce n'eſt ſans doute qu'avec des reſtrictions que vous employez ce terme.

D. Je pourrois me diſpenſer de les énoncer: il vaut mieux cependant que je le faſſe. L'ame ne meut pas à la maniere du corps, puiſqu'elle n'eſt pas corps: mais l'effet de ſa force motrice a un certain rapport à l'effet de la force motrice du corps. Je m'explique: je ſuppoſe que la force motrice de l'ame produit ſur les fibres ſenſibles des impreſſions ſemblables ou analogues à celles qu'y produiroit l'activité des objets ou des corpuſcules qui en émanent. Mais cette activité eſt en ſoi une force indéterminée; c'eſt un ſimple pouvoir d'agir, ou de produire certains effets; & ce n'eſt point tel ou tel effet en particulier.

M. Comment donc l'activité de l'ame eſt-elle déterminée à produire un certain effet plutôt que tout autre effet qu'elle pourroit également produire? Comment la force motrice de l'ame eſt-elle déterminée à mouvoir une fibre plutôt que toute autre fibre qu'elle pourroit également mouvoir? Quelle eſt en un mot la raiſon ſuffiſante des déterminations de l'activité de l'ame?

D. Ceci touche à une queſtion très importante. Un être ſentant ne peut être déterminé à

agir qu'en vertu d'une perception, ou d'une ſenſation, agréable ou deſagréable, dont il eſt affecté. L'action de cet être eſt un effet qui doit avoir ſon principe, ou ſa raiſon, dans quelque choſe qui a précédé immédiatement. Refuſer d'admettre cela, ce ſeroit ſuppoſer des effets ſans cauſes. Cette choſe qui a précédé l'action; cette choſe qui a en ſoi le principe, ou la raiſon de l'action, eſt une perception, ou une ſenſation. C'eſt ce que j'ai exprimé en d'autres termes, lorſque j'ai dit que l'activité a été ſubordonnée à la ſenſibilité. Il ſeroit contradictoire à la nature d'un être ſentant qu'il fût indifférent au plaiſir & à la douleur: qu'il éprouvât indifféremment différentes ſenſations, ou différens degrés de la même ſenſation. Cet être ne peut diſtinguer une ſenſation d'une autre ſenſation, ou un degré d'une ſenſation d'un autre degré de la même ſenſation, qu'il ne préfere une ſenſation à une autre ſenſation, un degré à un autre degré, dans le rapport qu'ont cette ſenſation ou ce degré avec ce qui conſtitue en lui le plaiſir.

M. Quel eſt l'effet immédiat de cette préférence?

D. C'eſt l'attention que l'être donne à la ſenſation, ou au degré de ſenſation, qui lui procurent le plus de plaiſir.

M. Ces principes poſés, revenons à la ſtatue.

D. Il

D. Il faut se rappeller la situation où nous l'avons laissée. Elle éprouvoit à la fois deux sensations différentes: l'une étoit excitée par la présence d'un œillet; l'autre étoit rappellée par celle-ci, & cette sensation rappellée étoit une odeur de rose. J'ai supposé que l'odeur de l'œillet étoit plus agréable à la statue que celle de la rose, & j'ai montré comment cela pouvoit être. Là dessus je me suis proposé cette question: *Que résulte-t-il dans l'ame de notre statue du plus ou du moins de plaisir que deux sensations différentes lui font éprouver?* C'est cette question qui m'a conduit à l'examen de l'activité; & cet examen me ramene à cette question.

M. Comment la décomposez-vous?

D La statue distingue les deux sensations qui l'affectent actuellement. Elle sent que l'une l'affecte plus agréablement que l'autre. Elle se complaît donc plus dans l'une que dans l'autre. Elle préfere donc l'une à l'autre.

M. Qu'est-ce que cette préférence? Quels effets en résultent?

D. Voilà ce qu'il s'agit d'approfondir: & c'est là l'endroit le plus favorable pour cette analyse. Cette préférence que la statue donne à la sensation qui lui plaît le plus, est une action que la statue exerce sur cette sensation. Préférer n'est pas sentir; c'est se déterminer, c'est agir. La préférence ne peut être une modification de la faculté de sentir: les modifications de cette

ne sont que des sensations & des degrés de sensations. Un être qui éprouveroit des sensations, & qui ne seroit point actif, seroit simplement affecté; & il ne résulteroit autre chose, au dedans de lui, de la diversité des impressions qu'il éprouveroit, que le plaisir ou la douleur attachés à ces impressions, & le rappel de ces impressions les unes par les autres, en vertu d'un enchaînement physique indépendant de l'ame. Mais l'ame de la statue est douée d'activité: j'ai bien défini ce que j'entens ici par ce mot: la statue peut donc se déterminer pour la sensation qui lui plaî le plus: l'effet de cette détermination est l'attention que la statue donne à cette sensation.

M. L'attention est donc une modification de l'activité de l'ame?

D. Oui, ou pour employer d'autres termes, elle est un certain exercice de la force motrice de l'ame sur les fibres de son cerveau. Si l'on avoit quelque doute là dessus, & qu'on soupçonnât que, de cette maniere, il entre plus de physique dans l'attention qu'il n'y en a en effet, chacun n'a qu'à se rappeller ce qu'il a éprouvé lui-même lorsqu'il a donné son attention à quelque objet. Il a détourné les yeux de dessus les objets environnans: il a affoibli par là l'impression de ces objets. Il a fixé sa vue sur l'objet de son attention; il l'a concentrée sur cet objet: il a tendu l'organe sur cet objet. Tout cela ne prouve-

prouve-t-il pas l'intervention du corps dans l'acte de l'attention.

M. Pourriez-vous en alléguer d'autres preuves ?

D. Il n'y a qu'à se rappeller qu'on s'est fatigué lorsqu'on a fixé trop longtems sa vue sur un objet. Cette fatigue a pu même aller jusqu'à la douleur, soit qu'on ait considéré cet objet des yeux du corps, ou qu'on l'ait considéré des yeux de l'esprit. Or cette fatigue, cette douleur, n'ont-elles pas leur siege dans les organes ? Enfin, comment remédie-t-on à cette fatigue, à cette douleur ? Par le repos, ou par le changement d'objet. Pourquoi par le repos ? C'est qu'il est une cessation d'action. Lorsque l'ame cesse d'agir sur les fibres sur lesquelles elle agissoit, la tension qu'elle leur a imprimée, diminue, s'affoiblit, s'éteint. Pourquoi par le changement d'objet ? C'est que l'ame n'agit plus sur les mêmes fibres. Chaque perception a des fibres qui lui sont appropriées.

M. L'expérience prouve donc que l'attention tient à un certain exercice de la force motrice de l'ame sur les fibres du cerveau.

D. Oui ; & je puis avancer avec fondement, que l'attention que la statue donne à la sensation qui lui plaît le plus, est une action qu'elle exerce sur cette sensation.

M. Voyons à présent en quoi consiste cette action.

D. *Agir*, c'eſt produire un certain effet: l'ame de la ſtatue produit donc un certain effet ſur la ſenſation qui l'occupe.

M. Mais cet effet, où l'ame le produit-elle?

D. Hors d'elle, ou ſur ſon corps. Ce n'eſt pas ſur la ſenſation même que l'ame agit, puiſque cette ſenſation n'eſt que l'ame elle-même, modifiée d'une certaine maniere. C'eſt donc ſur les fibres dont le mouvement produit la ſenſation que l'ame exerce ſon activité.

M. Quel effet l'ame produit-elle ſur ces fibres?

D. Pour parvenir à le connoître en général, j'obſerve ce qui réſulte de l'attention que je donne à un objet préférablement à d'autres objets que j'ai en même tems ſous les yeux, & que je ſuppoſe faire ſur moi une impreſſion à peu près égale. Déterminé, par quelque motif, à donner mon attention à un de ces objets, je fixe mes yeux ſur lui. Auſſitôt la perception de cet objet devient plus vive: les perceptions des objets voiſins s'affoibliſſent. Bientôt je viens à découvrir dans cet objet des particularités qui avoient d'abord échappé à mon attention. A meſure qu'elle redouble, les impreſſions de l'objet ſe fortifient & ſe multiplient. Enfin tout cela croît à un tel point, que je ne ſuis preſque plus affecté que de cet objet.

M. Voilà des faits: qu'eſt-ce qu'ils nous apprennent?

D. Que

D. Que l'attention augmente l'intenſité des mouvemens imprimés par les objets. On ne peut ſe refuſer à cette conſéquence. La vivacité des ſenſations eſt néceſſairement proportionnelle à l'intenſité des mouvemens qui les excitent. Une ſenſation s'affoiblit à meſure que l'action de l'objet diminue, & cette action eſt un mouvement imprimé à l'organe. En un mot, Dieu ayant attaché les ſenſations à des mouvemens, l'eſpece & le degré de la ſenſation doivent déterminer l'eſpece & le degré du mouvement.

M. Cela vous mene ſans doute à des conſéquences ultérieures.

D. Lorſque je vois à la fois pluſieurs objets, & que je ſuppoſe que tous ces objets m'affectent à peu près également, je ſuppoſe par cela même, que l'intenſité des mouvemens que tous ces objets impriment à mon organe, eſt à peu près la même. Je ne puis donc être déterminé à donner mon attention à un de ces objets, qu'en vertu de quelque motif étranger à l'action de l'objet; puiſque je ſuppoſe que tous les objets que j'ai préſens à la fois, agiſſent à peu près avec la même force. Je dis *à peu près*, parce que je conçois qu'il ne peut y avoir une parfaite égalité entre toutes ces actions. Il ſuffit pour le cas que j'examine, qu'il n'y ait pas entr'elles des différences capables par elles-mêmes d'exciter l'attention.

M. L'at-

M. L'attention donnée à un objet par préférence à d'autres objets, également placés sous les yeux, est une modification de l'activité de l'ame, Mais cette activité n'est-elle pas en soi indéterminée?

D. Oui: elle ne peut se déployer sur certaines fibres qu'il n'y ait une raison capable de lui faire produire cet effet. Si donc l'objet n'excite point par lui-même l'attention, il faut que celle qu'on lui donne soit l'effet de quelque motif étranger à l'objet. C'est ce que j'ai déjà insinué, en disant il n'y a qu'un moment: *déterminé par quelque motif*, &c. Dès qu'un tel motif existe, l'attention s'exerce. L'ame réagit sur les fibres que l'objet tient en mouvement, & par cette réaction elle augmente l'intensité du mouvement.

M. Que résulte-t-il de cette augmentation de mouvement?

D. Son effet nécessaire est de rendre la perception de l'objet plus vive; car le mouvement auquel la perception de cet objet est attachée, ne sauroit acquérir plus de force, que cette perception n'acquierre plus de vivacité. Tout est ici rélatif, ou proportionnel.

M. Mais l'objet étant un composé de parties différentes, qui n'agissent pas toutes sur l'organe avec la même force; la perception totale de l'objet est donc un composé d'une multitude de perceptions partiales, qui ont chacune leur degré de mouvement.

D. Rien

D. Rien de plus certain : & l'attention qu'on donne à l'objet augmente l'intensité de tous ces mouvemens particuliers. C'est à l'aide de cette espece de méchanique qu'on parvient à découvrir dans l'objet des particularités, que l'on n'avoit pas apperçues lorsqu'on ne le distinguoit pas, par l'attention, des objets voisins.

M. Les expressions du langage ordinaire & les regles de la logique ne confirment-elles pas ces assertions?

D. Quand on dit que, pour voir, il faut regarder, que, pour entendre, il faut écouter, on exprime cette réaction de l'ame sur les fibres qu'un objet tient en mouvement. Le cas de la distraction par rapport à cet objet a lieu, toutes les fois que cette réaction est nulle : elle est nulle toutes les fois que l'ame, occupée d'autres objets, concentre toute son activité sur les fibres appropriées à ces objets. Quant aux regles que la logique prescrit pour augmenter ou soulager l'attention, elles tendent toutes à réunir ses efforts sur un petit nombre de fibres.

M. L'attention ne produit-elle point d'autres effets?

D. A mesure que la perception de son objet devient plus vive, les perceptious des objets voisins s'affoiblissent.

M. Pouvez-vous expliquer cela par les principes que vous venez de poser?

D. Les

D. Les fibres ſenſibles & mobiles ont beſoin d'eſprits pour s'acquitter de leurs fonctions. Tout ce qui tend à augmenter ou à diminuer la quantité du fluide nerveux, augmente ou diminue l'activité des fibres. Le fluide nerveux ſe diſtribue donc aux fibres dans un certain rapport à la ſomme d'action qu'elles ont à exercer. La quantité du fluide nerveux eſt déterminée. Il ne peut donc ſe porter en plus grande abondance à certaines fibres, que ce ne ſoit en déduction de ce que les fibres voiſines auroient pu en recevoir dans le même tems.

M. Continuez le dénombrement des effets de l'attention.

D. L'attention augmente le mouvement des fibres ſur leſquelles elle agit. Cette augmentation eſt d'autant plus grande, que l'attention eſt plus forte, ou plus ſoutenue. Les eſprits dérivent donc des fibres voiſines, vers celles ſur leſquelles l'attention s'exerce. Cette dérivation, proportionnelle à la quantité du mouvement imprimé par l'attention, peut aller au point que les fibres voiſines ſoient trop appauvries d'eſprits, pour faire ſur l'ame une impreſſion ſenſible. Cette impreſſion peut devenir nulle, ou preſque nulle, par rapport à l'ame.

M. Voilà une explication purement méchanique.

D. Oui; mais qui s'accorde avec une vérité que la Pſychologie avoue. Ceux qui ne goûteront

teront pas cette explication, pourront lui en préférer une autre que je vais indiquer, ou les réunir.

M. Quelle eſt donc cette autre explication?

D. La voici. La faculté de ſentir eſt bornée comme toutes les facultés de notre être. Les bornes de ces facultés ſont celles du ſujet même dans lequel elles réſident. Lorſque l'ame eſt affectée d'une perception très vive, & qu'elle éprouve en même tems une impreſſion très foible, elle ne peut éprouver cette impreſſion préciſément comme elle l'éprouveroit, ſi elle n'étoit pas en même tems affectée d'une perception très vive. Parce que la capacité de ſentir eſt limitée, le partage l'affoiblit: une impreſſion très forte éteint, ou abſorbe, une impreſſion très foible. La faculté de ſentir, ou d'appercevoir, eſt une force qui ſe proportionne à la quantité du mouvement de chaque ſenſation, ou de chaque perception. Mais l'intenſité d'une perception peut devenir telle par l'attention, qu'elle conſume, pour ainſi dire, toute la force d'appercevoir; en ſorte qu'il ne reſte pas aſſez de cette force pour qu'elle puiſſe ſe déployer en même tems ſur d'autres impreſſions. Cela varie dans le rapport des intenſités.

M. N'avez-vous plus rien à dire ſur cette matiere?

D. Je viens de traiter l'attention, entant qu'elle eſt excitée par quelque motif étranger à l'objet.

l'objet. Mais si, entre plusieurs objets que j'ai en même tems sous les yeux, il en est un qui flatte plus agréablement l'organe, cet objet excitera par lui-même l'attention. Le plaisir attaché à l'impression de cet objet, sera le motif qui déterminera à lui donner son attention. L'ame réagira donc sur les fibres que l'objet tient en mouvement, & elle réagira avec d'autant plus de force que l'objet lui procurera plus de plaisir. L'effet est proportionnel à la cause. Plus il y a d'intensité dans la cause, plus il y en a dans l'effet. Le plaisir est la cause qui détermine l'ame à agir. Plus un objet excite de plaisir, plus l'attention s'exerce sur cet objet. L'ame de la statue réagit donc sur les fibres dont le mouvement lui procure plus de plaisir. Par cette réaction la sensation de l'odeur de l'œillet devient plus vive; & plus cette sensation acquiert de vivacité, plus l'attention augmente. Cela peut aller au point que la statue, réveillée par l'odeur de l'œillet, ne soit plus, ou presque plus, affectée de l'odeur de rose.



ENTRE-

ENTRETIEN IX.

Sur la volonté & sur la liberté.

LE MAITRE.

Qu'entendez-vous par un être qui a une volonté, & qui l'exécute?

D. C'est un être qui préfere un état à un autre état, & qui agit conséquemment à cette préférence.

M. Est-ce le cas de la statue?

D. Au moment où elle a éprouvé la seconde sensation, elle s'est rappellée la premiere; elle a préféré l'une à l'autre; & agissant en conséquence de cette préférence, elle a donné son attention à celle qui lui a plû davantage. La volonté & la liberté ont donc commencé à se déployer dans la statue dès la seconde sensation.

M. Expliquez-vous sur ces deux facultés.

D. *Vouloir* est cet acte d'un être sentant, ou intelligent, par lequel il préfere entre plusieurs manieres d'être celle qui lui procure le plus de bien, ou le moins de mal. La Volonté suppose donc la connoissance ou le sentiment de différentes manieres d'être. La Volonté a nécessairement un objet. Il n'est point de volonté, où il n'est point de raison de vouloir.

M. Ainsi,

M. Ainsi, que faut-il dire d'un être qui, pendant toute sa vie n'auroit qu'une même sensation, & qu'un même degré de sensation?

D. Qu'il n'auroit que la capacité de vouloir, & point du tout la volonté.

M. La volonté est donc subordonnée à la faculté de sentir, ou de connoitre?

D. Oui; ce sont les sensations, ou les perceptions, qui déterminent l'exercice de la volonté.

M. La volonté est par conséquent active.

D. On n'en sauroit douter, dès-là qu'elle préfere un objet à un autre objet. L'ame n'est pas bornée au simple sentiment qui résulte en elle de l'impression de différens objets sur les organes; mais elle se détermine pour celui de ces objets dont l'action est le plus dans le rapport qui fait le plaisir.

M. Cela conduit-il à la liberté?

D. Tout droit: l'effet de cette détermination de l'ame dont nous venons de parler, & l'acte par lequel s'exécute cette volonté particuliere, sont un effet, un acte de liberté.

M. Quelle est donc la notion générale de la liberté?

D. C'est la faculté par laquelle l'ame exécute sa volonté. Ainsi la liberté est subordonnée à la volonté, comme la volonté l'est à la faculté de sentir. Cette faculté l'est à l'action des organes; cette action à celle des objets. Mais l'ame n'exécute sa volonté qu'en agissant hors d'elle

d'elle, ou ſur ſon corps; la liberté eſt donc proprement cette force motrice que l'ame déployé, au gré de ſa volonté, ſur ſes organes, & par ſes organes ſur tant d'objets divers.

M. La liberté eſt donc en ſoi indéterminée?

D. C'eſt une ſimple force, un ſimple pouvoir d'agir, ou de mouvoir. La volonté détermine cette force à s'appliquer à tel ou tel organe, à telles ou telles fibres. Il ſuit de là que, plus les organes ſur leſquels la liberté s'exerce, ſont nombreux & variés, plus la liberté a d'étendue, plus ſes effets ſont nombreux & diverſifiés.

M. Qu'entendez-vous ici par les organes?

D. J'entens non ſeulement les ſens & les membres, mais encore toute la méchanique du cerveau qui ſert aux opérations de l'eſprit, & qui correſpond aux ſens.

M. La force motrice eſt donc dans le rapport des organes?

D. Oui, car les organes ſont mûs par cette force. Les organes ſont réciproquement dans le rapport de la force motrice; il n'y en a pas plus que cette force n'en peut mouvoir, & ils ſont tels qu'elle les peut mouvoir.

M. Quelle ſeroit la liberté d'un homme réduit au ſeul ſens de l'odorat?

D. Elle ſe trouveroit reſſerrée dans des bornes fort étroites. Quoique cet homme ait un grand nombre d'autres organes, les ſenſations

ne les ayant point encore manifestés à son ame, la liberté ne peut se déployer sur ces organes. Ainsi cette faculté est concentrée dans l'attention que l'ame donne aux sensations qu'elle éprouve par l'odorat. Or nous avons vû que l'attention est l'exercice de la force motrice sur certaines fibres. L'attention est donc un acte de la liberté, & cet acte a sa raison dans le plaisir attaché à la sensation.

M. Quelles sont les bornes précises dans lesquelles il convient de renfermer la notion de la liberté?

D. Elle est le pouvoir d'agir, ou de faire ce que l'on veut. Il ne lui est donc point essentiel de s'étendre à plusieurs cas, d'avoir une certaine latitude. Ce qui lui est essentiel, ce qui la constitue, c'est qu'elle soit un pouvoir d'agir subordonné à la volonté. Suivant cela, on peut attribuer la liberté aux enfans & aux animaux. En effet, l'huître immobile sur la vase, & qui ne fait qu'ouvrir son écaille pour recevoir l'eau de la mer, a une liberté aussi réelle que la nôtre. Elle fait ce qu'elle veut, & sa volonté est d'ouvrir son écaille. Cette volonté est déterminée par une sensation, celle de la faim.

M. La liberté ne consiste donc pas à pouvoir agir de deux ou plusieurs manieres?

D. Non; mais elle consiste à agir. Ce n'est pas le choix qui caractérise la liberté; c'est l'action qui est l'exécution du choix.

M. Il

M. Il doit résulter de-là des degrés dans la liberté.

D. Sans contredit. Les animaux dont l'organisation est plus parfaite que celle de l'huître, ont aussi une liberté plus étendue, ou dont les modifications sont plus variées & plus fécondes en effets divers. Quelle différence à cet égard entre la liberté de l'huître & celle du cheval: entre la liberté du cheval & celle du singe! Et quelle distance de la liberté du singe à celle de l'homme! Quelle différence encore entre la liberté d'un homme & celle d'un autre homme; entre la liberté d'un Bibulus & celle d'un César!

M. Mais, en attribuant aux animaux une liberté, ne portez-vous pas un coup funeste à la moralité de nos actions?

D. Je suis infiniment éloigné de vouloir donner la moindre atteinte à cette moralité. Je veux dire seulement que les animaux ont comme nous une volonté, & qu'ils l'exécutent. La volonté ne suppose point par elle-même la moralité; mais une volonté particuliere suppose un motif; & ce motif peut n'être qu'une idée purement sensible.

M. A quelle conséquence cela mene-t-il?

D. A dire que la liberté, comme toutes les facultés de notre être, s'étend & se perfectionne. Nous verrons dans la suite par quels moyens s'opere cette extension, quels en sont les degrés, ou les différens termes.

M. Eſt-ce ainſi qu'on a coûtume d'enviſager la liberté?

D Quand on lit ce que des Auteurs qui ont de la réputation ont écrit ſur les facultés de notre ame, en particulier ſur la volonté & ſur la liberté, on s'étonne de la confuſion, de l'obſcurité & du peu d'exactitude de leurs idées. Parmi ces Auteurs, les uns attribuent à la volonté ce qui ne convient qu'à l'entendement, *la réflexion.* Les autres tranſportent à la liberté ce qui ne convient qu'à la volonté, le *choix.* D'autres donnent à la volonté ce qui ne convient qu'à la liberté, l'*action.* D'autres rendent la liberté indépendante de la volonté, ou des motifs, & détruiſent ainſi le fondement de la vertu. Il en eſt enfin qui font principalement conſiſter la liberté dans le pouvoir de ſuſpendre nos jugemens.

M. Cette derniere idée paroit la plus probable.

D. Elle n'eſt pourtant pas mieux fondée que les autres. La ſuſpenſion des jugemens ne convient pas plus à la liberté que les jugemens même. Le jugement eſt la perception du rapport, ou de l'oppoſition, qui eſt entre deux idées. Cette perception eſt entierement du reſſort de l'entendement. C'eſt l'entendement qui compare, qui juge. L'attention que l'ame donne aux idées qu'elle compare eſt bien un acte de la liberté. L'expreſſion articulée du jugement eſt encore un acte de la liberté. Mais la ſuſpenſion du

du jugement eſt un acte de la volonté. Elle ne veut pas prononcer, parce que l'entendement manque de moyens pour juger. Je n'exerce pas ma liberté parce que je ne veux pas remuer ma langue, & que je ne la remue pas; mais j'exerce ma liberté, parce que je veux remuer ma langue, & que je la remue.

M. N'y a-t-il pas dans le *Traité des ſenſations* de M. l'Abbé de Condillac, une définition de la liberté qui mérite une attention particuliere?

D. Oui, mais c'eſt à cauſe de ſon obſcurité, & ſurtout de ſon peu de juſteſſe. Suivant cette définition, la liberté eſt le *pouvoir de faire ce qu'on ne fait pas, ou de ne pas faire ce qu'on fait.* Ce n'eſt rien moins que cela. La liberté n'eſt pas le pouvoir de faire ce qu'on ne fait pas, mais c'eſt le pouvoir de faire ce que l'on fait. Elle n'eſt pas le pouvoir de ne pas faire ce qu'on fait; mais elle eſt le pouvoir de le faire. La liberté ne conſiſte pas dans la non-action, mais dans l'action. Elle n'eſt pas telle ou telle action, mais elle eſt en général le pouvoir d'agir avec volonté. Un être qui n'exécuteroit & ne pourroit exécuter, pendant toute ſa vie, qu'un ſeul mouvement, & qui l'exécuteroit volontairement, auroit une liberté auſſi réelle que celle d'un ange. En ſuivant après cela le détail des preuves ſur leſquelles M. de Condillac appuye ſa définition, on s'apperçoit aiſément qu'il a mal à propos fait entrer dans l'eſſence de la liberté

la délibération, qui n'y appartient nullement, & qui ne prouve autre chose, sinon que l'être qui délibere, n'a pas assez de pénétration, ou d'intelligence, pour voir du premier coup d'œil le vrai meilleur.

M. Cela étant, que penser & que dire de l'être dont l'intelligence embrasse à la fois tous les possibles & toutes les combinaisons des possibles?

D. Que cet être a vu de toute éternité le vrai bien, & qu'il n'a jamais délibéré. Néanmoins cet être est souverainement libre: par un acte de sa liberté il a rendu actuel l'Univers possible.

M. Mais Leibnitz l'introduit choisissant entre les plans des Univers possibles le meilleur?

D. Ce Philosophe s'est plus exprimé en Poëte qu'en Métaphysicien. Le possible ici n'est pas ce qui l'est en soi; mais ce qui l'est rélativement à la cause qui peut l'actualiser. Dans ce sens un seul Univers étoit possible: c'étoit celui qui se trouvoit en rapport avec les attributs de la cause pris collectivement Et entre deux Univers parfaitement égaux en bonté, comment eut-elle choisi? Elle se connoit elle-même; & dans l'idée qu'elle a d'elle-même étoit celle de l'Univers actuel, expression de sa puissance & de sa sagesse. Cette idée, infiniment complexe, renfermoit de toute éternité dans sa composition toutes les modifications possibles de la matiere & des esprits.

M. D'où

M. D'où peuvent venir toutes ces erreurs que l'on a commises sur les facultés de notre ame?

D. Elles doivent principalement leur origine au peu de soin qu'on a pris de bien analyser ces facultés. On a confondu ce que l'on devoit distinguer; on n'a pas vu nettement comment ces facultés sont subordonnées les unes aux autres; comment l'exercice des unes détermine l'exercice des autres. Ce ne sera donc que par l'analyse, & par une analyse poussée aussi loin qu'il est possible, que l'on pourra espérer de parvenir à quelque chose de vraisemblable sur la méchanique de notre être. Il faut que le Psychologue étudie l'homme, comme le Physicien étudie la Nature.

M. N'y a-t-il pas quelque précaution à observer dans l'analyse dont vous venez de recommander l'usage?

D. Quoique nous soyons obligés de décomposer, pour ainsi dire, notre être, afin de parvenir à connoitre & à développer ses facultés, nous ne devons pas oublier que ces facultés ne sont que l'ame elle-même considérée sous diverses faces. Les facultés de l'ame n'agissent donc pas séparément, mais elles agissent collectivement. Ce que l'entendement a jugé bon, la volonté l'embrasse au même instant, & à cet instant encore la liberté l'exécute. Vouloir & pouvoir agir, & ne pas agir, sont deux

choses contradictoires. La volonté est active, c'est à dire, libre. Ce qu'elle veut & peut exécuter, elle l'exécute. Mais il ne faut pas prendre pour un acte de la liberté, la suspension d'un acte de la liberté. L'ame n'agit pas, lorsqu'elle ne veut pas agir; & elle ne veut pas agir, lorsqu'elle n'a point de raison d'agir. La liberté ne se déploye pas d'elle-même, indépendamment de la volonté. Elle n'est pas une force qui tende continuellement à produire un certain effet, & qu'il faille retenir pour qu'elle ne le produise pas. La liberté n'est, encore une fois, qu'un simple pouvoir d'agir: la volonté réduit ce pouvoir en acte.



ENTRETIEN X.

Sur le desir & sur les songes.

LE MAITRE.

Par où commencerons-nous cet Entretien?

D. Par l'examen de cette question; si l'ame a plusieurs idées présentes à la fois?

M. Quelle route faudra-t-il suivre pour en trouver la solution?

D. La meilleure me paroit être de considérer la dégradation des mouvemens dans les fibres sensibles, & celle des sensations qui lui correspond.

M. C'est

M. C'eſt ſans doute dans la ſtatue que vous ferez ces obſervations.

D. Oui; & pour cet effet, éloignons l'objet qui excite dans l'ame de cette ſtatue la ſenſation qui lui plaît le plus; éloignons-le même au point qu'il ne puiſſe plus agir ſur l'organe. J'ai déjà obſervé que le mouvement imprimé à l'organe, ne s'éteint pas au même inſtant que l'objet a ceſſé d'agir. Le mouvement eſt une force communiquée qui ne s'éteint que pas degrés. Le principe de cette dégradation eſt, comme l'on ſçait, dans la communication de cette force aux corps environnans. Plus le corps en mouvement communique de ſa force, plus il en perd. Et ſi ce qu'il perd à chaque inſtant ne lui eſt pas rendu, il paſſe enfin de l'état de mouvement à l'état de repos.

M. Ces effets ne dépendent-ils pas d'une Loi de la Nature?

D. Ils tiennent à cette Loi ſi généralement obſervée dans la Nature, que *rien ne s'y fait par ſaut.* Et cette Loi réſulte elle-même du grand principe: *qu'il n'eſt point d'effet ſans une raiſon capable de le produire.* L'état actuel d'un corps mû a ſa raiſon dans l'état qui a précédé immédiatement. La déperdition comme l'accélération du mouvement obſervent également le *Loi de continuité.*

M. Il s'agit d'appliquer cette doctrine à votre ſujet?

D. L'ex-

D. L'expérience démontre qu'il en eſt à cet égard du mouvement des fibres du cerveau, comme du mouvement de tous les corps qui ſont expoſés ſous nos yeux. Si un de nos ſens a été fortement ébranlé par un objet, la ſenſation qui réſulte de cet ébranlement, continuera après que l'objet aura ceſſé d'agir.

M. La ſubſtance ou la figure des corps ne produit-elle pas ici des différences?

D. Le mouvement s'éteint très promptement dans les corps mols, & dans ceux dont les ſurfaces ſont raboteuſes; il ſe conſerve plus longtems dans les corps élaſtiques, & dans ceux dont les ſurfaces ſont très polies. On peut donc inférer de la durée de certaines ſenſations, que l'iuſtrument immédiat du ſentiment eſt doué d'une certaine élaſticité, ou d'une très grande mobilité. La conjecture propoſée ci-deſſus ſur le ſiege de l'ame s'accorde fort bien avec cette induction.

M. Suivant cela, qu'eſt-ce qui regle la durée des ſenſations?

D. Cette durée eſt en raiſon compoſée de la mobilité des organes, du tems pendant lequel les objets ont agi ſur les organes, & de l'intenſité de cette action.

M. Reprenons la ſtatue.

D. La ſenſation qui fixe ſon attention, ſuit la dégradation du mouvement qui l'occaſionne. Elle s'affoiblit par degrés; & l'ame ſent cet affoibliſſe-

foibliſſement: car c'eſt une Loi de l'union, qu'il ne ſurvient aucun changement dans les fibres ſenſibles, qu'il n'y ait, dans l'ame, quelque choſe qui correſponde à ce changement. L'ame a la conſcience de ſes modifications. L'ame de la ſtatue paſſe donc d'un plaiſir vif à un plaiſir moins vif; d'un mieux-être, à un moins bien-être. Elle ne peut éprouver le moins bien-être qu'elle ne ſe rappelle le mieux-être. Si elle ne ſe le rappelloit point, comment ſentiroit-elle qu'elle eſt moins bien?

M. La ſtatue démêle-t-elle tous les degrés par lesquels la ſenſation paſſe en ſe dégradant?

D. Elle ne ſaiſit que les degrés les plus ſenſibles. L'organe n'eſt pas aſſez délicat pour tranſmettre à l'ame toutes ces nuances. La flamme d'une bougie vue à ſix pieds de diſtance, n'affecte pas l'œil moins ſenſiblement, que ſi elle n'étoit vue qu'à cinq pieds. Il eſt cependant bien clair que les rayons ſont plus écartés à ſix pieds de diſtance qu'ils ne le ſont à cinq.

M. Quel eſt le dernier réſultat de cette ſituation?

D. Le ſentiment que l'ame a de la dégradation de la ſenſation, l'eſpece de comparaiſon qu'elle fait entre l'état de dégradation ſenſible, & l'état où la ſenſation étoit dans ſa force, excite en elle le deſir de jouir encore de cet état. Ce deſir devient d'autant plus vif que la ſenſation s'affoiblit davantage. Il naît de la différence

des

des ſituations. Plus les ſituations viennent à différer, plus l'ame ſent la diminution de ſon bien-être. Plus elle la ſent, plus elle déſire le mieux-être, dont elle a le ſouvenir.

M. Qu'eſt-ce que le *deſir?*

D. Pour le ſçavoir, j'obſerve ce qui ſe paſſe au dedans de moi lorſque je deſire. Preſſé de la ſoif, & ne pouvant ſatisfaire à ce beſoin, mon imagination me retrace une eau cryſtalline qui fuit en murmurant: je crois la voir, l'entendre murmurer: je m'imagine la ſentir ſur mes levres; elle inonde déjà mon palais deſſéché: j'en bois à longs traits. Plus mon imagination me retrace avec force le plaiſir que j'ai goûté en me déſaltérant, plus je ſouffre de ne jouir de ce plaiſir qu'en idée. Le ſentiment de la ſoif en devient plus incommode, plus actif. Ce ſentiment réagit ſur l'imagination, & l'imagination ſur ce ſentiment.

M. Ne pourroit-on pas, en analyſant ce ſentiment, parvenir à découvrir la méchanique du deſir?

D. C'eſt ce que je vais eſſayer. Les ſenſations doivent leur origine à l'action des objets ſur les ſens, & à celle des ſens ſur l'ame. Les ſenſations ſe conſervent dans le cerveau; & l'ame les rappelle. Ce rappel eſt un effet de l'activité de l'ame; & cette activité, l'ame la déploye ſur ſon corps. Car, puiſque la mémoire tient au corps, il faut que l'ame agiſſe ſur ſon corps,

corps, lorsqu'il rappelle les ſenſations. L'ame agit donc ſur différens points du cerveau auxquels tiennent les ſenſations. Elle agit ſur les fibres ſenſibles qui ont été mues par les objets; elle y excite des ébranlemens ſemblables, ou analogues, à ceux que les objets y avoient excités. Par là, elle réveille les ſenſations attachées à ces ébranlemens.

M. La méchanique de l'imagination ne paroit pas différer, à cet égard, de celle de la mémoire.

D. Ces deux facultés ne ſont proprement que la même faculté conſidérée ſous diverſes faces. Mais reſtons dans la route qui conduit au deſir. Lors donc que je crois voir, entendre, toucher, goûter, boire une eau pure, mon ame agit ſur les différens ſens ſur leſquels cet objet avoit agi auparavant: elle y excite des mouvemens ſemblables, ou analogues, à ceux que cet objet y avoit excités. Elle ſe procure ainſi une jouiſſance imaginaire de cet objet: & voilà le deſir.

M. Qu'eſt-ce qui augmente l'activité du deſir?

D. Le ſentiment qu'a l'ame de la différence qui eſt entre cette jouiſſance imaginaire & la jouiſſance réelle qu'elle a éprouvée. L'ame fait effort pour élever la jouiſſance imaginaire au degré de vivacité de la jouiſſance réelle. Elle augmente de plus en plus l'intenſité des mouve-

mens

mens qu'elle communique aux fibres de différens sens & à différentes fibres du même sens. Le besoin n'en devient que plus pressant: car l'ame ne peut se représenter vivement le plaisir qu'elle a goûté en se désaltérant, qu'elle ne soit plus affectée de la privation de ce plaisir, & du besoin dont il est l'effet.

M. Tout cela convient-il à la statue?

D. Oui; son ame fait effort pour ramener la sensation qui s'affoiblit au degré de vivacité qui lui procuroit le plus de plaisir. Elle agit donc sur les fibres représentatrices de ce degré, ou aux mouvemens desquelles le souvenir de ce degré a été attaché. Elle augmente par là l'intensité de ces mouvemens; & conséquemment la vivacité du souvenir qui leur correspond.

M. Mais la force motrice dont l'ame est douée, n'est pas illimitée: elle s'épuise par un exercice trop longtems continué.

D. Aussi l'ame de la statue tombe-t-elle insensiblement dans une sorte d'épuisement. Tout mouvement cesse enfin: & l'ame rentre en létargie.

M. Peut-elle se tirer par elle-même de cet état?

D. Il suit des principes que j'ai établis sur l'activité de l'ame, qu'elle ne le peut pas. Pour que son activité se déploye, il faut qu'elle soit déterminée à se déployer par quelque motif présent à l'entendement, & que la volonté embrasse.

braſſe. Or il n'eſt point de motif où il n'eſt point de ſenſation, & il n'eſt point de ſenſation où il n'eſt point de mouvement qui l'occaſionne.

M. Quel eſt donc alôrs le ſort de l'ame?

D. Elle demeureroit dans une inaction éternelle, ſi une cauſe extérieure ne mettoit ſon activité en jeu. Cette cauſe réſide dans les mouvemens imprimés aux fibres nerveuſes. Soit que ces mouvemens dérivent de l'action des objets, ſoit qu'ils ayent leur raiſon dans quelque impulſion interne du cerveau, l'effet eſt eſſentiellement le même. L'ame éprouve à l'inſtant les ſenſations attachées à ces mouvemens, & ſon activité ſe déploye.

M. Que ſuppoſez-vous dans le cerveau de la ſtatue?

D. Je ſuppoſe qu'il s'y faſſe quelque mouvement qui ſe communique aux fibres qui ont été ébranlées par les corpuſcules émanés, ou par ceux de l'œillet; les ſenſations qui répondent au mouvement de ces fibres ſe réveilleront auſſitôt: & ce ſera un *ſonge* que la ſtatue ne pourra encore diſtinguer de la veille.

M. D'où viennent ces impulſions qui ſe communiquent aux fibres ſenſibles qui ont été mues par les objets?

D. Les mouvemens de la circulation & d'autres qui en dérivent peuvent les occaſionner. Mais il eſt eſſentiel que les fibres ainſi affectées ayent déjà été mues par les objets.

 M. Sur

M. Sur quoi roulera le songe de la statue?

D. Il ne peut rouler que sur les deux sensations qu'elle a éprouvées. Elles seront réveillées à la fois, si l'impulsion interne agit à la fois sur les fibres auxquelles tiennent ces sensations. Elles seront réveillées l'une par l'autre, si l'impulsion interne n'agit que sur les fibres appropriées à une des sensations. Comme la sensation de l'œillet est celle qui a excité l'attention & le desir de la statue, les fibres appropriées à cette sensation sont celles qui ont été le plus fortement ébranlées. Une conséquence nécessaire de cela, c'est que ces fibres sont aussi celles qui ont le plus de disposition à se mouvoir. Il y a donc lieu de penser que la sensation de l'œillet sera celle que l'impulsion interne réveillera la premiere. L'ame donnera de nouveau son attention à celle de l'œillet; & ce jeu se répétera autant de fois qu'une nouvelle impulsion ébranlera les fibres.

M. Des impulsions intestines peuvent-elles agir sur les fibres sensibles, & réveiller ainsi les sensations attachées à l'ébranlement de ces fibres?

D. C'est un fait que l'expérience atteste. Si, pendant que je suis dans l'obscurité, je presse fortement le coin de mon œil avec le doit, je verrai à l'instant des éclats de lumiere. La simple pression du doit fait donc sur le nerf optique une impression semblable à celle que produiroit

duiroit la présence d'un corps lumineux. Une circulation trop accélérée produit sur le nerf les mêmes effets. Elle en produit d'analogues sur le nerf auditif: on croit alors entendre différens sons. Il seroit aisé de grossir la liste de ces faits; mais ceux qui viennent d'être indiqués, paroissent suffire pour établir la vérité dont il s'agit.

M. Vous avez supposé que la statue avoit les deux sensations présentes à la fois. Comme il y a des Philosophes qui doutent, si nous avons *à la fois* plusieurs idées, c'est ici le lieu de traiter cette question.

D. Avancer que l'ame a plusieurs sensations à la fois, c'est avancer que l'ame éprouve dans le même instant indivisible différentes modifications. Jusqu'ici ce n'est qu'une pure supposition; il s'agit de démontrer qu'elle est vraye, si tant est qu'on puisse démontrer quelque chose dans une pareille matiere.

M. Voyons cette démonstration.

D. Elle est très simple. Si l'ame n'éprouvoit pas à la fois plusieurs sensations, il n'y auroit point de réminiscence; & s'il n'y avoit point de réminiscence, il n'y auroit point de personalité. Je dis d'abord qu'il n'y auroit point de réminiscence: car si, lorsque l'ame éprouve, pour la seconde ou la troisieme fois, une sensation, elle ne se rappelloit point qu'elle l'a éprouvée, cette sensation lui paroîtroit aussi nouvelle que si

elle ne lui eût jamais été préfentée. Toutes les fenfations feroient donc ifolées dans l'ame. Elles fe fuccéderoient les unes aux autres, fans qu'il y eût jamais entr'elles cette liaifon qui forme la réminifcence. Il n'y auroit point de moi qui raffemblât ces fenfations: il n'y auroit point de perfonalité. Mais, fi, lorsque l'ame eft affectée pour la feconde ou la troifieme fois d'une fenfation, elle fe rappelle au même inftant qu'elle l'a déjà éprouvée, elle revêt à la fois des modifications différentes. Elle a la confcience de la fenfation excitée actuellement par l'objet, & la confcience que cette fenfation l'a déjà affectée.

M. Ces deux fentimens peuvent-ils être ramenés à un fentiment unique?

D. Non: car le fentiment d'une fenfation nouvelle ne peut renfermer le fentiment d'une fenfation qui n'eft pas nouvelle. L'ame a donc, dans le même inftant, deux fentimens très diftincts, ou qui différent effentiellement l'un de l'autre.

M. Peut-on tirer quelque autre conféquence du même principe?

D. Il en réfulte néceffairement, que, fi l'ame n'avoit pas plufieurs idées préfentes à la fois, elle ne pourroit comparer, ou juger. Cette propofition eft facile à démontrer. Si l'idée du fujet difparoiffoit au même inftant que l'ame a l'idée de l'attribut, comment pourroit-elle juger que l'idée de l'attribut eft renfermée dans celle

celle du sujet? Le sujet & l'attribut sont deux idées rélatives: l'une suppose l'autre. Pour que l'ame apperçoive la rélation, il faut nécessairement qu'elle ait les deux idées présentes à la fois, puisque le jugement n'est que la perception du rapport qui lie les deux idées.

M. Mais les idées se succedent dans l'ame avec une si grande rapidité, qu'elle équivaut presque à la simultanéité. En passant rapidement de l'idée du sujet à celle de l'attribut, l'ame sent qu'elle n'a pas changé d'état: & ce sentiment est ce que nous nommons *jugement affirmatif*.

D. Je n'opposerai à cette opinion qu'un seul argument. Il suffira pour la détruire. Il y a des jugemens *négatifs*, comme il y en a d'affirmatifs. Lorsque l'ame juge qu'un attribut ne convient pas à un sujet, elle sent donc que son état change en passant de l'idée de ce sujet à l'idée de cet attribut. Pour qu'elle sente ce changement, il faut qu'elle compare les deux états; & pour qu'elle les compare, il faut qu'elle les ait présens à la fois. Si elle n'avoit jamais à la fois qu'une seule idée, son état seroit toujours absolu, & jamais comparatif. Elle changeroit continuellement d'état, & ne s'en appercevroit jamais. L'ame n'auroit point d'idées rélatives; & par conséquent point de plaisirs rélatifs. J'entens par ces plaisirs, ceux qui naissent de la comparaison que l'ame fait entre différentes

 sensa-

ſenſations, ou différentes perceptions, qui coëxiſtent dans l'ame, ou qui s'y ſuccedent dans un certain ordre. Ainſi l'harmonie en muſique, en peinture, en architecture, en ſculpture, &c. ſeroit perdue pour l'ame ſi elle n'avoit qu'une ſeule idée préſente à la fois.

M. Ne peut-on dire ſimplement que l'ame a des idées complexes?

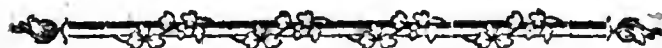
D. Cela revient dans le fonds au même Car, pour avoir une idée complexe, il faut avoir à la fois toutes les idées particulieres dont elle n'eſt que l'aſſemblage, ou le réſultat. Je ne puis avoir l'idée complexe d'une ſtatue, que je n'aye les idées de toutes les parties qui la compoſent; car toutes les parties d'une ſtatue & cette ſtatue ne ſont qu'une ſeule & même choſe. Je ne puis juger que cette ſtatue eſt belle, ſi je ne compare entr'elles ſes différentes parties & les proportions de chaque partie.

M. Vous ne ſauriez donc admettre la ſuppoſition que l'ame n'a jamais qu'une idée préſente à la fois.

D. Cela iroit à la ruine de toutes ſes facultés & de toutes ſes opérations: elle n'auroit, ni attention, ni deſir. Elle n'auroit point de volonté, parce que la volonté ſuppoſe un choix, & que le choix ſuppoſe la préſence de pluſieurs idées que l'entendement compare. Elle n'auroit point d'attention, parce que l'attention eſt un exercice de la force motrice qui a ſa raiſon,

ou

ou dans le degré de plaiſir d'une ſenſation, ſur une autre ſenſation, ou dans un motif étranger à l'objet de la ſenſation, mais qui ne peut en être ſéparé. Elle n'auroit point de deſir, parce que le deſir eſt le ſouvenir, ou la repréſentation d'un état plus agréable, ou moins douloureux, que celui dont l'ame eſt actuellement affectée.



ENTRETIEN XI.

Théorie générale des idées.

LE MAITRE.

Avez-vous épuiſé tout ce qui découle néceſſairement des deux premieres ſenſations de la ſtatue?

D. Non; & cependant la marche analytique que je me ſuis preſcrite l'exige.

M. Gardez-vous de le négliger.

D. Je vais me mette à couvert de ce reproche. Quand la ſenſation de l'œillet ſuccédera à celle de la roſe, la ſenſation de la roſe à celle de l'œillet; quand cela aura été répété pluſieurs fois, on demande ſi la ſtatue acquerra les idées de *ſucceſſion*, de *nombre*, de *durée*, d'*exiſtence?*

M. D'où dépend la ſolution de cette queſtion?

D. De la détermination précise du mot *idée*.

M. Fournissez-la donc.

D. J'ai pris ci-dessus ce mot dans sa signification la plus étendue, pour toute maniere d'être de l'ame dont elle a la conscience. J'avois proprement en vue par là l'origine de toutes nos idées. Mais les manieres d'être de l'ame varient comme les degrés de sa perfection. Le mot *idée* reçoit donc différentes déterminations suivant les manieres d'être que l'ame revêt. Tantôt il n'exprime que de pures sensations: tantôt il désigne des notions. Il s'applique ainsi au sentiment & à la réflexion.

M. Le meilleur sera d'ébaucher ici une théorie des idées.

D. C'est aussi ce que je vais faire. J'abandonnerai pendant quelque tems ma statue, mais ce sera pour la reprendre ensuite avec plus d'avantage.

M. Vous commencerez sans doute par l'examen des sensations.

D. La sensation est une modification de la faculté de sentir; & cette modification, toujours accompagnée de plaisir, ou de douleur, a son origine dans l'ébranlement des fibres sensibles, soit que cet ébranlement ait sa cause dans l'impression d'un objet, soit qu'il dérive de quelque mouvement intestin qui se communique à ces fibres.

M. Com-

M. Comment la perception differe-t-elle de la ſenſation?

D. Elle n'en differe que dans le degré de l'ébranlement. La perception eſt, comme l'a défini l'Ecole, *la ſimple appréhenſion de l'objet:* elle annonce ſeulement ſa préſence. Si l'ébranlement augmente au point que la perception ſoit accompagnée de plaiſir, ou de douleur, elle devient ſenſation. Je vois de la lumiere; j'ai une perception. Cette lumiere eſt-elle aſſez forte pour offenſer l'organe: j'éprouve une ſenſation.

M. Comment l'ame opere-t-elle ſur les perceptions?

D. Elle les compare entr'elles. Elle ſent qu'une perception n'eſt pas une autre perception. Ce ſentiment réſulte de la différence qui eſt entre un mouvement & un autre mouvement, & du rapport de chaque mouvement à la ſenſibilité, ou à la perceptibilité.

M. Savons-nous en quoi conſiſte ce rapport?

D. Non, parce que nous ignorons ce qui conſtitue dans l'ame la *perceptibilité.* Mais nous ſavons qu'il ne ſe fait aucun mouvement dans les fibres ſenſibles, qu'il n'y ait dans l'ame quelque choſe qui correſponde à ce mouvement. Cette choſe eſt ce que nous nommons du nom général de ſenſation, ou de perception.

M. Ainſi nous ne pouvons définir les ſenſations.

D. Pour connoître telle ou telle sensation particuliere, il faut l'éprouver. Pour pouvoir l'éprouver, il faut être doué de l'organe au jeu duquel cette sensation a été attachée. Et comme chaque espece de sensation a son organe, ou ses fibres propres, le sentiment d'une sensation ne peut nous donner celui d'une sensation d'espece différente. Un homme dont le nés seroit dépourvu des fibres appropriées à l'odeur de l'œillet, ne pourroit acquérir aucun sentiment de cette odeur. L'activité des corps est donc, par rapport aux êtres sentans, en raison directe du nombre & de la qualité des instrumens au moyen desquels ils en éprouvent les impressions. Il peut donc y avoir des êtres pour lesquels ce monde est très différent de ce qu'il nous paroit être. Pour varier le spectacle de l'Univers, l'Auteur de la Nature a pu ne varier que les lunettes.

M. Une perception n'étant que l'ame elle-même modifiée, quand elle éprouve cette perception, elle doit sentir que c'est elle qui l'éprouve.

D. Elle le sent en effet; & ce sentiment est ce que les Métaphysiciens nomment *conscience*, ou *apperception*. Il est inséparable de toutes les opérations de la sensibilité & de la liberté. L'ame ne se connoit point elle-même. Elle ne connoit que par le ministere des sens, & elle n'est rien de ce qui ne tient qu'aux sens. Mais l'ame sent

sent ce qui se passe en elle: & elle ne peut le sentir, qu'elle ne sente en même tems, que c'est en elle que cela se passe. Elle s'identifie donc avec ses perceptions: & nous avons vû que cette identification est le fondement de la personalité.

M. Continuez à developper la maniere dont les sensations & les perceptions sont produites.

D. Les rapports qui lient l'activité des objets à celle des sens, l'activité des sens à celle de l'ame, leur donnent naissance. L'ame apperçoit donc les objets sous ces rapports. Ses premieres perceptions n'en sont ainsi que de simples résultats, absolument indépendans de toute opération de l'esprit. Elles sont les Loix primitives de notre être. Chaque sens transmet à l'ame son objet, dans le rapport de l'activité de cet objet à la méchanique de ce sens. Et parce que tout ce qui existe hors de l'ame a des déterminations indépendantes de l'ame, chaque sensation, chaque perception, a ses déterminations qui la distinguent de toute autre, & qui font qu'elle est ce qu'elle est.

M. N'y a-t-il pas des distinctions à faire entre ces modifications de l'ame qui sont de simples résultats des impressions des objets sur les sens?

D. Il en est que l'ame ne peut décomposer parce qu'elles répondent à une impression qui est une & simple. Les modifications de l'ame qui ont ce caractere, portent le nom d'idées simples.

Telles

Telles sont les sensations des odeurs, des saveurs, des sons, des couleurs, du froid, du chaud, &c. de toutes les qualités sensibles. Chacune de ces sensations est en soi une, simple. L'ame peut bien y démêler des degrés; mais ces degrés sont toujours des degrés de la même sensation. La sensation est toujours une, absolument une, dans chaque degré.

M. Comprenez-vous parmi les idées simples les perceptions de l'étendue, de la solidité, de la force d'inertie, & du mouvement?

D. Sans doute. Car, quoique dans une étendue quelconque, l'ame découvre des parties, ces parties sont toujours de l'étendue: cette étendue est toujours en soi une, simple. Ceux donc qui ont entrepris de définir l'étendue, ont entrepris de définir, une odeur, un son, une couleur. Dire avec l'Ecole que l'étendue est ce qui a des parties hors des parties, ce qui a des parties les unes hors des autres, *partes extra partes*, c'est dire que l'étendue est étendue. Une force quelconque est ce qu'elle est. Ses effets la déterminent, la manifestent. Mais ces effets ne sont pas cette force; ils n'en sont que le produit. Les degrés de cette force ne sont que cette force augmentée ou diminuée. Sa direction est sa détermination vers un point, plutôt que vers un autre point, &c. Cela est appliquable à la solidité, à la force d'inertie, au mouvement, à toutes les forces physiques. Toutes sont essentielle-

tiellement ſimples, au moins dans notre maniere de ſentir & de concevoir : mais elles peuvent ſe combiner enſemble, & concourir à produire certains effets.

M. N'y a-t-il pas quelques unes de ces forces qui ne ſont point ſuſceptibles d'augmentation, ni de diminution ?

D. Telles ſont celles qui conſtituent ce que nous nommons les attributs eſſentiels de la matiere. Ces forces demeurent invariablement les mêmes dans chaque partie de la matiere. Leurs effets ſont partout uniformes. La perception de ces effets eſt une idée ſimple.

M. Et quel eſt le cas des forces intellectuelles ?

D. Il en eſt comme des forces phyſiques. La perception, le ſentiment d'un acte de l'entendement, de la volonté, de la liberté, eſt une idée ſimple. Nous ne pouvons pas plus décompoſer ces forces, ces facultés, que nous ne pouvons décompoſer l'ame dont elles ſont les attributs eſſentiels.

M. Voilà donc les différens genres de perceptions & de ſenſations qui compoſent la claſſe des idées ſimples. Quel eſt leur caractere ?

D. C'eſt, comme l'on voit, de ne pouvoir être décompoſées en d'autres idées. Chaque idée ſimple eſt une au ſens le plus étroit. On nomme ces idées : on ne les définit point : car la définition eſt l'énumération des idées que renferme un ſujet. Mais ſi un ſujet ſimple agit, on

on le définit par son action. C'est ainsi que l'on définit les forces, & l'ame par ses opérations.

M. Ce qui nous donne des idées simples, est-il simple?

D. Non. Par exemple, ce qui donne à la statue la sensation d'odeur d'œillet est composé. L'objet est un composé de corpuscules; l'organe est un composé de fibres: mais ces corpuscules sont à peu près similaires, ou identiques; les organes le sont pareillement. Chaque corpuscule, chaque fibre, chaque fibrille, produit donc le même effet essentiel. Ce sont des forces infiniment petites qui concourent par leur réunion à donner à la sensation un certain degré d'intensité. La sensation est essentiellement la même dans toutes les fibrilles; mais, s'il n'y avoit qu'une fibrille qui fut affectée, la sensation seroit infiniment foible. C'est donc de l'identité & de la simultanéité de l'action des fibres que résultent la simplicité & l'intensité de l'impression. De la simplicité & de l'intensité de l'impression résultent celles de la sensation.

M. Que faut-il entendre par cette intensité?

D. Celle qui est attachée au nombre de fibres mues. Mais il est une autre source d'intensité: c'est le degré de mouvement des corpuscules.

M. Passons aux idées composées.

D. Quand deux ou plusieurs ordres de fibres d'un même sens, ou que des ordres de fibres de deux ou de plusieurs sens sont, ébranlés à la fois

fois par un objet, l'impreſſion qui en réſulte eſt compoſée. La ſenſation, ou la perception qui répond à cette impreſſion, eſt donc auſſi compoſée. Elle eſt le réſultat de pluſieurs impreſſions particulieres, & ſpécifiquement ou génériquement différentes. C'eſt ce que l'on nomme *idée compoſée* par oppoſition aux idées ſimples.

M. Que rapportez-vous à la claſſe des idées compoſées?

D. Les perceptions de tous les corps qui nous environnent. On dit qu'ils ſont des touts particuliers, ou *concrets*, pour exprimer leur exiſtence individuelle & leur compoſition. Les perceptions qui repréſentent ces touts, ſont des idéés particulieres ou concretes.

M. Donne-t-on quelque autre nom, tant aux idées ſimples qu'aux idées compoſées?

D. Comme elle ſont de purs réſultats de l'action des objets ſur les ſens, on les nomme *idées ſenſibles*, par oppoſition à celles dont la formation tient à quelque opération de l'eſprit.

M. Lorſqu'une idée concrete affecte l'ame, celle-ci eſt-elle tellement dépendante de l'action de l'objet, qu'elle ne puiſſe point du tout modifier cette action?

D. Non. En vertu de cette activité que l'ame exerce ſur ſes ſenſations, elle peut décompoſer l'idée concrete: elle peut ſéparer, pour ainſi dire, de l'objet ce qui, dans la Nature, n'en

n'en eſt point ſéparé. Cette opération que l'on nomme *abſtraction*, eſt un acte de l'attention. Les effets de cette force varient comme ſes déterminations. Tantôt l'ame eſt déterminée à donner ſon attention à une certaine partie de l'objet: & cela ſe nomme une abſtraction *partiale*. Tantôt elle eſt portée à ne fixer qu'un certain mode de l'objet, ſon odeur, ſa couleur, ſa figure, ſon mouvement, &c. & cela ſe nomme une abſtraction *modale*. Tantôt enfin, elle ne conſidere en différentes idées concretes que ce qu'elles ont de commun: & cela ſe nomme une abſtraction *univerſelle*.

M. A quoi ſe réduit l'opération de l'ame dans toutes ces abſtractions?

D. A l'attention qu'elle donne à quelques unes des impreſſions particulieres qui compoſent l'idée totale, ou concrete. Comme chacune de ces impreſſions a ſon caractere propre, ſes déterminations, l'ame peut les diſtinguer, & donner ſon attention à l'une préférablement à l'autre dans le rapport au motif qui la détermine. Dans tous ces cas l'idée abſtraite n'eſt qu'une idée ſenſible, détachée par l'attention du tout dont elle faiſoit partie. On peut donc nommer abſtractions *ſenſibles*, toutes les abſtractions de ce genre.

M. Comment eſt-ce qu'un objet agit à la fois ſur deux ou pluſieurs ſens?

D. Par

D. Par une activité composée, Cette activité est un aggrégat de plusieurs forces particulieres qui conspirent à produire un certain effet. Cet effet est l'idée concrete qui s'excite alors dans l'ame, & qui est comme l'expression idéale de ces forces. C'est ainsi que la réunion de diverses forces qui sont dans la matiere, donne à l'ame l'idée concrete du corps. Ce qui excite dans l'ame l'idée de l'étendue, n'est pas ce qui lui donne l'idée de l'inertie. Chaque qualité sensible est de même l'effet d'une force inhérente au sujet de cette qualité. Le rapport de cette force au sens sur lequel elle agit, & la liaison de ce sens avec l'ame en vertu de l'union, donnent naissance à l'idée de la qualité.

M. Chaque sens n'a-t-il pas sa méchanique, son action, sa fin?

D. Assurément. Il n'est point de rapport entre les idées que l'ame reçoit par un de ses sens & les idées qu'elle reçoit par un autre sens. Ce n'est donc point une question, si un aveugle-né à qui l'on ouvriroit les yeux, reconnoîtroit à la vue un corps rond pour être ce même corps qu'il auroit touché auparavant? S'il n'est aucun rapport entre une odeur & un son, entre une saveur & une couleur, il n'en est point non plus entre les idées que le toucher nous donne d'un corps rond, & celles que nous en acquérons par la vue. Mais nous jugeons par la vue de ce que nous avons touché, lorsque

l'expérience nous a une fois enſeigné à nous ſervir de ces deux ſens, & qu'elle a produit ce qu'on nomme l'*aſſociation des idées*.

M. Les idées que les objets font naître dans l'ame, ne peuvent-ils pas ſe repréſenter à l'ame ſans l'intervention des objets?

D. Oui; & la faculté par laquelle ces repréſentations s'opérent eſt l'*imagination*.

M. Quelle eſt ſa ſource?

D. Les idées ſont attachées aux mouvemens des fibres ſenſibles. Pour qu'une idée ſe préſente de nouveau à l'ame, il faut donc que les fibres appropriées à cette idée ſoient mues de nouveau. La diſpoſition du cerveau à répéter ces mouvemens, conſtitue donc le phyſique de l'imagination.

M. Donnez-en une idée plus détaillée.

D. Si une ou pluſieurs des idées qui compoſent une idée concrete ſont reproduites, toutes les autres ſe reproduiront à l'inſtant. La conſervation des idées tient au cerveau: l'idée concrete réſulte des mouvemens excités par un objet dans différens ordres de fibres d'un ou de pluſieurs ſens; la reproduction de l'idée concrete par l'imagination dépend donc en dernier reſſort d'une communication ſecrete entre les différens ordres de fibres qui concourent à la production de cette idée. En vertu de cette communication les mouvemens naiſſent les uns des autres. Il n'eſt pas encore tems de chercher à pénétrer

pénétrer le comment de cette liaison: je me borne à présent à indiquer les idées qui en établissent la vraisemblance. Je dis la *vraisemblance*, & non la *vérité*, pour ne pas m'exposer au juste reproche de témérité, si j'osois décider sur un sujet aussi obscur. Mais, si l'on se rappelle les principes qui ont été exposés sur le physique de la mémoire & de la réminiscence, on jugera du degré de cette vraisemblance, & l'on évaluera le poids des raisons.

M. Faites une application succinte de ces principes.

D. Si les fibres sensibles de tous les ordres ont une disposition naturelle à retenir les déterminations que les objets leur ont imprimés, les fibres de différens ordres qui ont été mues à la fois par un objet, peuvent avoir ainsi acquis une disposition à s'ébranler réciproquement. Les déterminations que le cerveau reçoit des objets, répondent à l'action des objets. Une idée concrete ne peut se conserver, qu'il n'y ait dans le cerveau quelque chose qui corresponde exactement à l'objet de cette idée, puisque l'idée est la représentation de l'objet. Cette chose, la chercherons-nous ailleurs que dans des fibres & des collections de fibres? Leur structure & leur arrangement respectif peuvent renfermer des conditions en vertu desquelles elles deviennent causes réciproques de leurs mouvemens, lorsqu'elles ont été mues ensemble par l'objet

une ou plusieurs fois. Ces conditions sont celles d'un probleme qui n'a pas encore été résolu.

M. Cette application peut-elle être poussée plus loin?

D. Ce que je viens de dire de la reproduction des idées qui composent une idée concrete, doit s'étendre à la reproduction de toutes les idées concretes qui ont été excitées à la fois ou successivement par différens objets. L'ordre dans lequel elles ont été excitées, ou dans lequel elles se sont succédées, influera sur celui de leur reproduction par l'imagination. Je le répete; je ne cherche point encore comment cela s'opere: je pose simplement les faits. Enfin il en est de même encore de la succession des idées simples. L'ordre dans lequel les objets les auront fait naître, déterminera celui dans lequel l'imagination les reproduira.

M. Nous bornons-nous à conserver les idées telles que nous les recevons par les sens?

D. Nous les revêtons de signes, ou de termes, qui les représentent. De là un nouvel ordre de choses; de là de nouvelles idées & de nouvelles distributions d'idées. La parole développe & perfectionne toutes nos facultés.

M. Remonterons-nous à l'origine du langage?

D. Cela n'est point de notre sujet. Nous devons supposer le langage introduit, & en considérer les effets généraux.

M. Quelle différence y a-t-il entre les idées & les termes?

D. La rélation naturelle entre les objets & nos idées est indépendante de l'ame. Il n'est point en son pouvoir de n'être pas affectée d'une certaine idée, lorsqu'un certain objet agit sur les sens. L'idée est un signe naturel de l'objet; & ce signe est de l'institution du Créateur. Il est d'autres signes des objets, & ces signes sont purement arbitraires. Ce sont ceux qui ont dû leur naissance à l'introduction du langage. Chaque objet, chaque mode, chaque action de cet objet, ont été représentés par des caracteres, ou par des sons articulés, qui n'ont d'autres liaisons avec cet objet & ses modes, que celles qui dérivent de la convention qui les a établies. Toutes ces idées ont donc été exprimées par des termes. Ces termes ont été représentés à l'œil par des lettres, & rendus à l'oreille par des sons articulés. On a peint la parole, & on a parlé aux yeux.

M. Qu'arrive-t-il dans l'ame, lorsque les idées sensibles sont représentées par des signes, ou par des termes?

D. La présence du signe, ou du terme, réveille l'idée qui leur a été attachée. Il se forme ainsi entre le signe & l'idée une liaison analogue à celle qui est entre une ou plusieurs des idées qui composent une idée concrete, & cette idée concrete. Pour se rappeller un objet, l'ame

n'a plus besoin d'avoir sous les sens un objet analogue; le signe de l'objet qu'elle veut rappeller, lui suffit pour opérer ce rappel. C'est à la faculté qui conserve & rappelle les mots représentatifs des choses, que le nom de *mémoire* a été principalement consacré.

M. Quels sont les signes de nos idées?

D. Ce sont des figures, ou des sons. Ils affectent donc l'œil ou l'oreille. Ils tiennent donc à des fibres de l'œil, ou à des fibres de l'oreille. Ces fibres vont aboutir au siege de l'ame. Là sont autant de fibres qui correspondent à celles-là, si même elles n'en sont une simple extension. La conservation & le rappel du signe, ou du mot, s'opérent donc par une méchanique semblable à celle qui opere la conservation & le rappel de l'idée attachée à ce signe, ou à ce mot. La mémoire ne differe donc point essentiellement de l'imagination.

M. Quel est un des premiers effets du langage?

D. C'est de multiplier les liens qui unissent nos idées. Elles ne sont pas seulement enchaînées les unes aux autres par les liaisons naturelles qui résultent de la maniere dont elles ont été excitées par les objets, & de l'analogie des objets entr'eux; elles tiennent encore les unes aux autres par les signes qui les représentent. Il ne faut qu'un mot pour réveiller une multitude d'idées.

M. Quelle

M. Quelle eſt l'influence des ſignes ſur les abſtractions?

D. Dans les abſtractions ſenſibles, l'opération de l'ame ſe borne à l'attention qu'elle donne à quelques unes des idées que renferme l'idée concrete. L'uſage des ſignes perfectionne beaucoup cette faculté d'abſtraire, parce qu'il donne à l'ame plus de facilité à ſéparer & à fixer les idées qu'elle a ſéparées. Lorsque l'ame manque de ſignes pour repréſenter ce qu'elle abſtrait, elle ne peut pas toujours tendre aſſez ſon attention, pour qu'elle ne ſoit point affoiblie par les idées des choſes qui touchent à celle qu'elle abſtrait, ou qui coëxiſtent avec elle. Par exemple, ſi l'ame eſt déterminée à donner ſon attention à la figure de l'objet; ſon odeur, ſa couleur, ſon mouvement, &c. pourront partager un peu cette attention. Mais, ſi l'ame repréſente par des lignes la figure qu'elle veut abſtraire, ſon attention ſera concentrée dans cette figure, parce que l'idée abſtraite exiſtera à part. C'eſt cette ſorte d'abſtraction qui eſt l'objet de la Géométrie. L'objet de la Géométrie n'exiſte donc point dans la Nature. Plus la figure ſera compoſée, plus le ſigne deviendra néceſſaire. C'eſt que, les contours étant variés, l'attention en eſt partagée. Elle le ſeroit plus encore, ſi le ſigne ne détachoit l'idée, & ne la faiſoit exiſter à part.

M. Ce que l'ame exécute par les ſignes ſur les modes d'un ſujet, peut-elle l'exécuter ſur les

effets des agents, & ſur les rapports qui lient les agents entr'eux?

D Oui; elle repréſente par des termes ces effets, ces rapports; elle les détache ainſi des objets, & en fait autant d'êtres idéaux ſur leſquels ſes facultés ſe déployent. De là toute la théorie des qualités phyſiques & des qualités intellectuelles & morales.

M. A quoi conduit la facilité de ſéparer, ou d'abſtraire?

D. A la généraliſation des idées qui en ont été abſtraites. Il n'exiſte dans la Nature que des touts particuliers, ou concrets. Les rapports ſous leſquels on peut conſidérer ces touts, dérivent des qualités que les ſens nous y découvrent. Entre ces qualités il en eſt qui conviennent à plus ou moins de ſujets. De là la diſtribution des touts en claſſes, en genres, en eſpeces. C'eſt ainſi que de la conſidération d'un tout particulier, d'un chêne, par exemple, l'ame s'éleve par degrés aux idées générales de végétal, de corps organiſé, de corps en général, d'être. C'eſt ainſi encore qu'en obſervant ce qui ſe paſſe au dedans d'elle-même, l'ame s'éleve de la conſidération d'un acte de ſon entendement, de ſa volonté, de ſa liberté, aux idées générales d'entendement, de volonté, de liberté, & de celles-là aux idées plus générales encore d'être intelligent & moral.

M. Quel

M. Quel eſt le caractere de ces abſtractions par leſquelles l'ame généraliſe ſes idées?

D. Elles tiennent moins à ce qui eſt dans la Nature, que n'y tiennent les abſtractions ſenſibles. A meſure que l'abſtraction eſt pouſſée plus loin par l'intervention des ſignes, les idées qui en naiſſent s'éloignent davantage des idées purement ſenſibles. L'idée concrete d'un certain corps organiſé reçoit ſes déterminations de l'action de ce corps ſur les ſens. Avec le ſecours de l'attention, l'ame peut détacher de cette idée quelques unes des idées qu'elle renferme, & en former ainſi par une abſtraction ſenſible un ſigne repréſentatif de tous les corps organiſés de cette eſpece qui ſe ſont offert à ſes yeux. Mais ce ſigne, à proprement parler, n'eſt qu'une image. Tous les traits de cette image ſont déterminés. Ils le ſont par l'action qui a produit l'idée concrete dont cette image a été détachée. Ces traits ſont toujours ceux d'un objet particulier. Le ſigne qu'ils compoſent a donc plus de rapport avec cet objet, qu'il n'en a avec les objets qui lui reſſemblent: mais il peut ſervir à rappeller les idées de ces objets, dans le rapport à leur analogie & à l'ordre dans lequel ils ſe ſont préſentés à l'ame.

M. Eclairciſſez cela par un exemple.

D. C'eſt ainſi qu'en détachant de l'idée concrete d'un chêne ce qu'elle a de plus individuel, l'ame pourra ſe former une idée générale du

chêne. Mais je dis que le caractere ou le signe de cette idée conviendra plus au chêne que l'ame aura pris pour terme de comparaison, qu'aux chênes qu'elle lui aura comparés. Il n'en est pas de même de l'idée générale de chêne que l'ame acquiert par les signes d'institution. Comme la décomposition de l'idée concrete est poussée beaucoup plus loin par l'usage de ces signes, l'idée générale qui s'en forme ne retient rien du tout de particulier. Les caracteres qu'elle renferme conviennent donc également à tous les chênes; car ils sont l'expression de ce qui est dans tous les chênes. Enfin, les signes qui représentent cette idée, ne sont point des images: ils n'ont point de liaison naturelle avec l'objet.

M. Jusqu'où parvient l'ame, en étendant & en facilitant l'exercice de l'attention, secondée par l'usage des signes arbitraires?

D. Jusqu'à décomposer & saisir les rapports généraux de ressemblance qui lient les êtres d'une même espece, d'un même genre, d'une même classe. L'idée générale de ces rapports, son expression littérale, ou articulée, appartiennent à l'esprit. Cette idée n'a hors de l'esprit aucun archetype, comme parlent les Métaphysiciens. Elle est, pour ainsi dire, de la création de l'esprit. Il n'existe point de chêne en général. On peut donc nommer abstractions *intellectuelles* toutes celles qui nous donnent des idées de

cet

cet ordre, & les diſtinguer ainſi des abſtractions ſenſibles.

M. Quel nom général portent les idées auxquelles les abſtractions intellectuelles donnent naiſſance?

D. Celui de *notions*. La notion n'eſt donc pas une perception: elle ne réſulte pas ſimplement de l'action de l'objet ſur les ſens: elle ſuppoſe encore une opération de l'eſprit ſur cette action.

M. Ces notions ne different-elles pas les unes des autres, par la maniere même dont elles ſe forment?

D. Oui, Si l'eſprit conſidere un objet concret dans le rapport à ſon individualité; s'il déſigne par des termes les particularités qu'il y découvre, & qui le caractériſent comme individu, l'eſprit acquerra la notion particuliere de cet objet: & l'expreſſion de cette notion ſera une *deſcription*. Si l'eſprit conſidere l'objet dans le rapport aux objets qui lui reſſemblent; s'il exprime de même par des termes ce que les objets ont de commun, il acquerra la notion générale de l'objet; & l'expreſſion de cette notion ſera une *définition.*

M. Quelles ſont les dénominations particulieres des propriétés des choſes qui peuvent entrer tant dans les définitions que dans les deſcriptions?

D. Ce

D. Ce que plusieurs objets ont de commun, ce que l'esprit découvre également dans tous, ce qu'il ne peut séparer sans détruire la notion générale de l'objet, l'esprit le nomme l'*essence* de l'objet. Si l'esprit envisage l'objet comme une chose existante à part, & revêtue de certaines qualités qui en sont inséparables, qui ne pourroient exister hors d'elle, & dont elle est comme le support, ou le soutien; l'esprit se formera la notion de la *substance*, ou du *sujet*. La substance a donc toutes les déterminations nécessaires à l'existence. L'esprit les affirme de la substance, parce qu'il ne pourroit la concevoir sans elles. Il les nomme *attributs essentiels*, parce que leur aggrégat constitue l'essence du sujet. L'esprit découvre d'autres déterminations qui peuvent être, ou n'être pas dans le sujet, mais qui dérivent de ses attributs. Il les nomme *modes*, ou *accidens*, pour exprimer la contingence de leur être. La description renferme donc l'énumération des modes du sujet; la définition celle de ses attributs.

M. En quoi consistent en général toutes ces déterminations des sujets?

D. Ce sont les rapports sous lesquels nous les appercevons. Ces rapports sont les résultats de son activité combinée avec la nôtre. Les déterminations du sujet ne sont donc que des effets. Ces effets ne sont que de pures rélations à notre maniere de sentir & de concevoir. Les

effets

effets d'une force ne sont pas cette force. Le principe qui produit n'est pas ce qui est produit. Mais l'esprit déduit l'existence de la force de l'existence des effets. L'esprit affirme donc des déterminations du sujet l'existence du principe de ces déterminations. Il le nomme l'*essence réelle* du sujet. parce qu'elle renferme la réalité de tout ce dont nous n'avons que l'idéalité. Elle est la raison en vertu de laquelle le sujet est ce qu'il est.

M. Connoissons-nous l'essence réelle des choses?

D. Non: nous n'appercevons que les effets, & point du tout les agens. Ce que nous nommons l'essence du sujet n'est que son *essence nominale.* Elle est le résultat de l'essence réelle; l'expression des rapports nécessaires sous lesquels le sujet se montre à nous. Nous ne pouvons le voir autrement, parce que notre maniere d'appercevoir est indépendante de notre volonté.

M. Nous ne pouvons donc affirmer que le sujet soit réellement ce qu'il nous paroit être.

D. Nous pouvons au moins affirmer que ce qu'il nous paroit être, résulte de ce qu'il est réellement, & de ce que nous sommes par rapport à lui.

M. Il peut donc y avoir dans le sujet des attributs qui nous soyent inconnus.

D. Oui; parce que nous manquons des organes, ou des moyens propres à nous en donner

ner la perception. Mais il eſt bien évident que ces attributs inconnus ne peuvent être oppoſés à ceux que nous connoiſſons. Les contradictoires ne peuvent coëxiſter dans un même ſujet.

M. D'où découlent les attributs auxquels l'idée du ſujet eſt attachée?

D. De ſon eſſence réelle. Ils en ſont les effets, les conſéquences néceſſaires. Il y a donc dans les déterminations de l'eſſence réelle quelque choſe qui correſpond aux attributs que nous connoiſſons, & qui renferme le *virtuel* de ces effets, comme s'exprimoit l'Ecole. On ne peut donc retrancher de l'eſſence réelle ce qui correſpond aux attributs que nous connoiſſons, ſans détruire cette eſſence: car toute eſſence eſt néceſſairement déterminée.

M. Les déterminations de l'eſſence ſont ce qui rend l'exiſtence poſſible: qu'eſt-ce qui la rend actuelle?

D. La Volonté divine.

M. D'où eſt-ce que l'eſſence tire ſes déterminations poſſibles?

D. De l'accord qu'ont entr'elles les idées qui la conſtituent, ou qui font qu'elle eſt ce qu'elle eſt.

M. Ce qui eſt dans la matiere, qui nous donne l'idée du multiple, coëxiſte-t-il dans une même eſſence avec ce qui nous donne le ſentiment du moi?

D. Non; ce ſentiment eſt toujours oppoſé au multiple.

M. Y

M. Y a-t-il une qualité commune dans toutes les chofes qui font, foit les idées, foit les corps?

D. Celle d'être. Si l'efprit ne donne fon attention qu'à cette feule qualité, il acquerra la notion la plus générale, celle de l'*être*.

M. Et comment parviendra-t-il à la notion de fa propre exiftence?

D. S'il fe replie fur lui-même, s'il abftrait de fes penfées ce qui les détermine, pour ne donner fon attention qu'à ce qui eft en lui qui les apperçoit, & qui fe les approprie. Il appellera donc *moi* ce qui eft en lui le fiege de la confcience, ou de l'apperception.

M. Quelle eft la notion qu'on peut regarder comme inféparablement unie à celle de l'exiftence?

D. Celle de la *durée*. Une chofe dont l'efprit peut affirmer qu'elle eft, eft une chofe dont il peut affirmer qu'elle dure. La durée eft une exiftence continuée.

M. D'où nous vient l'idée du *tems?*

D. Si l'efpace qu'un corps parcourt d'un mouvement uniforme, eft divifé par l'efprit en parties égales ou proportionnelles, & qu'il donne à ces parties les noms d'années, de mois, de jours, d'heures, &c. le mouvement de ce corps exprimera la durée des êtres qui coëxiftent avec lui, & les parties de l'efpace parcouru feront des parties de cette durée. Le tems en fera l'idée abftraite.

M. Vo-

M. Voyons naître l'idée du nombre?

D. Si l'esprit ne considérant dans un objet que l'existence, la désigne par le mot d'*unité*, de la collection de semblables unités il déduira la notion du *nombre*. Les figures, ou les termes, par lesquels il exprimera différentes collections, ou différentes combinaisons d'unités, seront des signes représentatifs des *quantités numériques*.

M. Rassemblez les autres notions qui procedent des opérations de l'esprit sur les objets.

D. En voyant des êtres se succéder, l'esprit acquiert la notion de *priorité* & de *postériorité*. Il exprime par ces termes, cette rélation entre deux, ou plusieurs choses, en vertu de laquelle l'existence, ou la perception de l'une, précede l'existence, ou la perception de l'autre. Les êtres coëxistent, ou se succedent, sous des rapports en vertu desquels ils conspirent à un certain but. De cette rélation de coëxistence, ou de succession, l'esprit déduit la notion de l'*ordre*. Enfin, si l'esprit considere les objets dans le rapport à la capacité qu'ils ont de modifier agréablement, ou désagréablement, son existence; s'il nomme plaisirs toutes les sensations qu'il aime mieux éprouver que ne pas éprouver, & douleurs toutes les sensations qu'il aime mieux ne pas éprouver qu'éprouver, il se formera la notion du *plaisir* & de la *douleur*.

ENTRE-

ENTRETIEN XII.

Suite de la Théorie générale des Idées.

LE MAITRE.

C'eſt donc en opérant ſur les idées ſenſibles que l'eſprit acquiert des notions. Comment ſe nomme cette opération?

D. Elle porte le nom de *Réflexion;* & l'on dit que nos idées ont deux ſources, les ſens & la réflexion.

M. En quoi conſiſte la réflexion?

D. C'eſt en général le réſultat de l'attention que l'eſprit donne aux idées ſenſibles qu'il compare & qu'il revêt de ſignes, ou de termes qui les repréſentent. Ainſi, lorſque l'eſprit ſe rend attentif aux effets qui réſultent de l'activité d'un objet, il déduit de ces effets par la réflexion, la notion des propriétés de l'objet. Cette notion eſt une idée réfléchie. L'idée ſenſible ne préſente à l'eſprit qu'un certain mouvevement, un changement de forme, de proportions, d'arrangement dans certaines parties, &c. l'eſprit tire de tout cela par une abſtraction intellectuelle l'idée réfléchie des propriétés.

M. En quoi conſiſte le phyſique de la réflexion?

D. Dans cette force motrice que l'ame déploye ſur les fibres appropriées aux ſignes qui la repréſentent.

M. Nos idées les plus abſtraites, & pour ainſi dire les plus ſpiritualiſées, dérivent donc des idées ſenſibles, comme de leur ſource naturelle.

D. Inconteſtablement. L'idée de DIEU, par exemple, le plus ſpiritualiſée de toutes nos idées, tient manifeſtement aux ſens. C'eſt de la contemplation des faits, ſurtout de la ſucceſſion des êtres, que l'eſprit déduit la néceſſité de cette premiere Cauſe, qu'il nomme DIEU. Il en déduit les attributs, des traits de puiſſance, de ſageſſe & de bonté, répandus dans le monde, & que les ſens transmettent à l'ame. Enfin l'idée de Dieu tient encore à ces quatres lettres D. I. E. U, ou à la prononciation de ces quatres lettres. Il y a plus: quoique l'idée que nous attachons au mot DIEU ſoit celle d'un eſprit pur, la vue, ou la prononciation de ce mot, ne laiſſe pas de réveiller en nous des images, qui ſe diverſifient ſuivant les cerveaux.

M. Les ſignes, ou les termes repréſentatifs des notions, doivent donc toujours réveiller dans l'eſprit quelque idée ſenſible.

D. Toujours. De l'idée concrete d'un corps triangulaire, l'eſprit détache, par l'attention, l'idée

l'idée modale de la figure. Il la trace sur le papier, & il la nomme un *triangle*. Lorsqu'il lira ce mot, ou qu'il l'entendra prononcer, il se représentera donc une figure formée de trois lignes. S'il ne se la représentoit point, au moins confusément, il n'auroit point l'idée attachée à ce mot. La prononciation du mot ne réveilleroit en lui que la figure & l'arrangement des lettres qui la composent. Mais la figure & l'arrangement de ces lettres n'ont aucun rapport naturel, ou nécessaire, avec une figure formée de trois lignes. Il faut donc, pour que ce mot produise son effet, qu'il réveille dans l'esprit l'idée qui lui est attachée. L'esprit se représente donc une figure formée de trois lignes. Ce sera un triangle équilatéral, isoscele ou scalene, grand ou petit, suivant que son cerveau aura été déterminé à lui retracer l'un ou l'autre de ces triangles, sous l'une ou l'autre de ces proportions.

M. En est-il de même des mots représentatifs des choses morales?

D. Oui. Le mot de *Patriote*, par exemple, doit réveiller dans l'esprit quelques unes des idées sensibles, dont la notion de Patriote a été tirée. Ces idées varieront suivant les cerveaux, ou suivant les différentes circonstances où le même cerveau se trouvera placé. Tantôt l'idée sensible qui se réveillera sera celle d'un homme qui offre une somme d'argent à sa patrie; tan-

tôt ce sera celle d'un homme qui défend un rempart, &c. Et cet homme, l'imagination le représentera avec certains traits, avec un certain habillement, dans une certaine attitude, &c. rélatifs au sujet & aux idées sensibles qui l'auront plus souvent, ou plus fortement affectée. Elle représentera de même à l'esprit des pieces d'or ou d'argent, des armes, une muraille, &c. Ces sortes de représentations, l'imagination ne fera que les ébaucher, parce que la rapidité du discours ne lui permet pas de finir; mais ces ébauches suffiront à lier les parties du discours. Des images plus déterminées seroient superflues. Comme ces images se succedent rapidement dans le cerveau, l'esprit n'en fixe aucune; il en éprouve simplement l'effet, & cet effet est la perception de l'enchaînement des idées qui composent le discours.

M. L'art du Peintre, du Poëte, de l'Orateur, ne paroissent avoir d'autre objet que d'exciter en nous, par des traits, ou par des mots, les idées sensibles les plus propres à nous toucher, à nous émouvoir.

D. Sans contredit. Mais ce n'est pas ici le lieu de développer la méchanique de cet art. On sçait que les mots qui réveillent le plus d'images, sont ceux qui nous remuent le plus fortement. C'est qu'ils agissent sur la machine. Ces mots ébranlent les fibres auxquelles les sentimens sont attachés; & ces fibres sont les plus mobiles

mobiles de toutes, parce que ce font celles qui ont été le plus fouvent & le plus fortement ébranlées.

M. Suivant cela que penfez-vous des idées abftraites?

D. Que ce font des efpeces d'efquiffes des objets fenfibles. Comme ces efquiffes renferment des traits qui conviennent à un grand nombre d'objets, elles rappellent à l'efprit les idées de plufieurs de ces objets. C'eft ainfi que les caracteres d'un genre de plante réveillent dans la tête d'un Botanifte les idées de plufieurs de ces efpeces, contenues fous le genre.

M, Quel eft un des plus grands avantages des fignes artificiels fur les fignes naturels?

D. C'eft qu'ils s'appliquent également à un grand nombre d'objets; ils étendent la vue de l'efprit, & le rendent moins dépendant des idées fenfibles.

M. Puisque la capacité d'abftraire réfide dans l'attention, il s'enfuit que l'ufage des fignes artificiels ne donne pas la capacité d'abftraire, mais qu'il ne fait que l'étendre & en faciliter l'exercice.

D. De là vient que quelques Nations fauvages ont fort peu d'idées abftraites: leurs langues font extrèmement pauvres. Ces Nations reffemblent à des enfans qui commencent à parler.

M. Jusqu'où s'étend l'ufage des fignes artificiels chez les animaux?

D. Il y eſt fort reſſerré. On les accoûtume bien à lier une certaine action, un certain objet, à un certain ſon, à un certain mot; mais ils ne parviennent point à généraliſer leurs idées. S'ils y parvenoient, les opérations de chaque eſpece ne ſeroient pas ſi uniformes; & les Caſtors d'aujourd'hui ne bâtiroient pas comme ceux d'autrefois. Si l'on a vu un chien qui arrangeoit les lettres de l'alphabet, & qui en compoſoit des mots, cela ne prouve pas qu'il eût les idées attachées à ces mots; mais cela prouve ſimplement que l'on étoit parvenu à lier dans ſon cerveau la figure des lettres aux ſons qu'elles expriment. Les phraſes que le perroquet répete ſi bien ne prouvent pas non plus qu'il ſoit doué du don de la parole; car la parole ne conſiſte pas ſeulement à prononcer des ſons articulés, elle conſiſte principalement à lier à ces ſons les idées qu'elles repréſentent. Or l'on peut faire répéter au perroquet des mots repréſentatifs des notions les plus abſtraites.

M. Le cerveau des animaux eſt donc capable de former certaines aſſociations d'idées. Qu'inferez-vous de là?

D. Comme les idées tiennent aux ſens, l'aſſociation des idées doit dépendre de l'aſſociation des mouvemens, & cette aſſociation des mouvemens dépend elle-même de la communication que les organes ont entr'eux. Je tenterois d'expliquer par ces principes les faits qui viennent

nent d'être indiqués, & beaucoup d'autres de même genre, s'ils appartenoient à notre plan. Je montrerois comment l'éducation multiplie dans l'animal l'association des idées, en multipliant les sensations, & par les sensations les mouvemens des fibres sensibles. J'essayerois de prouver que l'instinct n'est en général que le résultat des impressions des objets sur la machine, & que la portée de l'instinct est en raison directe du nombre, de l'espece & de l'intensité des sensations. Mais, comme notre statue ne sera longtems qu'un animal, peut-être que la suite de nos réflexions fournira les principes de tout cela.

M. Les animaux ayant, comme nous, des idées simples & des idées concretes, d'où vient qu'ils ne généralisent point, comme nous, leurs idées? Pourquoi les opérations des individus de chaque espece sont-elles uniformes?

D. Ce n'est pas précisément parce que les animaux manquent de signes: les signes, avons-nous dit, ne donnent pas la faculté d'abstraire, ils ne font que la perfectionner. Mais la faculté d'abstraire tient à l'attention: l'attention est une modification de l'activité de l'ame, & cette activité est de sa nature indéterminée; il lui faut des motifs pour qu'elle se déploye. Si l'Auteur de la Nature a voulu que la sensibilité des animaux fût rélative à ce que demandoit la conservation de leur être, leur *attentivité*, passez-

moi ce mot, aura été renfermée dans les limites de leurs beſoins. Ils auront été rendus capables de former des abſtractions ſenſibles, & ils n'auront pu s'élever aux notions. Ce caractere paroit propre à diſtinguer l'animal de l'homme.

M. Un être qui ſeroit doué de l'attention au même degré que nous, & qui manqueroit de ſignes pour repréſenter, pour fixer ſes abſtractions ſenſibles, ne pourroit-il point ſe faire à lui-même des ſignes?

D. Cela eſt fort probable. Ces ſignes ſeroient d'abord naturels, & conſiſteroient en de ſimples images: l'eſprit détacheroit peu à peu de ces images les traits les plus frappans, & qui conviendroient à un plus grand nombre d'objets: il parviendroit peut-être ainſi à ſe faire une ſorte de repréſentation ſymbolique des objets. Quatre traits tracés ſur le ſable repréſenteroient quatre pieds; & voilà les quadrupedes, &c. Ce n'eſt ici qu'une ſimple conjecture, ſur laquelle je n'inſiſterai point: mais, ſi l'on réfléchit un peu ſur les Hiéroglyphes des peuples les plus anciens, & ſur les Quipos des Péruviens, on ſe perſuadera peut-être que cette conjecture n'eſt pas abſolument dépourvue de probabilité.

M. Quel eſt le langage des animaux?

D. C'eſt un langage d'action, de geſtes, de ſons, de cris: & ce langage eſt naturel. Il eſt uniforme

uniforme dans tous les individus d'une eſpece. Il eſt l'expreſſion naturelle des beſoins, des deſirs, des plaiſirs de chaque individu. Il lie les petits entr'eux & aux meres, comme il lie entr'eux les individus de la même ſociété. La correſpondance qui eſt entre les actions, les geſtes, les ſons, les cris, & les ſenſations qu'éprouve l'animal, indique une communication ſecrete entre les ſens & les organes par lesquels l'animal manifeſte au dehors ce qu'il ſent.

M. Quelle différence y a-t-il entre l'homme & l'animal par rapport à la liberté?

D. Dans un être qui réfléchit, la liberté eſt eſſentiellement la même que dans un être qui ne réfléchit point. Mais, dans un être qui réfléchit, la liberté eſt plus étendue, parce que la volonté eſt éclairée. Elle ne ſe détermine pas ſur de ſimples ſenſations; elle ſe détermine encore ſur des notions. De là un nouvel ordre d'actions, parmi lesquelles ſont celles qu'on nomme *morales*, parce qu'elles ſont ſoumiſes à une Loi. Cette Loi eſt la *Loi naturelle*, qui eſt, en général, le réſultat des rapports que l'homme ſoutient avec les êtres qui l'environnent. Les agents qui ſont ſoumis à cette Loi, ſont dits des *agents moraux*. De ce qu'un être a une volonté, & qu'il l'exécute, il ne s'enſuit point du tout que cet être ſoit un agent moral. Il s'enſuit ſimplement que cet être n'eſt pas ſoumis uniquement aux Loix des êtres purement

corporels, mais qu'il l'eſt encore à des Loix qui le concernent comme être mixte. Les animaux, l'homme même dans la premiere enfance, ſont deſtitués de toute moralité; mais des êtres mixtes deſtitués de toute moralité peuvent agir volontairement, parce qu'ils ſont des êtres ſentans. La connoiſſance des Loix naturelles ſuppoſe évidemment des notions; mais la volonté peut ſe déterminer ſur de ſimples ſenſations.

M. Revenons aux idées, & indiquons leurs principales différences.

D. Une idée ſenſible que l'ame ne peut confondre avec aucune autre idée ſenſible, eſt *claire*, ou *adéquate*. L'impreſſion de l'objet ſur l'organe eſt telle que l'ame diſtingue cette impreſſion de toute autre. Une idée concrete eſt *obſcure*, ou *inadéquate*, ſi toutes les idées qui la compoſent, ne ſont pas préſentes à l'ame. C'eſt dans ce ſens que l'idée que nous avons de la *ſubſtance*, ou du *ſujet*, eſt obſcure. Mais, parce que nous ne connoiſſons pas l'eſſence réelle des choſes, il ne faut pas en inférer que nous n'ayons pas une idée claire de l'eſſence nominale. Si nous ne l'avions pas, comment diſtinguerions-nous un objet d'un autre objet? Une idée ſimple n'eſt pas obſcure à la maniere d'une idée concrete: une idée ſimple eſt une. Mais une idée ſimple peut devenir obſcure par la foibleſſe de l'impreſſion. Lorsqu'il n'y a pas aſſez

de fibres mues, ou que celles qui ſont mues, ne le ſont pas aſſez fortement, l'ame ne peut pas reconnoître l'eſpece de la ſenſation.

M. Comment l'eſprit parvient-il à former les notions?

D. Lorſqu'il peut décrire un objet, qu'il peut énoncer toutes les idées particulieres que renferme ſon idée totale, ou concrete, l'idée que l'eſprit a de cet objet eſt diſtincte; mais cette idée eſt une notion. La notion eſt confuſe ſi l'eſprit ne poſſede pas tous les caracteres diſtincts de l'objet. La confuſion eſt donc oppoſée ici à la diſtinction, comme l'obſcurité l'eſt à la clarté. Une notion confuſe peut donc renfermer des idées claires, comme une idée obſcure peut renfermer des notions diſtinctes. L'idée que le jardinier a du poirier eſt très claire; la notion qu'il s'en forme eſt confuſe: celle qu'en a le Botaniſte eſt diſtincte.

M. Qu'eſt-ce qui augmente la diſtinction des notions?

D. Comme l'eſprit tire ſes notions des idées ſenſibles, les notions ſeront d'autant plus diſtinctes que l'eſprit aura rendu les perceptions plus vives par l'attention, & qu'il poſſédera mieux la propriété des termes repréſentatifs des perceptions.

M. Cela ne mene-t-il point à quelque conſéquence intéreſſante?

D. En

D. En voici une qui l'eſt certainement beaucoup. C'eſt que l'eſprit d'obſervation, cet eſprit univerſel des ſciences & des arts, n'eſt que l'attention méthodiquement appliquée à différens objets. Un Philoſophe qui traceroit les regles de l'art d'obſerver, enſeigneroit les moyens de diriger & de fixer l'attention. Il montreroit les heureux effets de cette force dans les belles découvertes qu'elle a produites en différens genres. Si ce Philoſophe avoit lui-même découvert pluſieurs vérités, s'il faiſoit l'hiſtoire de la marche de ſon eſprit dans la découverte de ces vérités, cette hiſtoire ſeroit celle de ſon attention. En attendant qu'un tel livre paroiſſe, les ouvrages des Obſervateurs les plus célebres peuvent être regardés comme des *Mémoires pour ſervir à l'hiſtoire de l'attention.*

M. Qu'eſt-ce qui conſtitue la vérité ou la fauſſeté des notions?

D. Puiſque l'eſprit déduit les notions des perceptions, & que les perceptions ſont des repréſentations des objets, les notions doivent être conformes à ce qui eſt dans les objets, ou ce qui revient au même, à *l'état des choſes.* Cette conformité des notions avec l'état des choſes, conſtitue ce que les Logiciens nomment la *vérité* des notions. La *fauſſeté* des notions eſt leur oppoſition à l'état des choſes.

M. Comment eſt-ce que l'eſprit parvient à ſe former les notions vrayes des choſes?

D. C'eſt

D. C'est encore par l'attention. En considérant les choses en elles-mêmes, & dans le rapport ou l'opposition qu'elles ont entr'elles, l'esprit acquiert la connoissance de l'état des choses. Cet état est indépendant de la volonté; mais il dépend de la volonté de diriger à son gré l'attention. L'attention est une force indéterminée: cette force reçoit ses déterminations de la volonté, comme la volonté reçoit les siennes de l'entendement. Ce sera donc rélativement au degré de lumiere de l'entendement que la volonté dirigera l'attention dans la recherche du vrai. Les lumieres de l'entendement sont en général les notions distinctes qu'il se forme des choses. Plus le nombre de ces notions sera grand, plus la volonté sera éclairée. Plus la volonté sera éclairée, & mieux elle parviendra à diriger l'attention. La direction de l'attention est dans les motifs à la diriger. Ces motifs sont dans les notions qu'offre l'entendement. L'application de l'attention à tel ou tel objet, dépendra donc de la préférence que la volonté donnera à un objet sur un autre objet. Cette préférence dépendra elle-même du rapport que l'entendement découvrira entre cet objet & le bien-être, ou la perfection, de l'individu. La perception du rapport des choses au bien-être, ou à la perfection de l'individu, tient au degré de connoissance que l'entendement acquiert de la nature de l'individu, & des rélations qu'il

qu'il ſoutient avec tous les êtres qui l'environnent.

M. Je crois qu'on peut inférer de tout ce que vous venez de dire que la perception & l'expreſſion du rapport qui eſt entre deux ou pluſieurs choſes, conſtituent la notion.

D. Oui. Quand je définis l'ame un être qui penſe & qui veut, j'affirme de ce ſujet que je nomme l'*ame*, les attributs de penſée & de volonté par lesquels il m'eſt connu.

M. Toute notion renferme donc un jugement?

D. Sans doute: car le jugement eſt la perception du rapport qui eſt entre deux ou pluſieurs choſes.

M. Tout jugement renferme donc une comparaiſon entre deux ou pluſieurs idées?

D. Cela n'eſt pas moins certain. Tantôt il réſulte de cette comparaiſon qu'une choſe convient à une autre, tantôt il en réſulte qu'une choſe ne convient pas à une autre. De là les jugemens *affirmatifs*, & les jugemens *négatifs*.

M. Les rapports, ou les oppoſitions qui ſont entre les choſes, dépendent-ils de l'entendement qui les conſidere?

D. Ils en ſont indépendans. Ils dérivent des qualités inhérentes aux choſes, & ces qualités découlent de l'eſſence réelle des choſes. La maniere dont l'entendement humain juge des cho-

ſes

ses est dans le rapport des choses à la nature de cet entendement.

M. Quelle est sa nature, ou ce qui le constitue?

D. C'est la capacité d'acquérir certaines idées, ou de les comparer. Cette capacité est renfermée dans les limites des moyens par lesquels l'entendement acquiert des idées. L'usage que l'entendement fait de ces moyens, est en raison de la maniere dont il sait s'en servir. La maniere dont l'entendement sçait se servir de ces moyens, est en raison des circonstances où il s'est trouvé placé.

M. Qu'entendez-vous par ces circonstances?

D. J'entens en général l'assemblage des causes physiques & des causes morales qui peuvent étendre, ou resserrer, la portée de l'entendement, augmenter ou diminuer en lui le nombre des notions distinctes. Et comme ces circonstances varient beaucoup, & qu'elles tiennent à un grand nombre de choses qui ne varient pas moins, on comprend qu'il ne sçauroit se trouver deux entendemens placés précisément dans les mêmes circonstances, On peut donc admettre qu'il n'y a pas deux entendemens qui se représentent toutes les choses exactement de la même maniere; d'où s'ensuit qu'il y a une grande diversité dans les jugemens des différens individus: & il n'y a rien que l'expérience mette dans un plus grand jour.

M. Mais

M. Mais les circonstances changent-elles la nature des choses, ou celle de l'entendement?

D. Non. Les choses demeurent ce qu'elles sont. Tous les entendemens participent à une même essence. Les idées sont les modes de cette essence. Le nombre & la qualité des idées sont ce qui différentie les entendemens. Il y a donc une proportion primitive entre les choses & la capacité qu'a l'entendement de les appercevoir & d'en juger.

M. Que résulte-t-il de là?

D. En vertu de cette proportion, il y a des choses dont l'entendement saisit les rapports, ou les oppositions, d'une maniere immédiate. Dès qu'il a les idées de ces choses, ou les idées attachées aux signes qui les représentent, il voit, comme par intuition, si une chose convient ou ne convient pas à une autre.

M. Ne désigne-t-on pas d'une façon particuliere cette vue immédiate des rapports, ou des oppositions?

D. Elle constitue le caractere de ce qu'on nomme l'*évidence*. Ainsi l'évidence consiste dans un tel rapport, ou dans une telle opposition entre deux choses, que l'idée de l'une renferme par elle-même, ou exclut, l'idée de l'autre. Je dis *par elle-même*, pour montrer qu'il n'intervient ici d'autre opération de l'entendement que celle d'appercevoir. L'idée du *tout*, par exemple, renferme nécessairement celle de *parties*: l'enten-

l'entendement ne peut avoir l'une qu'il n'ait en même tems l'autre. Il apperçoit donc immédiatement que le *tout est plus grand que la partie.*

M. Tous les entendemens apperçoivent-ils également cette sorte d'évidence?

D. Si cela n'étoit point, il faudroit admettre que tous les entendemens n'ont pas la même idée du tout & des parties; que le tout est, & n'est pas, une collection des parties: ce qui seroit admettre qu'une chose peut être & n'être pas en même tems.

M. Comment nomme-t-on les vérités qui ont ce caractere d'évidence?

D. *Premieres Vérités*, parce qu'il ne faut pour les appercevoir que le plus bas degré d'intelligence, le degré qui suffit pour acquérir les notions que ces vérités renferment.

M. Est-ce dans un sens rigoureux & psychologique que vous dites de l'entendement, qu'il apperçoit immédiatement ces vérités?

D. Comme on ne sçauroit être trop exact, je conviens que l'entendement compare l'attribut avec le sujet: ce sont deux idées rélatives. Si l'entendement ne les avoit pas présentes à la fois, s'il ne les comparoit pas, comment jugeroit-il de leur convenance? Mais je veux dire simplement, que cette comparaison est si facile, si prompte, qu'elle équivaut à ce que l'Ecole nomme la *simple appréhension de l'objet.*

M. D'où dépendent la facilité & la promptitude de ces sortes de comparaisons?

D. De la nature des idées sensibles dont la notion générale a été tirée. De l'idée concrete d'un tout particulier, l'entendement déduit par l'abstraction la notion du tout en général. Dans l'idée concrete du tout particulier sont renfermées les idées des parties qui le composent. L'ame a donc les perceptions de ces parties prises individuellement, & elle a en même tems la perception du Tout qu'elles forment par leur réunion. Elle juge donc par une comparaison facile que le composé est plus grand que le composant; car elle voit plusieurs composans dans le composé. La notion du tout en général réveille l'idée concrete dont elle a été tirée; & avec elle la rélation sensible du composé au composant.

M. En est-il même de tous les rapports, ou de toutes les oppositions?

D. Il en est une infinité que l'entendement ne peut appercevoir immédiatement. La proportion qui est entre ces choses & la capacité de l'entendement est telle, qu'elles ne peuvent exciter par elles-mêmes la perception de leurs rapports, ou de leurs oppositions. Pour acquérir cette perception, l'entendement est obligé de fixer sa vue sur les objets intermédiaires qui lient ces choses, trop éloignées à son égard pour qu'il puisse les comparer immédiatement.

Il

Il forme donc ſur ces objets pluſieurs jugemens, pluſieurs comparaiſons, qui le conduiſent à découvrir les rapports, ou les oppoſitions, qu'il ne pouvoit ſaiſir par eux-mêmes. Les idées que ces jugemens renferment ſont donc des idées moyennes; & la collection de ces idées compoſe ce que les Logiciens nomment le raiſonnement.

M. Donnez un exemple.

D. C'eſt ainſi que l'entendement, n'appercevant pas du premier coup d'œil le rapport de l'exiſtence du monde à l'exiſtence de Dieu, recourt à l'idée moyenne de la ſucceſſion des êtres engendrés les uns par les autres. Il conſidere cette ſucceſſion comme une longue chaîne, & chaque être individuel comme un chaînon de cette chaîne. Il voit donc dans cette idée moyenne & concrete, que chaque chaînon a ſa raiſon hors de lui, ou dans le chaînon qui le précede: d'où l'entendement infere que toute la chaîne, qui n'eſt que l'aſſemblage de tous les chaînons, a hors d'elle la raiſon de ſon exiſtence.

M. Qu'eſt-ce qui détermine le nombre des idées moyennes que l'entendement employe dans le raiſonnement?

D. Il eſt dans le rapport de ſa capacité à la nature des choſes qu'il compare. Toutes choſes d'ailleurs égales, plus un entendement a d'étendue, moins il multiplie les idées moyennes. Comme il a un grand nombre de notions en

tout genre, & qu'il généralife beaucoup, fa vue faifit des rapports plus éloignés. Il voit, comme s'exprimoit Leibnitz, les abftraits dans les concrets, les concrets dans les abftraits. Voilà le génie. Si un génie de cet ordre énonçoit fes idées fur chaque fujet, précifément comme elles s'offrent à lui, il ne pourroit être bien faifi que par les génies de fon ordre. La fuppreffion des milieux, ou des idées moyennes, le rendroit intelligible aux efprits médiocres.

M. Quand un être qui réfléchit, compare entr'eux deux ou plufieurs objets, eft-il borné dans cette comparaifon à ce qui réfulte immédiatement de la diverfité des impreffions de ces objets fur les fens?

D. Non: ces impreffions réveillent en lui des notions, & fa comparaifon eft toujours plus ou moins réfléchie. Si, par exemple, cet être compare deux plantes, fa comparaifon ne fera pas exactement renfermée dans les limites des impreffions de ces plantes fur les organes. Il fe joindra encore à ces impreffions des notions de caracteres, de qualités, de genres, &c.

M. Un être purement fentant juge-t-il?

D. Affurément, puifqu'il compare; mais ce jugement fe réduit au fimple fentiment qui réfulte en lui de la diverfité des mouvemens, ou des impreffions des objets fur fes fens.

M. Quel eft le cas des enfans & des animaux?

D. Dans

D. Dans ce ſens ils jugent; car ils ſentent la différence qui eſt entre les ſenſations, & ils agiſſent en conſéquence de ce ſentiment. Mais ils ne raiſonnent pas proprement, parce qu'ils n'ont pas l'uſage de la réflexion. Ils n'ont pas des notions; ils ne généraliſent pas leurs idées; leur *attentivité* eſt renfermée dans la ſphere de leurs beſoins. Ils ne ſaiſiſſent que les rapports des choſes à ces beſoins. C'eſt là, comme je l'ai dit, ce qu'on nomme l'*inſtinct*. Ils peuvent pourtant paroître raiſonner aux yeux de ceux que le merveilleux ſéduit, & qui ne ſavent pas toujours démêler ce qui appartient aux ſenſations de ce qui ne convient qu'aux notions. Certaines actions des animaux ſuppoſent pluſieurs jugemens; & ce ſont celles que le vulgaire croit raiſonnées. Mais ces jugemens ne ſont point du tout nos idées moyennes; ils ſe réduiſent tous à la ſimple comparaiſon de ſentiment que l'animal fait entre différentes idées purement ſenſibles.

M. La réflexion eſt-elle le ſeul avantage que la parole donne à l'homme ſur la bête?

D. Elle le met encore en état d'arranger ſes penſées d'une maniere rélative aux ſujets dont il s'occupe, & au but qu'il ſe propoſe en s'en occupant. C'eſt là ce que les Logiciens nomment la *méthode*.

M. Cette méthode eſt-elle toujours la même?

 D. Non.

D. Non. Tantôt l'esprit s'occupant de la recherche d'une vérité inconnue, dispose les idées moyennes, ou connues, de maniere que les unes conduisent aux autres, & que toutes conduisent à la vérité qu'il cherche, & qui devient comme la conclusion de tout le raisonnement. C'est l'*analyse*. Tantôt l'esprit s'occupant de vérités qu'il connoit, les distribue dans un ordre tel que les vérités les plus générales & les plus simples précédent les plus particulieres & les plus composées, qui deviennent ainsi comme les conséquences de celles-là. C'est la *synthese*. Tantôt l'esprit ne s'asservissant point à cet ordre compassé & logique, arrange ses pensées dans l'ordre naturel du discours. Il suit . . . mais je ne fais, ni une logique, ni une rhétorique; je crayonne la théorie générale de nos idées, rélativement à un plan qui n'a rien de commun avec les logiques & les rhétoriques.

M. Achevez le parallele de l'homme & de l'animal.

D. L'homme, doué de la parole, exerce par la parole sur ses idées l'empire le plus absolu. Il n'est point assujetti à l'ordre dans lequel son imagination les lui retrace d'après l'impression des objets: il les arrange, sur le papier ou dans son cerveau, comme il lui plaît. L'animal ne sauroit exercer sur ses idées un tel empire. Il peut bien donner son attention à celles qui lui plaisent

le plus; mais il ne ſauroit les arranger, les diſtribuer dans un certain ordre. Il ne peut même en avoir le deſir: il eſt un être purement ſentant. Ce ſont les objets eux-mêmes qui arrangent les idées dans le cerveau de l'animal. Son imagination ne travaille que d'après eux: une ſenſation rappellée rappelle les ſenſations qui ont été excitées avec elle, ou qui lui ſont analogues.

ENTRETIEN XIII.

Concluſion de la théorie générale des idées.

LE MAITRE.

Sommes-nous au bout de la théorie des idées?

D. Elle m'a mené plus loin que je ne le penſois d'abord. Quand je me ſuis propoſé la queſtion: *ſi l'ame a pluſieurs idées préſentes à la fois?* je voyois bien que la ſolution dependoit de la détermination exacte du mot *idée;* mais je ne faiſois qu'entrevoir une partie des choſes que la détermination de ce mot m'a conduit à développer. C'eſt là un des caracteres & des effets de la méditation; plus on ſe rend attentif à chaque objet, plus on y découvre de nouvelles faces, & on ſe laiſſe entraîner à décrire ces faces. J'ai craint d'abord de faire une trop

longue digreſſion, & d'interrompre trop le fil des opérations de la ſtatue. Cependant, à meſure que j'avançois, je ſentois combien il étoit convenable de faire le tableau général de nos idées. Je comprenois que, ſi je ne raſſemblois pas ſous un ſeul point de vue tout ce qui concernoit ce ſujet, je ſerois obligé de le faire par partie, à chaque nouveau pas que je ferois former à notre automate: ce qui retarderoit ſa marche, & diminueroit le plaiſir de la contempler, en accompagnant ce plaiſir de travail. J'ai donc préſumé qu'une théorie générale des idées étendroit notre vue, & nous feroit ſaiſir avec plus de facilité, de promptitude & de fruit, ce qui reſte à expoſer ſur la ſtatue.

M. Revenons donc à cet objet, & reprenons-le dans l'état où nous l'avions laiſſé.

D. La ſtatue n'a encore éprouvé que deux ſenſations, la ſenſation de l'odeur de roſe, & la ſenſation de l'odeur d'œillet. Voilà tout ce qu'elle connoit: voilà toutes les idées que renferme ſon cerveau, & ces idées ſont ſimples. Je demandois ſi, lorſque la ſenſation de l'œillet ſuccéderoit à celle de la roſe, la ſenſation de la roſe à celle de l'œillet, & que cela ſeroit répété pluſieurs fois, la ſtatue acquerroit les idées de ſucceſſion, de nombre, de durée, d'exiſtence?

M. Mais ce ſont là des notions: l'ame de la ſtatue pourra-t-elle y parvenir?

D. Elle

D. Elle en eſt encore bien éloignée: & il ne faut même lui attribuer des idées qu'avec les reſtrictions indiſpenſables. Elle n'a & ne peut avoir que ce qui réſulte immédiatement de l'action des objets ſur ſes organes. Elle n'a donc que des ſentimens; car le mot de ſentiment, pris dans le ſens métaphyſique, n'exprime que les réſultats de l'impreſſion des objets ſur la machine, & de la machine ſur l'ame, en vertu des loix de l'union.

M. Mettez en évidence ce qui ſe paſſe au dedans d'elle.

D. Lorsque la ſenſation de l'œillet ſuccede à celle de la roſe, la ſenſation de la roſe à celle de l'œillet, la ſtatue a le ſentiment de ſon paſſage de l'une de ces ſenſations à l'autre. Ces ſenſations ſont des idées claires: l'ame ne peut les confondre: elle ſent que ſon état change en paſſant de l'une à l'autre. Elle a auſſi le ſentiment de ſon retour de l'une à l'autre, puiſqu'elle eſt douée de réminiſcence. La ſtatue a donc le ſentiment de la ſucceſſion de ces ſenſations; car ce ſentiment s'identifie avec le ſentiment de ſon paſſage de l'une à l'autre. Elle ne peut ſentir qu'elle paſſe de la ſenſation de la roſe à celle de l'œillet, qu'elle ne ſente en même tems que l'une précede l'autre.

M. Mais ce ſentiment de la ſucceſſion n'eſt donc point du tout la notion, ou l'idée abſtraite de la ſucceſſion?

D. Il en eſt ſeulement le fondement, l'origine. L'ame de la ſtatue eſt actuellement bornée à n'éprouver que ce qui réſulte immédiatement de l'action des objets ſur les fibres ſenſibles. Nous tomberions dans l'erreur, ſi nous lui prêtions quelque choſe de plus.

M. L'état actuel de la ſtatue conduit-il à quelque autre queſtion?

D. J'ai ſuppoſé que la ſucceſſion des odeurs continuoit pendant quelque tems: je veux à préſent que ce tems ait été aſſez long; & je demande, ſi, dans un de ces momens où je préſenterai au nés de la ſtatue l'œillet, elle aura le ſentiment que l'odeur de la roſe va lui ſuccéder?

M. Qu'en penſez-vous?

D. L'ame de la ſtatue a le ſentiment de la ſucceſſion paſſée; elle conſerve un ſouvenir des modifications qu'elle a revêtues. Elle ne peut avoir ce ſouvenir, qu'elle n'ait en même tems le ſentiment de l'*ordre* dans lequel elle les a revêtues, ou ce qui revient au même, de la ſucceſſion. Elle ſe rappelle donc que la ſenſation de la roſe a ſuccédé à celle de l'œillet. Quand donc l'œillet affecte ſon odorat, elle ſe rappelle que l'odeur de la roſe a ſuccédé à l'odeur qui l'affecte actuellement. Elle juge donc qu'elle va éprouver ce qu'elle a éprouvé: car ce jugement n'eſt que la comparaiſon qu'elle fait entre ſon état actuel, & l'état qu'elle a accoutumé de lui ſentir ſuccéder. Comme elle a toujours

éprouvé

éprouvé cela, & qu'elle ne raisonne point, elle ne peut soupçonner le moins du monde la possibilité qu'il y a que la rose n'affecte pas de nouveau son odorat. Son *essence personelle* consiste actuellement en deux sensations qui se succedent alternativement.

M. Vous allez sans doute exciter quelque nouvel état dans la statue.

D. J'interromps la succession en ne présentant plus la rose au nés de la statue. Elle éprouve quelque chose de nouveau. Ce qu'elle jugeoit devoir succéder, ne succede plus. Elle sent donc un changement dans sa maniere d'être; & ce changement est d'autant plus senti que la succession a continué plus longtems. On en voit la raison. Cette maniere d'être lui étoit devenue comme habituelle par la répétition des retours. La comparaison qu'elle fait entre ce qu'elle éprouve à présent, & ce qu'elle avoit coûtume d'éprouver, a donc un effet d'autant plus sensible.

M. Qu'est-ce que cet effet?

D. C'est un sentiment de *surprise*.

M. Qu'est-ce que ce sentiment dans la statue?

D. Pour le découvrir, je suis la même route que j'ai suivie dans l'analyse du desir; j'étudie ce qui se passe au dedans de moi lorsque j'éprouve de la surprise. Un Météore s'offre tout d'un coup à mes yeux: j'ai de la surprise. Si j'avois

été

été préparé à l'apparition de ce phénomene, s'il s'étoit annoncé par degrés, je n'aurois point eu de surprise: je n'en ai point au lever des astres: j'y suis préparé C'est donc parce qu'il n'y avoit point de rapport entre les idées qui m'occupoient immédiatement avant l'apparition du Météore, & cette apparition, que j'ai eu de la surprise. C'eut été le contraire, si l'on m'avoit annoncé ce Météore, ou si j'avois apperçu dans le Ciel quelque chose qui m'y eût préparé. Il y auroit eu alors un rapport entre mes idées & l'apparition du phénomene, & je n'aurois point eu de surprise. J'en éprouverois beaucoup si un astre dont j'attens le lever, ne se levoit point, ou simplement s'il se levoit plus tard qu'à l'ordinaire.

M. Exposez avec plus de précision ce qui se passe alors dans l'ame.

D Elle compare entr'elles ses modifications, soit celles qu'elle éprouve, ou qu'elle a éprouvées à la fois; soit celles qu'elle éprouve, ou qu'elle a éprouvées successivement. Elle juge par cette comparaison de leurs rapports, & de l'ordre dans lequel elles se succédent, ou doivent se succéder. Si j'ai vu deux ou plusieurs choses se succéder un grand nombre de fois, je ne pourrai avoir la perception d'une de ces choses que je ne m'attende à avoir la perception des autres. Si je n'ai point cette perception, ou si j'en ai une toute différente, & par conséquent impré-

imprévue, je ferai furpris. Tel eft le cas que j'examine. Lorsque le Météore a paru, l'ordre de mes idées ne renfermoit rien qui me pût faire foupçonner cette apparition. La furprife que cette apparition fubite m'a fait éprouver, a donc dû fa naiffance à la comparaifon que mon ame a faite entre cette modification imprévue, & les modifications antécédentes ou concomitantes.

M. Qu'eft-ce que cette comparaifon en elle-même?

D. Ce n'eft autre chofe que l'attention de l'ame a fes modifications. Le degré de cette attention eft toujours en raifon du degré d'intérêt que poffede chaque modification. Cet intérêt eft le plaifir plus ou moins vif attaché à certaines modifications, & la maniere dont elles fe fuccédent. Tout ce qui eft nouveau, imprévû, fans être douloureux, procure à l'ame du plaifir. C'eft qu'il la tire du chemin battu. Tout ce qui eft nouveau, imprime au cerveau de nouvelles déterminations: des fibres qui n'avoient point été mues, viennent à l'être, ou des fibres qui avoient été mues, viennent à l'être dans un nouvel ordre. Il faut fe rappeller ici ce que j'ai déjà dit de la caufe phyfique du plaifir attaché à la nouveauté. Quelle que foit cette caufe, ce plaifir eft réel, & le plaifir détermine l'attention. Ainfi mon attention s'eft portée fur le Météore avec d'autant plus de célérité & de

de force, que ſon apparition a été plus ſubite, plus imprévue, & que le phénomene étoit plus propre par lui-même à exciter mon attention. Si l'apparition de ce phénomene, au lieu d'être ſubite, eût été graduelle, ma ſurpriſe en eût été fort diminuée. Chaque degré m'auroit, en quelque ſorte, préparé à ce qui auroit ſuivi. Ce qui auroit ſuivi, en auroit donc excité moins fortement mon attention.

M. On peut inférer de là que les gradations que nous découvrons dans le monde phyſique, & dans le monde intelligent, ſont propres à ſoulager notre attention, & à faciliter le progrès de nos connoiſſances.

D. C'eſt là ſans contredit un ſujet bien intéreſſant, mais que je ne puis actuellement approfondir. Il faut achever d'expoſer quelles ſont, en général, mes idées ſur la ſurpriſe. Si une choſe qui, dans l'ordre de mes idées, doit arriver, n'arrive point, je ſerai ſurpris. Mon attention ſe portera alors, & ſur les raiſons que j'avois de m'attendre que cette choſe arriveroit, & ſur les cauſes qui ont pu empêcher qu'elle ne ſoit arrivée. Plus ces cauſes me paroîtront ſuppoſer de dérangement dans l'ordre des choſes rélatives à celles-là, plus mon attention ſera excitée, & plus ma ſurpriſe augmentera. Cela peut aller jusqu'au point d'ébranler fortement la machine. Les fibres ſur leſquelles l'attention ſe déploye ſont liées à d'autres fibres, auxquel-

les

les tiennent différentes idées, ou différens sentimens. Ces fibres tiennent elles-mêmes au systeme nerveux. Tout cela joue presque en même tems. Une multitude de sentimens se réveille à la fois; & l'ame éprouve subitement l'action réunie de toutes ces forces particulieres.

M. Pouvez-vous appliquer ces idées à la nouvelle situation de la statue?

D. Je vais l'essayer. En présentant alternativement à son odorat la rose & l'œillet, j'ai formé en elle l'habitude d'éprouver cette succession alternative. J'ai monté son cerveau & son ame sur ce ton-là. On a vu ma pensée sur l'origine de l'habitude. Si j'avois laissé la statue à elle-même, après lui avoir fait quelque tems éprouver la situation dont je parle, cette succession auroit continué dans le cerveau par la seule force de l'habitude: les sensations auroient seulement été moins vives. En cessant de présenter la rose au nés de la statue, j'ai donc apporté un changement très sensible à sa maniere d'être; & ce changement, l'ame n'a pû le prévoir. Ce qu'elle avoit coutume d'éprouver, elle ne l'éprouve donc plus. L'ordre de ses idées est choqué. Elle compare son état antécédent à son état actuel: son attention s'applique fortement à ces deux états; & voilà les caracteres que j'ai cru remarquer dans la surprise.

M. Celle

M. Celle de la ſtatue eſt-elle accompagnée d'émotion?

D. Cela ne ſauroit être. Il n'y a encore que deux ordres de fibres d'un même ſens, qui ſoyent mûs; il n'y a point, par conſéquent, d'idées acceſſoires qui ſoyent réveillées. Les comparaiſons que fait un être qui ne réfléchit point, ne ſont pas celles d'un être qui réfléchit.

M. Vous reſte-t-il quelque choſe à ajoûter là deſſus?

D. Par ce que je viens de dire de la ſurpriſe, on voit que la ſtatue a pu en éprouver lorsqu'elle a eu pour la premiere fois la ſenſation de l'odeur d'œillet. Cette ſenſation avoit pour elle le caractere de la nouveauté. Elle l'a comparée avec la ſenſation de l'odeur de roſe: & cette comparaiſon a pu exciter l'attention au point de faire naître la ſurpriſe. Je n'ai pu toucher à la ſurpriſe, ſans entrer dans quelque détail ſur l'attention & ſur le jugement; & par là même, j'ai dû différer jusqu'ici à parler de la naiſſance de la ſurpriſe. La roſe ceſſe donc d'affecter l'odorat: l'œillet continue à agir ſeul ſur lui. J'ai ſuppoſé que l'odeur de l'œillet plaiſoit plus à la ſtatue que celle de la roſe: maintenant elle goûte donc à plein le plaiſir attaché à cette ſenſation qui lui plaît le plus. Toute la ſenſibilité y eſt, ſi l'on veut, concentrée.

M. La

M. La ſtatue eſt un homme: ſa conſtitution eſt la même que la nôtre; nous devons donc raiſonner ſur elle comme nous raiſonnons ſur l'homme.

D. Cela étant, il eſt connu que les ſenſations les plus agréables perdent de leur agrément, lorsqu'elles nous affectent pendant un tems trop long. Elles nous deviendroient inſipides, & même inſupportables, ſi elles nous affectoient toujours. La variété nous plaît: c'eſt un fait que l'expérience ne permet pas de révoquer en doute.

M. Mais pourquoi la variété nous plaît-elle? Pourquoi les ſenſations perdent-elles de leur agrément, lorsque nous les éprouvons trop longtems? Pourquoi deviendroient-elles inſipides, & même inſupportables, ſi elles nous affectoient toujours?

D. Ce ſujet embraſſe une infinité de choſes. Si je parvenois à l'éclaircir un peu, je répandrois du jour ſur un grand nombre d'objets. Chercher la cauſe phyſique du plaiſir attaché à la variété, c'eſt chercher une des clefs de la ſcience de notre être.

M. Si vous ne pouvez pas embraſſer toute cette théorie, poſez au moins quelques principes, d'où l'on puiſſe tirer les conſéquences.

D. Je remonte à l'origine de tout plaiſir: ce ſont les fibres ſenſibles, & un certain degré de mouvement de ces fibres. Une ſenſation agréa-

ble commence à perdre de son mouvement, dès que le mouvement des fibres qui lui sont appropriées, augmente trop. Elle devient douloureuse, si ce mouvement augmente au point de tendre à désunir les molécules des fibres.

M. Vous avez déja eu occasion de vous étendre là dessus: bornez-vous à ce qui produit le déplaisir & le dégoût.

D. La continuation du mouvement dans les fibres sensibles augmente leur mobilité. Ces fibres ne peuvent se mouvoir que leurs molécules ne se disposent d'une maniere rélative à l'exécution de ce mouvement. Cette disposition que les molécules contractent par le mouvement, est elle-même une tendance au mouvement. On conçoit que le frottement des molécules les unes contre les autres, doit diminuer par la continuation du mouvement. Ces molécules acquierent par là plus de facilité à glisser les unes sur les autres, leur jeu devient plus libre, & de là l'augmentation de la mobilité des fibres. L'action de l'objet sur les fibres n'augmente pas d'intensité: mais les fibres acquérant toujours plus de mobilité, cette action doit insensiblement produire sur elles un plus grand effet. Cet effet peut devenir tel que la sensation commence à déplaire à l'ame. Le mouvement peut augmenter au point de n'être plus dans la proportion qui fait le plaisir.

M. Voilà

M. Voilà bien une des manieres dont on conçoit qu'une sensation, d'abord agréable, peut commencer à nous déplaire. Mais pourquoi une sensation agréable qui demeureroit toujours telle, & qui nous affecteroit trop longtems, ne laisseroit-elle pas de nous causer enfin de l'ennui, du dégoût; & pourquoi désirerions-nous de changer d'état?

D. J'entrevois beaucoup de difficulté à expliquer ce fait, & je me flatte pas d'y réussir. Un être qui n'éprouveroit pendant toute sa vie qu'une seule sensation, n'auroit ni ennui, ni dégoût; il ne désireroit point de changer d'état, parce qu'il n'en connoîtroit point d'autre. Un être qui auroit éprouvé une infinité de sensations agréables, mais qui ne seroit point doué de réminiscence, ne désireroit point non plus de changer d'état, parce qu'il ne se rappelleroit aucun de ceux qu'il auroit éprouvés. Nous ne nous dégoûterions donc point d'un plaisir, si nous ne connoissions que ce plaisir. Mais, parce que nous avons souvent changé d'état, que nous avons été souvent de plaisir en plaisir, que nous sommes doués de réminiscence, & que nous savons de plus que nous pouvons goûter de nouveaux plaisirs; nous aimons à varier nos situations, à changer d'objet. Nous désirons dans le rapport où nous connoissons.

M. Quel est ici l'effet propre de la réminiscence?

D. Par elle nous avons le ſentiment du paſſage d'une ſituation à une autre ſituation, Nous comparons nos ſituations; & l'on a dit & répété cent fois que l'ame ſe plaît à comparer. On a bâti là deſſus des théories du Beau; mais on n'a pas dit, que je ſache, pourquoi l'ame ſe plaît à comparer?

M. Auriez-vous découvert quelque choſe là deſſus? C'eſt une mine bien riche à exploiter.

D. Dans chaque ſituation agréable, il y a un certain degré de plaiſir abſolu, & un certain degré de plaiſir rélatif. Le plaiſir abſolu, eſt celui qui eſt attaché à chaque ſenſation, à chaque ſituation, conſidérées en elles-mêmes. Il tient à un certain degré d'ébranlement des fibres ſenſibles. Le plaiſir rélatif eſt celui qui naît de la comparaiſon que l'ame fait entre ſes idées, ou entre ſes ſituations. Que l'ame ſe plaiſe à ſaiſir des rapports, à faire des comparaiſons, à ſentir le paſſage d'une ſituation à une autre ſituation; c'eſt un fait que l'on ne peut nier. La vie humaine en eſt la preuve. Les plaiſirs des Beaux-Arts ſont tous des plaiſirs rélatifs, ou de comparaiſon. Le plaiſir attaché au beau ne dérive-t-il pas de la variété des rapports que l'ame ſaiſit, de l'unité d'action qu'elle y obſerve, & de l'utilité qu'elle découvre dans le but? Le moment où l'ame paſſe d'un plaiſir à un autre plaiſir,

plaisir, n'est-il pas le moment où le plaisir présent l'affecte avec le plus de vivacité?

M. Peut-on expliquer les plaisirs absolus?

D. Je ne pense point à cette recherche: ce seroit vouloir pénétrer la nature intime de l'ame, & le secret de son union avec le corps. Mais je ne pense pas qu'il soit téméraire de chercher quelque hypothese qui rende raison du plaisir attaché à la variété.

M. D'où déduirez-vous cette hypothese?

D. Je me conforme à la marche que j'ai tenue dès le commencement de nos Entretiens. J'ai à rendre raison de ce que l'ame éprouve; je remonte à l'origine de tout ce que l'ame éprouve, au corps. Je reprens la supposition faite il n'y a qu'un moment, d'une suite de sensations telle, que la sensation subséquente l'emporte toujours en agrément sur la précédente. Je suppose encore que l'être qui éprouve cette suite de sensations, est privé de réminiscence. L'accroissement de son bien-être sera nul pour lui; il ne le sentira point. Il ne sera jamais mieux; il sera toujours bien. La sensation la plus vive n'excitera pas plus son activité que la sensation la plus foible. Donnons à cet être la réminiscence: il aura un plaisir nouveau, celui de sentir l'accroissement de son bien-être. Ce sentiment développera son activité. Son attention s'appliquera successivement à toutes les sensations, elle se fixera sur celles qui lui plairont le plus.

M. Pourquoi cet état n'est-il pas permanent?

D. Les sensations ont leur siege dans de petites machines organiques d'une délicatesse excessive: ces petites machines sont les fibres sensibles. L'expérience nous apprend que ces fibres ne peuvent être longtems en action, sans éprouver un changement que nous exprimons par le terme de *fatigue*. Lors donc que l'être que je suppose, aura fixé longtems son attention sur la sensation la plus agréable, les fibres auxquelles cette attention est attachée, commenceront à être fatiguées: elles ne rendront plus à l'ame la sensation, précisément comme elles la lui avoient d'abord rendue. La sensation en deviendra moins agréable à l'ame: elle desirera de changer d'état. Son attention se portera sur les sensations qu'elle connoit, parce qu'elle les a éprouvées. Et quoique ces sensations soient moins agréables en elles-mêmes que celle sur laquelle elle avoit fixé son attention, elle passera cependant de celle-ci à celles-là avec plaisir. C'est que chaque sensation ayant ses fibres propres, son attention se déployera alors sur des fibres que le repos a préparées à l'action. Le moment du passage est le moment du plaisir le plus vif: c'est qu'il est celui où les fibres sur lesquelles l'attention se déploye, sont le plus disposées à l'action.

M. Qu'est-

M. Qu'est-ce que l'être supposé apprend donc de l'expérience?

D. Il apprend qu'en passant d'une sensation à l'autre, il est mieux que lorsqu'il demeure trop longtems fixé sur la même sensation. Ainsi il aimera à changer d'état, à éprouver l'effet attaché au mouvement de fibres préparées par le repos à l'action; on pourroit dire, de fibres *fraîches*. Un organe usé par le plaisir est un organe dont les fibres n'ont plus assez d'activité pour procurer à l'ame du plaisir dans le degré où elles lui en procuroient avant leur altération. Cette altération est un dérangement dans l'œconomie des fibres: leurs parties constituantes ne sont plus entr'elles dans le rapport propre à procurer à l'ame tout le plaisir qu'elles sont destinées à lui procurer. Voilà la seconde maniere dont je conçois que nous pouvons être déterminés à changer d'objet.

M. Y a-t il quelque autre chose qui constitue les plaisirs rélatifs?

D. Ils ne se réduisent pas au sentiment que l'ame éprouve lorsqu'après s'être exercée sur des fibres fatiguées, elle s'exerce sur des fibres qui ont toute leur activité. Un parterre dont toutes les fleurs ne différeroient que dans leurs couleurs, plairoit moins qu'un parterre dont les fleurs différeroient & dans leurs formes & dans leurs couleurs. Cependant, dans la premiere supposition, l'attention se déployeroit successi-

ſur différentes fibres, puiſque chaque ſenſation a ſes fibres propres. Il y a donc en effet quelque autre choſe qui conſtitue les plaiſirs rélatifs.

M. Tâchez de découvrir ce que c'eſt.

D. Comparer différentes ſenſations, c'eſt donner ſon attention à différentes ſenſations. Mais l'attention eſt un exercice de la force motrice de l'ame; & cet exercice eſt une modification de ſon activité. Comparer c'eſt donc mouvoir, & mouvoir c'eſt agir. Dire que l'ame ſe plaît à comparer, c'eſt dire qu'elle ſe plaît à agir. Mais l'ame agit lorſqu'elle meut un ou deux ordres de fibres, comme lorſqu'elle en meut pluſieurs. Pourquoi donc ſe plaît-elle davantage à mouvoir pluſieurs ordres de fibres qu'à n'en mouvoir qu'un ou deux? C'eſt ici le principal nœud de la queſtion.

M. Voyons comment vous le dénouerez.

D. Lorſque l'ame applique ſon attention à deux ſenſations, elle a un plaiſir compoſé, un plaiſir formé des deux plaiſirs abſolus que renferment ces ſenſations. Il n'importe, pour l'eſſentiel, que ces ſenſations ſoient excitées à la fois par deux objets, ou que l'une ſoit excitée & l'autre rappellée, ou que toutes deux ſoient préſentes par le ſouvenir. L'ame a donc une plus grande quantité de plaiſir en comparant ces ſenſations, que ſi elle les éprouvoit à part, ou abſolument iſolées. On peut conſidérer les deux ordres de fibres appropriées à ces ſenſa-

tions,

tions, comme deux forces qui agissent à la fois sur l'ame, & sur lesquelles l'ame réagit à la fois. Si, au lieu de comparer deux sensations, l'ame en comparoit plusieurs, le plaisir en deviendroit plus composé, & par cela même plus grand. Il y auroit plus de forces en jeu: la sensibilité & l'activité de l'ame en seroient plus excitées. Mais, pour que l'ame exerce son attention, il faut qu'elle ait des motifs à l'exercer. Ces motifs consistent dans les idées qui lui sont présentes. Il faut donc encore que ces idées soient claires, je veux dire que l'ame ne les confonde point. Si celles que les objets excitent par leur présence, ou que le souvenir rappelle, se confondoient, comment l'attention s'exerceroit-elle?

M. N'y auroit-il pas, dans cette confusion, un inconvénient plus grand encore?

D. Oui; les sensations seroient dénaturées. Le plaisir absolu que chacune renferme, seroit perdu pour l'ame. Les plaisirs, en se fondant, pour ainsi dire, les uns dans les autres, se détruiroient les uns les autres. L'essence de quelque plaisir que ce soit est dans l'impression qu'il fait sur l'ame. Afin que cette impression ait lieu, il faut que l'ame en ait la conscience ou l'apperception, que son moi se l'approprie, ou s'identifie avec elle. Cette conscience, cette identification, est toujours rélative au degré de clarté de chaque impression. Si l'ame ne démêle

point une sensation, elle n'a point la conscience de cette sensation, ni conséquemment le plaisir attaché à cette sensation.

M. Où placez-vous donc la premiere origine des plaisirs rélatifs?

D. Il faut la chercher dans le degré de clarté ou d'impression des plaisirs absolus. Quand l'ame distingue toutes ses sensations, elle jouit de toutes, son moi se les approprie toutes. Elle goûte le plaisir absolu que chacune renferme; & elle jouit, en même tems, de la somme de plaisirs rélatifs qui résulte de l'impression réunie des plaisirs absolus.

M. Et où existe le principe des plaisirs absolus?

D. Dans différens ordres de fibres sensibles, qui ont entr'eux des rapports d'où naissent les plaisirs rélatifs. Toutes sortes de combinaisons de tons, toutes sortes de combinaisons de couleurs, ne produisent pas l'harmonie en Musique & en Peinture. Nous apprenons de l'expérience qu'il n'y a que certaines combinaisons de tons, certaines combinaisons de couleurs, qui flatent agréablement nos oreilles & nos yeux: & c'est sur l'expérience qu'on a fondé la théorie de ces arts, qui ont tant de pouvoir sur nous.

M. Entrez dans de plus grands détails sur ces instructives leçons.

D. L'ex-

D. L'expérience nous apprend les faits, & les faits sont la Nature. L'expérience nous apprend donc que, telle est la nature de l'œconomie de notre cerveau, que toutes sortes d'ébranlemens ne sont pas propres à y faire naître l'harmonie. Nous ne découvrons pas à l'œil les fibres qui transmettent à l'ame cette harmonie. Nous ne voyons pas quels ordres de fibres il faut mouvoir, comment & selon quelle combinaison il faut les mouvoir pour produire telle ou telle consonance musicale ou pittoresque. Mais nous savons que les tons & les couleurs n'agissent pas immédiatement sur notre ame. Nous savons qu'elle n'en reçoit les impressions que par le ministere des nerfs. Nous savons de plus que chaque ton, chaque couleur, tiennent à des fibres qui leur sont appropriées. Nous représentons les tons par des caracteres, ou par des notes, nous les combinons diversement. Nous formons des traits différemment colorés: nous leur donnons différentes proportions; nous les distribuons sous certains rapports. L'emploi que nous faisons des tons, & des couleurs dans la formation de l'harmonie, nous représente l'ordre dans lequel les fibres sensibles se meuvent pour exécuter cette harmonie, & la transmettre à l'ame. Car les vibrations des différentes cordes de l'instrument, & le jeu de la lumiere différemment modifiée & réfléchie par le tableau, nous expriment ce

qui

qui se passe dans notre cerveau, lorsqu'il est ébranlé par l'un ou l'autre. Il est, à sa maniere, cet instrument & ce tableau. L'harmonie consiste donc en général dans une certaine suite, dans une certaine combinaison de mouvemens de différens ordres de fibres sensibles. Il y a donc un rapport primitif entre les différens ordres de fibres sensibles, en vertu duquel, suivant qu'elles sont ébranlées, elles produisent telle ou telle consonance, tel ou tel plaisir rélatif?

M. Ces explications peuvent-elles être poussées plus loin.

D. Non. Nous ne pouvons pas plus dire pourquoi une certaine suite, ou une certaine combinaison de mouvemens des fibres sensibles, produisent l'harmonie, que nous pouvons dire pourquoi l'ébranlement d'un certain ordre de fibres produit une certaine sensation. Cela tient à la nature des plaisirs absolus, que nous ne pouvons connoître.

M. La variété que l'ame découvre dans les parties d'un tout, & la diversité de mouvemens qui résulte dans le cerveau de la diversité d'action de ces parties, ne suffisent donc pas à procurer à l'ame le plaisir de l'harmonie.

D. Il faut encore que toutes ces parties concourent ensemble à un même but. C'est au jugement que l'ame porte du rapport d'action de ces parties, à ce but qui tient le plaisir attaché à l'agréa-

l'agréable rélatif, au Beau. Lorsque différentes parties conspirent au même but, elles concourent à produire un même effet. Cet effet est un, parce qu'il est la somme ou le résultat de toutes les forces particulieres qui concourent à le produire. Il est le produit de l'action combinée de toutes les parties. La perception de cet effet est toujours accompagnée de plaisir, & ce plaisir constitue l'utilité de l'effet. Plus ce plaisir est vif, plus il renferme de sensations agréables, plus il contribue au bien-être, ou à la perfection de l'intelligence qui en jouit, & plus il y a d'utilité dans le but, ou dans l'effet.

M. Les choses étant ainsi, d'où est-ce que l'esprit déduit la notion générale du Beau?

D. De la variété des rapports, de l'unité d'action, & de l'utilité du but. Plus il y a de parties qui conspirent au même but, plus il y a de rapports apperçus. Plus il y a de rapports apperçus, plus l'activité de l'ame se déploye. Sa sensibilité est affectée, à la fois, par un plus grand nombre de plaisirs absolus. L'attention se porte successivement & avec rapidité sur tous ces plaisirs: les rapports qui les lient tous, les dirigeant tous au même but, la variété des rapports ne la fatigue pas, parce qu'elle les contemple dans l'effet qu'ils produisent, & que cet effet est un. L'ame jouit ainsi des plaisirs absolus attachés à l'action de chaque partie, & des plaisirs de comparaison, qui résultent des

rapports

rapports primitifs par lesquels ces plaisirs absolus sont liés.

M. Pourquoi des objets très variés, mais dans lesquels l'ame ne découvre aucun but, lui déplaisent-ils?

D. C'est que les différens ordres de fibres qui sont mûs, ne le sont pas dans les rapports qui constituent les plaisirs rélatifs. Il y a alors un très grand nombre de fibres mues, sur lesquelles l'ame réagit. Mais l'activité de l'ame est une force limitée; un trop grand exercice la fatigue: elle se fatigue, lorsqu'elle se porte à la fois sur un trop grand nombre d'objets, dont les différentes impressions ne se réunissent pas en un point commun. Chaque objet agit alors à part: l'ame n'éprouve que l'effet de la multiplicité variée. Quand, au contraire, toutes les impressions se réunissent en un point, ce point devient, en quelque sorte, un seul objet qui rassemble en lui toutes ces forces dispersées; l'attention se fixe à ce point, d'où elle découvre, comme d'un centre, tous les rayons qui vont y aboutir.

M. Voilà donc l'effet que produit, en général, l'art des distributions.

D. Il présente à l'ame, sous un petit nombre de points de vue, une multitude d'objets divers, dont le nombre & la variété l'accableroient, ou la fatigueroient, s'ils agissoient sur le cerveau, épars, ou confondus. En distribuant

buant les mouvements sous certains rapports, cet art met entr'eux une harmonie qui facilite l'exercice de l'attention. Il compose de cette multitude d'objets divers, des masses plus ou moins grandes. Il applique l'attention à ces masses: il empêche ainsi qu'elle ne soit trop partagée: il lui procure des comparaisons faciles.

M. Dans quels cas cette opération est-elle altérée?

D. Si les rapports sont compliqués; si leur action est embarrassée; si le but auquel ils tendent ne se démêle qu'avec peine; si leur action se partage entre plusieurs buts particuliers, qui ne coïncident pas dans un but général; cette variété déplaira encore à l'ame. C'est que la pluralité & la divergence des buts partage trop l'attention; c'est que la complication des rapports la tend trop. Si, au contraire, les rapports ne sont pas assez variés; si les mêmes parties sont trop répétées dans le même tout; il en naîtra une uniformité qui ne déplaira pas moins à l'ame qu'une variété excessive. C'est que la faculté de comparer n'aura pas assez d'exercice: la somme des plaisirs rélatifs sera trop petite; car cette somme est toujours en raison de la diversité des plaisirs absolus, & des rapports qu'ils ont entr'eux.

M. Quel est le sens propre que vous attachez ici au mot de *déplaire?*

D. Je

D. Je l'employe rélativement à ce que l'ame connoît. Un être qui n'a jamais goûté le plaisir attaché à l'unité variée, n'est point choqué de l'uniformité. Il ne peut désirer de jouir d'un plaisir dont il n'a pas l'idée. Un être qui a des idées de l'agréable, du beau, juge sur ces idées des objets qui s'offrent à lui.

M. Pourquoi l'importance de la fin & la simplicité des moyens sont-elles une grande beauté?

D. La fin est l'effet: les moyens sont les rapports. Les rapports sont des forces douées d'une certaine activité, La convergence ou la réunion des forces produit l'effet. L'importance de l'effet est dans le nombre, la variété, la qualité & l'intensité des plaisirs ou des biens qu'il renferme. La simplicité des moyens est dans le nombre & l'espece des forces conspirantes. Plus le nombre des forces est petit, moins leur action est composée, & plus il y a de simplicité dans les moyens. Plus il y a de simplicité dans les moyens, plus l'action s'exerce agréablement. Elle agit à la fois sur un plus petit nombre de fibres. Ces fibres correspondent à un grand nombre d'autres, qu'elles mettent en action. Les moyens correspondent à la fin. Les moyens ont leurs fibres: la fin a les siennes. L'action de toutes ces fibres est donc harmonique.

M. Pou-

M. Pouvez-vous étendre plus loin un développement qui me paroit également neuf & intéressant?

D. Il n'y a qu'à considérer plus attentivement encore les moyens. Ils ont des rapports déterminés avec la fin. Ils en ont aussi entr'eux. Il en est encore entre toutes les parties de la fin. Tous ces rapports en supposent évidemment entre les différens ordres de fibres, représentatrices des moyens, de la fin & de toutes les parties de la fin. La fin est un effet qui a son principe. Le principe lie ensemble toutes les parties de l'effet. Les moyens sont aussi liés ensemble par les qualités en vertu desquelles ils tendent au même but. Aux fibres représentatrices des parties de la fin, tiennent différens plaisirs absolus qui ont entr'eux des rapports d'où naissent différens plaisirs rélatifs. Plus ces plaisirs sont propres à exercer utilement toutes les facultés de l'ame, plus ils sont nombreux, & plus y a d'importance & de variété dans la fin. Si donc le moyen est très simple, il y aura beaucoup de variété & de variété intéressante dans l'unité. La convergence de toutes les parties de la fin dans le moyen, donnera à l'ame la faculté d'en saisir tous les rapports. Les mouvemens harmoniques des différens ordres de fibres, viendront frapper sur un point commun auquel l'attention se fixera.

M. Où est-ce que ce caractere de beauté éclate surtout?

D. Dans les ouvrages de la Nature. *La magnificence y brille dans le dessein, & l'épargne dans l'exécution*, comme l'a si bien dit M. de Fontenelle.

M. Revenons aux plaisirs pour leur appliquer cette théorie?

D. Somme totale: les plaisirs absolus isolés ne peuvent produire des plaisirs rélatifs. Les plaisirs absolus qui se confondent, ne le peuvent pas non plus. Chaque plaisir absolu a son caractere propre, son essence. Ce caractere se combine avec celui de différens plaisirs absolus, & cette combinaison fait le fondement de l'harmonie. Plus il y a de plaisirs absolus qui concourent à produire une harmonie, plus cette harmonie exerce agréablement nos facultés. Plus une harmonie est propre à perfectionner nos facultés, plus elle renferme de beauté. La perfection de nos facultés dépend en dernier ressort de l'ordre dans lequel les différentes fibres de chaque sens sont mises en jeu. Plus une harmonie met de fibres en jeu, plus elle en lie étroitement tous les mouvemens, plus elle perfectionne l'exercice de nos facultés, dans un ou plusieurs genres. Les fibres des sens vont aboutir au cerveau. Elles lui communiquent donc les impressions harmoniques qu'elles ont reçues. Il les conserve par l'énergie,

gie de sa méchanique, & devient à son tour le principe des déterminations de l'ame.

M. Les choses se passent-elles de même dans tous les cerveaux?

D. Leurs fibres ne sont pas identiques, je veux dire, que tous les cerveaux ne se ressemblent pas. Les causes qui concourent dans la génération suffiroient pour les varier. Tous les cerveaux n'ont donc pas une égale disposition à exécuter toutes sortes d'harmonies. Le plus ou le moins d'aptitude d'un cerveau à exécuter telle ou telle harmonie, dépend du plus ou du moins d'aptitude de ses fibres à se prêter à tel ou tel mouvement. Le plus ou le moins d'aptitude des fibres à se prêter à tel ou tel mouvement, dépend de la nature, des proportions & de l'arrangement de leurs élémens Le plus ou le moins d'aptitude d'un cerveau à exécuter telle ou telle harmonie, détermine le degré de plaisir que cette harmonie fait éprouver à l'ame. Le degré de plaisir que l'ame goûte dans telle ou telle harmonie, détermine le degré de son penchant pour cette harmonie & pour toutes les harmonies analogues. Le plaisir détermine l'activité.

M. Vos principes sur les plaisirs rélatifs ne seroient-ils pas appliquables aux méthodes d'instruction, & propres à faire juger du degré de beauté des productions de l'art & de celles du génie & de l'esprit?

D. Je ne saurois entrer ici dans des détails qui seroient fort compliqués: je vais me borner à un échantillon qui pourra mettre sur la voye. Le développement de l'ame est la suite de ses modifications variées; & ces modifications sont l'effet nécessaire du jeu des organes, & des circonstances qui le déterminent. Le nombre, la variété, l'espece des modifications déterminent le degré de la perfection de l'ame. Le langage, en multipliant les mouvemens & les combinaisons des mouvemens, en les assujettissant à un certain ordre, est ce qui perfectionne le plus l'activité de l'ame. Le grand art de la culture de l'esprit consiste donc à varier, le plus qu'il est possible, les mouvemens de l'organe intellectuel, & à établir entre ces mouvemens une gradation telle qu'ils se reproduisent mutuellement. Si nous savons tant de choses imparfaitement, si nous avons tant d'idées confuses, ce n'est pas toujours que les objets de ces idées ne soient pas assez à la portée de notre esprit; c'est pour l'ordinaire parce que ces objets ne nous ont pas été présentés dans un ordre convenable. On a excité presque tout d'un coup dans notre cerveau beaucoup de mouvemens très variés: on a remué bien des fibres; & de tout cela il n'a résulté que des liaisons imparfaites; les rapports n'ont été que peu sentis, quelquefois point du tout. Il ne falloit pas remuer tant de fibres à la fois; l'acti-

l'activité de l'ame en a été trop partagée. Il falloit exciter d'abord des mouvemens très simples: l'ame en auroit mieux saisi l'effet des mouvemens composés par leur liaison naturelle avec ceux-là.

M. Nous avons vu que la variété, le beau, font naître la surprise, excitent fortement l'attention, & réveillent à la fois un grand nombre de sentimens. Mais d'où vient que l'harmonie la plus agréable qui nous affecteroit toujours, nous déplairoit à la longue, & nous deviendroit même insupportable?

D. Satisfaire à cette question, c'est ébaucher les élémens de la théorie des plaisirs rélatifs. Notre existence est successive. Elle est composée d'une suite de situations qui différent plus ou moins les unes des autres. Nous comparons la situation antécédente à la situation subséquente. Le moment où cette comparaison nous affecte le plus, est celui où nous passons d'une de ces situations à l'autre. La raison en est, que la vivacité de nos sentimens est proportionnée à l'intensité des mouvemens qui les occasionnent. Or, quand ces deux situations ne nous affectent pas à la fois, le moment où nous passons de l'une à l'autre, est celui où la situation antécédente conserve le plus d'intensité. Il est par conséquent celui où la différence des deux situations nous affecte le plus. Si donc les deux situations sont agréables, elles renfer-

ment chacune des plaiſirs abſolus. Ces plaiſirs ont entr'eux des rapports d'où naiſſent les plaiſirs rélatifs. Les plaiſirs rélatifs ſont d'autant plus vifs que l'impreſſion des plaiſirs abſolus eſt plus forte. Cette impreſſion n'eſt jamais plus forte que dans l'inſtant du paſſage de l'une de ces ſituations à l'autre. Par une conſéquence du même principe, ſi la ſituation ſubſéquente eſt déſagréable, elle ne le paroîtra jamais plus que dans l'inſtant du paſſage. Son oppoſition avec la ſituation antécédente ſera alors auſſi frappante qu'elle pourra l'être.

M. Qu'arrive-t-il à l'ame, lorsqu'elle demeure fixée longtems dans la même ſituation?

D. L'impreſſion de la ſituation antécédente s'affoiblit de plus en plus. Bientôt l'ame n'eſt plus occupée que du ſentiment de la ſituation préſente: cette ſituation eſt très agréable: la ſenſibilité y eſt concentrée: l'ame lui donne toute ſon attention. Dès que l'impreſſion de la ſituation antécédente ne ſe fait plus ſentir à l'ame, la ſituation préſente doit perdre de ſon agrément: car elle perd celui qui eſt attaché à la comparaiſon que l'ame fait de cette ſituation avec la ſituation antécédente moins agréable. Il eſt vrai que l'ame peut ſe rappeller la ſituation antécédente: mais l'impreſſion qui ſe fait par le ſouvenir eſt ordinairement plus foible que celle que produit la préſence de l'objet. D'ailleurs, la vivacité du plaiſir attaché à la ſituation

tion préſente eſt très propre à rendre encore plus foible l'impreſſion qu'excite le ſouvenir.

M. Comment l'ame ſeroit-elle affectée, ſi la ſituation préſente n'avoit pas été prévue, & ſi à cette ſituation ſe trouve attaché le ſentiment du beau?

D. Le moment de la ſurpriſe ſera le moment le plus délicieux. C'eſt celui où l'activité ſe déploye avec le plus de célérité & de force. Mais ce moment eſt néceſſairement très court, & tous ceux qui lui ſuccédent lui ſont inférieurs en agrément. La ſituation actuelle ne fait donc plus éprouver à l'ame le même degré de plaiſir qu'elle lui avoit d'abord fait éprouver. L'action continuée de l'objet & la réaction de l'ame produiront encore une nouvelle dégradation dans le plaiſir, qui augmentera de plus en plus par la durée de l'ébranlement.

M. Il s'enſuit de là, ce me ſemble, que l'ame commencera à déſirer de changer de ſituation.

D. Sans contredit. Son attention s'appliquera au ſouvenir des ſituations par leſquelles elle a paſſé, & à l'idée des nouvelles ſituations qu'elle conçoit qu'elle pourroit revêtir. Elle ſe les peindra vivement; elle en jouira par l'imagination. Mais le ſentiment de la différence qui eſt entre cette ſorte de jouiſſance & la jouiſſance réelle, augmentera la vivacité du déſir. Le déſir ne pourra acquérir plus d'activité, que

la situation actuelle n'en devienne plus désagréable. Elle deviendra à la longue insupportable, surtout si l'ame sait qu'il n'est plus en son pouvoir de changer de situation. L'impossibilité absolue de satisfaire à un désir vif, est un état très pénible. L'ame se lassera enfin de désirer, & elle tombera dans une sorte d'inaction. Elle comparera cet état d'inaction à celui qu'elle éprouvoit lorsqu'elle déployoit ses facultés dans toute leur étendue; & cette comparaison donnera naissance à ce sentiment, presque douloureux, que nous exprimons par le terme d'*ennui.*

M. Tout ceci nous ramene à notre statue: sa sensibilité est concentrée dans la sensation de l'odeur de l'œillet, qui est celle des deux sensations qui lui plaît le plus. Elle savoure, pour ainsi dire, cette sensation: elle lui donne toute son attention. Comment pourra-t-elle être déterminée à désirer de changer de situation?

D. Je ne saurois décider sur la maniere. Je ne sçai si ce sera simplement par l'augmentation de mobilité que l'action trop longtemps continuée des corpuscules de l'oeillet produira dans les fibres; ou si ce sera par la fatigue qu'un exercice trop longtems soutenu fera éprouver à l'ame; ou enfin, si ce sera par le concours de ces deux causes: car la réaction de l'ame tend aussi à augmenter la mobilité des fibres. Quoiqu'il en soit, la statue desirera de changer de situation, & l'effet de ce desir sera le rappel de la

la ſenſation de l'odeur de roſe, & l'attention que l'ame donnera à cette ſenſation rappellée. Je n'ai donc qu'à prolonger la durée de la ſenſation qui plaît le plus à la ſtatue, & je la lui rendrai enfin déſagréable. On a vu tout ce qui doit s'enſuivre de l'état actuel de notre automate. J'évite les répétitions.

M. Continuez vos opérations ſur la ſtatue.

D. Pendant que ſon ame eſt dans cette ſorte d'inaction qui fait naître l'ennui, préſentons-lui la roſe. L'inſtant où cette fleur commence à affecter ſon odorat, eſt un inſtant de plaiſir très vif. Elle paſſe d'une ſenſation qui lui déplaît à une ſenſation agréable. Elle compare ces deux ſituations: & cette comparaiſon augmente la ſomme du plaiſir attachée à l'impreſſion de la roſe. Prolongeons autant la durée de cette impreſſion que nous avons prolongé celle de l'œillet; il en réſultera les mêmes effets. Les fibres qui ont été ébranlées par l'action de l'œillet, & par celle de l'ame, ont pû perdre de leur mobilité: le repos a pû les délaſſer aſſez pour leur faire reprendre en partie leur ton. Elles pourront donc encore faire éprouver à l'ame une ſenſation agréable lorsque l'œillet affectera de nouveau l'odorat. L'état où ſe trouveront alors les fibres appropriées à l'odeur de roſe, contribuera à relever l'agrément de la ſenſation attachée à l'impreſſion de l'œillet.

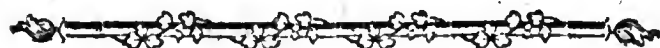
M. A quoi cette ſucceſſion alternative, & plus ou moins rapide, des deux ſenſations peut-elle conduire l'ame?

D. A lui faire goûter une ſorte de conſonance, qui réſulte des rapports primitifs qui lient les deux plaiſirs abſolus.

M. Expliquez-vous.

D. L'expérience nous a fait connoître les rapports qui ſont entre les tons, & d'où dérive l'harmonie. L'art s'eſt exercé ſur ces rapports, & la muſique eſt devenue une ſcience. L'art s'eſt auſſi exercé ſur les rapports qui lient les couleurs: il les a mêlangées d'ombre, & il a produit l'harmonie pittoreſque. Mais l'art n'a pas organiſé notre cerveau. Il n'a fait que découvrir l'ordre dans lequel ſes fibres demandoient à être ébranlées pour faire goûter à l'ame le plaiſir de l'harmonie. Si l'art eût travaillé ſur l'odorat, ſur le goût, ſur le toucher, comme il a travaillé ſur la vue & ſur l'ouie, il eût ſans doute étendu & perfectionné la théorie des plaiſirs rélatifs. Pourquoi, par exemple, n'y auroit-il point entre les différens ordres des fibres de l'odorat des rapports analogues à ceux qui ſont entre les différens ordres des fibres de l'oreille, ou entre les différens ordres des fibres de la vue? Pourquoi ne pourroit-on pas ébranler les fibres de l'odorat de maniere à faire éprouver à l'ame un nouveau genre d'harmonie? Je me crois donc fondé à ſuppoſer que la ſucceſ-

succeſſion alternative des deux ſenſations, dans des intervalles plus ou moins courts, peut faire goûter à l'ame de notre ſtatue une ſorte de conſonance analogue à celle de deux tons. Cette conſonance nous paroîtroit bien inſipide, parce que nous connoiſſons des accords compoſés. Mais, pour un être dont toute la connoiſſance eſt bornée à deux ſenſations, une pareille conſonance peut n'être point inſipide.



ENTRETIEN XIV.

Sur les paſſions en général.

LE MAITRE.

Vous avez attribué à la ſtatue un deſir vif de changer de ſituation. Ce deſir n'eſt-il pas une paſſion?

D. Aſſurément, car la *paſſion* n'eſt au fond qu'un déſir dont l'activité eſt extrême.

M. Connoit-on bien les paſſions?

D. On a écrit de gros volumes ſur elles; mais il paroit qu'on s'eſt plus attaché à en décrire les caractères & les effets, qu'à remonter à leur méchanique. On a dit en général que les paſſions ſont des mouvemens impétueux de l'ame; on les a comparées à des tempêtes, à des ouragans, &c. Ces métaphores ont un fondement dans

dans la Nature: elles expriment des effets qui ont une cause physique. C'étoit ce fondement, cette cause qu'il falloit chercher.

M. Comment s'y prendre dans cette recherche?

D. En analysant la volonté, la liberté, le désir, la surprise, j'ai posé les premiers principes de la méchanique des passions. Je ne puis m'engager dans leur théorie: je dois me borner à indiquer les principes généraux de leur méchanique. J'aurai rempli mon but, si je développe ces principes au point de les rendre propres à être heureusement appliqués aux cas particuliers.

M. Commencez l'exécution de cette tâche.

D. La passion a toujours un objet: on ne désire point ce que l'on ne connoit point. La passion a donc son principe dans la volonté: elle est une volonté qui s'applique fortement à son objet. La passion est réellement un mouvement de l'ame: elle est un désir très vif, & ce désir est une modification de la force motrice de l'ame; il est cette force entant qu'elle s'applique dans un certain degré à certaines fibres.

M. A quoi sert la connoissance de ce degré?

D. A différencier le penchant de la passion. Le *penchant* est un premier degré de mouvement: la passion est le mouvement dans toute son intensité. Et comme la sensibilité se proportionne au degré de mouvement des fibres, un

un mouvement dont l'intensité est extreme, attire à lui toute la sensibilité. Une passion violente fait taire toutes les affections qui ne sont pas elle.

M. Qu'y a-t-il à remarquer par rapport à l'objet de la passion?

D. Cet objet est plus ou moins composé: il affecte plus ou moins de sens: il tient à plus ou moins de fibres. Ces fibres sont plus ou moins mobiles: elles sont plus ou moins sensibles: elles sont le siege de sentimens plus ou moins vifs. Plus l'objet de la passion est composé, plus les fibres auxquelles il tient sont sensibles; plus il y a de sentimens & de sentimens vifs excités, & plus la passion est active. Il y a plus de forces en jeu, plus d'intensité dans les mouvemens, plus de quantité dans l'effet. Les fibres que l'objet de la passion met en jeu, peuvent être en si grand nombre, & si mobiles, que leur ébranlement intéresse toute la machine au point d'y causer du désordre.

M. Chaque passion a-t-elle son caractere?

D. Oui; & ce caractere est en raison de l'espece des fibres ébranlées & du degré de leur ébranlement. L'amour saisit fortement son objet. Il réagit puissamment sur les fibres qui en ont éprouvé l'impression, & sur toutes les fibres qui ont avec celles-là quelque liaison directe ou indirecte. Ces fibres sont, dans l'institution de la Nature, celles qui ont le plus de sensibi-

ſenſibilité. L'imagination ne peint jamais avec plus de force que lorſque ſon pinceau eſt animé par l'amour. L'attention ſe fixe toute entiere ſur cette peinture. Tous les autres mouvemens ſont ſuſpendus. Par ſa réaction elle augmente la vivacité, le feu des traits. Ce n'eſt plus une peinture: c'eſt l'objet lui-même. Il agit, il reſpire. La chaleur ſe répand dans les ſens: les eſprits y coulent avec rapidité. Le déſir s'allume; mais ce n'eſt qu'un déſir: l'ame jouit; mais ce n'eſt qu'en idée. Le plaiſir qu'elle goûte lui fait juger de celui qu'elle pourroit goûter: elle s'arrête ſur cette comparaiſon: ſon activité s'y déploye, & prête à l'objet de nouveaux charmes. Les fibres qui le repréſentent acquierent plus de ſenſibilité; elles ſollicitent l'ame plus fortement & plus fréquemment. L'émotion augmente: le déſordre croît: le déſir brûle de tous ſes feux: la paſſion eſt à ſon comble; elle ſe ſoumet toutes les facultés. Rapprochez ces effets de l'amour, de l'importance de ſa fin; & vous juſtifierez la Nature.

M. Décrivez quelque paſſion moins impétueuſe.

D. Telle eſt l'eſpérance. Plus réfléchie, elle peint avec des couleurs plus douces. Elle anime pourtant ſes peintures, & prend tous les caracteres de la paſſion, lorſque les biens qu'elle a pour objet ſont de nature à émouvoir puiſſamment la ſenſibilité. En réagiſſant ſur les fibres

fibres repréſentatrices de ces biens, l'ame s'en procure un avant-goût. Toutes les fibres du cerveau qui ſont à l'uniſſon des fibres ébranlées, correſpondent à leurs mouvemens, & les augmentent. L'attention, en ſe portant en même tems ſur les fondemens de l'eſpérance, prête par ſon action une nouvelle force aux motifs. L'eſpérance croit en raiſon de la vivacité de cette impreſſion. Déjà l'ame n'eſpere plus; elle poſſede.

M. A quoi tiennent nos ſentimens de différens genres?

D. A des fibres de différens genres. L'ébranlement des fibres par l'imagination reproduit les ſentimens qui leur ſont attachés. Le degré de l'ébranlement décide de la vivacité des ſentimens: l'eſpece de la fibre de l'eſpece du ſentiment.

M. Par où les objets nous plaiſent ou nous déplaiſent-ils?

D. Par le rapport ou l'oppoſition qu'ils ont avec notre bien-être. Un objet qui n'a fait ſur nous que des impreſſions déſagréables, nous déplaît en raiſon de l'eſpece & de l'intenſité de ces impreſſions. Quand donc nous penſons à cet objet, notre ame ébranle les fibres qu'il a ébranlées: elle reproduit ainſi le ſentiment déſagréable de cet objet. Mais ce ſentiment eſt lié à une multitude d'autres ſentimens de même genre que l'objet a excités, & qui ſont reproduits

produits avec ce ſentiment par la liaiſon des fibres.

M. La vivacité de toutes ces impreſſions ne peut-elle pas être augmentée?

D. L'attention produit cet effet par ſon activité. L'ame ſe retrouve, en quelque ſorte, dans l'état où l'objet l'avoit miſe par ſa préſence. Elle ne ſe borne pas même à reproduire ce qu'il a produit. La réflexion lui fait imaginer de nouvelles ſituations plus déſagréables encore, qu'elle conçoit que l'objet pourroit lui faire éprouver. Il lui devient donc odieux: il répugne à la volonté. Telle eſt, en général, la méchanique de la haine.

M. Développez celle des paſſions qui nous allarment & nous font redouter certains objets.

D. Des maux que l'ame a éprouvés, lui donnent l'idée d'un mal poſſible. Il devient probable, ſi l'ame connoît des cauſes qui peuvent le rendre actuel. Il devient prochain ſi ces cauſes lui paroiſſent ſur le point d'agir. L'idée d'un mal probable donne à l'ame l'idée du danger. Elle meſure la grandeur du danger par la grandeur du mal. Si l'ame ſe trouve expoſée à un danger éminent, ſurtout s'il eſt ſubit, ſon attention ſe portera avec impétuoſité ſur le mal dont elle eſt menacée, & ſur les cauſes qui lui paroiſſent prêtes à le lui faire éprouver. Il lui ſemblera l'éprouver déjà. La promptitude & la force avec leſquelles l'activité ſe déployera

ſur

ſur les fibres repréſentatrices de ces choſes, rendront plus effrayante la peinture que l'imagination en offrira à l'ame. La liaiſon des fibres ébranlées avec certains *plexus*, ou certains nœuds des nerfs, y excitera une ſorte de commotion qui ſe communiquera à toute la machine. Les eſprits reflueront de toutes parts vers les parties qui ſeront le plus en mouvement. Des muſcles en ſeront appauvris: la circulation en ſera troublée. De là la crainte, la frayeur & leurs divers effets.

M. Avez-vous d'autres exemples à produire?

D. Je me borne à ceux qui viennent d'être indiqués: ils ſuffiront pour faire ſaiſir mes principes ſur la méchanique des paſſions. Mais j'ajouterai quelques mots ſur ces *plexus*, ou nœuds des nerfs, auxquels je viens de toucher en paſſant. Il y a de ces *plexus* dans différentes régions des corps. Et comme il y a plus de ſentiment là où il y a plus de nerfs raſſemblés, le ſentiment eſt très vif dans ces *plexus*. Leur communication avec le cerveau établit entr'eux & lui une réciprocité d'action. Différens nerfs ſe rencontrent dans un point commun. Ils y forment un nœud. Les Anatomiſtes nomment ce nœud un *ganglion*. Le ſentiment eſt auſſi très vif dans ces *ganglions*. Ils ſont des eſpeces de petits cerveaux. Il n'eſt perſonne qui n'ait éprouvé dans de grands mou-

vemens de l'ame une forte de preſſion, ou de commotion, dans la région de l'eſtomac. Les ganglions qui occupent cette région, ſont le ſiege de ce ſentiment. Leur jeu répond à celui de la paſſion. Ils ſont liés avec le cerveau, qui en eſt alors le moteur, & qu'ils meuvent à leur tour.

M. Quels ſont donc les êtres ſuſceptibles de paſſions?

D. Tous ceux qui peuvent avoir des déſirs vifs. Ainſi les enfans & les animaux ont des paſſions. Mais ces paſſions ſont purement phyſiques, parce qu'elles ont pour principes des idées purement ſenſibles. La volonté eſt ſubordonnée à la ſenſibilité; l'activité l'eſt à la volonté. Chez les enfans & chez les animaux, la ſphere des paſſions eſt celle des ſenſations; la ſphere des ſenſations, celle des paſſions.

M. Quelle différence y a-t-il à cet égard dans un être qui réfléchit?

D. La ſphere des paſſions a plus d'étendue; leurs effets ſont plus diverſifiés. Les paſſions n'y ſont pas ſimplement excitées par des ſenſations; elles le ſont encore par des notions. Une ſenſation réveille une multitude de notions. Toutes ces forces ſe déployent presque en même tems: l'ame éprouve à la fois une foule de ſentimens, qu'elle ne démêle point, mais qui concourent à rendre ſes mouvemens plus prompts, plus impétueux. La réflexion multiplie

tiplie, presqu'à l'infini, les mouvemens du cerveau & leurs combinaiſons. De là de nouvelles claſſes de paſſions, & de nouveaux degrés de paſſions phyſiques.

M. Comment chaſſe-t-on une paſſion?

D. Par une autre paſſion. Lorsqu'un grand mouvement affecte la ſenſibilité, il faut un autre mouvement auſſi grand pour y cauſer du partage. Si le nouveau mouvement l'emporte en intenſité ſur le premier, la nouvelle paſſion devient la paſſion dominante. Mais on comprend que cela ne peut avoir lieu, qu'autant que les deux paſſions n'ayent pas des côtés communs. Si elles en avoient, ce nouveau mouvement, loin d'affoiblir l'impreſſion du premier, pourroit l'entretenir, & même l'augmenter. Les fibres qui ſeroient le ſiege de ces paſſions, auroient entr'elles des rapports en vertu desquels elles s'ébranleroient réciproquement.

M. Comment la paſſion s'affoiblit-elle?

D. Par la jouiſſance. La jouiſſance eſt le terme du deſir. L'ame ne conçoit, n'imagine rien au delà de ce que la jouiſſance lui fait éprouver. L'activité du déſir eſt en raiſon des plaiſirs que l'ame ſe repréſente, & de la vivacité avec laquelle elle ſe les repréſente. Tant qu'elle n'a pas joui, elle voit au delà de ce qu'elle éprouve; & cela même eſt ce qui excite le déſir.

M. Si la paſſion ne s'affoiblit pas, que devient-elle?

 D. Elle

D. Elle s'use. Les fibres, trop longtems & trop fortement ébranlées, perdent enfin l'aptitude à transmettre à l'ame le plaisir, dans le degré qu'excite l'activité. Il faut un tems aux fibres pour leur faire recouvrer cette aptitude; & ce tems est proportionné au degré de leur altération.

M. Quelle est la source commune des passions?

D. Elles ne sont toutes que des modifications de l'amour propre. Tout être qui sent, veut sentir agréablement. Cette volonté générale constitue l'amour propre, ou l'amour que tout être sentant a pour lui-même.

M. L'amour propre differe-t-il de l'amour du bonheur & de celui de la perfection?

D. Il n'en differe point. Si l'être sentant veut essentiellement le plaisir, qui est un état passager, l'être pensant veut essentiellement le bonheur qui est un état permanent. De même, tout être pensant qui a des idées de la perfection, veut l'espece de perfection où il met son bonheur.

M. D'où naît la bienveillance?

D. Si un être pensant met sa perfection à faire du bien à ses semblables, l'amour-propre & la bienveillance coïncideront dans cet être. La bienveillance est donc cet amour propre élevé qui se plaît à faire des heureux. S'il est si élevé qu'il porte l'homme à se sacrifier pour ses sem-

ſemblables, ce ſera encore pour lui-même qu'il ſe ſacrifiera.

M. Qu'eſt-ce que la compaſſion?

D. Ce n'eſt pas la bienveillance, mais elle peut y conduire. La bienveillance eſt réflêchie; la compaſſion eſt phyſique: elle a ſon principe dans le jeu de la machine. Elle conſiſte dans cette impreſſion douloureuſe que nous éprouvons à la vue des maux d'autrui. Nous nous rappellons ce que nous avons nous-mêmes ſouffert. Ce ſouvenir eſt un ſentiment pénible. La vivacité de ce ſentiment fait la vivacité de la compaſſion. Elle nous excite à ſoulager les autres, pour nous ſoulager nous-mêmes.

M. Cela confirme que les paſſions ſont l'amour propre, appliqué, dans un certain degré, à tel ou tel objet.

D. En effet l'amour propre eſt l'unique moteur des êtres ſentans & des êtres intelligens. La ſenſibilité l'excite; l'entendement l'éclaire; le tempérament & les circonſtances le modifient; les loix le dirigent; l'éducation le perfectionne, l'annoblit.

M. Notre ſtatue a-t-elle un amour propre?

D. En doutez-vous? Le plaiſir meut ſon ame, comme il meut tous les êtres ſentans. Elle veut la ſenſation qui lui plaît le plus: elle aime cette ſenſation, & cette ſenſation eſt elle-même.

M. Mais quelle eſt l'étendue de cet amour propre?

D. Il eſt reſſerré dans les bornes étroites de deux ſenſations, & des divers degrés de ces ſenſations. La volonté ne peut choiſir que l'une ou l'autre de ces ſenſations, & tel ou tel degré de chacune.

M. A laquelle de ces ſenſations la ſtatue donne-t-elle ſon attention?

D. A celle qui lui plaît le plus. Par la force motrice dont ſon ame eſt douée, elle augmente la vivacité de cette ſituation, en réagiſſant ſur les fibres qui en ſont le ſiege. Elle goûte ainſi la plénitude du plaiſir attaché à ce mouvement. Dans cette ſituation la ſtatue n'a point de déſir; elle jouit. Son attention ſe borne à rendre cette jouiſſance plus agréable, à la ſavourer.

M. Et quand la ſenſation ceſſe de lui plaire?

D. Alors la ſtatue ceſſe auſſi de lui donner ſon attention. Elle eſt donc moins à cette ſenſation. L'impreſſion qu'elle fait ſur l'ame en devient moins vive. Le mouvement des fibres appropriées à l'autre ſenſation peut commencer à ſe faire ſentir à l'ame. Ces fibres ſont liées à celles ſur leſquelles l'objet agit; elles en ſont ébranlées. Mais, tandis que l'ame étoit toute entiere à la ſenſation dominante, le ſouvenir de l'autre ſenſation, incomparablement plus foible, ou plutôt moins actif, ne pouvoit l'affecter ſenſiblement.

M. Vous

M. Vous avez dit ci-dessus, que lorsque la statue désire de changer de situation, l'effet de ce désir est le rappel de l'autre sensation, & l'attention que l'ame donne à cette sensation rappellée. Entendez-vous par là que l'ame rappelle ses idées; & tenez-vous la chose pour certaine?

D. C'est l'opinion commune; mais cette opinion est-elle vraye? L'objet est important: il mérite que je l'approfondisse. La production de nos idées, de quelque genre qu'elles soyent, tire son origine des mouvemens imprimés par les objets aux fibres qui sont appropriées à ces idées. Une idée reproduite, ou rappellée, ne differe point, pour l'essentiel, de cette même idée excitée par l'objet. La reproduction de l'idée suppose donc la reproduction du mouvement dans les fibres appropriées à cette idée. Si donc l'ame rappelle ses idées, c'est en vertu de cette force motrice dont j'ai supposé qu'elle étoit douée. En se déployant sur les fibres qui ont été mues par les objets, son activité y excite des mouvemens semblables à ceux que les objets y excitoient par leur présence.

M. Mais cette activité de l'ame n'est-elle pas, en soi, un simple pouvoir d'agir, que la volonté réduit en acte?

D. Je crois l'avoir prouvé. Pour que la volonté détermine l'exercice de l'activité, ou de la liberté, il faut qu'elle ait un objet, un

motif qui la détermine elle-même. Ce motif ne peut être qu'une idée sensible, ou réfléchie; présente à la sensibilité, ou à l'entendement. Je suppose à présent que, tandis que l'ame de notre statue est affectée de l'odeur d'œillet, la sensation de l'odeur de rose ait totalement disparu. Je demande comment l'on conçoit que l'ame pourra rappeller cette sensation?

M. Elle ne sauroit opérer ce rappel, qu'en ébranlant par sa force motrice les fibres appropriées à l'odeur de rose.

D. Mais cet exercice de la force motrice est un effet qui a sa cause dans la volonté. Comment l'ame pourra-t-elle vouloir une chose dont elle n'a pas l'idée? Une idée qui a disparu ne peut être un motif pour la volonté. Une idée présente ne peut être non plus un motif pour en rappeller une autre. Chaque idée a son caractere propre: elle est ce qu'elle est. Quand donc l'ame est affectée d'une seule idée, elle ne peut voir dans cette idée que ce qui y est. Mais l'ame peut avoir plusieurs idées présentes à la fois, & donner son attention à celles qui lui plaisent le plus.

M. Mais ne pourroit-on pas dire qu'à l'occasion d'une idée dont l'ame est affectée, elle meut au hazard différens ordres de fibres; ou qu'en ne voulant mouvoir qu'un paquet de fibres, sa force motrice s'applique à plusieurs?

D. Cela

D. Cela ne s'accorderoit, ni avec les principes de cette matiere, ni avec l'expérience. Je dis d'abord, avec les principes de cette matiere: la force motrice étant de sa nature indéterminée, toutes ses déterminations doivent avoir une cause extérieure à cette force. Cette cause est la volonté. La volonté reçoit à son tour les déterminations de la sensibilité: celle-ci reçoit les siennes de l'action des sens; les sens reçoivent les leurs de l'action des objets. Puis donc que la force motrice, ou ce qui est la même chose, la liberté est subordonnée à la volonté, il faut chercher dans la volonté la raison de chaque acte de la liberté.

M. Comment procédez-vous dans cette recherche?

D. Quand l'ame ne veut mouvoir que le faisceau de fibres, A, & que l'on suppose qu'elle meut en même tems B, C, D, ce sont trois effets dont il faut assigner une raison. Cette raison ne peut être dans la volonté, puisqu'elle n'a pour objet que l'idée attachée au faisceau A. Elle ne peut être dans la liberté, puisque la liberté est de soi indéterminée. Elle ne peut donc être que dans la liaison physique qu'ont entr'eux les faisceaux A, B, C, D, comme je le montrerai bientôt.

M. Montrez à présent en quoi la supposition dont il s'agit, seroit contraire à l'expérience.

 D. Nous

D. Nous ne savons point comment l'ame meut, au gré de sa volonté, tel ou tel faisceau de fibres; mais nous savons certainement que tel ou tel faisceau de fibres est mû au gré de la volonté. La main n'est pas mue, lorsque l'ame veut mouvoir le pied. Si l'on admet donc que l'ame déploye son activité sur les fibres des sens, ne faudra-t-il pas aussi admettre qu'il y a, entre les mouvemens de ces fibres & la volonté, le même accord qu'il y a entre les mouvemens des membres & cette même volonté? Si lorsque l'ame veut donner son attention à une idée, la force motrice n'obéissoit pas à la volonté, comment l'ame goûteroit-elle le plaisir attaché à la contemplation des idées?

M. Cependant c'est un fait, qu'à l'occasion d'une idée nous nous en rappellons plusieurs. Tous les jours il arrive que nous cherchons dans notre mémoire une idée que nous savons y être, & que nous parvenons enfin à rappeller. Cela ne prouve-t-il pas que l'ame a le pouvoir de rappeller les idées.

D. Il se présente ici deux cas à examiner; celui où une idée nous en rappelle plusieurs, & celui où, à l'occasion d'une idée, nous en cherchons une autre.

M. Examinons les séparément, & voyons d'abord ce qui concerne le premier.

D. Il a déjà été remarqué que le cerveau se modele en quelque sorte sur les objets. Leur

action

action imprime à ses fibres des déterminations qu'elles conservent. Lorsque différens mouvemens ont été excités ensemble, ou successivement, si l'un de ces mouvemens est reproduit, les autres le seront en même tems, ou successivement. L'ame acquiesce à ces reproductions, parce qu'elles rendent fidélement ce qu'elle a éprouvé: cet acquiescement de la volonté persuade à l'ame qu'elles sont son ouvrage. Ainsi, lorsque l'ame est acheminée à penser à une perspective agréable dont elle a joui bien des fois, tous les objets qui composent cette perspective, se représentent dans l'instant à l'imagination. Souvent il suffit pour opérer cette représentation, que l'image d'un seul de ces objets soit retracée: l'image de tous les autres objets se retrace au même instant. Ils s'offriront à l'ame dans le même ordre, avec les mêmes formes, les mêmes proportions, les mêmes couleurs, &c. que dans la Nature. La célérité prodigieuse avec laquelle ce tableau sera exécuté, sa fidélité, le plaisir attaché à sa contemplation, son rapport avec l'idée qui l'aura précédé, pourront tromper l'ame, & lui persuader qu'elle a rappellé ces images par un acte de sa volonté. Parce qu'elle est comme elle veut-être, elle croit qu'elle a voulu être comme elle est.

M. Il semble pourtant qu'une chose pourroit la désabuser; c'est qu'elle n'est pas toujours

maî-

maîtresse de reproduire précisément l'idée à laquelle elle est acheminée à penser. D'autres idées se reproduisent avec celles-là, & troublent même l'attention.

D. Cela prouve bien en effet que la reproduction de ces idées n'est pas due à la volonté, mais qu'elle vient du jeu de la machine, ou de la liaison physique que toutes ces idées ont entr'elles. La peine que nous avons, en méditant, à écarter certaines idées, démontre aussi qu'elles ne sont pas de la création de notre volonté. Ces idées sont reproduites par celles qui nous occupent. Combien d'idées désagréables qui reviennent malgré nous! Combien de fois ne nous arrive-t-il pas machinalement de prononcer un mot pour un autre!

M. Si quelcun, pour se prouver à lui-même qu'il a le pouvoir de rappeller quelles idées il veut, & cela sans aucun rapport apparent qui les lie, alléguoit ces tirades de mots extraordinaires, & d'idées désassorties, dont on fait des jeux d'esprit, & quelquefois des chansons, sous le nom d'*Amphigouris*, le rappel des idées attachées à ces mots seroit-il une preuve de la vérité de son opinion?

D. Non: cela ne prouve autre chose sinon que, dans cette situation de l'esprit, le cerveau est monté pour reproduire des idées bizarres, & que les idées dont on vient de parler, sont au nombre de ces idées bizarres. La coûtume les

les a liées ensemble, par leur bizarrerie même. Les fibres auxquelles elles tiennent, sont dans l'habitude de s'ébranler réciproquement. Elles sont ébranlées elles-mêmes par l'idée qui occupe l'esprit. Ainsi, ces idées qui ne paroissent avoir entr'elles aucun rapport, sont enchaînées les unes aux autres par des nœuds physiques. L'esprit est occupé de l'idée de rappeller des idées bizarres, sans suite, sans liaison; cette idée en réveille de telles; la volonté est satisfaite, & s'approprie le rappel de ces idées:

M. Qu'est-ce qui se passe dans un cerveau qui a un grand nombre d'idées?

D. Les mouvemens y sont presque perpétuels. Une de ses fibres vient elle à être ébranlée? Beaucoup d'autres correspondent aussitôt à ce mouvement. Une idée dominante en réveil- un grand nombre d'autres, dont quelques unes deviennent dominantes à leur tour. Par cette méchanique l'ame n'est presque jamais sans quelque idée qui l'affecte. Elle a la conscience de tous les mouvemens qui s'opérent dans l'organe du sentiment & de la pensée. Elle est en quelque sorte la spectatrice, mais une spectatrice qui n'est jamais indifférente au spectacle.

M. Donnez quelque exemple qui mette la chose dans un plus grand jour.

D. Par l'effet d'un mouvement excité dans mon cerveau, l'idée de GENEVE s'offre à mon esprit. Aussitôt ses tours, ses édifices; sa

riche

riche ſituation, ſon beau lac; ce fleuve majeſtueux qui la traverſe; ſes campagnes riantes où l'Art embellit la Nature; la ſageſſe de ſes inſtitutions; la pureté de ſa Religion; les mœurs douces de ſes habitans, l'eſprit philoſophique de pluſieurs; les précieux avantages dont jouiſſent ſes citoyens; l'éducation que j'y ai reçue; les parens & les amis vertueux & éclairés que j'y poſſede; auſſitôt, dis-je, toutes ces idées & mille autres ſe retracent dans mon cerveau, les unes à la fois, les autres ſucceſſivement. Mon eſprit & mon cœur contemplent ce Tableau: ils s'arrêtent avec complaiſance ſur la liberté placée au centre. Liberté! qu'il eſt doux de te nommer, quand on te poſſede! J'éprouve un ſaiſiſſement qui excite au dedans de moi l'amour de cette patrie pour laquelle je voudrois mourir. (*) Toutes ces idées, tous ces ſentimens, tiennent à différens faiſceaux de fibres, dont les mouvemens ont été enchainés les uns aux autres par les circonſtances & par l'éducation. Ces faiſceaux vont rayonner à un point commun; & ce point eſt le faiſceau des fibres auxquelles eſt attaché le mot de *Geneve*. Ma volonté approuve les effets de ce jeu, parce qu'il la replace dans la ſituation qui

(*) Le fond de cette gracieuſe peinture s'eſt bien rembruni depuis: le tableau de 1768 ne reſſembloit gueres à celui de 1760. Quelques rayons ont percé. Puiſſent toutes ces ombres fâcheuſes diſparoître bientôt & pleinement!

qui lui plaît le plus. Comment ne se l'approprieroit-elle point? Elle voit ce qu'elle aime: son cerveau la sert, comme elle se serviroit elle-même.

M. Les choses se passent-elles ainsi dans la méditation, dans la composition, dans le discours?

D. On n'en sauroit douter. Les mouvemens se reproduisent les uns les autres, dans le rapport à l'analogie des choses, & à l'ordre dans lequel elles ont agi sur le cerveau. Si, par exemple, je médite sur l'ame, les fibres auxquelles tiennent les mots représentatifs de ses facultés, se mettront les premieres en mouvement. Le mouvement partira du faisceau auquel est attaché le mot *ame;* il se communiquera d'abord au faisceau auquel répond le mot *entendement*, parce que cette faculté est celle que j'ai toujours considérée la premiere; il passera au faisceau *volonté;* mais je laisse à ceux qui voudront s'en donner la peine, ou plutôt en prendre le plaisir, à étendre ceci & à faire l'application de ces principes à d'autres cas. Je les prie seulement de se souvenir que l'ordre des mouvemens doit varier dans différens cerveaux, & même dans chaque cerveau particulier, suivant les causes qui déterminent l'exercice de son activité.

M. Passons au second cas que vous vous êtes proposé d'examiner, celui où, à l'occasion

casion d'une idée, nous en cherchons une autre.

D. C'est le cas où la volonté paroit le plus devoir se déployer. Occupé d'une idée, je cherche un mot; j'en tiens la premiere lettre: j'en rappelle la derniere syllabe: enfin, je rappelle tout le mot. Néanmoins je ne vois pas comment l'on pourroit rendre raison du rappel de ce mot, dans l'opinion commune qu'il est dû à la volonté. J'admets que mon ame donne son attention à l'idée qui l'occupe. J'admets encore qu'elle la donne à la premiere lettre du mot. Mais j'avoue que je ne comprends point comment la volonté agiroit sur la derniere syllabe, & sur le reste du mot dont elle n'a pas encore l'idée.

M. Comment parvient-on donc à rappeller ce mot?

D. Voici mes principes sur cette sorte de rappel. Le mot est un composé de caracteres. Il agit donc sur l'imagination par la vue & par l'ouie. Un faisceau de fibres de mon nerf optique a été ébranlé par ce mot. Cet ébranlement s'est communiqué aux fibres correspondantes de l'organe de ma pensée. Il leur a imprimé une détermination qu'elles ont conservée. Il en a été de même de mon oreille lorsque ce mot l'a affectée. Je puis donc me rappeller ce mot, ou par l'impression qu'il a faite sur mon œil, ou par celle qu'il a faite sur mon oreille,

ou

ou par toutes les deux enſemble. Les fibres de la vue & celles de l'ouie communiquent les unes avec les autres, puiſqu'il eſt certain que la vue d'un mot me rappelle ſa prononciation, & que ſa prononciation me rappelle la figure & l'arrangement des lettres dont il eſt compoſé.

M. Qu'eſt-ce qui déterminera par quelles fibres s'opérera le rappel du mot?

D. Ce ſera la circonſtance particuliere où ſe trouvera alors mon cerveau. Je ſuppoſe que l'idée qui m'occupe ſoit celle qui eſt repréſentée par le mot *aveugle*, & que cette idée me donne lieu de chercher le mot SAUNDERSON. Elle en réveille la premiere lettre S; enſuite la terminaiſon ON. Maintenant je raiſonne ainſi. Le faiſceau de fibres auxquelles eſt attaché le mot *aveugle*, a été lié autrefois dans mon cerveau avec le faiſceau auquel eſt attaché le mot *Saunderſon;* mais, comme depuis longtems je n'ai pas eu occaſion de voir ou de prononcer ce mot, la liaiſon qui s'étoit formée entre les deux faiſceaux s'eſt affoiblie. Le faiſceau auquel tient le mot *aveugle* ne communique pas, ſur le champ, ſon mouvement à toutes les fibres du faiſceau auquel tient le mot *Saunderſon;* ou s'il les ébranle toutes, il ne les ébranle pas toutes aſſez fortement pour que ce mot ſe repréſente en entier à mon eſprit. La lettre initiale d'un mot étant ordinairement celle à laquelle nous donnons le plus d'attention, eſt auſſi celle

dont la fibre, ou les fibres correfpondantes, confervent le plus de difpofition à fe mouvoir. La fibre à laquelle tient la lettre S eft donc celle qui eft le plus fortement ébranlée par le faifceau du mot *aveugle*. Par la même raifon, les fibres auxquelles tient la terminaifon ON fe meuvent enfuite; car la terminaifon d'un mot eft, avec la lettre initiale, ce qui le détermine le plus. Le mouvement une fois transmis, dans un certain degré, aux fibres S, O, N, paffe enfin aux fibres U, N, D, &c. & tout le mot eft rappellé. L'attention que je donne aux lettres S, O, N, augmente le mouvement de leurs fibres, & peut, par conféquent, contribuer à reproduire le mouvement dans les autres fibres du faifceau.

M. Mais d'où venoit ce fentiment confus du mot, que j'éprouvois avant qu'il eût été rappellé?

D. Du mouvement très foible que le faifceau du mot *aveugle* imprimoit au faifceau du mot *Saunderfon*. Il feroit fuperflu d'entrer dans un plus grand détail. On voit affez par quelle méchanique nous parvenons à rappeller une idée, à l'occafion d'une autre idée qui nous eft préfente. C'eft conformément à ces principes qu'il faut expliquer tous les endroits où il a été parlé du rappel des idées, comme s'il étoit dû à l'activité de l'ame.

M. Quand

M. Quand un motif détermine l'âme à agir, cela se fait-il précisément comme quand un corps détermine un autre corps à se mouvoir?

D. Non, mais l'effet est également déterminé & certain dans l'un & l'autre cas. Comme un corps resteroit éternellement dans son état de repos, si un autre corps ne venoit l'en tirer par son impulsion; de même aussi l'ame resteroit éternellement dans son état d'inaction, si l'action des objets sur les sens ne la retiroit de cet état.

M. Quand est-ce que l'ame continue une action?

D. Tant qu'elle lui plaît: le plaisir est le motif qui l'y détermine. La cessation du plaisir est le motif qui la détermine à faire cesser l'action.

M. Qu'est-ce qui se passe en nous, quand le désir de prouver notre liberté, nous porte à une action qui paroît indifférente?

D. Ce n'est pas le plaisir que cette action renferme en elle-même, qui est alors le motif déterminant: c'est le désir de prouver que nous sommes libres.



ENTRETIEN XV.

Nouvelles Considérations sur les facultés de l'ame.

LE MAITRE.

Après avoir exposé votre sentiment sur le rappel des idées, à quelle doctrine passez-vous?

D. J'examine une question importante qui en découle naturellement. A quoi se réduit l'exercice de l'activité dans notre ame? Dans quel sens peut-on dire que notre ame est active?

M. Parlez-vous de cette activité par laquelle quelques Philosophes conçoivent que l'ame forme ses sensations?

D. Non: je ne parle que de cette activité que nous supposons que l'ame exerce hors d'elle, ou sur ses organes. Il est incontestable que nous avons une volonté & que nous exerçons cette volonté.

M. Qu'est-ce qu'*avoir une volonté* & qu'*exercer sa volonté?*

D. Avoir une volonté, c'est préférer un objet à un autre objet, une situation à une autre situation. L'objet agit sur nos sens, & par nos sens

ſens ſur notre ame. Il modifie ſa ſenſibilité, & cette modification reçoit le nom de ſenſation. Ainſi la ſenſibilité peut être modifiée d'autant de manieres différentes qu'il y a de différens ordres de fibres dans chaque ſens. Une ſenſation n'étant donc que l'ame elle-même modifiée, la modification eſt inſéparable de la conſcience de cette modification. Voilà, en général, ce qui appartient à la ſenſibilité. Mais ce qui ne lui appartient point, c'eſt la préférence que l'ame donne à un objet ſur un autre objet.

M. D'où vient donc cette préférence?

D. Préférer un objet, n'eſt pas ſimplement ſentir, appercevoir cet objet, c'eſt ſe déterminer, c'eſt agir en conſéquence de cette perception. Un être qui ne ſeroit doué que de la ſeule ſenſibilité, auroit toutes nos ſenſations; il les diſtingueroit, comme nous, les unes des autres: il auroit de l'imagination, de la mémoire, de la réminiſcence. Mais il ſeroit parfaitement indifférent pour quelque degré de ſenſation que ce fût. Car avoir du plaiſir, ou de la douleur, n'emporte point en ſoi la capacité de rechercher l'un, & de fuir l'autre. Rechercher & fuir, ne ſont pas des ſentimens, ce ſont des actions. L'amour & la haine ne ſont pas de ſimples perceptions. Voir un objet, n'eſt pas le deſirer. Donner ſon attention à un objet, n'eſt pas ſimplement en recevoir l'impreſſion. L'impreſſion qu'un objet fait ſur nos ſens eſt le

résultat de son activité combinée avec celle des fibres sur lesquelles il agit. Entre plusieurs objets qui different en activité, celui dont l'activité est la plus grande, n'entraîne pas nécessairement notre attention: nous pouvons la donner à celui dont l'activité est la plus foible. Or l'attention peut rendre vive une perception foible: l'attention n'est donc pas une modification de la sensibilité; puisque la sensibilité est exactement subordonnée au jeu des fibres, le jeu des fibres à l'impression des objets. La loi de la sensibilité est donc celle de l'intensité des impressions. Plus l'impression d'un objet est forte, plus la sensation qu'il excite est vive. L'attention choque cette loi; d'un côté elle augmente l'intensité des mouvemens imprimés à certaines fibres par un objet; de l'autre, elle diminue celle des mouvemens imprimés à d'autres fibres par d'autres objets.

M. Il est donc en nous une autre faculté différente de la sensibilité; mais qui est subordonnée à la sensibilité, & que celle-ci déploye.

D. Oui, & cette faculté est la volonté. Ainsi l'essence de la volonté consiste dans le pouvoir d'agir, de se déterminer, de choisir: toutes ces expressions sont synonymes. Tant que ce pouvoir n'est point réduit en acte, il n'est qu'un simple pouvoir. La volonté en général est la capacité de vouloir, & non une volonté particuliere. L'exercice de la volonté est cette vo-

lonté

lonté particuliere. J'exerce ma volonté toutes les fois que j'ai une volonté. J'ai une volonté toutes les fois que je me détermine, que je préfere un objet à un autre objet. L'acte qui suit cette détermination de ma volonté, qui en est l'effet, la conséquence, est un acte libre : il est l'exécution de ma volonté particuliere.

M. Il y a donc deux choses à considérer dans la volonté : l'exercice de la volonté, & son exécution ?

D. Ces deux choses ne doivent point être confondues, & elles l'ont été. Un exemple éclaircira ma pensée. Un homme veut mouvoir son bras, & ce bras ne peut se mouvoir. Cet homme exerce sa volonté, car il a la volonté particuliere de mouvoir son bras : mais cette volonté ne s'exécute pas, le bras n'est point mû.

M. En quoi consiste donc l'exercice de la volonté dans le cas que vous supposez ?

D. Ceci mérite une grande attention. L'objet de la volonté particuliere de cet homme est d'imprimer un mouvement à son bras. Si cet homme n'eût jamais senti son bras se mouvoir, il est clair qu'il ne pourroit avoir la volonté de le mouvoir. La volonté ne précede pas le sentiment. On ne peut vouloir qu'en conséquence de ce que l'on sent, ou de ce que l'on a senti. Cet homme a donc présente à l'esprit l'idée de mouvoir son bras. Il compare cet état de mouvement dont il a l'idée à l'état

d'inaction qu'il éprouve. Il préfere l'un à l'autre: il se détermine à mouvoir plutôt qu'à ne pas mouvoir.

M. Qu'est-ce que cette détermination de la volonté?

D. C'est l'application de la volonté à l'idée de mouvoir le bras. Mais cette idée tient à des fibres ébranlées: c'est par l'ébranlement de ces fibres que l'idée de mouvoir le bras est actuellement présente à l'esprit. Quand donc je dis que la volonté s'applique à cette idée de mouvoir le bras, je veux dire, qu'elle s'applique aux fibres appropriées à cette idée. Mais la volonté n'est pas la sensibilité: une volition n'est pas une sensation. La volonté est active; elle est une force qui s'applique à telle ou telle sensation, à telle ou telle idée. La volonté ne peut donc s'appliquer à l'idée de mouvoir le bras, qu'elle n'augmente le mouvement des fibres appropriées à cette idée. Elle ne peut angmenter le mouvement de ces fibres qu'elle ne rende l'idée plus vive. L'augmentation de mouvement que la volonté produit dans ces fibres, constitue le désir de mouvoir le bras. Si rien ne s'opposoit au mouvement du bras, s'il étoit dans son état naturel, l'effet de ce désir seroit le mouvement de ce bras. Ce mouvement seroit l'exécution de la volonté particuliere de mouvoir ce bras. Ainsi, dans le cas que j'analyse, la volonté est parfaite, & la liberté ne l'est pas.

M. Je

M. Je suis surpris que vous ne disiez pas qu'il n'y a point du tout de liberté.

D. Cela m'oblige à développer ma pensée pour lever toute équivoque. L'acte par lequel la volonté s'applique à l'idée de mouvoir le bras, l'augmentation de mouvement qu'elle produit dans les fibres appropriées à cette idée, est un acte libre; car j'entends par la liberté, cette activité que l'ame déploye à son gré sur ses organes. Il n'importe que l'exercice de cette activité soit borné à ne mouvoir que quelques fibres des sens, ou qu'il s'étende à mouvoir les membres. Ce qui est ici essentiel, c'est qu'il y ait une action, & que cette action soit volontaire. La volonté est toujours libre, c'est à dire, que lorsqu'elle s'exerce, c'est par sa propre force, sans contrainte, de plein gré. Les Métaphysiciens ont rendu cela par le terme de *spontanéité*. Mais, pour ne pas confondre des choses qui doivent être distinguées, je restraindrai le mot de liberté à signifier cette volonté par laquelle nous supposons que l'ame exécute ses volontés. Suivant cette définition, l'homme dont je parle n'a point la liberté de mouvoir son bras. Car, quoique l'activité de son ame se déploye, au gré de la volonté, sur les fibres appropriées à l'idée de mouvoir le bras; l'objet direct de la volonté n'est point alors de rendre cette idée plus vive; ce qui supposeroit que l'ame ne veut simplement que lui donner son attention. L'ob-

jet direct de la volonté eſt alors d'imprimer un mouvement au bras : ce mouvement ne s'opere pas : la volonté ne s'exécute pas il n'y a donc point ici de liberté.

M. Cela peut-il mener à quelques conſéquences?

D. Voici les principales.

1. La liberté peut être contrainte ; la volonté ne peut jamais l'être. On peut empêcher un homme de mouvoir ſon bras ; mais l'on ne peut l'empêcher de vouloir le mouvoir ; parce qu'on ne peut empêcher ſa volonté de ſe déployer à ſon gré ſur les différentes fibres du cerveau.

2. Il eſt de même très évident que la volonté a plus d'étendue que la liberté. La volonté peut s'appliquer à toutes les idées & à toutes les combinaiſons d'idées que le cerveau lui offre. Or, parmi ces combinaiſons d'idées, il en eſt qui engendrent des déſirs que la liberté ne peut ſatisfaire.

3 On eſt donc libre toutes les fois que l'on fait ce que l'on veut. Il eſt indifférent que l'objet de la volonté ſoit une action très ſimple, ou une action très compoſée, un ſeul acte ou une multitude d'actes ; cela n'intéreſſe point l'eſſence de la liberté. Elle n'eſt pas moins liberté lorſqu'elle ne peut s'exercer que ſur un ſeul faiſceau de fibres, que lorſqu'elle peut ſe déployer à la fois ſur divers organes.

M. La

M. La liberté ne consiste donc point du tout dans le pouvoir de choisir?

D. Non; elle consiste dans le pouvoir d'exécuter son choix. Le pouvoir de choisir ne suppose pas toujours le pouvoir d'exécuter son choix: mais l'exécution d'un choix suppose nécessairement l'exercice du pouvoir de choisir. On me propose deux partis à choisir, A & B. Je me détermine pour B, & j'ignore que A renferme un obstacle invincible. Mon action n'en est pas moins volontaire & libre. Si je me fusse déterminé pour A, j'aurois exercé ma volonté; j'aurois choisi; mais je n'aurois pu exécuter mon choix. Supposez un être qui, dans tout le cours de sa vie, fait toujours ce qu'il veut; & supposez en même tems que, dans chaque cas particulier, il ne pourroit agir autrement s'il le vouloit. Cet être en seroit-il moins un être libre? Si on le nioit, il faudroit abandonner cette définition de la liberté, si vraye & si généralement adoptée, qu'elle est *le pouvoir de faire ce que l'on veut.*

M. Admettez-vous cette définition purement & simplement?

D. Je ne l'admets que pour le fond: car il est bien évident que l'on ne fait pas tout ce que l'on veut; mais tout ce que l'on fait avec connoissance, on le fait en conséquence de sa volonté, & l'exécution de cette volonté est un acte de la liberté. Pour mettre la chose dans tout

son

ſon jour, je ſuppoſe encore une intelligence qui liſe dans le cerveau de l'être dont je viens de parler: lui imputeroit-elle de ne pas agir autrement dans tel ou tel cas particulier; & ne meſureroit-elle pas la perfection de cet être par la perfection de ſes volitions?

M. Il n'y a donc point de liberté d'indifférence?

D. Non, puiſqu'il n'y a point de volonté d'indifférence. La liberté eſt le pouvoir d'exécuter ſa volonté. Ce pouvoir eſt donc ſoumis à la volonté. Par conſéquent, la liberté eſt une force qui n'a, par elle-même, aucune détermination, & qui ne peut s'en donner aucune. On ne produit une action, que parce qu'on veut la produire. On ne veut la produire que parce qu'on a un motif de le vouloir. Ce motif eſt toujours une ſenſation, une idée. La volonté eſt donc ſoumiſe à ſon tour à la faculté d'avoir des ſenſations, des idées. Cette faculté eſt ſubordonnée elle-même au jeu des organes; le jeu des organes l'eſt à l'action des objets. Je répete ſouvent cela; mais je ne puis trop le répéter: c'eſt la baſe de toute la ſcience de notre être.

M. Ainſi, dans les cas qu'on nomme d'indifférence, le motif déterminant ne peut être dans l'objet que la volonté préfere; parce qu'on ſuppoſe alors une parfaite identité entre cet objet

jet & un autre objet proposé en même tems. Où est donc alors le motif déterminant?

D. Je vais tâcher de le découvrir. Entre deux objets qu'on me présente, je me détermine pour celui qui est à ma droite. Ce n'est pas que cet objet ait rien en soi qui me porte à le préférer, puisque l'on suppose une parfaite identité entre les deux objets. Le motif qui me détermine est donc dans une certaine disposition de mon corps, savoir, dans l'habitude que j'ai contractée de me servir de la main droite plutôt que de la gauche. Mais les nerfs des deux mains aboutissent également au cerveau; l'ame peut mouvoir à son gré l'une & l'autre. Comment donc l'objet qui est à ma droite me détermine-t-il à avancer la main qui lui correspond?

M. Vous avez formé le nœud: c'est à vous à le dénouer.

D. Les deux objets agissent également sur mes yeux, & par mes yeux sur mon cerveau. Cette égalité d'action ne produit pourtant pas un effet égal, puisque l'objet qui est à ma droite me détermine à un mouvement auquel l'autre objet ne me détermine point. Les membres ne se mettent pas d'eux-mêmes en mouvement: le cerveau n'agit pas de lui-même sur l'ame. Les fibres sensibles ne se meuvent qu'autant qu'une cause extérieure vient à les ébranler. Il se passe donc dans la partie de mon cerveau

veau ſur laquelle agit l'objet qui eſt à ma droite, quelque choſe qui ne ſe paſſe pas dans la partie oppoſée ſur laquelle agit l'objet qui eſt à ma gauche. Cette choſe ne peut être qu'un mouvement, auquel tient un ſentiment; puiſque rien ne peut déterminer la liberté à ſe déployer qui n'affecte la faculté de ſentir. L'objet qui eſt à ma droite, réveille donc en moi, par ſa poſition, un ſentiment; & ce ſentiment eſt lié à l'habitude de me ſervir de ma main droite. Ce ſentiment ne peut ſe réveiller que mon ame ne ſoit déterminée à avancer cette main, &c. On peut expliquer par ces principes tous les cas paralleles.

M. Et ſi, pour contredire l'explication que vous venez de donner, il me plait d'avancer la main gauche.

D. Le plaiſir de contredire devient alors votre motif déterminant. Vous changez de motif, mais vous agiſſez toujours par un motif.

M. Eſt-il facile d'expliquer ce changement ſubit de motif?

D. Rien de plus facile. La ſituation dont il s'agit, eſt propre par elle-même à retracer dans mon cerveau les diſputes des philoſophes ſur la liberté d'indifférence. Je viens de vous propoſer une des opinions de ces philoſophes: l'idée de cette opinion réveille en vous l'idée de la contredire. Dès que le mouvement auquel tient cette idée, devient plus fort que celui qui naît

naît de l'habitude, il l'emporte sur ce dernier, & l'habitude est sans effet. L'habitude ne contraint point la liberté.

M. Dans des momens d'ennui, l'ame paroit rappeller indifféremment, & sans suite, des idées de tout genre, uniquement pour se tirer de cet état d'ennui. Ne peut-on pas proposer ce cas, comme servant à prouver que l'ame a le pouvoir de rappeller à son gré ses idées?

D. Si ceux qui admettent cela comme une preuve de ce pouvoir, n'admettent pas en même tems la liberté d'indifférence, je ne vois pas pourquoi ils sont obligés d'attribuer à l'ame le rappel de ces idées. Je m'explique. Dès qu'on n'admet pas la liberté d'indifférence, on est obligé de placer dans la disposition actuelle du corps, ou du cerveau, le motif de la détermination de l'ame, toutes les fois que les objets n'en présentent aucun. Ces sortes de cas sont ceux qu'on nomme d'indifférence. Mais la disposition actuelle du corps, ou du cerveau, ne peut influer sur l'ame qu'autant qu'il s'y fait actuellement un mouvement. Si le cerveau étoit dans un repos absolu, comment l'ame le tireroit-elle par elle-même de cet état, puisque la faculté de sentir seroit absolument sans exercice? J'ai vû un grand nombre d'objets: ces objets ont affecté un grand nombre de fibres de mon cerveau, & leur ont imprimé certaines dispositions. Je n'ai pas actuellement les idées atta-

attachées à ces fibres, parce que ces fibres ne font pas actuellement ébranlées. Mon ame ne peut pas, par elle-même, les ébranler, parce que les causes des déterminations de son activité sont dans la sensibilité, & que ces fibres n'affectent point actuellement la sensibilité.

M. Que faut-il donc afin qu'une ame travaillée de l'ennui soit déterminée à rappeller l'idée A, plutôt que l'idée B?

D. Il faut que le mouvement qui se fait actuellement dans son cerveau, ait avec cette idée A, un rapport qu'il n'a pas avec l'idée B. Si cela n'étoit point, comment la disposition actuelle du cerveau détermineroit-elle l'exercice de l'activité de l'ame? Ce rapport qui est entre le mouvement actuel & l'idée A, est un rapport purement physique, puisqu'il appartient uniquement au cerveau. Les circonstances l'ont établi; il est absolument indépendant de l'ame; & il existeroit dans le cerveau d'un pur automate comme dans celui de l'homme. L'effet de ce rapport est, que le mouvement qui se fait actuellement dans certaines fibres du cerveau, se communique au faisceau auquel est attachée l'idée A. Ce faisceau ne peut être ébranlé, que cette idée ne soit reproduite. Mais ce faisceau n'est pas isolé; il tient à plusieurs autres faisceaux qu'il ébranle à son tour. Les idées attachées à ces faisceaux sont donc reproduites. L'ame leur donne plus ou moins d'attention, rélati-

rélativement au degré d'intérêt de chacune. Les idées auxquelles elle donne le plus d'attention, deviennent dominantes, &c. Il n'y a donc rien dans le cas que je viens d'analyser, qui oblige d'admettre que le rappel des idées est dû à l'activité de l'ame. Pourquoi donc recourir à l'intervention de la volonté, dès que la seule organisation suffit pour expliquer les phénomenes? Il y a plus: l'intervention dont il s'agit, choque la subordination qui est entre nos facultés. La volonté ne peut déterminer la liberté à se déployer sur une idée qui n'est pas présente à l'entendement, lorsque le faisceau de fibres auquel cette idée est attachée, n'est point ébranlé. Si je m'étendois davantage là dessus, je tomberois dans les répétitions.

M. Mais, quand notre volonté s'exécute, est-ce notre ame elle-même qui l'exécute?

D. J'ai déjà touché à cette question: c'est ici le véritable lieu de l'examiner de plus près. Le sentiment intérieur prouve invinciblement que plusieurs de nos volontés s'exécutent. Nous sentons, par exemple, que nous avons la volonté de mouvoir le bras, & que le bras est mû. Rien n'est plus certain que ce fait; & prétendre l'infirmer, ce seroit vouloir renoncer à toute certitude. Mais le sentiment intérieur ne prouve point du tout que ce soit notre ame elle-même qui meuve son bras: il prouve simplement qu'elle a la volonté de le mou-

voir, & qu'il eſt mû. Le rapport conſtant de cette volonté à ſon exécution nous perſuade que c'eſt notre ame elle-même qui exécute.

M. Ne ſeroit-il pas pourtant poſſible que cette exécution que nous attribuons à l'ame, tint à une correſpondance ſecrette entre les ſens & les membres; ou qu'elle dépendit de l'action du premier Moteur?

D. On peut alléguer des probabilités en faveur de l'une & de l'autre de ces ſuppoſitions. Et d'abord, à l'égard de celle qui établit une correſpondance ſecrette entre les ſens & les membres, on conçoit que notre corps peut être organiſé de façon, qu'un mouvement qui ſe fait dans le cerveau, & auquel tient une ſenſation, ſe communique à un, ou à pluſieurs membres, & leur imprime des déterminations rélatives à cette ſenſation, & au déſir qu'elle fait naître. Je vois un fruit: il réveille dans mon cerveau la ſenſation agréable qu'il m'a fait éprouver; je deſire d'en manger. Le mouvement auquel la ſenſation eſt attachée, peut ſe communiquer aux nerfs de mon bras & de ma main, & leur imprimer ainſi des déterminations, dont l'effet ſera l'*appréhenſion* du fruit. Si Vaucanſon a ſu conſtruire un canard artificiel qui avançoit ſon bec pour ſaiſir la nourriture qu'on lui préſentoit, l'Auteur de Vaucanſon n'auroit-il pu conſtruire une Automate qui imitât les actions de l'homme? Je ne veux pas in-

insinuer par là que l'homme est un pur automate : je veux simplement donner à entendre qu'il est possible que des actions que nous attribuons à l'ame, soient l'effet d'une pure méchanique. Nous avons vû par quel méchanisme le rappel des idées paroît s'opérer. Si les fibres des sens s'ébranlent réciproquement, pourquoi ne pourroient-elles pas encore ébranler les faisceaux qui aboutissent aux membres ? Ici la plus petite force peut produire de grands effets.

M. Passons à la seconde supposition, suivant laquelle l'exécution de nos volontés peut dépendre de l'action immédiate d'un premier Moteur.

D. Cela n'a pas besoin d'explication, & l'on connoît assez le systeme des *Causes occasionnelles*. Il faut seulement remarquer que l'exécution de la volonté est un acte purement physique. La moralité de l'action réside uniquement dans le principe qui détermine la volonté.

M. Le vrai philosophe est donc obligé de reconnoître que nous ne pouvons décider la Question ; si c'est l'ame elle-même qui exécute sa volonté ?

D. Oui ; mais il est aussi obligé de convenir que, de quelque maniere que cela se fasse, l'ame peut toujours être regardée comme l'auteur de l'action, parce que ce n'est qu'en conséquence de sa volonté qu'elle est produite, & que sa volonté est incontestablement à elle.

M. N'avez-vous plus rien dire là dessus?

D. Je hazarderai encore une réflexion sur cette question obscure. Nous ne pouvons refuser à l'ame cette sorte d'activité qui constitue la sensibilité & la volonté. Si nous voulions dépouiller l'ame de cette activité, que lui resteroit-il, & que pourrions-nous en affirmer? Quelques efforts que fassent les Matérialistes, ils n'expliqueront jamais d'une maniere satisfaisante la simplicité du sentiment. C'est pour satisfaire à ce sentiment du Moi, toujours un, toujours simple, toujours indivisible, que nous recourons à l'existence de cette substance immatérielle que nous nommons l'*Ame*. Or nous ne pouvons admettre l'existence de l'ame, que nous ne l'admettions capable au moins de sentir & de vouloir. La volonté est certainement active; elle est une force: je crois l'avoir prouvé. Il faut à cette force un sujet sur lequel elle puisse se déployer; autrement elle demeureroit sans effet. Dans notre maniere de concevoir, ce sujet peut-il être autre chose, que les fibres des sens? L'ame agit donc sur ces fibres: elle les meut donc. Si l'ame agit sur les fibres des sens, il est possible qu'elle agisse encore sur les membres, & qu'elle exécute ainsi ses volontés. J'admets donc que c'est l'ame elle-même qui exécute ses volontés: mais je l'admets comme une supposition dont je ne puis prouver la vérité. Je ne vois aucune liaison nécessaire

faire entre ce principe, *l'ame agit sur les sens*, & cette conséquence: Donc *elle agit aussi sur les membres*. Pour que cette conséquence devint légitime, il faudroit que je pûsse exclurre par des raisons solides la correspondance des sens avec les membres, & l'action du premier Moteur.

M. Au milieu de toutes ces discussions, que devient la liberté?

D. Quel qu'en soit le comment, il demeure toujours certain que l'homme est libre, & que les déterminations de la liberté dépendent de la volonté. Plus on approfondira la matiere de la liberté, & plus on se persuadera qu'il est indifférent à la qualité d'être libre, que l'exécution de la volonté appartienne à l'ame, ou qu'elle dépende, soit de la seule organisation, soit de l'action immédiate du premier Moteur. La seule chose essentielle ici, c'est que l'action soit volontaire. Dans tous les systêmes, une action qui n'est pas volontaire, n'est pas libre, & conséquemment ne peut-être imputée.

M. Mais la volonté n'est qu'une simple force; & cette force n'est pas moins indéterminée de sa nature que la liberté.

D. La Volonté, en général, est le pouvoir de vouloir. On ne veut point sans raison de vouloir. Il y a donc une raison extérieure au pouvoir de vouloir, qui réduit ce pouvoir en acte. Cette raison est dans l'ébranlement des

fibres ſenſibles, d'où réſulte cette modification de la faculté de ſentir qu'on nomme *ſenſation*, *idée*.

M. Quel eſt l'ébranlement qui détermine la volonté?

D. Celui qui eſt le plus dans le rapport qui fait le plaiſir. Ainſi la Loi du plaiſir eſt la Loi de la volonté.

M. Quelle différence y a-t-il à cet égard entre les êtres purement ſentans & les êtres doués de réflexion?

D. Ceux-ci ont des plaiſirs que les autres ne peuvent goûter. Dans les êtres bornés au ſentiment, l'objet de la volonté eſt toujours un plaiſir phyſique. Dans les êtres qui réfléchiſſent, l'objet de la volonté eſt le plus ſouvent un plaiſir moral.

M. Où eſt la raiſon de la préférence que la volonté réfléchie donne aux plaiſirs intellectuels ſur les plaiſirs ſenſuels?

D. Elle eſt dans les idées de perfection que l'entendement lui offre. Tout être intelligent veut eſſentiellement la perfection où il place ſon meilleur. Il ſeroit contradictoire que la volonté n'embraſſât pas ce que l'entendement lui préſente comme ſon plus grand bien.

M. Les idées de perfection qui déterminent la volonté d'un être qui réfléchit, ſont-elles de la création de ſon entendement?

D.

D. Point du tout. L'entendement eſt le ſimple pouvoir de réfléchir, ou de former des notions. Ce pouvoir, non plus que celui de vouloir ou d'agir, ne peut ſe déployer de lui-même, ou ſe donner aucune détermination. La notion d'un ſimple pouvoir n'emporte pas l'exercice actuel de ce pouvoir. Il ne dépend pas plus de l'entendement de créer une notion, qu'il ne dépend de la ſenſibilité d'un aveugle-né de former la ſenſation d'une couleur. Afin donc que l'entendement acquiere des notions de perfection morale, il faut que les circonſtances le diſpoſent à les acquérir.

M. Quelle eſt, entre ces circonſtances, celle qui tient le premier rang?

D. L'Education. L'effet phyſique qu'elle produit en ce genre ſur le cerveau, conſiſte en général en ce qu'elle ébranle, le plus ſouvent, & le plus harmoniquement qu'il eſt poſſible, les fibres appropriées aux idées morales. L'éducation obtient ſon but, lorsqu'elle parvient à donner aux mouvemens de ces fibres une ſupériorité décidée ſur les mouvemens des fibres appropriées aux plaiſirs ſenſuels.

M. Que s'enſuit-il de là?

D. Que toutes nos facultés ne ſont que de ſimples puiſſances, que les circonſtances mettent en jeu, & qu'elles développent, ou perfectionnent. Il importe fort peu à un philoſophe qui eſt aſſez heureuſement né pour poſ-

séder une grande perfection, que cette perfection soit son ouvrage, ou celui des circonstances : il lui suffit de jouir du sentiment délicieux de cette perfection. Il goûte ce sentiment, comme il goûte celui de la perfection de ses organes.

M. La volonté juge-t-elle ?

D. Elle ne juge point, mais elle s'applique aux rapports que l'entendement lui offre. Les jugemens que l'entendement forme des rapports, sont les résultats de l'impression des rapports sur le cerveau. L'entendement ne crée pas les rapports ; ils dérivent de la nature des choses ; mais il est affecté par les rapports. Un cerveau où l'éducation a fait entrer les idées du vrai & du beau, reproduit ces idées à l'entendement. Il ne peut pas plus ne pas appercevoir les rapports prochains de ces idées avec d'autres idées qui l'affectent en même tems, que la sensibilité ne peut ne pas sentir de la chaleur à l'attouchement d'un corps chaud.

M. Où est le fondement des Notions ?

D. Nous avons vu de quelle maniere l'entendement les acquiert. Il a été prouvé que les notions ne sont que des idées sensibles, plus ou moins généralisées, & revêtues de signes, ou de termes, qui les fixent & les représentent. Les notions ont donc leur fondement dans la nature. Elles sont la nature elle-même considérée sous diverses faces ; mais toutes ces faces existent

existent hors de l'entendement, & en sont indépendantes. Car, quoiqu'il n'existe point de chêne en général, les caracteres génériques du chêne sont puisés dans la Nature.

M. Cela s'étend-il plus loin?

D. La théorie de quelque art que ce soit a de même son fondement dans la nature. Toute théorie n'est que la chaîne de résultats naturels, que la réflexion sçait déduire de l'expérience & de l'observation. On sçait en particulier que la Théorie musicale n'est que la suite des conséquences qui se tirent naturellement des expériences qu'on fait sur les corps sonores.

M. Il est donc, entre les notions, des rapports naturels, comme il en est entre les idées sensibles.

D. Les rapports qui lient l'idée de reconnoissance à celle de bienfait, sont aussi naturels que ceux qui lient le fer à l'aiman. Mais ces idées tiennent à des fibres qui leur sont appropriées: ces fibres ont donc aussi des rapports entr'elles; elles sont harmoniques. La nature de ces fibres, la maniere dont elles jouent, les mouvemens accessoires qu'elles réveillent, sont la cause physique du plaisir moral attaché à la contemplation de la bienfaisance & de la gratitude.

M. L'entendement juge donc des rapports moraux, comme la sensibilité juge des rapports physiques.

D. L'entendement n'est qu'une sensibilité plus relevée que la sensibilité proprement dite. Il a, comme celle-ci, ses fibres; & l'art avec lequel l'éducation sait les manier, décide de la perfection morale de l'individu. L'Auteur de notre être nous ayant rendus capable de plaisirs moraux, a sans doute organisé notre cerveau dans le rapport à ces plaisirs. On peut donc admettre qu'il est entre les fibres de l'entendement des rapports analogues à ceux qui sont entre les fibres de la sensibilité. Du jeu harmonique des fibres de la sensibilité dérive le plaisir attaché au beau physique. Le jeu harmonique des fibres intellectuelles est le fondement physique du plaisir attaché au beau moral.

M. Où est le fondement moral de ce Beau?

D. Dans l'utilité qu'il renferme. La mesure de cette utilité est dans le bonheur qu'elle procure. Tout être intelligent veut le bonheur, parce qu'il s'aime-lui même.

M. Comme il y a des goûts physiques dépravés, n'y a-t-il pas aussi des goûts moraux dépravés?

D. L'organisation du cerveau n'est pas telle qu'elle n'obéisse qu'à d'heureuses impressions; elle obéit aussi à des impressions vicieuses; & elle ne peut pas par elle-même les redresser. Elle les transmet à l'entendement, & celui-ci à la volonté. Et comme un Musicien habile tire d'un Instrument les accords les plus harmonieux

nieux, une main ignorante n'en tire que des sons désagréables. De même aussi, la bonne ou la mauvaise éducation tire du cerveau sur lequel elle opere, le vrai ou le faux, la vertu ou le vice.

M. N'y a-t-il pas quelque différence entre l'Instrument & le cerveau?

D. Oui; & elle consiste en ce que celui-ci retient les impressions vicieuses qu'il a contractées. Quand l'éducation a laissé les objets sensibles agir trop longtems & trop fortement sur les fibres qui leur sont appropriées, il n'est gueres au pouvoir d'une meilleure éducation de surmonter les mouvemens de ces fibres, par des mouvemens contraires ou différens.

M. Suivant cela, en quoi faites-vous consister cette rectitude naturelle de l'entendement, dont parlent les Auteurs de Droit naturel & de Morale?

D. Ce n'est que la simple capacité de l'entendement de saisir le vrai, le juste & l'honnête. Mais il en est de cette capacité intellectuelle, comme de la capacité physique du cerveau de représenter le beau, soit physique, soit moral. Cette capacité réside dans l'organisation, ou dans les rapports qu'ont entr'eux les différens ordres de fibres, soit sensibles, soit intellectuelles. Mais, pour que ces fibres transmettent à l'ame l'harmonie, il faut qu'elles soient ébranlées dans l'ordre qui constitue l'harmonie. Je disois, il y a qu'un moment, qu'une main igno-

ignorante ne tiroit d'un Instrument de Musique que des sons désagréables: cependant les rapports qui sont entre les cordes de cet Instrument, & qui sont le fondement de l'harmonie, n'en subsistent pas moins; mais la maniere dont cet Instrument est manié empêche que ces rapports n'ayent leur effet. Un cerveau qui seroit toujours manié de la sorte, ne représenteroit jamais le vrai, ou le beau, en aucun genre. Il auroit pourtant la capacité originelle de le représenter.

M. Ce n'est donc point au simple pouvoir, soit physique, soit intellectuel, qu'il faut regarder.

D. C'est à la maniere dont il est réduit en acte. Il y a de l'harmonie dans un jugement, dans un raisonnement, parce qu'il y a de l'harmonie partout où il y a des rapports qui conspirent à produire un effet. Il y a des rapports entre l'attribut & le sujet. Les rapports qui lient les idées moyennes d'un raisonnement, conspirent à produire cet effet, que l'on nomme la conclusion. Le sujet, l'attribut, les idées moyennes & la conclusion, tiennent à différens faisceaux de fibres; & l'ordre dans lequel ces faisceaux sont mûs, constitue l'harmonie physique du jugement & du raisonnement. L'harmonie morale est dans l'impression qui se fait sur l'entendement; car il faut qu'il y ait quelque chose dans l'entendement

qui

qui réponde au jeu harmonique des fibres intellectuelles, sans quoi il seroit incapable d'être affecté par les rapports. Si donc le cerveau n'étoit jamais ébranlé dans l'ordre du raisonnement, l'entendement ne raisonneroit jamais; parce que l'exercice du pouvoir de raisonner dépend du jeu des fibres intellectuelles. Mais l'entendement auroit toujours le pouvoir de raisonner.

M. Donnez quelque exemple.

D. Si une circonstance extérieure à mon entendement m'achemine à prouver par un raisonnement que le corps humain végete, l'idée de végétation réveillera dans mon cerveau l'idée moyenne d'accroissement par *intussusception;* cette idée étant liée dans mon cerveau à celle du corps humain, j'affirmerai de ce corps qu'il végete. Mon cerveau fera donc ce syllogisme:

Tout corps qui croît par intussusception, végete.
Le corps humain croît par intussusception.
Donc il végete.

L'ordre dans lequel les termes de ces propositions sont distribués, nous exprime celui dans lequel les fibres intellectuelles jouent pour représenter à l'entendement le syllogisme.

M. Cela mérite d'être expliqué plus en détail.

D. Le faisceau approprié à l'idée d'intussusception a été lié par la réflexion au faisceau approprié à l'idée du corps humain. Ces faisceaux

vont

vont rayonner au faisceau approprié à l'idée de végétation; ils conspirent à l'ébranlement, & cet effet exprime la conclusion du raisonnement. Et comme les faisceaux appropriés aux prémisses agissent les uns sur les autres, & sur le faisceau approprié à la conclusion; celui-ci agit aussi sur ceux-là, & cette action réciproque & harmonique est l'expression physique des rapports qui sont entre les idées.

M. Encore un exemple.

D. Les rapports que les aîles d'un édifice ont entr'elles, & au corps de l'édifice, forment une sorte de syllogisme. L'ordre dans lequel les faisceaux nerveux, appropriés à la perception des aîles, sont ébranlés, & agissent les uns sur les autres, & sur le faisceau approprié à la perception du corps, la réaction de ceux-ci sur ceux-là, répondent au jeu des faisceaux du Syllogisme. L'effet du syllogisme en Architecture, si j'ose m'exprimer ainsi, est la production du sentiment de l'harmonie, ou du beau. J'ai déjà indiqué ci-dessus en quoi je fais consister le pourquoi & la nature de ce sentiment.

M. Suivant ces principes, l'entendement n'invente ou ne crée rien.

D. Non: il opere simplement sur les idées que les sens lui offrent. Nous avons déjà vû la maniere dont l'entendement acquiert des notions. De nouveaux exemples mettront la chose dans un plus grand jour.

M.

M. L'importance du ſujet mérite que vous les alléguiez.

D. Je réunis ici ſous un ſeul point de vue tout ce qui concerne les déterminations de l'entendement & de la volonté. Je préfere, comme je l'ai dit, cette méthode à celle d'expliquer chaque choſe ſéparément, ou à meſure que l'occaſion s'en préſente. L'eſprit ſe plaît à voir les vérités d'un même genre réunies. Nous obſervons qu'aucun corps ne ſe meut qu'il ne ſoit preſſé par une force qui agit ſur lui. De cette idée ſenſible nous déduiſons, par une abſtraction intellectuelle, la notion du mouvement, ou de l'impulſion. Si un corps eſt pouſſé à la fois par deux forces qui agiſſent ſur lui en ſens différens, nous le voyons ſe prêter à l'impreſſion combinée de ces deux forces, & décrire une ligne qui en eſt l'impreſſion, le réſultat. De cette obſervation, nous déduiſons la notion du mouvement compoſé.

M. Continuez.

D. La chûte des graves eſt de même une idée ſenſible, dont nous tirons par abſtraction la notion de la peſanteur. Car, ſi aucun corps ne ſe meut qu'il ne ſoit pouſſé par une force qui agiſſe ſur lui, il eſt une force qui pouſſe les graves vers la terre. Nous voyons à l'œil l'accélération des graves; l'expérience nous en découvre les loix. Mais l'expérience, non plus que l'obſervation, ne nous préſentent que des idées

idées ſenſibles. C'eſt donc ſur des idées de ce genre que nous formons par abſtraction notre théorie de la peſanteur. Comme nous voyons à l'œil l'accélération des graves, nous voyons auſſi à l'œil leur direction vers le centre de la terre. De cette idée nous tirons celle de la direction de la force ſimple, ou compoſée, qui les pouſſe.

M. Cela mene ſans doute à des conſéquences ultérieures.

D. Si un eſprit attentif, qui a ces notions & d'autres analogues, porte ſa vue ſur le mouvement diurne de la Terre, & ſur ſes effets, il en verra naître cette conſéquence naturelle, que la peſanteur eſt plus petite à l'Equateur qu'aux Poles: d'où il inférera, par une conſéquence également naturelle, que la Terre eſt applatie aux Poles. S'il vient enſuite à apprendre que le pendule retarde à l'Equateur, cette obſervation lui paroîtra une confirmation des conſéquences qu'il aura tirées du mouvement diurne.

M. Jusqu'où cette chaîne peut-elle être prolongée?

D. Nous apprenons encore de l'obſervation, que les Planetes ſont des corps ſemblables à notre Terre, & qu'elles décrivent des courbes autour d'un centre commun. Nous ſavons par l'expérience, qu'un mouvement en ligne courbe ſuppoſe l'action de plus d'une force. La courbe qu'une Planete décrit eſt donc le réſultat de

plus

plus d'une force. La pesanteur présente à un esprit attentif l'idée d'une de ces forces. Mais il sait que la pesanteur dirige au centre. L'observation des projectiles lui donne la notion d'une autre force, qui combinée avec la pesanteur produit la courbe, &c. Sur de semblables abstractions, & sur d'autres du même genre, s'éleve le systeme d'*Astronomie physique*, que l'observation perfectionnera de plus en plus, parce q'elle augmentera de plus en plus le fond des idées sensibles.

M. Newton n'a donc pas créé son systeme?

D. Ce sont les circonstances où il s'est trouvé placé, & le degré d'attention dont il a été doué, qui l'ont mis en état de tirer d'un certain ordre d'idées sensibles, des résultats que n'avoient pû tirer des génies moins attentifs, & moins heureusement nés. L'attention est donc la mere du génie. Si Newton a paru créer, c'est qu'être créateur à l'égard du vulgaire, c'est lui découvrir les rapports qui lient des vérités qu'il jugeoit infiniment éloignées. Quel rapport pour le vulgaire entre la chûte d'une pierre & le mouvement de la Lune!

M. Faut-il autant de cette sorte de génie pour découvrir les rapports des loix qui gouvernent le Monde moral, que pour découvrir les loix qui gouvernent le Monde physique?

D. Il en faut peut-être encore plus. Le moral est bien plus compliqué que le physique:

 car

car il suppose encore le physique, & il n'est pas soumis comme lui au calcul.

M. Mais doit-on prendre pour des productions du génie philosophique, ces conjectures hardies par lesquelles les esprits systématiques osent lier des faits séparés par de grands vuides?

D. Le génie philosophique est celui qui part uniquement des faits, qui les compare, qui les combine, qui voit leurs résultats naturels, & les résultats naturels de ces résultats. Quand un tel génie éleve un systeme, il n'est que la collection harmonique des faits & de leurs conséquences.

M. Cette force que nous nommons la volonté, s'applique donc à toutes les opérations de la sensibilité & de l'entendement?

D. Oui; & les différentes manieres dont elle s'y applique, ou les différens degrés dans lesquels elle s'y applique, ont reçu les différens noms d'*attention*, de *désirs*, d'*affections*, de *passions*, &c. L'amour-propre n'est de même que la volonté, entant qu'elle a pour objet le plaisir, ou le bonheur. Lorsque la volonté a pour but de saisir toutes les parties d'un objet, ou de découvrir les rapports qui lient des vérités éloignées, l'acte qui intervient alors, porte le nom d'attention. L'effet qui en résulte est une augmentation de mouvement dans les fibres appropriées aux idées qui affectent l'entendement.

ment. On a déjà vû en quoi consiste l'exercice de l'attention dans la recherche du vrai. Il a été prouvé aussi que l'attention est un acte de la liberté. En effet, lorsque le but de la volonté est de donner son attention à une idée, & qu'elle la lui donne, la volonté s'exécute, & l'exécution de la volonté constitue la liberté.

M. Ainsi d'où dépend la force du génie?

D. De la force de l'attention: & celle-ci dépend de la force des fibres sur lesquelles l'attention se déploye. Plus ces fibres ont de capacité à soutenir le mouvement que l'attention leur imprime, & plus elles ont de force intellectuelle. Il en est à cet égard des fibres de l'entendement, comme de toutes les fibres de notre corps. Ce que les fibres musculaires de nos jambes exécutent dans une longue marche, les fibres de notre entendement l'exécutent dans une longue méditation. Nous pensons par une méchanique analogue à celle par laquelle nous marchons. Ce sont partout des mouvemens à exécuter. Les fibres destinées à les exécuter, ont reçu une organisation rélative à cette fin. De la perfection de leur organisation dépend la perfection de leur jeu. La perfection de l'organisation tient à la nature, aux proportions, & à l'arrangement des élémens. La terre est la base de tous les corps organisés. De la proportion de la terre dépend le plus ou le moins de solidité de la force de la fibre. En un mot,

plus les élémens sont cohérens, plus la fibre est capable d'effort.

M. Soumettez le désir à la même analyse.

D. Le sentiment d'un besoin est lié naturellement à l'idée de l'objet propre à le satisfaire. Cette idée est donc rappellée par le sentiment du besoin. L'application de la volonté à cette idée produit le désir. Il est plus actif que la simple attention, parce qu'il est excité par un sentiment incommode, pressant, douloureux, par le besoin. Quand la volonté s'applique à la recherche d'une vérité, elle y est bien excitée par un motif; mais ce motif est moral, & le besoin est physique. Il a son siege dans des fibres qui souffrent. L'attention que l'ame donne à l'idée de l'objet qui peut soulager son besoin, est d'autant plus active que le besoin est plus pressant. Il nait de cet exercice de l'attention une comparaison, un jugement qui fait sentir à l'ame tout ce que sa situation actuelle a de pénible, & qui augmente l'activité du désir. Le motif qui porte la volonté à la recherche d'une vérité a bien son siege dans des fibres actuellement ébranlées; mais ces fibres ne sont pas dans un état de souffrance. Le desir de découvrir le vrai ne peut égaler celui d'étancher la soif, ou d'appaiser la faim. C'est que les sensations ont un rapport immédiat avec la conservation de l'individu, qui est la grande fin de la Nature. L'activité est en raison des modifications de la sensibilité.

M.

M. Qu'est-ce qui se passe dans les fortes passions?

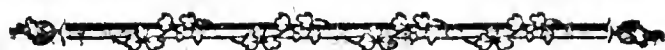
D. L'activité est alors aussi grande qu'elle peut l'être. Les fibres sur lesquelles elle se déploye, réagissent à leur tour sur l'ame. De cette action & de cette réaction résulte l'intensité de la passion. Il en est de même de la surprise, dont il a déjà été parlé.

M. C'est donc toujours en conséquence des modifications actuelles de la sensibilité, ou de celles de l'entendement, que la volonté se déploye.

D. La volonté n'agit pas sur des idées qui ne sont pas présentes à l'ame; mais des idées qui ne sont pas présentes à l'ame, peuvent lui devenir présentes en vertu d'un mouvement qui s'excite dans le cerveau.

M. N'est-il pas cependant des cas où l'action de la volonté peut influer sur le rappel des idées?

D. Ce sont ceux où le mouvement qu'une cause physique imprime à un faisceau de fibres sensibles, ou intellectuelles, n'a pas assez d'intensité pour faire une impression claire sur les faisceaux auxquels il a été lié. Si la volonté est alors déterminée à s'appliquer fortement à ce faisceau, l'augmentation de mouvement qu'elle y produira, se communiquera aux faisceaux avec lesquels il a contracté des liaisons, & les idées attachées à ces faisceaux se présenteront à l'ame.



ENTRETIEN XVI.

Suite des modifications de l'ame de la ſtatue, & des idées qui en réſultent.

LE MAITRE.

Rappellons la ſituation où nous avons laiſſé la ſtatue?

D. C'eſt celle d'un homme qui n'auroit éprouvé, pendant toute ſa vie, que deux ſenſations; Sa volonté ne pourroit ſe déployer que ſur ces deux ſenſations. Elle s'appliqueroit à celle qui lui plairoit le plus; & par l'augmentation de mouvement qu'elle produiroit dans les fibres appropriées à cette ſenſation, elle la rendroit plus vive. Mais, ſi l'objet de la ſenſation agiſſoit trop longtems ſur l'organe, cette ſenſation viendroit enfin à déplaire à l'ame: elle ceſſeroit de lui donner ſon attention: elle la porteroit ſur le ſouvenir de l'autre ſenſation qu'elle rendroit ainſi plus vif.

M. Cela veut-il dire que, lorſque la ſenſation qui lui plaiſoit le plus, vient à lui déplaire, elle rappelle le ſouvenir de l'autre ſenſation?

D. Non. Tandis que ſon attention étoit concentrée dans la ſenſation dominante, le ſouvenir

venir de l'autre ſenſation, incomparablement moins actif, ne pouvoit affecter l'ame ſenſiblement. Il commence à l'affecter d'une maniere ſenſible, lorſqu'elle ceſſe de donner ſon attention à la ſenſation dominante. La volonté s'applique alors au ſouvenir de l'autre ſenſation; & elle s'y applique avec d'autant plus de force, que le ſenſation dominante lui déplaît davantage.

M. Comme la ſtatue ne connoit point les objets qui excitent ſes ſenſations, elle ne paroit pas pouvoir diſtinguer ce qui eſt dû à l'imagination, de ce qui appartient à l'objet.

D. Elle ne le peut pas en effet; mais elle a le ſentiment de l'augmentation & de la diminution d'intenſité de chaque ſenſation. Tandis que l'œillet affecte ſon odorat, l'attention ne peut élever le ſouvenir de l'autre ſenſation au degré de vivacité auquel elle l'éléveroit, ſi la préſence de l'œillet n'y cauſoit pas des diſtractions. Car, quelque force que l'on ſuppoſe à l'attention de notre ſtatue, je ne penſe pas qu'elle puiſſe aller au point d'anéantir l'effet de l'action de l'œillet par rapport à la ſenſibilité. Elle le peut d'autant moins, que les fibres appropriées à la ſenſation de l'odeur de l'œillet, ſont celles qui ont été le plus ſouvent & le plus fortement ébranlées, & qu'elles le ſont encore par l'objet même, au moment dont je parle.

M. Mais, lorsque la ſtatue fixe ſon attention ſur le ſouvenir de l'odeur de la roſe, & qu'elle fait effort pour accroître de plus en plus l'intenſité de ce ſouvenir, a-t-elle le ſentiment que cette odeur l'a affectée plus vivement?

D. La ſolution de cette queſtion me paroit dépendre de la ſolution de celle-ci: Quand une des ſenſations ſe dégrade, la ſtatue ſent-elle cette dégradation? J'ai déjà admis l'affirmative ci-deſſus: & je ne pouvois pas ne pas l'admettre, puisqu'il eſt inconteſtable que nous avons le ſouvenir d'une telle dégradation. La réminiſcence le ſuppoſe néceſſairement; & en général, il ne ſauroit ſurvenir aucun changement dans les fibres ſenſibles, que l'ame n'éprouve quelque choſe qui réponde à ce changement.

M. A quoi ſe réduit donc la difficulté?

D. A ceci: Comment le même ordre de fibres peut-il nous donner à la fois le ſentiment du degré actuel d'une ſenſation, & le ſouvenir d'un autre degré de la même ſenſation? J'ai déjà hazardé une explication de ce fait; je ne la répete pas, mais j'en fais uſage pour eſſayer de réſoudre cette queſtion: Comment la ſtatue reconnoit elle que l'odeur de la roſe dont elle a le ſouvenir, l'a affectée plus vivement?

M. Voyons comment vous parviendrez à votre but.

D. J'ai

D. J'ai cru pouvoir admettre que, dans la ſituation actuelle de notre ſtatue, l'effet de ſon attention ſur les fibres appropriées à l'odeur de la roſe, ne ſçauroit égaler celui que produiroit l'action même de l'objet. Je puis donc comparer l'effet que l'attention de la ſtatue produit ſur les fibres appropriées à l'odeur de la roſe, à celui qu'y produiroient les moyennes couches de l'atmoſphere odoriférante, ou les corpuſcules de groſſeur moyenne. Les fibrilles appropriées à ces corpuſcules, ſont très diſpoſées à ſe mouvoir; la plus petite force peut y cauſer un ébranlement très ſenſible. L'attention peut donc augmenter beaucoup leur mouvement. Mais ces fibrilles correſpondent avec les fibres appropriées à l'action des plus gros corpuſcules: elles peuvent donc y cauſer un leger ébranlement; & c'eſt peut être à cet ébranlement qu'eſt attaché le ſouvenir d'une impreſſion plus forte, dont je cherchois la cauſe phyſique.

M. Quel effet ce ſouvenir produit-il ſur l'ame de la ſtatue?

D. Il ne peut lui être préſent qu'il n'excite en elle le déſir de jouir de la plénitude de la ſenſation. Je ſatisfais à ce déſir en ſubſtituant la roſe à l'œillet. Auſſitôt toute l'attention de la ſtatue ſe concentre dans la ſenſation que la roſe excite. Cette ſenſation lui plaît d'autant plus qu'elle ſuccede à une ſenſation qui avoit

commencé à lui déplaire. Mais, si je prolonge autant la durée de l'impression de la rose que j'ai prolongé la durée de l'impression de l'œillet, la sensation de l'odeur de la rose viendra enfin à déplaire à la statue. Elle en détournera son attention; le souvenir de l'odeur de l'œillet commencera à l'affecter; & l'attention s'appliquera à ce souvenir. Il plaira à la statue par les raisons ci-dessus indiquées. Il excitera donc un désir, auquel je satisferai, si je substitue l'œillet à la rose.

M. Mais il en naîtra cette question: la statue reconnoîtra-t-elle que cette sensation qui lui plaît à présent, lui a une fois déplû, & craindra-t-elle de se retrouver dans cet état de déplaisir?

D. Voici ma réponse. Comme nous avons le souvenir d'un plaisir que nous avons goûté, nous avons le souvenir d'une douleur que nous avons éprouvée; & si nous tendons fortement notre attention sur le souvenir d'une douleur, surtout si cette douleur a été fort vive, & si elle nous a affecté longtems, il nous semble que nous l'éprouvons encore. Or nous avons vû que les mêmes fibres qui transmettent à notre ame le plaisir, lui transmettent la douleur, dès que leur mouvement s'accroît au point qu'il tende à désunir leurs molécules. Nous avons vû encore, que l'action des objets sur les fibres sensibles y produit des déterminations plus

plus ou moins durables, qui constituent le physique de la mémoire. J'en ai inféré que l'état d'une fibre qui a été exposée quelque tems à l'action d'un objet, n'est pas le même après cette action qu'auparavant. Il ne sauroit survenir aucun changement dans une fibre sensible qu'il n'intéresse ses molécules, ou les élémens dont elle est composée. Tout changement suppose un mouvement: la fibre ne sauroit se mouvoir que ses molécules ne se disposent les unes à l'égard des autres dans le rapport à ce mouvement. La disposition que les molécules contractent par le mouvement, elles la conservent pendant un tems plus ou moins long; & tandis qu'elles la conservent, la fibre est propre à exciter dans l'ame le sentiment attaché à cette disposition.

M. Comment appliquez-vous tout ceci à la douleur?

D. Plus une douleur est vive, plus elle suppose d'intensité dans le mouvement des fibres qui en sont le siege. Plus il y a d'intensité dans le mouvement, plus il survient de changement dans la disposition respective des molécules. Si de plus les fibres ont été longtems dans cet état de souffrance, les déterminations qu'elles y auront contractées, en seront d'autant plus durables, & le souvenir de la douleur en aura d'autant plus de ténacité. Lors donc que les fibres cesseront d'être affectées, & que le sentiment de

de la douleur ne sera plus présent à l'ame, le souvenir de cette douleur ne laissera pas de se conserver dans le cerveau. Les molécules ne se rétabliront pas d'abord ; elles ne reprendront pas d'abord leur premiere position. Pour qu'elles la reprennent, il leur faudra un tems proportionné à l'intensité de la cause qui a agi sur elles, à la durée de son action, & au tempérament particulier des fibres. L'impression pourroit même avoir été si forte qu'elle ne s'effaçât jamais. Si donc quelque mouvement du cerveau achemine l'ame à penser à cette douleur, les fibres qui en auront été le siege, lui en retraceront le souvenir avec d'autant plus de vivacité, qu'elles auront plus retenu des déterminations auxquelles ce souvenir est attaché, & que l'attention s'y appliquera avec plus de force.

M. En quoi le déplaisir differe-t-il de la douleur ?

D. Il n'en differe que par le degré de l'ébranlement. La même méchanique qui opere le souvenir d'une douleur, peut donc opérer le souvenir d'un déplaisir. Mais, parce que le déplaisir tient à une impression moins forte que la douleur, le souvenir d'un déplaisir est en soi moins tenace que le souvenir d'une douleur. Je dis *en soi ;* car le souvenir d'un déplaisir peut se trouver lié à des idées qui ont affecté l'ame très fortement, ou qui l'ont affectée souvent.

M.

M. Comment l'action continuée d'un objet sur les fibres qui lui sont appropriées, combinée avec celle de l'attention, peut-elle causer à l'ame du déplaisir?

D. Je me suis déjà expliqué là dessus. Tout mouvement des fibres, trop longtems continué, tend à changer de plus en plus la position respective de leurs molécules, ou de leurs parties élémentaires. A mesure que cette position s'éloigne de celle qui est propre au plaisir, l'agrément de la sensation diminue. Si l'action presque momentanée d'un objet sur les fibres qui lui sont appropriées, suffit à y produire des déterminations en vertu desquelles le cerveau conserve quelque tems le souvenir de cette impression, l'action longtems continuée du même objet sur les mêmes fibres, doit rendre ce souvenir plus durable. Elle ne peut le rendre plus durable, que parce que l'ordre dans lequel elle dispose les molécules, s'éloigne davantage de l'ordre antécédent. Plus il s'en éloigne, & plus il faut de tems aux molécules pour reprendre leur position primitive.

M. Que résulte-t-il de là dans l'ame de la statue?

D. L'action continuée des corpuscules de l'œillet sur les fibres qui leur sont appropriées, & l'attention soutenue que la statue a donné à la sensation, ont opéré sur les fibres des changemens, qui ont diminué de plus en plus l'agrément

ment de la ſenſation, & qui l'ont enfin rendue déplaiſante. Les élémens ne ſe ſont plus trouvés entr'eux dans le rapport qui conſtitue le plaiſir. Je ne puis déterminer en quoi conſiſte ce rapport, parce que la ſtructure intime des fibres ne m'eſt pas connue. Mais je puis dire, ſans courir riſque de me tromper, qu'une fibre ne peut ſe mouvoir, que ſes molécules, ou ſes élémens, ne ſe diſpoſent les uns à l'égard des autres, d'une maniere différente de celle dont ils étoient diſpoſés dans l'état de repos. Or cette nouvelle diſpoſition que les élémens reçoivent, ils la conſervent pendant un certain tems, puiſque nous ſommes doués de mémoire, & que la mémoire tient au cerveau. Je ne cherche point à deviner la méchanique des organes de nos ſenſations. Je me borne aux conſéquences qui découlent des faits, ou qui paroiſſent en découler.

M. Si le ſouvenir d'une idée dépend des déterminations que les fibres appropriées à cette idée ont contractées, & qu'elles ont retenues, la perte de ce ſouvenir doit dépendre des changemens qui ſurviennent à ces déterminations.

D. J'ai déjà eſſayé d'expliquer comment la réminiſcence s'éteint; je ne le répéterai pas ici. Je rappellerai ſeulement qu'une idée ſimple ne tient pas à une ſeule fibre, mais à une multitude de fibres & de fibrilles. Toutes ces fibres, toutes ces fibrilles, ſont ſimilaires, ou identiques,

ques, eu égard à la nature de leurs élémens & à leur ſtructure; autrement l'impreſſion qu'elles produiſent ſur l'ame, ne ſeroit pas une, ſimple. Mais les unes peuvent être plus mobiles, plus déliées ou délicates que les autres. J'ai indiqué ailleurs l'uſage qu'on peut faire de cette ſuppoſition, & les raiſons qui me paroiſſent en établir la probabilité. Quoiqu'il en ſoit, je crois que l'on m'accordera facilement, que la quantité de l'effet que le corps odoriférant produit ſur les fibres qui lui ſont appropriées, n'eſt pas préciſément la même dans toutes. Et cela ſuffira, je penſe, pour réſoudre la queſtion qui nous occupe.

M. Quelles ſont les fibres dont les élémens doivent avoir le plus d'aptitude à conſerver les diſpoſitions qui leur ont été imprimées?

D. Ce ſont celles dont les élémens exigent un plus grand degré d'action pour être déplacés, ou pour revêtir les uns à l'égard des autres de nouvelles poſitions. Si l'on m'accorde que, parmi les fibres du même ordre, il en eſt de plus & de moins mobiles, l'on n'aura pas de peine à admettre que, parmi les fibres olfactives de la ſtatue qui ont été expoſées à l'action continuée de l'œillet & de l'attention, il y en ait qui ont eu aſſez de tems pour ſe rétablir, pour reprendre le ton propre au plaiſir; tandis que d'autres retiennent encore de ces déterminations propres à exciter le ſouvenir du déplai-

ſir.

ſir. Il n'importe que le nombre de ces dernieres fibres ſoit plus petit que celui des autres fibres: il ſuffit qu'il y en ait aſſez pour faire ſur l'ame une impreſſion ſenſible.

M. Si, dans cet état des fibres appropriées à l'action de l'œillet, vous préſentez de nouveau cette fleur au nés de la ſtatue, quelle impreſſion fera-t-elle ſur ſon ame?

D. Ce ſera d'abord une impreſſion de plaiſir; & cette impreſſion ſera d'autant plus agréable qu'elle ſuccédera immédiatement à celle de la roſe, qui commençoit à lui déplaire. Mais, tandis que la ſtatue donnera ſon attention à cette impreſſion agréable, les fibres qui n'auront pas achevé de ſe rétablir retraceront à l'ame le ſouvenir du déplaiſir attaché aux déterminations qu'elles auront contractées, & qu'elles n'auront pas achevé de perdre. Ce ſouvenir deviendra plus vif, ſi l'ame lui donne ſon attention. Il pourra donc exciter en elle la crainte de ſe retrouver dans le même état de déplaiſir, où l'action trop longtems continuée de l'objet l'avoit placée.

M. Que faudroit-il pour que la ſtatue pût diſtinguer la ſenſation de l'odeur de l'œillet, de la ſenſation de l'odeur de la roſe?

D. Cela exigeroit qu'elle eût le fondement de la notion du nombre. Ces deux ſenſations lui ſont préſentes à la fois. Elles exiſtent à part. L'une eſt excitée par l'objet; l'autre eſt rappel-

rappellée par la mémoire. L'ame a la conſcience de ces deux modifications. Elles ſont des choſes diſtinctes. Mais, comme la ſtatue n'a point l'uſage des ſignes, elle ne peut abſtraire de ſes ſenſations ce qu'elles ont de plus général, & ſe les repréſenter comme des ſimples unités. Elle ne peut dire *un*, *un*. Elle ne peut ſe repréſenter un, un, par le ſigne *deux*. Mais elle a le ſentiment très clair de la préſence des deux ſenſations. Elle ſent que l'une n'eſt pas l'autre; elle ne les confond point. Ce ſentiment qu'elle a de deux choſes diſtinctes, n'eſt pas la notion du nombre; il en eſt ſeulement le fondement: car, comme nous vû, toutes nos notions repoſent ſur des idées ſenſibles.

M. Il n'en eſt ſans doute pas autrement du plaiſir & du déplaiſir?

D. Par la même raiſon la ſtatue ne peut s'en former la notion. L'idée qu'elle a de l'un & de l'autre eſt une idée purement ſenſible. Elle n'eſt que la ſenſation elle-même, entant qu'elle eſt excitée, ou rappellée, dans tel ou tel degré. Ainſi l'idée qu'a la ſtatue du plaiſir & du déplaiſir, eſt une idée particuliere, & point du tout une idée générale, une notion. Elle ne ſe repréſente pas une maniere d'être en général, mais elle ſe repréſente une maniere d'être en particulier; & cette maniere d'être eſt toujours l'une ou l'autre des deux ſenſations, & un certain degré de l'une ou de l'autre.

M. En ſentant alternativement la roſe & l'œillet, la ſtatue a acquis le ſentiment de la ſucceſſion, & celui du nombre. A-t-elle auſſi acquis le ſentiment de la durée; & ſi elle l'a acquis, quelle eſt la méchanique de ce ſentiment?

D. C'eſt encore ici une de ces queſtions que je me ſuis propoſé d'examiner. Je vais poſer quelques principes qui m'aideront peut-être à la réſoudre. Si la ſtatue n'avoit jamais ſenti que la roſe, & ſi le degré de la ſenſation n'avoit jamais varié, il eſt bien évident qu'elle n'auroit jamais pû acquérir le ſentiment de la ſucceſſion; puisque ce ſentiment ſuppoſe le paſſage d'un état à un autre, & que l'ame ne peut rien diſtinguer dans un état dont l'uniformité eſt parfaite. Son exiſtence eſt alors abſolument une. En paſſant de la ſenſation de la roſe à celle de l'œillet, la ſtatue change d'état. Elle ne peut en changer qu'elle n'ait le ſentiment de ce changement, & conſéquemment celui de la ſucceſſion qui en eſt inſéparable. Ce ſentiment ſe fortifie en raiſon du nombre des retours alternatifs de ces deux ſenſations. Le ſentiment de la durée eſt lié à celui de la ſucceſſion; le ſentiment que la ſtatue acquiert de la durée dépend donc des retours alternatifs que ſa mémoire lui retrace. Ces retours ſont autant d'inſtans dont l'ame a la conſcience. Ces inſtans ſont des parties de la durée ou de la ſucceſſion.

M.

M. Parlez-vous du ſentiment des retours, ou de celui de la durée de chaque ſenſation?

D. Je ne parle point de celui-ci, parce que je ſuppoſe que le degré de chaque ſenſation ne varie point. Je ne puis déterminer le nombre des retours alternatifs que la mémoire de la ſtatue lui retrace clairement, ni le nombre de ceux qu'elle ne lui retrace qu'obſcurément. Cela tient au plus ou moins de perfection de la mémoire ou de l'imagination. Cela dépend encore du degré de l'attention. En général, nous éprouvons que nous ne pouvons gueres nous repréſenter plus de cinq ou ſix idées à la fois; & encore faut-il que nous recourions à des expédiens pour ne les pas confondre. Notre ſtatue qui eſt actuellement bornée à ce qui réſulte immédiatement de l'action des objets ſur ſon odorat, ne peut aller en ce genre auſſi loin qne nous. Mais, ſi l'on ſuppoſe qu'elle ſaiſit clairement trois retours, ou trois inſtans, ces inſtans lui donneront le ſentiment d'une durée déterminée. Les autres inſtans que ſa mémoire ne lui retracera qu'obſcurément, lui donneront le ſentiment d'une durée indéterminée, d'une eſpece d'éternité.

M. Que ſuppoſe dans la ſtatue le ſentiment de la durée?

D. Elle ne peut l'avoir qu'elle n'ait au moins celui du paſſé & du préſent; car elle a le ſentiment de la ſucceſſion. Or ce ſentiment eſt ce-

lui d'une chose qui a précédé, & d'une chose qui a suivi; d'une chose qui affecte l'ame actuellement, & d'une chose qui l'a affectée immédiatement auparavant. La statue ne peut passer de la sensation de la rose à celle de l'œillet, qu'elle ne sente que son état change. Elle sent donc qu'elle n'est plus comme elle étoit. Elle ne s'exprime pas cela à elle-même; elle ne dit pas: *Je ne suis plus comme j'étois*; puisqu'elle n'a pas encore de langage: mais elle a le sentiment que nous rendons par ces termes; elle a donc un sentiment du passé & du présent.

M. A-t-elle aussi celui du futur?

D. La succession alternative & continuée de deux sensations, a formé dans le cerveau l'habitude de cette succession. Quand donc l'œillet affecte actuellement l'odorat de la statue, elle juge que la sensation de la rose va succéder à celle de l'œillet. Elle a par conséquent un sentiment du futur; puisqu'elle a le sentiment d'une chose qui va succéder à une autre. Au reste j'ai défini ce que j'entens ici par un *sentiment* & par une *notion*.

M. Je ne vois point de difficulté jusqu'ici. Vous n'avez pas présenté à la fois la rose & l'œillet au nés de la statue. Vous les lui avez présentés successivement. Si vous les aviez présentés à la fois, il est évident qu'elle n'auroit pu distinguer les deux sensations. Elle n'auroit eu proprement qu'une seule sensation; mais une

une ſenſation compoſée, & dont elle n'auroit pû démêler la compoſition. En préſentant ſucceſſivement les deux fleurs au nés de la ſtatue, vous lui avez donné la facilité de diſtinguer les deux impreſſions. Les faiſceaux des fibres appropriés à ces impreſſions ont joué ſéparément. Les deux ſenſations ont exiſté à part. Il me paroit que la difficulté conſiſte à rendre raiſon de la méchanique par laquelle on peut concevoir que la ſtatue ſaiſit ces trois retours, ou ces trois inſtans dont vous avez parlé.

D. Je ne crois pas que cette difficulté ſoit inſurmontable. J'eſſayerai d'appliquer mes principes à ſa ſolution. Si l'ame n'avoit aucun ſouvenir de ſes modifications antécédentes, il eſt évident qu'elle ne pourroit avoir le ſentiment de la ſucceſſion. Il eſt cependant certain qu'elle a ce ſentiment; il eſt donc certain qu'elle a un ſouvenir de ſes modifications antécédentes. Ce ſouvenir tient au cerveau, & j'ai déduit de là l'explication de la réminiſcence. Je ſuis donc obligé de chercher dans la méchanique du cerveau, la ſolution de la difficulté qui nous occupe.

M. Voyons comment vous y parviendrez.

D. Tandis que la ſtatue éprouvoit pour la premiere fois, & toujours au même degré, la ſenſation de l'odeur de la roſe, elle ne pouvoit avoir le ſentiment de la ſucceſſion. En ſubſtituant l'œillet à la roſe, j'ai fait changer d'état à

la ſtatue. Elle a ſenti ce changement; & elle l'a ſenti, parce que la nouvelle ſenſation a rappellé le ſouvenir de la précédente. La ſtatue a donc pu acquérir alors un ſentiment de la ſucceſſion Ce ſentiment s'eſt fortifié lorsque j'ai ſubſtitué la roſe à l'œillet. La ſtatue a reconnu en même tems que la ſenſation de la roſe l'avoit déjà affectée; car elle eſt douée de réminiſcence, & on a vu en quoi le phyſique de la réminiſcence peut conſiſter. La ſtatue ſaiſit donc déjà deux inſtans. Elle a le ſentiment de l'inſtant où elle a paſſé de la ſenſation de la roſe à la ſenſation de l'œillet, & le ſentiment de l'inſtant où elle eſt revenue de la ſenſation de l'œillet à celle de la roſe.

M. Ces deux inſtans ſont-ils diſtincts?

D. Oui. Les deux ſenſations tiennent l'une à l'autre par la liaiſon qui eſt entre les faiſceaux des fibres qui leur ſont appropriées. Je tâcherai ailleurs de découvrir la méchanique de cette liaiſon; mais j'ai déjà indiqué les raiſons qui en prouvent l'exiſtence. Le retour de l'impreſſion de la roſe rappelle donc à la ſtatue le ſouvenir de l'impreſſion de l'œillet. Les fibres appropriées à l'action de la roſe ébranlent celles qui ſont appropriées à l'action de l'œillet. Ces deux impreſſions ſont claires; elles ne ſe confondent point parce qu'elles ont été produites ſéparément, & qu'elles ont leur ſiege dans des fibres ſpécifiquement différentes.

M.

M. Quel autre effet produit le retour de l'impreſſion de la roſe dans l'ame de la ſtatue?

D. Elle y excite le ſentiment de la réminiſcence. Cette ame reconnoit que la ſenſation l'a déjà affectée. Les fibres ſur leſquelles la roſe agit pour la ſeconde fois, ne ſe trouvent pas préciſément dans le même état où elles étoient lorsqu'elles ont éprouvé le premier ébranlement, ſans que leurs élémens ſe ſoient diſpoſés les uns à l'égard des autres dans un ordre rélatif à la nature de cet ébranlement. Or les faits nous conduiſent à admettre que les fibres ſenſibles ont été organiſées de maniere qu'elles conſervent, pendant un tems plus ou moins long, les déterminations qui leur ont été imprimées. L'état d'une fibre qui n'a point encore été ébranlée, ne doit donc pas être préciſément le même que celui où elle ſe trouvera, lorsqu'elle aura éprouvé pour la premiere fois l'action de l'objet auquel elle eſt appropriée. Ainſi, tant que les élémens de cette fibre retiendront les déterminations que l'objet leur aura imprimé, la fibre conſervera l'aptitude à exciter dans l'ame le ſentiment de la réminiſcence; & ce ſentiment ſera clair.

M. Déduiſez de là les modifications ſucceſſives de l'ame de la ſtatue.

D. Elle reconnoit clairement que la ſenſation de la roſe l'a déjà affectée; mais cette ſenſation rappelle le ſouvenir de celle de l'œillet: la ſta-

tue a donc encore le ſentiment clair de ce ſouvenir. Elle ne peut avoir le ſentiment du retour de l'impreſſion de la roſe, & le ſouvenir de la ſenſation de l'œillet, qu'elle ne ſente en même tems que la ſenſation de la roſe a précédé une fois celle de l'œillet, & qu'elle lui a enſuite ſuccédé. Car, au même inſtant que l'œillet a commencé à agir ſur l'organe, la ſtatue a ſenti qu'elle changeoit d'état. Elle n'a pû le ſentir qu'autant qu'elle a conſervé un ſouvenir de la ſenſation de la roſe qui avoit précédé. Elle a donc ſenti que la ſenſation de l'œillet ſuccédoit à celle de la roſe. Lorsque j'ai ſubſtitué enſuite la roſe à l'œillet, la ſenſation de la roſe a de même rappellé à la ſtatue le ſouvenir de celle de l'œillet Elle a donc ſenti que la ſenſation de la roſe ſuccédoit à celle de l'œillet. Mais, comme le retour de l'impreſſion de la roſe a excité dans l'ame le ſentiment de la réminiſcence, la ſtatue a reconnu que cette ſenſation l'avoit déjà affectée. Elle a donc reconnu que cette ſenſation qui a ſuccédé à celle de l'œillet, l'avoit auparavant précédée. Voilà donc deux paſſages, ou deux inſtans, que l'on conçoit que la ſtatue peut ſaiſir clairement. Elle n'a pas le ſentiment de la durée compriſe entre ces deux inſtans: je veux dire, qu'elle n'a pas le ſentiment du tems pendant lequel l'œillet a affecté l'organe. J'ai ſuppoſé que le degré de la ſenſation ne varioit point. Or, dans une ſucceſſion parfaitement uni-

uniforme, l'ame ne peut rien diſtinguer. Si donc il avoit été poſſible que cette ſenſation eût affecté uniformément la ſtatue pendant des années, & même des ſiecles, toute cette longue durée eut été nulle pour l'ame.

M. Comment concevez-vous donc la durée apperçue, ou ſentie?

D. Si toutes les parties de l'univers étoient dans un repos abſolu, il eſt bien évident que nous n'aurions d'autre meſure de la durée que la ſucceſſion de nos idées. Il n'eſt pas moins évident que cette meſure varieroit en différens individus, & qu'elle varieroit encore dans chaque individu. Car, ſuivant que cette ſucceſſion ſeroit plus ou moins rapide ou plus ou moins agréable, l'individu jugeroit différemment de ſa durée. Le plus ou le moins de rapidité de cette ſucceſſion paroit dépendre du degré de facilité, ou de promptitude, avec lequel les fibres ſenſibles s'ébranlent réciproquement. La vivacité, le feu de l'eſprit, eſt donc probablement un effet de cette cauſe phyſique.

M. Lorſque l'œillet a ſuccédé de nouveau à la roſe, la ſtatue a reconnu que la ſenſation de l'œillet lui avoit déjà été préſente. Cette ſenſation lui a rappellé le ſouvenir de celle de la roſe. Mais a-t-elle reconnu en même tems que la ſenſation de la roſe lui a été préſente deux fois?

D. Cette queſtion mérite d'être analyſée. Si la ſtatue n'avoit jamais éprouvé que l'impreſſion

de la rose, auroit-elle pû distinguer trois impressions? Je suppose que l'objet eût toujours agi sur l'organe d'une maniere uniforme, c'est à dire, que ces trois impressions eussent été égales en intensité & en durée.

M. Il me semble que cette question doit être analysée, avant que d'analyser la précédente.

D. C'est aussi ce que je vais faire. On ne peut s'empêcher de convenir qu'à la seconde impression de la rose, la statue auroit reconnu que cette sensation lui avoit déjà été présente. Dès que l'on accorde à la statue la réminiscence, on doit admettre qu'une impression qu'elle éprouve pour la seconde fois, ne l'affecte pas précisément comme elle l'a affectée la premiere fois. Le retour de l'impression est lié à un sentiment qui apprend à l'ame qu'elle a déjà été comme elle l'est. Elle compare donc le sentiment de la seconde impression avec le souvenir de la premiere, & de cette comparaison résulte la perception de l'identité des deux impressions. Le souvenir de la premiere tient au changement que l'action de la rose a produit dans l'état primitif des fibres qui lui sont appropriées: si ce souvenir s'étoit effacé, si ces fibres étoient revenues à leur état primitif, il est clair qu'à la seconde impression la statue se seroit trouvée précisément dans le même état où elle auroit été à la premiere. L'ame auroit été simplement modifiée en odeur de rose, & cette modifica-

fication n'auroit été accompagnée d'aucune réminiſcence.

M. Je ſaiſis fort bien vos idées. Je comprens qu'à la troiſieme impreſſion, la réminiſcence auroit continué à agir; mais qu'on peut mettre en queſtion, ſi la ſtatue ſe ſeroit rappellée les deux premieres impreſſions.

D. Pour qu'elle eut pû ſe les rappeller, il auroit fallu qu'elle eût pu diſtinguer le ſouvenir de l'une du ſouvenir de l'autre. Mais, ſi la mémoire tient au cerveau, & ſi le ſouvenir de quelque impreſſion que ce ſoit, dépend des déterminations que l'action de l'objet produit dans les fibres qui lui ſont appropriées, l'objet n'agit ſur ces fibres que par l'impulſion: il leur imprime donc un mouvement. Les fibres ne peuvent ſe prêter à ce mouvement que leurs parties conſtituantes ne revêtent, les unes à l'égard des autres, de nouvelles poſitions. Car, ſi les élémens dont une fibre eſt compoſée, ne changeoient point de poſition reſpective, comment cette fibre céderoit-elle à l'impreſſion de l'objet? D'un autre côté, ſi les élémens reprenoient leur poſition primitive au même inſtant que l'objet auroit ceſſé d'agir, comment le ſouvenir de la ſenſation ſe conſerveroit-il dans le cerveau? Où ce ſouvenir réſideroit-il?

M. Comment vous tirez-vous de ce défilé?

D. Je dis que la premiere impreſſion de l'objet produit, ſur les fibres qui lui ſont appropriées,

priées, des déterminations qui constituent le physique de la réminiscence. Si donc la seconde impression survient avant que les fibres ayent perdu ces déterminations, l'ame reconnoitra clairement que la sensation lui a été présente. Les déterminations que la premiere action de l'objet produit dans les fibres, leur impriment une tendance au mouvement. Car les élémens ne peuvent se disposer les uns à l'égard des autres dans un rapport déterminé à ce mouvement, que les fibres n'en acquierrent plus d'aptitude à l'exécuter. Ainsi, en supposant que les deux premieres impressions de l'objet soient égales en intensité & en durée, la seconde impression doit exciter plus de mouvement dans les fibres que la premiere, puisqu'elles ont acquis une disposition que ces fibres n'avoient pas, lorsqu'elles n'avoient point encore été ébranlées. La seconde impression de l'objet sur les fibres qui lui sont appropriées, doit encore apporter un changement à la position respective de leurs élémens. Ces fibres ne prennent plus de mouvement que parce que leurs élémens ont acquis plus de facilité à glisser les uns sur les autres. Ils ne peuvent acquérir plus de facilité à se mouvoir, que leur position respective ne change plus ou moins par les retours successifs de la même impression.

M. Sur quoi fondez-vous toutes ces suppositions?

D.

D. La conservation des idées par l'intervention du cerveau est un fait, qui nous oblige à admettre que les fibres sensibles ont été construites de maniere qu'elles retiennent, pendant un tems plus ou moins long, les déterminations qu'elles ont reçues de l'action des objets. Les élémens retiennent donc, pendant un tems plus ou moins long, la nouvelle position que l'action répétée des objets leur fait revêtir. Lors donc que des fibres sensibles sont ébranlées pour la troisieme fois par leur objet, elles ne se trouvent pas alors précisément dans le même état où elles étoient avant la seconde impression. Celle-ci a ajouté quelque chose à l'effet de la premiere: elle a modifié plus ou moins cet effet. Toutes les fibres soumises à l'action de l'objet, ont participé à cette seconde impression, dans un rapport exact à la mutabilité de chacune. L'effet de la premiere impression a donc été modifié dans toutes, par la seconde impression. A la troisieme, par conséquent, les fibres se sont mues rélativement à l'état où la seconde impression les avoit laissées. Car l'effet de la premiere impression ayant été modifié par la seconde, & cette modification étant plus ou moins durable, on accordera, je pense, que, tandis qu'elle subsiste, les fibres ne peuvent se mouvoir que dans le rapport à l'état où une seconde impression les a mises. Une fibre sensible ne retient pas à la fois deux détermina-

minations; elle ne se meut pas, à la fois, suivant ces deux déterminations.

M. Qu'entendez-vous par ces déterminations?

D. Suivant mes principes, elles ne sont autre chose que l'ordre dans lequel les élémens se disposent les uns à l'égard des autres, en conséquence de l'action réitérée de l'objet. C'est donc rélativement à la position que la derniere impression fait revêtir aux élémens, que la fibre doit commencer à se mouvoir lorsqu'elle est de nouveau ébranlée par l'objet. Si ces raisonnemens sont justes, je crois pouvoir en conclurre qu'à la troisieme impression de la rose, la statue n'auroit pû se rappeller les deux premieres. En effet, comme je l'ai dit tout à l'heure, pour qu'elle eût pû se rappeller, il auroit fallu qu'elle eût pu les distinguer l'une de l'autre. Or je ne vois pas comment elle auroit pû les distinguer l'une de l'autre par la seule réminiscence.

M. Pourquoi non?

D. La réminiscence est ce sentiment qui apprend à l'ame qu'une sensation qui l'affecte actuellement, l'a déjà affectée. Mais ce sentiment ne peut pas lui-même l'instruire du nombre des retours de cette sensation. La sensation a son siege dans les fibres qui lui sont appropriées. L'objet est supposé agir chaque fois sur ces fibres d'une maniere identique. Toutes les impres-

sions

ſions de l'objet ſont donc identiques. Afin donc que l'ame pût diſtinguer le ſouvenir d'une de ces impreſſions du ſouvenir d'une autre impreſſion, il faudroit que ces deux ſouvenirs réſidaſſent dans différentes fibres, ou dans des fibres qui différaſſent entr'elles par leur jeu. Mais, toutes les impreſſions de l'objet étant identiques, toutes les fibres qui lui ſont appropriées, doivent ſe mouvoir uniformément à chaque impreſſion. La même quantité proportionelle de mouvement qui ſe trouvoit dans toutes à la premiere impreſſion, doit s'y retrouver à la ſeconde, à la troiſieme, &c. Je dis la même quantité proportionelle, parce que j'ai fait voir qu'il eſt très probable que toutes les fibres du même ordre ne ſont pas également déliées, également mobiles. Enfin je viens de prouver auſſi, que l'impreſſion ſubſéquente modifie juſqu'à un certain point l'effet de l'impreſſion antécédente, & que la même fibre ne retient pas à la fois pluſieurs déterminations.

M. Pourquoi donc diſtinguons-nous pluſieurs impreſſions du même objet?

D. C'eſt que ces impreſſions ſe trouvent liées à différentes idées acceſſoires. Les fibres appropriées à ces idées s'ébranlent réciproquement: & comme elles appartiennent à différens ordres, elles excitent dans l'ame des ſenſations, où des perceptions qu'elle diſtingue. La diſtinction

tion qui eſt entre ces idées acceſſoires en met entre les impreſſions identiques & ſucceſſives auxquelles elles ſont liées.

M. Il ſera tems de reprendre la queſtion principale, à l'occaſion de laquelle vous avez analyſé celle qui vient de nous occuper. Lorsque l'œillet a ſuccédé de nouveau à la roſe, la ſtatue a-t-elle reconnu que la ſenſation de la roſe lui a été préſente deux fois?

D. J'ai déjà expoſé les préliminaires de cette queſtion: il faut ſe les rappeller. Les matieres que je traite ſont difficiles à ſaiſir; & elles le deviendroient encore davantage, ſi l'on négligeoit de fortifier la liaiſon des principes, en les rapprochant les uns des autres par une lecture répétée.

M. Vous pouvez vous aſſurer que cette liaiſon m'eſt très préſente. Parlez de ces préliminaires, & je vous ſuivrai ſans effort.

D. Le retour de l'action de l'œillet ſur les fibres qui lui ſont appropriées, excite dans l'ame de la ſtatue la ſenſation attachée au mouvement de ces fibres. Elle y eſt accompagnée du ſentiment de la réminiſcence, par lequel l'ame reconnoit que cette ſenſation lui a déjà été préſente. Elle réveille, en même tems, le ſouvenir de la ſenſation de la roſe. Mais, ce ſouvenir étant attaché aux déterminations que la derniere impreſſion de la roſe a produites dans les fibres qui lui ſont appropriées, il s'enſuit que ces

ces fibres ne peuvent être ébranlées par celles de l'œillet, que dans le rapport à ces déterminations. Il résulte de là, que l'ébranlement des fibres de la rose par celles de l'œillet n'apprend autre chose à l'ame, sinon que la sensation de la rose lui a déjà été présente; & qu'il ne peut, par lui-même, l'instruire du nombre des retours de cette sensation. Au reste je me sers de l'expression abrégée de *fibres de la rose*, de *fibres de l'œillet*, pour éviter la répétition ennuyeuse de cette longue phrase, *les fibres appropriées à l'action de la rose*, &c.

M. Si les retours du mouvement dans les fibres de la rose ne peuvent, par eux-mêmes, donner à l'ame le sentiment du nombre de ces retours, je pense que les retours du mouvement dans les fibres de l'œillet ne le peuvent pas non plus.

D. Cela est très juste. Les fibres de l'œillet ne peuvent ébranler les fibres de la rose, que dans le rapport aux dernieres déterminations que celles-ci ont reçues. Ces déterminations ne peuvent, par elles-mêmes, représenter à l'ame deux ou plusieurs retours. Pour qu'une telle représentation pût s'opérer, il faudroit que ces retours existassent à part; qu'ils eussent leur siege dans des fibres dont les déterminations ne fussent pas identiques. Ils exciteroient alors dans l'ame des sentimens, qu'elle distingueroit les uns des autres. Mais les fibres qui ont éprou-

vé la premiere impreſſion de l'objet, ſont les mêmes qui en éprouvent la ſeconde impreſſion, la troiſieme, la quatrieme, &c. J'ai avancé que l'impreſſion ſubſéquente modifie l'effet de l'impreſſion antécedente. Si elle le modifie, l'effet de l'impreſſion antécedente ne peut coëxiſter à part avec l'effet de l'impreſſion ſubſéqüente. Il n'y a donc ici proprement qu'un ſeul effet, une ſeule détermination. Or, comment une ſeule détermination pourroit-elle exciter dans l'ame pluſieurs ſentimens diſtincts? On voit que la force de cet argument réſulte, en dernier reſſort, de la néceſſité où nous ſommes de chercher dans le corps l'origine de tout ce que l'ame éprouve.

M. Cette analyſe de vos principes conduit à penſer, que la ſtatue ne ſaiſit que deux paſſages, ou deux inſtans. Il me ſemble pourtant que, ci-deſſus, vous avez paru inſinuer le contraire.

D. Cela eſt vrai; mais c'eſt parce que n'ayant pas encore pouſſé l'analyſe auſſi loin que je viens de le faire, je ne pouvois rien déterminer ſur la queſtion dont il s'agit. Je ne prétens pourtant pas avoir décidé cette queſtion; mais j'ai expoſé, le plus clairement qu'il m'a été poſſible, les principes que j'ai cru les plus propres à conduire à ſa ſolution. C'eſt à ceux qui ſont plus capables que moi, d'approfondir ces matieres abſtraites, qu'il appartient de juger de la bonté de ces principes.

M.

M. S'il suffit à l'ame de passer d'un état à un autre état, pour acquérir le sentiment de la succession, & conséquemment celui de la durée; il s'ensuit qu'une sensation qui se dégrade peut aussi lui donner ces deux sentimens.

D. Oui; car les termes que l'ame saisit dans cette dégradation, peuvent produire chez elle l'effet de différentes sensations qui se succédent. Il est au reste inutile que je dise, que la statue n'a point d'idée du tems. Cette idée est une véritable notion; & il a été suffisamment établi, que la statue ne peut encore former des notions.

M. Que reste-t-il pour finir l'analyse des deux premieres sensations de notre statue?

D. Il ne reste qu'à examiner quelle idée elle acquiert de l'existence. C'est la derniere des questions que je m'étois proposées; & j'ai déjà eu occasion d'en dire un mot. Il est évident que la statue a la conscience de la présence de ses sensations. L'ame a la conscience de tout ce qui se passe en elle. La statue a donc un sentiment de l'existence de ses sensations. Elles ne sont pas des êtres pour la statue; puisqu'elle est encore bien éloignée de pouvoir s'élever à la notion la plus générale, celle de l'*être*. L'ame s'identifie avec ses sensations. Elle ne peut donc avoir le sentiment de l'existence de ses sensations, qu'elle n'ait, par cela même, un sentiment de sa propre existence. Mais le sentiment qu'a la statue de son existence, differe

beaucoup de l'idée que nous avons de la nôtre. Cette idée est réfléchie; & j'ai montré ailleurs comment nous l'acquérons.



ENTRETIEN XVII.

La statue éprouve une troisieme odeur. Conséquences de cette supposition.

LE MAITRE.

Il me semble que l'analyse des deux premieres sensations de la statue nous a conduit bien loin.

D. J'en suis surpris moi-même. Lorsque j'ai commencé cette analyse, je ne m'attendois pas qu'elle m'entraîneroit dans la discussion de tant de questions différentes. Ces questions m'ont paru naître les unes des autres, comme par une génération naturelle. J'ai crû devoir suivre l'ordre de cette génération, & me laisser conduire par ce fil analytique. Je me suis prêté d'autant plus volontiers à cette marche que je voyois clairement, que deux sensations suffisoient à mettre en jeu toutes les facultés de l'ame de la statue. J'ai donc été ainsi acheminé

né à étudier la nature des facultés de notre être, leur dépendance réciproque, & leurs opérations diverſes. Et comme l'état d'un être ſentant differe beaucoup de l'état d'un être intelligent, il convenoit que j'indiquaſſe de bonne heure les caracteres qui différentient ces deux états. C'eſt ce que j'ai exécuté en ébauchant une théorie générale des idées. J'ai fait ſentir la liaiſon qu'avoit cette théorie avec l'analyſe des premieres opérations de notre automate. Appellé enſuite, par l'examen de la grande queſtion du rappel des idées, à conſidérer de plus près tout ce qui concerne la nature & l'exercice de l'activité de notre ame, j'ai préſenté ſous un ſeul point de vue les cauſes générales des déterminations de la ſenſibilité & de la volonté, ſoit dans les êtres ſentans, ſoit dans les êtres intelligens. Enfin, j'ai appliqué mes principes ſur l'œconomie de notre être à la ſolution des diverſes queſtions que m'offroit l'état actuel de ma ſtatue.

M. Croyez-vous avoir atteint ainſi le but de votre tâche?

D. Je ſerois tenté de la terminer: toute perſonne intelligente apperçoit aſſez qu'en entrant dans un plus grand détail, je ne ferai gueres qu'appliquer mes principes à un plus grand nombre de cas. Cependant comme il eſt des choſes eſſentielles à mon ſujet que je n'ai qu'effleurées, & qu'il en eſt quelques autres dont

je n'ai point parlé du tout, il me paroit à propos de pouſſer plus loin cette analyſe. Je donnerai par là à mes principes un plus grand degré de clarté, & j'en faciliterai davantage l'application aux différentes parties de l'œconomie de notre être. Je prévois même qu'en développant davantage ces premiers principes, ils pourront me conduire à des conſéquences, qui deviendront peut-être elles-mêmes de nouveaux principes.

M. Je vous ſuivrai toujours dans vos diſcuſſions avec le même plaiſir & le même intérêt.

D. Je vais donc en reprendre le fil. Je laiſſe l'ame de ma ſtatue retomber en létargie: pendant qu'elle eſt dans cet état, je place ſous ſon nés une giroflée. Cette fleur rappellera-t-elle à la ſtatue le ſouvenir des ſenſations que la roſe & l'œillet ont excitées? J'ai déjà admis l'affirmative, & j'en ai indiqué la raiſon; mais je ſens que cette queſtion méritoit d'être un peu plus diſcutée. C'eſt ce que je puis faire ici avec plus d'avantage.

M. Profitez de l'occaſion: ce ſeroit dommage de la laiſſer échaper.

D. Si une ſenſation nouvelle ne nous rappelloit point le ſouvenir des ſenſations d'eſpeces différentes qui l'ont précédée, il ſeroit impoſſible que cette ſenſation nous parut nouvelle, & que nous parvinſſions à acquérir l'idée de la ſucceſſion. La choſe eſt facile à démontrer. Le

ſenti-

ſentiment de la nouveauté d'une ſenſation eſt eſſentiellement lié à la comparaiſon que nous faiſons entre cette ſenſation & les ſenſations que nous avons éprouvées auparavant. Or toute comparaiſon ſuppoſe la préſence des idées que l'on compare. La nouvelle ſenſation rappelle donc le ſouvenir des ſenſations qui l'ont précédée. Si elle ne le rappelloit point, comment pourrions-nous juger que la ſenſation qui nous affecte actuellement, eſt nouvelle? De même encore, lorſque différentes perceptions ſe ſuccedent dans l'ordre qui conſtitue l'harmonie, ſi la perception ſubſéquente ne rappelloit point le ſouvenir de la perception antécédente, comment ſe formeroit l'idée de la ſucceſſion? Comment goûterions-nous le plaiſir attaché à cette harmonie? Toutes ces perceptions ſeroient iſolées dans notre ame; & il ne pourroit jamais ſe former entr'elles aucune liaiſon. Cela eſt trop évident pour qu'il ſoit néceſſaire que j'y inſiſte davantage. La ſenſation de l'odeur de la giroflée rappelle donc à la ſtatue le ſouvenir des ſenſations qui l'ont précédée.

M. Une ſenſation nouvelle peut-elle rappeller d'autres ſenſations que celles qui l'ont précédée?

D. Il eſt évident qu'elle ne peut point du tout exciter dans l'ame des ſenſations qu'elle n'ait jamais éprouvées. L'odeur de la giroflée ne peut rappeller à la ſtatue que les ſenſations

de l'odeur de la rose & de celle de l'œillet; mais elle ne peut point exciter dans son ame les sensations de l'odeur de jonquille, de violette, de tubereuse, &c.

M. L'ame peut-elle par sa seule activité se donner de nouvelles sensations?

D. L'expérience démontre le contraire; & je crois avoir assez bien prouvé que l'exercice de cette activité est subordonné à l'action des objets sur les fibres sensibles. J'ai même fait voir que l'influence de l'ame dans le rappel des idées n'est pas à beaucoup près aussi grande qu'on le pense communément. De ces faits que l'on ne peut révoquer en doute, nous sommes en droit de conclurre que, dans l'ordre naturel, il n'y a que les fibres qui ont déjà été ébranlées par les objets qui puissent l'être par des fibres sur lesquelles un objet nouveau exerce son action

M. Mais n'y auroit-il point une communication secrete entre les fibres de tous les ordres?

D. Tout nous conduit à le penser. Le rappel des sensations les unes par les autres indique assez cette communication. Car, si toutes les sensations tiennent à des fibres qui leur sont appropriées; si chaque sensation dépend du mouvement imprimé aux fibres qui lui sont propres, le rappel d'une sensation par une autre doit dépendre d'une communication médiate,

te, ou immédiate, qui eſt entre les faiſceaux des fibres appropriées à ces ſenſations.

M. Pourquoi dites-vous *médiate* ou *immédiate?*

D. Parce que je ne conçois pas qu'un corps puiſſe agir ſur un autre corps, autrement qu'en lui communiquant immédiatement ſon mouvement, ou en le communiquant à des corps interpoſés. Je ne dis pas ſimplement une communication immédiate, parce que je ne puis décider, que les fibres ſenſibles de tous les ordres communiquent immédiatement les uns avec les autres; & qu'il ſeroit poſſible que leur communication s'opérât par un fluide interpoſé, ou par quelque autre voye qui m'eſt inconnue. Quoiqu'il en ſoit, je me borne à dire en général, que les fibres ſenſibles communiquent les unes avec les autres.

M. Cela poſé, il ſe préſente une queſtion à mon eſprit: D'où vient qu'il n'y a que les fibres qui ont été mues par les objets, qui le ſoyent par celles qu'un nouvel objet vient ébranler?

D. Je vais chercher quelque fait qui puiſſe aider à réſoudre cette queſtion. Je remarque d'abord qu'une ſenſation rappellée eſt moins vive que lorſqu'elle eſt excitée par l'objet. Nous pouvons donc inférer de ce fait, que le mouvement qu'un faiſceau de fibres reçoit d'un autre faiſceau, a moins d'intenſité que celui qu'il recevroit de l'impreſſion immédiate de l'objet.

Je remarque encore que la mobilité des fibres ſenſibles croît en raiſon de la fréquence ou de l'intenſité de ces ébranlemens. Nous pouvons donc encore inférer de là, qu'une fibre qui n'a point été mue, a moins de diſpoſition à ſe mouvoir, qu'une fibre qui a été mue pluſieurs fois. Une fibre qui n'a point été mue, apporte donc une certaine réſiſtance au mouvement qui lui eſt imprimé; & ſi ce mouvement eſt foible, il s'éteindra par cette réſiſtance, ou s'il ne s'éteint pas, l'impreſſion qu'il produira ſur la fibre ſera ſi foible qu'elle ne ſera pas ſenſible à l'ame.

M Que concluez-vous de ces faits?

D. Il ſemble qu'ils ſervent au moins à faire conjecturer qu'il n'y a que l'action immédiate des objets ſur les fibres qui n'ont point encore été mues, qui ſoit propre à ſurmonter pleinement la réſiſtance que ces fibres apportent au mouvement, & qui les mette ainſi en état de céder aux impreſſions que leur communiquent les faiſceaux avec lesquels elles correſpondent. On ne peut douter qu'il n'y ait un rapport direct entre la ſtructure des fibres ſenſibles de chaque ordre & la maniere d'agir de l'objet dont elles tranſmettent à l'ame les impreſſions. Si chaque ſens a ſa fin, chaque eſpece de fibres a auſſi la ſienne La conformation de chaque ſens, & celle de chaque eſpece de fibres, ſont les moyens rélatifs à ces fins. Les fonctions d'une fibre ſont eſſentiellement les réſultats des rap-

rapports qu'elle soutient avec l'objet auquel elle est appropriée. Il suit de là, que les fibres sensibles de chaqne ordre reçoivent plus de mouvement de l'action immédiate de l'objet, qu'elles n'en reçoivent des différens faisceaux avec lesquels elles communiquent. Car il n'y a pas la même analogie entre la maniere d'agir d'un faisceau, & celle d'un autre faisceau, qu'il y a entre la maniere d'agir d'un faisceau & celle de l'objet auquel il est approprié. Cela me paroit suffire pour satisfaire à la question proposée.

M. Elle nous conduira sans doute à quelque autre.

D. Oui, & voici comment. J'ai tâché de prouver plus haut que chaque sensation a ses fibres propres; & il me semble que l'on ne sauroit refuser de l'admettre. Mais, si chaque sensation a ses fibres propres, il s'ensuit nécessairement que les corpuscules odoriférans qui émanent de l'œillet, ne sauroient agir sur les fibres appropriées à l'action des corpuscules qui émanent de la rose. Comment donc la sensation de l'odeur d'œillet rappelle-t-elle à la statue le souvenir de la sensation de l'odeur de la rose?

M. N'avez-vous pas déja dit, & même répété plusieurs fois, que ce rappel s'opéroit par l'ébranlement que les fibres appropriées à l'œillet, excitoient dans les fibres appropriées à la rose?

D.

D. Je ne me retracte point. Mais, si les corpuscules odoriférants qui émanent de l'œillet ne peuvent agir sur les fibres appropriées à l'action de la rose; comment les fibres appropriées à l'œillet peuvent-elles ébranler les fibres appropriées à la rose, & rappeller ainsi à l'ame de la statue le souvenir de la sensation de l'odeur de la rose? J'ai dit quelques généralités là dessus; je vais entrer dans un détail qui devient nécessaire.

M. Cette question me paroit liée à la précédente.

D. On ne tardera pas à s'en appercevoir, si l'on ne s'en apperçoit déjà. Dès-là qu'il est prouvé que la mémoire tient au cerveau, il ne l'est pas moins, je pense, que le rappel des sensations, les unes par les autres, dépend des mouvemens que les fibres sensibles se communiquent réciproquement. Je me suis beaucoup étendu sur ces deux points. D'un autre côté, je crois avoir établi que chaque sensation a ses fibres propres, & que l'on ne sauroit rendre autrement raison de la diversité des sensations. La difficulté consiste donc à concilier entr'eux ces résultats qui m'ont paru découler immédiatement des faits.

M. Voyons cette conciliation.

D. En vertu des rapports qu'une fibre soutient avec l'objet auquel elle est appropriée, il n'y a que l'action immédiate de cet objet, qui la

la dispose à exécuter le mouvement auquel la sensation de l'objet est attachée. Je ne dis point que la fibre ne puisse recevoir d'ailleurs différentes impulsions; mais je dis qu'il n'y a que l'impulsion qu'elle reçoit immédiatement de son objet, qui lui imprime les déterminations propres à exciter dans l'ame la sensation de cet objet. Je ne puis déterminer en quoi consistent les rapports dont il s'agit ici, parce que les sujets de ces rapports ne me sont pas assez connus. Je me réduis donc à dire, qu'ils consistent en général dans l'analogie qui est entre la nature, la forme, les proportions, l'arrangement des élémens de la fibre, & la nature, la forme, les proportions, le mouvement des corpuscules qui émanent de l'objet.

M. A quoi cela mene-t-il?

D. A convenir qu'une fibre sensible a une disposition originelle à céder à l'impression de l'objet auquel elle est appropriée. Cette impression modifie donc l'état primitif de la fibre. Car elle ne sauroit céder à l'impression de l'objet, que les élémens dont elle est composée, ne revêtent les uns à l'égard des autres des positions qu'ils n'avoient pas avant que la fibre eût été ébranlée par l'objet. Une suite naturelle du changement qui survient alors à la fibre, est une tendance à exécuter le mouvement auquel la sensation de l'objet est attachée. Je me suis déjà assez étendu sur ce point. Puisque la fibre transf-

tranſmet au ſiege de l'ame l'impreſſion de l'objet, il faut que les élémens qui la compoſent, ſoient unis les uns aux autres par des nœuds ſecrets. L'effet que l'action de la fibre produit ſur l'objet, s'étend donc dans toute la longueur de celle-ci. Le mouvement ne peut paſſer d'une extrémité de la fibre à l'autre, que tous les élémens n'y participent plus ou moins. La fibre entiere éprouve donc un certain changement.

M. L'effet que l'action de l'objet produit ſur la fibre, ſe borne-t-il au changement qui ſurvient à la poſition reſpective des élémens; ou affecte-t-il encore leur forme & leurs proportions?

D. C'eſt ce que je ne décide point. Afin de ne rien hazarder ſur un ſujet qui m'eſt inconnu, j'avertis que par les termes de diſpoſitions, ou de déterminations imprimées aux mouvemens de la fibre, j'entens en général tous les changemens qui leur ſurviennent en conſéquence de l'action de l'objet. Je ne détermine donc point quels ſont ces changemens; & ſi je parle plus volontiers du changement de la poſition reſpective, c'eſt qu'il me paroît être celui que le mouvement ſuppoſe le plus eſſentiellement.

M. La fibre tranſmet elle ſimplement à l'ame l'impreſſion de l'objet?

D. Elle lui retrace encore le ſouvenir de cette impreſſion. Ce ſouvenir ne differe de la ſenſa-

ſenſation même que par le degré de l'intenſité. Il a donc la même origine; il dépend donc, comme la ſenſation elle-même, d'un mouvement qui s'excite dans la fibre, mais d'un mouvement plus foible.

M. Qu'exige l'exécution de ce mouvement?

D. Une certaine diſpoſition dans les parties intégrantes de la fibre. De cette ſorte, les élémens retiennent pendant un tems plus ou moins long les déterminations qu'ils ont reçues de l'action de l'objet. Il monte, pour ainſi dire, la fibre à ſon ton; & tandis qu'elle demeure ainſi montée, elle conſerve l'aptitude à retracer à l'ame le ſouvenir de la ſenſation de l'objet.

M. En quoi conſiſte la tendance que l'objet imprime à la fibre?

D. Je la définis, une diſpoſition à ſe mouvoir d'une façon plutôt que de l'autre. J'ai montré que cette diſpoſition réſulte des rapports que la fibre ſoutient avec l'objet. Et comme la fibre entiere éprouve un changement par l'action de l'objet, elle ne ſauroit être affectée dans aucun de ſes points, qu'il ne s'y trouve des élémens diſpoſés au mouvement, & à un certain mouvement. Si donc la fibre vient à recevoir quelque impulſion étrangere, elle cédera à cette impulſion, mais ce ſera à ſa maniere: elle ſe meuvra, mais ce ſera dans le rap-

port

port aux déterminations qu'elle aura reçues de l'objet. Il y a lieu de présumer que, plus l'impression que la fibre recevra, sera analogue à sa maniere d'agir, & plus la fibre aura de facilité à se prêter à cette impulsion.

M. Entre les divers mouvemens qui peuvent s'exciter dans le cerveau, quels sont les plus analogues à la maniere d'agir de la fibre?

D. Il n'y en a point qui le soient davantage que ceux des fibres de même genre, ou qui appartiennent au même sens. Cependant on conçoit que la fibre peut encore céder à des impulsions moins analogues. L'objet l'a disposée à se mouvoir: lorsque la fibre a une fois contracté cette disposition, le mouvement peut y être reproduit par une impulsion quelconque, quoique très legere. Je dis par une impulsion quelconque; parce que l'expérience prouve qu'une circulation trop accélérée suffit pour réveiller en nous différentes sensations.

M. Comment faut-il donc considérer la fibre?

D. Comme une très petite machine, destinée à produire un certain mouvement. La capacité de cette petite machine à exécuter ce mouvement, dépend originairement de sa construction; & cette construction la distingue de toutes les machines de même genre. L'action

de

de l'objet réduit cette capacité en acte. C'est cette action qui monte la machine. Dès qu'elle est montée, elle joue au moment que quelque impulsion survient.

M. Prétendez-vous que la fibre soit indifférente à quelque impulsion que ce soit, c'est à dire, que l'intensité & la durée de son mouvement soient toujours précisément les mêmes, de quelque maniere qu'elles viennent à être ébranlées?

D. J'ai déjà insinué que ce n'est pas là mon idée. Je comprens qu'il est des circonstances, des conditions dont je parlerai ailleurs, qui peuvent influer sur cette intensité & sur cette durée. J'admets simplement que, lorsque l'impulsion qui est communiquée à la fibre est assez forte pour faire sur l'ame une impression sensible, celle-ci a aussitôt la conscience du souvenir de la sensation attachée à l'ébranlement de cette fibre.

M. Cela n'est-il pas expliquable par la structure de notre cerveau?

D. Il est cetain que ce cerveau ayant été construit sur des rapports déterminés à la production & à la réproduction des idées, il n'y a pas lieu de douter que la maniere dont les fibres communiquent les unes avec les autres, n'ait une grande influence sur cette réproduction. Mais, comme je l'ai dit plus d'une fois, nous ignorons comment s'opere cette communica-

tion; & l'ignorance où nous sommes à cet égard ne nous permet pas de prononcer sur diverses questions intéressantes de l'œconomie de notre être.

M. Ne concevez-vous donc rien sur ce sujet?

D. Je conçois qu'il est possible que deux fibres sensibles, qui se touchent seulement en un point, s'ébranlent réciproquement, si toutes deux ont déjà été ébranlées par leur objet; ou que l'une ébranle l'autre, s'il n'y a que celle-ci qui ait déjà été mue. J'entrevois encore que le point de réunion des deux fibres peut renfermer des particularités qui aident beaucoup à la communication de leurs mouvemens. Mais je dois m'abstenir de former là-dessus des conjectures: elles ne reposeroient sur aucune connoissance certaine.

Mr. A quoi réduisez-vous donc tout ce que vous venez d'exposer?

D. A ceci. Lorsqu'une fibre sensible a été disposée par l'objet à exécuter le mouvement auquel la sensation de cet objet a été attachée, elle a acquis la capacité d'être ébranlée par des causes qui n'agissent pas précisément comme l'objet. Le souvenir de la sensation ne tient pas immédiatement à l'impulsion que la fibre reçoit. Il tient immédiatement ou essentiellement à la maniere dont la fibre se meut, ou ce qui revient au même, à son jeu: & ce jeu lui-

mê-

même tient à la construction de la fibre. Quand l'objet a une fois imprimé à la fibre cette tendance dont j'ai parlé, il l'a rendue capable de recevoir le principe de son mouvement de causes très différentes entr'elles; sans que la diversité de ces causes puisse en apporter aucune dans la nature du mouvement de la fibre, parce qu'elle dépend essentiellement de la méchanique de celle-ci. Différentes impulsions peuvent mettre en jeu le pendule & les roues d'un horloge, quoiqu'il n'y ait aucun rapport entre la maniere d'agir de ces impulsions, & la maniere dont ce pendule & ces roues se meuvent. On pourroit comparer l'impulsion que reçoit ce pendule, à celle qu'un faisceau de fibres sensibles imprime à un autre faisceau. L'indication de l'heure pourroit être comparée à la sensation qui résulte du mouvement du faisceau. On voit le but de cette comparaison; il ne faut pas l'outrepasser.

M. Est-ce là tout ce que vous aviez à dire sur la Question proposée?

D. Oui. Je ne présume pas de l'avoir résolue. Pour résoudre de semblables questions, il faudroit connoître à fond la méchanique du cerveau. Je serai satisfait si vous goûtez l'application que je viens de faire de mes principes à cette question.

M. Elle me paroit suffisante pour autoriser à conclurre que l'odeur de la giroflée rappelle à

la ſtatue le ſouvenir de la ſenſation de l'odeur de l'œillet.

D. Il ſeroit inutile que j'analyſaſſe tout ce qui réſulte de ce rappel; je ne ferois que répéter ce que j'ai expoſé ailleurs fort au long ſur l'attention, ſur le deſir, ſur la ſurpriſe, &c.

M. Mais ne pourroit-on pas demander, quelle eſt celle des deux ſenſations que l'odeur de la giroflée rappellera la premiere?

D. La réponſe à cette queſtion me paroit avoir été déjà fournie Je ſuppoſe toujours que les fibres appropriées à l'action de l'œillet ſont celles qui ont été le plus ſouvent & le plus fortement ébranlées.



ENTRETIEN XVIII.

La ſtatue éprouve trois nouvelles odeurs.

LE MAITRE.

Comment allez-vous préſentement affecter la ſtatue?

D. En faiſant ſuccéder trois nouvelles odeurs, celles du jaſmin, du lys & de la tubereuſe, aux trois précédentes.

M. Qu'attendez-vous de là?

D.

D. Que les facultés de l'ame de notre automate s'étendront, ou se développeront, rélativement à l'augmentation du nombre de ses sensations. Il y aura plus de fibres en jeu. La volonté s'appliquera à un plus grand nombre d'organes ou d'objets. Elle donnera successivement son attention à toutes ces sensations. De là différentes comparaisons, différens jugemens. Elle se fixera plus longtems sur les sensations qui lui plairont le plus, &c.

M. Appliquerez-vous en détail aux trois nouvelles sensations de la statue, ce que vous avez dit sur les trois premieres?

D. Ce seroit tomber dans des répétitions tout à fait inutiles. Je dois chercher dans ces nouvelles sensations de nouveaux faits, de nouveaux cas, qui me donnent lieu d'étendre mes principes, de les mieux éclaircir, ou de les étayer par d'autres principes liés à ceux-là.

M. Cela mérite un redoublement d'attention.

D. Je présente successivement, & assez rapidement, au nés de la statue, les six fleurs, en commençant par la rose, & en finissant par la tubereuse. Je répete cela en grand nombre de fois, & toujours dans l'ordre exprimé par cette suite, *rose*, *œillet*, *giroflée*, *jasmin*, *lys*, *tubereuse*.

M. Que doit-il en résulter dans le cerveau de l'automate?

D. L'expérience démontre que, si notre cerveau est affecté pendant un certain tems par

une suite de perceptions qui se succédent constamment dans le même ordre, il contractera l'habitude de les reproduire précisément dans le même ordre. Notre mémoire retient fidelement une suite de mots, une suite de tons. Ces mots, ces tons, sont autant de perceptions claires, qui affectent l'œil, ou l'oreille, & qui se suivent sous certains rapports, d'où dérive l'ordre de leur succession. Comme notre cerveau est affecté par l'œil & par l'oreille, il l'est, ou il peut l'être, par les autres sens. Si notre cerveau conserve le souvenir de différentes odeurs, (& comment en douter?) pourquoi ne pourroit-il les reproduire dans l'ordre suivant lequel elles auroient affecté l'odorat? Le cerveau de la statue contracte donc l'habitude de reproduire les six odeurs qui ont affecté son odorat, & de les reproduire dans l'ordre suivant lequel elles se sont constamment succédées.

M. Comment se forme cette habitude? Quelle est cette liaison en vertu de laquelle la sensation qui précede, réveille celle qui doit la suivre?

D. Voilà le grand probleme que j'ai annoncé il y a déjà longtems, comme l'un des plus importans & des plus difficiles qui se présentent dans cette doctrine. Pour le résoudre, je ne pense pas devoir suivre une autre méthode que celle que j'ai suivie dans l'examen des diverses questions qui se sont offertes sur ma route. Je chercherai des faits; je comparerai ces faits entr'eux;

tr'eux; & je me rendrai attentif aux conséquences qui me paroîtront en découler le plus naturellement.

M. Par où commencez-vous?

D. Le premier fait qui fixe mon attention est celui-ci. Il faut moins de tems à notre cerveau pour contracter la disposition propre à retracer à l'ame le souvenir d'un certain nombre de perceptions, qu'il ne lui en faut, pour contracter celle de les reproduire dans un ordre déterminé & constant. Nous retenons plus facilement un certain nombre de mots, que nous ne les retenons dans l'ordre suivant lequel ils nous sont présentés. On comprend que ce que je dis ici des perceptions des mots peut s'appliquer aux perceptions, ou aux sensations de tout genre. On a vu que la sensation ne differe point essentiellement de la perception. Je crois aussi avoir prouvé, que le souvenir d'une sensation dépend des déterminations que l'action de l'objet imprime aux élémens des fibres appropriées à cette sensation. Le souvenir de l'ordre dans lequel différentes sensations se succédent, dépend donc encore de quelque autre chose que des déterminations dont je viens de parler; puisqu'il faut plus de tems au cerveau pour contracter l'habitude à retracer cet ordre, qu'il ne lui en faut pour contracter la disposition à retracer le souvenir de chaque sensation prise à part.

M. Quel est le second fait?

D. Le voici. Quand nous voulons graver dans la mémoire une ſuite déterminée de mots, de nombres, &c. nous repaſſons un grand nombre de fois ſur cette ſuite, & toujours dans le même ordre. Il n'importe pas eſſentiellement que cette ſuite affecte l'œil, ou l'oreille; mais, ſi elle affecte à la fois l'œil & l'oreille, il arrivera ſouvent que nous aurons plus de facilité à nous la rappeller. Si cette ſuite eſt exprimée par les lettres A, B, C, D, E, F, nous allons conſtamment de H en B, de B en C, &c. Quand le cerveau a une fois ſaiſi cette ſuite, il la reproduit conſtamment dans le même ordre. Il ne nous repréſente pas la partie B avant la partie A, la partie F avant la partie E, &c. Lorſque nous liſons, que nous prononçons ou que nous entendons prononcer une ſuite de mots, notre cerveau eſt affecté d'une maniere rélative à ce qui ſe paſſe alors dans les fibres de l'œil, ou dans celles de l'oreille, que les objets ébranlent ſucceſſivement. Car les fibres de l'œil & celles de l'oreille communiquent avec le cerveau, & l'ame a la conſcience de cette ſuite de mots. Notre cerveau éprouve donc une ſuite ordonnée de mouvemens, exactement correſpondante à la ſuite des mots. Chaque mot excite une perception claire; & cette perception a ſes fibres propres. Différentes fibres du cerveau ſont donc ébranlées ſucceſſivement, & dans un certain ordre. La répé-

tition

tition fréquente des mêmes mouvemens dans les mêmes fibres, dispose de plus en plus ces fibres à ces mouvemens. Donc la répétition fréquente des mêmes mouvemens dans le même ordre, dispose les fibres à exécuter ces mouvemens dans cet ordre. Donc encore, la suite A, B, C, D, E, F, a dans le cerveau des fibres qui lui correspondent, & qui peuvent être représentées par les mêmes lettres. En parcourant plusieurs fois la suite, toujours dans le même sens, nous excitons dans les fibres A, B, C, D, E, F, un mouvement qui passe des unes aux autres, toujours dans le même sens.

M. Voyons un troisieme fait.

D. J'observe encore, que si la suite des mots est nombreuse, étendue, variée, nous parvenons plus facilement à la mettre dans notre mémoire, en la prenant par parties, qu'en l'embrassant chaque fois dans toute son étendue. Lorsque le cerveau a fortement saisi la premiere partie de la suite, il en reproduit plus facilement la seconde: celle-ci lui facilite la reproduction de la troisieme, & ainsi par degrés de toute la suite. Non seulement nous partageons la suite; mais, après que le cerveau en a saisi la premiere partie, & pendant qu'il est occupé à en saisir la seconde, nous repassons plusieurs fois sur l'une & sur l'autre successivement. Nous en usons de même à l'égard de toutes les autres parties de la suite. La mémoire des mots

dépend essentiellement des déterminations que contractent les fibres appropriées aux mots. La mémoire de l'ordre dans lequel les mots se succédent, dépend donc aussi de la disposition que contractent les fibres à s'ébranler les unes les autres dans un ordre rélatif. Il faut un tems aux fibres pour contracter cette disposition. Ce tems suppose des changemens à y produire, une résistance à vaincre. Les causes qui opérent ces changemens, ne les opérent donc pas du premier coup. Si donc l'action de ces causes sur les mêmes fibres est trop interrompue; si les actions sont séparées les unes des autres par de trop grands intervalles, les fibres contracteront plus difficilement la disposition dont il s'agit.

M. Qu'arrive-t-il lorsque nous prenons la suite des mots dans toute son étendue?

D. Nous excitons bien dans le cerveau une suite de mouvemens correspondans à celle des mots, mais ces mouvemens ne se lient pas assez les uns avec les autres. La premiere impression que reçoivent les fibres qui doivent se mouvoir les premieres, est trop éloignée de la seconde: car elle en est séparée par toute l'étendue de la suite. Quand donc les fibres qui doivent exécuter la derniere partie de cette suite sont ébranlées, celles qui doivent exécuter la premiere, n'en ont pas encore contracté la disposition. Il en est de même de celles qui sont appel-

appellées à exécuter la seconde, la troisieme, &c. Ainsi les fibres qui doivent exécuter les parties antécédentes de la suite n'aident pas assez à celles qui doivent exécuter la partie subséquente.

M. Qu'est-ce qui augmente l'intensité des mouvemens imprimés aux fibres?

D. L'attention. Lorsqu'elle se porte successivement sur une longue suite d'objets, elle en est partagée, elle se fixe moins sur le même objet particulier. Elle affecte donc moins les fibres qui lui sont appropriées. Ainsi, en repassant plusieurs fois sur les parties A & B de la suite A, B, C, D, E, E, nous imprimons aux fibres A une disposition à ébranler les fibres B. Par le même procédé, nous imprimons une semblable disposition aux fibres C & D, &c. Par là toute la suite se reproduit dans un ordre constant. Le mouvement ne passe pas immédiatement de A en C, de D en F, mais les fibres C reçoivent leur mouvement des fibres B, les fibres F des fibres E, &c.

M. Auriez-vous un quatrieme fait à produire?

D. J'en apperçois un qui tient au précédent, & qui mérite que je l'indique. Si, lorsque notre mémoire s'est chargée de la suite que j'ai représentée par les lettres, A, B, C, D, E, F, nous venons à insérer dans le corps de cette suite, par exemple, entre C & D, une nouvelle partie que je représenterai par la lettre X; il

il faudra plus de tems pour lier dans notre mémoire cette partie X, aux parties C & D, qu'il ne nous en auroit fallu, si elles n'avoient point été déjà liées fortement l'une à l'autre. Pendant que nous travaillerons à former dans notre cerveau la liaison de X avec C & D, il nous arrivera plus d'une fois, en répétant toute la suite, de sauter de C en D, & de manquer X. En un mot le jeu de la mémoire sera plus ou moins dérangé par l'interpolation de X. Ce dérangement ne manquera gueres d'avoir lieu, si l'attention vient à être distraite par quelque circonstance étrangere, surtout si la crainte de manquer la suite se joint à ces circonstances. Les prédicateurs, & tous ceux qui récitent en public, comprennent assez ce que je veux dire. Ce seroit pis encore, si nous entreprenions de renverser la suite, ou d'en changer entierement l'ordre.

M. Continuez à exposer les modifications du cerveau dans de pareilles circonstances.

D. En repassant un grand nombre de fois sur la suite A, B, C, D, E, F, nous avons imprimé aux fibres C une grande disposition à ébranler les fibres D. Quel que soit le comment de cette disposition, il est certain qu'elle existe, & que les fibres D ont toujours reçu leur mouvement des fibres C. Avant que les fibres C eussent contracté la disposition dont il s'agit, elles n'avoient pas naturellement plus de

ten-

tendance à ébranler les fibres D, qu'à ébranler les fibres X. La tendance des fibres C à ébranler les fibres D est, comme nous l'avons vu, l'effet d'une habitude contractée par la réitération des mouvemens. Si donc nous eussions fait succéder dès le commencement la partie X à la partie C, la partie D à la partie X, ces trois parties se seroient liées aussi facilement les unes aux autres dans notre cerveau, que s'y sont liées C, D, E. Mais, lorsque la liaison de C avec D a été une fois formée, il a fallu pour parvenir à lier X avec C & D, que nous détruisissions la tendance des fibres C à ébranler les fibres D. Il a fallu que nous imprimassions aux fibres C une tendance différente, je veux dire, la tendance à ébranler les fibres X. Il a fallu encore que nous accoûtumassions les fibres D à recevoir leur mouvement, non des fibres C, mais des fibres X. De tels changemens doivent donc exiger plus de tems qu'il n'en falloit pour lier simplement C avec D. Toutes les fibres sensibles ont une disposition naturelle à retenir les déterminations qui leur ont été imprimées. Je l'ai montré en plus d'une occasion. Les fibres C apportent donc une certaine résistance à la nouvelle tendance que nous voulons leur imprimer. Tandis qu'elles conservent un certain degré de l'ancienne tendance à ébranler les fibres D, il doit arriver quelquefois qu'au

lieu

lieu d'ébranler les fibres X, elles ébranleront les fibres D.

M. Quel eſt l'effet de l'attention dans tout ceci ?

D. L'attention que l'ame donne à la ſucceſſion des parties C, X, D, contribue plus ou moins à les lier dans le cerveau. L'attention augmente l'intenſité des mouvemens imprimés aux fibres: elle tend donc à fortifier en elles toutes les déterminations qu'on cherche à leur imprimer. En répétant avec attention la ſuite C, X, D, nous augmentons donc l'effet des déterminations que nous avons tâché d'imprimer aux fibres C; & en vertu desquelles elles tendent à préſent à ébranler les fibres X. Nous opérons la même choſe ſur les fibres X, & ſur les fibres D. Mais, lorſque l'attention eſt diſtraite, les fibres ſont laiſſées à elles-mêmes. Elles n'ont alors que le degré de mouvement qu'elles reçoivent les unes des autres. Si donc les fibres C conſervent encore quelque diſpoſition à ébranler les fibres D, il pourra arriver que cette diſpoſition aura ſon effet; & que les fibres C, au lieu d'ébranler les fibres X, ébranleront les fibres D. La crainte de manquer la ſuite eſt elle-même une ſource de diſtraction. La crainte préſente à l'ame des idées étrangeres, & qui ſont très-propres à troubler la ſucceſſion de celles qui devoient ſeules l'occuper. Les mou-

mouvemens des fibres appropriées à ces idées étrangeres dérangent l'ordre des mouvemens des fibres appropriées à la suite.

M. Quel autre obstacle peut-on imaginer?

D. S'il faut un tems au cerveau pour lier la partie X aux parties C & D, on juge aisément qu'il lui en faudroit un bien plus long pour retenir la suite A, B, C, D, E, F, dans un ordre renversé, ou dans un ordre qui différeroit beaucoup de celui suivant lequel il l'auroit une fois saisie. Les changemens qui devroient alors s'opérer dans les fibres, seroient bien plus considérables; & jusqu'à ce qu'ils eussent achevé de s'y opérer, il arriveroit fréquemment du désordre dans la répétition de la suite. Tout cela me paroit prouver d'une maniere évidente, que la mémoire de l'ordre dans lequel différentes perceptions se sont succédées, tient essentiellement aux dispositions que contractent les fibres appropriées à ces perceptions. Ce n'est que par degrés, & par la réitération des mouvemens dans le même ordre, que ces fibres contractent ces dispositions. Ce n'est non plus que par degrés, & par la réitération des mouvemens en sens contraire, ou différent, que nous parvenons à changer ces dispositions, & à en imprimer aux fibres de nouvelles.

M. Etes-vous au bout des faits que vous vouliez indiquer?

D. Il

D. Il ne m'en reste qu'un cinquieme; c'est que la mémoire peut se charger de quelque suite que ce soit. Il n'importe point essentiellement que les perceptions qui composent cette suite ayent de l'analogie entr'elles; ou que, si la suite est composée de mots, nous ayions les idées attachées à ces mots, & que ces idées soyent liées les unes aux autres par des rapports. L'expérience prouve que la mémoire peut retenir une suite de mots, qui ne tiennent les uns aux autres, ni par les rapports des sons, ni par ceux des idées. Il suffit simplement, pour que le cerveau reproduise une telle suite, qu'elle ait affecté les sens un certain nombre de fois, & toujours dans le même ordre. Mais, si les parties de la suite sont analogues entr'elles, si elles sont liées les unes aux autres par certains rapports, le cerveau aura seulement plus de facilité à retenir & à reproduire cette suite.

M. C'est donc essentiellement la répétition plus ou moins fréquente des mêmes mouvemens, dans le même ordre, qui dispose le cerveau à retenir & à reproduire une suite quelconque de perceptions ou de mots.

D. Oui; & par conséquent l'habitude de cette disposition ne dépend point essentiellement des rapports qui sont entre les fibres sensibles; puisque l'analogie des sons & celle des idées ne sont pas nécessaires à la production de

cette

cette habitude. Mais, si l'analogie des sons & celle des idées aident à la reproduction de la suite, c'est que cette analogie en suppose entre les fibres appropriées à ces sons & à ces idées. Des fibres qui ont des rapports entr'elles, ont plus de disposition à agir les unes sur les autres; elles différent moins dans leur méchanique & dans leur jeu.

M. Vous venez d'exposer cinq faits qui sont fondés sur l'expérience. Ne seroit-il pas bon de les retracer en abrégé, & d'en déduire ensuite quelques résultats généraux?

D. J'y consens, & je commence par le précis des faits.

Premier fait. Il faut plus de tems au cerveau pour contracter l'habitude de reproduire une certaine suite de perceptions, qu'il ne lui en faut pour contracter les déterminations propres à exciter dans l'ame le souvenir de chaque perception prise à part.

Second fait. Quelle que soit l'espece de la suite que nous voulons graver dans notre mémoire, nous la parcourons un grand nombre de fois, & toujours dans le même sens.

Troisieme fait. Si la suite est étendue, nous la prenons par parties, & nous tâchons de lier fortement dans notre cerveau la premiere partie avec la seconde, en repassant plusieurs fois sur l'une & sur l'autre successivement. Nous

en usons de même à l'egard de toutes les autres parties de la suite.

Quatrieme fait. Si, lorsque notre mémoire s'est chargée d'une suite quelconque, nous voulons insérer dans le corps de cette suite une nouvelle partie, il nous faudra plus de tems pour la lier aux autres parties de la suite, qu'il ne nous en auroit fallu, si nous eussions entrepris de le faire, avant que le cerveau eût contracté l'habitude de la reproduire; mais, si elles ont de l'analogie, le cerveau contractera plus facilement l'habitude.

Cinquieme fait. Il n'est pas nécessaire que les perceptions qui composent la suite ayent de l'analogie, pour que le cerveau contracte l'habitude de la reproduire; mais, si elles ont de l'analogie, le cerveau contractera plus facilement cette habitude.

M. Passons aux conséquences.

D. Il résulte en général de ces faits, que c'est uniquement par la réitération des mouvemens du cerveau dans le même ordre, que le cerveau contracte l'habitude de reproduire telle ou telle suite. Tout ce qui est propre à lier fortement les mouvemens entr'eux, est propre à produire & à fortifier l'habitude dont il s'agit. Tout ce qui trouble plus ou moins l'ordre des mouvemens, trouble plus ou moins la mémoire de la suite.

M. C'est donc principalement aux mouvemens qui sont excités successivement dans différentes

rentes fibres, que vous devez donner votre attention pour parvenir à résoudre le probleme qui concerne l'origine de l'habitude & la nature de la liaison, en vertu desquelles la sensation qui précede réveille celle qui la doit suivre.

D. Je vais aussi suivre cette route; &, afin de me faciliter à moi-même la solution de ce probleme, je ne considérerai d'abord que trois fibres, que je désignerai par les lettres A, B, C. Je suppose que ces trois fibres représentent trois perceptions que l'ame n'a point encore éprouvées, mais qu'elle va éprouver successivement. Ces trois fibres sont liées les unes aux autres; & j'ai déjà dit que j'ignore la maniere de cette liaison. Lorsque la fibre A est ébranlée pour la premiere fois, elle n'ébranle pas les fibres B, C, parcequ'elles ne l'ont pas encore été par les objets auxquels elles sont appropriées. Lorsque la fibre B est ébranlée pour la premiere fois, elle n'ébranle donc pas la fibre C, mais elle ébranle la fibre A, qui a reçu de l'action de son objet une tendance à se mouvoir. Enfin la fibre C ébranlée à son tour pour la premiere fois, peut communiquer son ébranlement aux deux autres. Voilà ces trois fibres disposées au mouvement. Elles ont déjà acquis les déterminations propres à retracer à l'ame, du moins pour un certain tems, le souvenir des perceptions attachées à leur ébranlement. J'ai défini ailleurs ce que j'entens par la tendance des fibres

au mouvement. Mais les fibres dont je parle, n'ont point encore l'habitude de s'ébranler les unes les autres dans un ordre constant. Cette habitude doit naître de la répétition plus ou moins fréquente des mouvemens dans le même sens, je veux dire, de A en B, de B en C.

M. Comment se forme cette habitude?

D. C'est ce qu'il s'agit de découvrir. Elle ne tient pas simplement aux déterminations qui constituent le physique de la réminiscence, ou du souvenir. Je l'ai prouvé. Je suis donc obligé de pousser plus loin mes recherches. Dès que les fibres A, B, C, ont été une fois ébranlées par leurs objets, elles ont acquis une tendance à s'ébranler réciproquement. Cette tendance n'est jamais plus forte que dans l'instant qui suit immédiatement celui où l'objet a cessé d'agir. Plus les fibres retiennent de cette tendance, & moins elles apportent de résistance à leurs mouvemens réciproques. Elles en apportent donc d'autant moins que les impressions se suivent de plus près, & qu'elles sont plus répétées & plus fortes. Si les impressions des objets n'avoient point observé d'ordre constant, la fibre A n'auroit pas plus de tendance à ébranler la fibre B, qu'à ébranler la fibre C. Mais, par la répétition fréquente des mouvemens dans le même sens, la fibre A a contracté une tendence à ébranler la fibre B plutôt que la fibre C. La fibre A a toujours été ébranlée la premiere.

miere. La fibre B l'a toujours été après la fibre A. La fibre B a donc réagi sur la fibre A, celle-ci sur la fibre B. Par cette réaction répétée un grand nombre de fois, il se forme entre le mouvement de la fibre A, & le mouvement de la fibre B, une liaison qui ne se forme pas entre le mouvement de la fibre A, & le mouvement de la fibre C. Car, quoique la fibre C ait été mue par son objet, & qu'elle ait originairement une liaison avec la fibre A, comme elle n'a jamais été ébranlée immédiatement après celle-ci, elle ne peut agir sur elle avec le même avantage que la fibre B.

M. Mettez cela dans un plus grand jour.

D. La fibre A ne peut se mouvoir, que toutes ses parties élémentaires ne se disposent les unes à l'égard des autres dans un rapport déterminé au mouvement. Il en est de même des propriétés élémentaires de la fibre. Mais ces deux fibres communiquent l'une avec l'autre. La partie, ou les parties par lesquelles elles se communiquent, se disposent donc les unes à l'égard des autres dans un rapport déterminé à l'action & à la réaction que ces deux fibres ont exercées fréquemment l'une sur l'autre. Et comme la fibre A a toujours été ébranlée la premiere, la fibre B la seconde, ç'a toujours été de la fibre A que la fibre B a reçu son mouvement dans l'acte du rappel. La fibre A a donc imprimé à la fibre B des déterminations qui

 ont

ont produit en elle l'habitude d'être ébranlée par la fibre A.

M. En quoi consistent ces déterminations?

D. Je ne puis le dire. Je conçois seulement que ce sont des changemens qui s'opérent dans la partie, ou dans les parties par lesquelles la fibre A communique avec la fibre B. Mais la fibre A ne pourroit agir sur la fibre B, si celle-ci ne réagissoit pas sur celle-là. Par sa réaction sur la fibre A, la fibre B y produit donc à son tour des déterminations qui fortifient la liaison des deux fibres, en opérant dans les points de communication des changemens rélatifs à la maniere d'agir de l'une & de l'autre.

M. Comment vous représentez-vous ce méchanisme?

D. J'ai dit plus haut que ces points de communication pouvoient renfermer des particularités qui aidoient à la propagation des mouvemens. On imaginera, si l'on veut, qu'il se forme dans ces points une sorte d'engrainement, analogue à celui des barbes d'une plume; ou, si l'on admet que la propagation du mouvement se fait par l'entremise d'un fluide, on imaginera que ce fluide, en passant plusieurs fois, & toujours dans le même sens, d'une fibre à une autre, imprime aux parties par lesquelles elles communiquent, l'une avec l'autre, une direction rélative à son cours. Mais ce ne sont

ſont là que de pures conjectures, que je ne voulois pas même indiquer.

M. Reprenons donc le fil des idées précédentes.

D. Si les objets impriment aux fibres ſenſibles des déterminations qui conſtituent le phyſique de la réminiſcence, il y a lieu de penſer que des fibres ſenſibles qui agiſſent longtems les unes ſur les autres dans un même ſens, impriment aux parties par leſquelles elles communiquent enſemble, des déterminations en vertu deſquelles ces fibres s'ébranleront les unes les autres dans un ordre conſtant. Les parties qui lient les fibres ſenſibles ſont compoſées d'élémens, dont la forme, les proportions & l'arrangement répondent ſans doute au but de cette liaiſon. En paſſant fréquemment de la fibre A à la fibre B, le mouvement diſpoſe les élémens dont je parle, de maniere qu'il éprouve moins de réſiſtance de A en B, que de B en A. Car, la fibre A ſe mouvant toujours la premiere, c'eſt de ſon mouvement que les élémens dont il s'agit, reçoivent leurs déterminations. Ils ſe prêtent au jeu de cette fibre, & s'arrangent peu à peu, les uns à l'égard des autres, dans un rapport déterminé à la direction de ſon mouvement vers B. La réſiſtance de A en B diminue donc en raiſon de la réitération des actes, & la réſiſtance de B en A augmente en même raiſon. La réaction de la fibre B ſur

la fibre A, favorise la propagation du mouvement de A en B; car elle accoûtume les élémens qui avoisinent la fibre B à se prêter à l'action des élémens qui avoisinent la fibre A. Elle établit ainsi entre ces élémens un rapport d'action, dont la tendance est vers B.

M. Ne pourriez-vous pas rendre ceci plus sensible?

D. Je le souhaiterois, & je vais l'essayer. Les deux fibres ont chacune leur maniere d'agir: elles communiquent ensemble par certaines parties, qui ont probablement des rapports primitifs à la constitution de l'une & de l'autre. Pour que la fibre A ébranle constamment la fibre B, il faut que la premiere dispose les parties de communication à se prêter à son mouvement. Mais la fibre B n'agit pas précisément comme la fibre A; les perceptions attachées à ces deux fibres ne sont pas les mêmes. La fibre B modifie donc jusqu'à un certain point par sa réaction l'impression que la fibre A produit sur les parties de communication. Les élémens de ces parties se disposent donc les uns à l'égard des autres d'une maniere rélative au mouvement des deux fibres. Ils contractent des déterminations communes à l'une & à l'autre. Ils concourent au mouvement de l'une & de l'autre, & par conséquent à l'ordre suivant lequel il tend à s'y propager. La fibre A doit plus influer sur la fibre B, que la fibre B sur la fibre A.

M.

M. Qu'est-ce qui regle l'influence d'une fibre sur une autre fibre?

D. Elle est en raison de la quantité du mouvement imprimé. Une fibre n'en meut une autre que par impulsion. Les masses supposées égales, la quantité du mouvement est comme la vîtesse, ou ce qui revient au même, comme le degré de mobilité de la fibre. Le degré de mobilité de la fibre est en raison du nombre, de l'intensité & de la durée des ébranlemens que l'objet lui a imprimés.

M. Appliquez ces notions aux fibres que vous considérez.

D. La fibre A ayant été ébranlée la premiere, elle avoit déjà acquis un certain degré de mobilité, lorsque la fibre B n'avoit encore contracté aucune tendance au mouvement. Quand la fibre A a été ébranlée pour la seconde fois par son objet, la fibre B ne l'avoit encore été qu'une fois par le sien, &c. La fibre A a donc toujours conservé un certain avantage sur la fibre B. La fibre A a donc dû influer plus que la fibre B, sur les parties qui lient les deux fibres. Les élémens de ces parties ont dû se disposer les uns à l'égard des autres, dans un rapport plus direct au mouvement de la fibre A, qu'à celui de la fibre B. Il y a donc eu moins de résistance au mouvement de A en B, qu'à celui de B en A.

M. D'où vient qu'une fibre a beaucoup de facilité à en ébranler une autre?

D. Cela vient de ce que le mouvement se propage très facilement de l'une à l'autre La facilité de cette propagation résulte de la disposition des parties à se mouvoir dans un sens plutôt que dans tout autre.

M. La fibre A doit-elle communiquer immédiatement, ou médiatement, avec la fibre B?

D. Il importe peu pour les principes que je cherche à établir, que les deux fibres se touchent immédiatement, ou qu'elles soient liées l'une à l'autre par une fibrille, ou par quelque autre partie intermédiaire. On comprend que, si les deux fibres se touchent immédiatement, je ferai sur les élémens placés au point de contact, les mêmes raisonnemens que je ferois sur les élémens d'une fibrille ou de quelque autre partie intermédiaire. La fibre B est liée à la fibre A & à la fibre C. Mais le point, ou les points par lesquels la fibre B communique avec la fibre C, ne peuvent être ceux par lesquels elle communique avec la fibre A. Il se passe donc dans les points de communication de la fibre B avec la fibre C, les mêmes choses qui se sont passées dans ceux de la fibre A avec la fibre B, &c. que je viens d'exposer. Ainsi il seroit inutile que je m'étendisse sur la propagation du mouvement de B en C. Ce que j'ai

dit

dit à l'égard de deux fibres, peut s'appliquer à toutes les fibres ſenſibles.

M. Voilà donc comment vous concevez que le cerveau acquiert l'habitude de reproduire la ſuite A, B, C, D, E, F, & comment vous concevez qu'il reproduit toute autre eſpece de ſuite.

D. Oui; &, s'il lui faut moins de tems pour contracter les déterminations qui conſtituent la ſimple reminiſcence, que pour contracter l'habitude de reproduire une ſuite quelconque: c'eſt que la reproduction de cette ſuite tient à de plus grands changemens que la ſimple réminiſcence. Il ne ſuffit pas qu'il ſurvienne des modifications aux élémens de chaque fibre priſe à part: il faut encore qu'il en ſurvienne aux élémens des parties par leſquelles différentes fibres communiquent les unes avec les autres. S'il faut parcourir la ſuite toujours dans le même ſens, c'eſt que les élémens de ces parties ſe diſpoſent ainſi les uns à l'égard des autres, dans un ordre rélatif à celui de cette ſuite.

M. Pourquoi eſt-il néceſſaire de partager la ſuite lorſqu'elle eſt étendue, ou nombreuſe?

D. C'eſt que le mouvement doit alors ſe propager dans un grand nombre de fibres différentes. Or, pour que cette propagation s'opere dans un ordre conſtant, il faut que les élémens de toutes les parties par leſquelles ces fibres communiquent enſemble, ſe plient à la direction du mouvement qui leur eſt imprimé.

Mais

Mais ce ſont les mouvemens antécédens qui déterminent les mouvemens ſubſéquens. Ce ſont donc les fibres qui exécutent les parties antécédentes de la ſuite, qui mettent en jeu celles qui exécutent les parties ſubſéquentes. Pour que cela arrive, il faut que les organes qui lient enſemble toutes ces fibres ayent contracté les diſpoſitions propres à tranſmettre le mouvement des unes aux autres, dans un ordre rélatif à celui de la ſuite. Et parce que ces organes & ces fibres ſont en très grand nombre, & qu'ils ſe meuvent ſucceſſivement, nous ſommes obligés de partager la ſuite, afin que les fibres qui doivent ſe mouvoir les premieres, en acquierent plus facilement la tendance, & qu'elles agiſſent ainſi plus fortement ſur celles qui doivent ſe mouvoir après elles.

M. Pourquoi une interpolation trouble-t-elle, pour un tems, la mémoire de la ſuite?

D. C'eſt que des fibres qui ont contracté une habitude, tendent à la retenir; & que, pour leur faire revêtir de nouvelles déterminations, il faut qu'elles dépouillent celles qu'elles avoient d'abord contractées. La fibre C avoit contracté l'habitude d'ébranler la fibre D; on veut qu'elle contracte celle d'ébranler la fibre X: il faut que la fibre C revête à l'égard de la fibre X des rapports analogues à ceux qu'elle avoit d'abord revêtus à l'égard de la fibre D. Mais ces rapports dérivent de la poſition que les élémens des parties

ties de communication revêtent les uns à l'égard des autres. Il faut donc que les élémens des parties qui lient la fibre C avec la fibre X, se disposent les uns à l'égard des autres dans un rapport déterminé à la propagation du mouvement de C en X. Il faut de plus que cette disposition acquiere une force telle qu'elle surmonte l'effet de la disposition qu'avoient contracté les élémens des parties qui lient la fibre C à la fibre D. Cela suffit pour mettre sur les voyes : de plus longs détails seroient superflus.

M. Enfin, pourquoi l'analogie aide-t-elle à la mémoire de la suite ?

D. C'est que les rapports qui sont entre différentes fibres, en supposent dans les parties qui les lient, & que des fibres qui différent un peu dans leur jeu, doivent être facilement ébranlées les unes par les autres, étant plus dans le rapport à la maniere d'agir des objets auxquels elles sont appropriées. Voilà pour ce qui concerne l'analogie qui est entre les objets sensibles. Si l'analogie qui est entre les idées réfléchies d'une suite, en facilite aussi le rappel, c'est que les idées réfléchies tirant leur origine des idées sensibles, elles ont, comme celles-ci, des rapports naturels. Elles s'excitent donc les unes les autres dans un ordre rélatif à celui suivant lequel elles se sont engendrées les unes les autres, ou suivant lequel elles se sont offertes à l'esprit. J'en ai donné ci-dessus

deſſus des exemples, & j'ai indiqué l'origine, le fondement de cette liaiſon qui ſe forme entre les idées réfléchies. Mais ces idées tiennent à des mots, qui tiennent eux-mêmes à des fibres. La valeur des mots, leur arrangement, leur conſtruction, ſuivent le génie & les regles d'une langue que le cerveau a appris à parler. L'habitude établit donc entre les fibres appropriées aux mots, une liaiſon ſemblable à celle que nous avons vû ſe former entre les fibres A, B, C. L'ordre du diſcours détérmine celui dans lequel les mouvemens doivent ſe propager des unes aux autres. S'il y a de l'harmonie dans le diſcours, s'il s'y retrouve des retours ordonnés des mêmes ſons, des mêmes terminaiſons, cela facilitera encore davantage le rappel de la ſuite: c'eſt que l'oreille eſt conſtruite dans le rapport à cette harmonie; c'eſt que l'ame eſt faite pour goûter cette harmonie; c'eſt que des ſons analogues tiennent à des fibres analogues, & que des fibres analogues ont une diſpoſition mutuelle à s'ébranler les unes les autres.

M. La reproduction des idées complexes, ou des idées qui, ayant été excitées à la fois, compoſent un tout que le cerveau repréſente à l'ame, ne fournit-elle pas un objet particulier d'attention?

D. J'en dirai un mot. Un objet qui agit à la fois ſur différens ordres de fibres d'un même ſens,

ſens, ou ſur pluſieurs ſens, met à la fois en mouvement différens faiſceaux de fibres d'un ou de pluſieurs ſens. Ces fibres ſont liées les unes aux autres ; elles réagiſſent donc les unes ſur les autres, pendant que l'objet les tient en mouvement. Les élémens des parties qui lient enſemble toutes ces fibres, ſe diſpoſent donc les uns à l'égard des autres, rélativement aux mouvemens qui s'excitent alors dans toutes les fibres. Ces fibres contractent donc des rapports qu'elles n'avoient pas avant qu'elles euſſent été ébranlées à la fois par le même objet ; car elles contractent l'habitude de s'ébranler réciproquement. Si donc un ou pluſieurs faiſceaux de ces fibres viennent enſuite à être ébranlés par quelque cauſe que ce ſoit, le mouvement ſe communiquera bientôt à tous les autres faiſceaux, & l'idée totale ſera reproduite. C'eſt ainſi que l'ame ſe rappelle une perſpective quelconque, qui eſt, en quelque ſorte, une idée très complexe. C'eſt ainſi encore que je rendrois raiſon de la reproduction des idées acceſſoires & de leurs effets divers. Mais il me ſuffit d'avoir poſé les principes qui peuvent conduire à la ſolution de toutes les queſtions de ce genre.

M. Y a-t-il d'autres queſtions encore, auxquelles vous puiſſiez ſatisfaire par les mêmes principes?

D.

D. En voici quelques unes. D'où vient qu'il est si difficile de détruire une habitude? C'est que, pour y parvenir, il faut exécuter l'une ou l'autre de ces deux choses: il faut donner aux élémens des fibres qui sont le siege de cette habitude des déterminations différentes de celles qu'ils avoient contractées; ou imprimer à d'autres fibres des déterminations capables de surmonter l'effet de celles-là. Si les habitudes contractées dès l'enfance sont celles qu'il est le plus difficile de déraciner, c'est que les fibres qui en sont le siege, ont cru & se sont fortifiées peu à peu, comme tous les autres organes. Les atomes nourriciers, en s'incorporant à ces fibres, y ont maintenu les dispositions que la répétition des actes leur avoit imprimées. De là vient encore qu'il est si difficile de détruire les préjugés: ils sont des habitudes: ils tiennent à des fibres qui ont été longtems & fortement ébranlées: ces fibres tiennent à un grand nombre d'autres fibres, qui ont participé à leurs mouvemens. Pour détruire les préjugés, il faut donc changer les déterminations des fibres qui leur sont appropriées, ou imprimer à d'autres fibres des mouvemens contraires ou différens. Il en est de même du caractere lorsqu'il est une fois formé. Il est le résultat de toutes les idées & de tous les sentimens qui peuvent devenir le principe des actions; & tout cela tient à une multitude de fibres, dont il faudroit

droit changer ou modifier les déterminations, pour parvenir à changer le caractere. Je me borne à indiquer la solution de ces questions: j'en passe beaucoup d'autres sous silence, dont l'explication découle sans effort des mêmes principes.

M. Jettons à présent un coup d'œil sur la statue.

D. La suite A, B, C, D, E, F, que j'ai prise pour exemple, représente la suite des sensations que notre statue éprouve, & que j'ai désignée par les mots *rose*, *œillet*, *giroflée*, *jasmin*, *lys*, *tubereuse*. On conçoit maintenant par quelle méchanique le cerveau de l'automate contracte l'habitude de reproduire à l'ame ces sensations dans un ordre déterminé & constant. Il a même d'autant plus de facilité à contracter cette habitude, que ces sensations appartiennent toutes au même genre.

M. La situation actuelle de la statue ne donne-t-elle pas lieu à de nouvelles questions?

D. Je ne m'y étendrai pas, parce que la plûpart ne sont qu'un développement de celles que j'ai déjà traitées. On conçoit, par exemple, que la succession plus ou moins rapide de six sensations peut faire éprouver à l'ame une sorte d'harmonie, & que l'attention qu'elle donne à cette harmonie fortifie l'habitude du cerveau à reproduire cette suite de sensations dans un ordre constant. On comprend encore que, si

une des six fleurs affecte l'odorat de la statue, & qu'elle se rappelle en même tems quelques unes des sensations qui ont précédé ou suivi l'impression de cette fleur, la succession de ces sensations rappellées, mesurera la durée de celle que l'objet excite. On juge enfin que la statue ne sauroit avoir le sentiment du nombre de six; car, pour qu'elle eût ce sentiment il faudroit qu'elle distinguât nettement les six sensations, & pour qu'elle les distinguât nettement, il faudroit qu'elle les eût présentes à la fois. Or ces sensations sont successives. Si donc la giroflée affecte l'odorat de la statue, & qu'elle se rappelle en même tems l'odeur de l'œillet & celle de la rose, elle aura le sentiment du nombre de trois.

M. Savez-vous combien la statue peut avoir de sensations présentes à la fois?

D. Non.



EN-

ENTRETIEN XIX.

De l'état de la ſtatue, dans la ſuppoſition que toutes les fibres de l'odorat ont été miſes en jeu.

LE MAITRE.

Que réſulte-t-il de la multiplication des ſenſations dans le cerveau de la ſtatue?

D. On donne par là plus d'exercice à toutes les facultés de ſon ame: elles ſe déployent ſur un plus grand nombre d'organes ou d'objets. Cela n'a plus beſoin d'explication.

M. Ainſi donc, en ſuppoſant que toutes les fibres de l'odorat ont été miſes en jeu, il pourra arriver que l'ame ne ſera preſque jamais ſans quelque ſenſation qui lui ſoit préſente.

D. Aſſurément. L'impulſion réciproque des faiſceaux les uns ſur les autres, l'action de l'ame, l'impreſſion des mouvemens inteſtins, donneront fréquemment lieu au rappel de différentes ſenſations, qui en réveilleront d'autres, celles-ci d'autres à leur tour: & comme la chaîne eſt déjà fort étendue, il arrivera rarement qu'il n'y ait pas quelque chaînon qui ſoit ébranlé.

M. Parmi ce grand nombre de ſenſations que nous ſuppoſons que la ſtatue a déjà éprouvées,

n'y en a-t-il pas qui pourront lui paroître indifférentes, parce qu'elle les comparera à d'autres plus agréables?

D. Il est très évident qu'aucune sensation n'est en soi indifférente: toute sensation est accompagnée d'un certain degré de plaisir ou de douleur, qui résulte originairement du degré d'ébranlement des fibres appropriées à la sensation, ou de l'espece des fibres ébranlées. Mais un être sentant qui a éprouvé un grand nombre de sensations, parmi lesquelles il en est qui différent beaucoup par le degré de plaisir qu'elles renferment, peut juger indifférentes des sensations qui ne lui paroîtroient pas telles, s'il ne les comparoit point à d'autres plus propres à flatter sa sensibilité. Tout être qui sent, veut sentir agréablement, & le plus agréablement qu'il est possible.

M. Qu'arriveroit-il à la statue, si elle n'éprouvoit pendant quelque tems que de ces sensations qu'elle s'est accoûtumée à regarder comme indifférentes?

D. Elle tomberoit dans cet état que nous exprimons par le terme d'ennui. Son ame, accablée de cet ennui, ne rappelleroit point au gré de sa volonté le souvenir des sensations agréables qu'elle auroit éprouvées: je crois avoir démontré que ce n'est point ainsi que s'opere cette sorte de rappel. Mais la sensation indifférente que nous supposons que la statue éprouve

éprouve actuellement, tient à des fibres qui lui sont appropriées. Ces fibres sont actuellement ébranlées par l'objet. Elle communiquent leur ébranlement à d'autres fibres avec lesquelles elles ont contracté des liaisons. Celles ci en ébranlent d'autres, &c. Ainsi différentes sensations sont reproduites dans l'ame, & elle en a la conscience.

M. Comment différent ces sensations?

D. Il en est, parmi elles, de plus ou de moins agréables. L'ame leur donne donc plus ou moins d'attention, à proportion du degré de plaisir qu'elles renferment. Elle la fixe sur celle qui lui plaît le plus. De là le desir de jouir de la plénitude de cette sensation. Elle devient un besoin, rélativement à l'état d'ennui que nous supposons que la nature éprouve. Si elle connoissoit l'objet de cette sensation, si elle pouvoit se le procurer, le terme du desir seroit la possession de cet objet.

M. Des sensations que l'ame jugeoit indifférentes, peuvent-elles lui devenir très agréables?

D. Oui, si elles concourent à produire une suite harmonique. Les rapports primitifs qu'elles soutiennent avec les autres sensations de la suite, l'ordre dans lequel elles se succédent, le passage des unes aux autres, les comparaisons qui naissent de ce passage, donneront à l'ame d'autant plus de plaisir que l'harmonie sera plus une & variée. La somme du plaisir sera ainsi

plus grande que celle de tous les plaisirs absolus de la suite, pris à part: car elle sera augmentée de la somme de plaisir attachée à cette suite, entant qu'ordonnée.

M. Quelles conséquences tirez-vous de là?

D. Cela montre qu'une suite ordonnée peut n'être toute composée que de sensations que l'ame jugeroit indifférentes, si elle les éprouvoit à part, & qui lui deviennent très agréables par l'ordre dans lequel elles l'affectent. Tous les tons de la Musique pris à part, nous paroissent bien insipides: quelle harmonie résulte de leurs accords! Des sensations désagréables peuvent même devenir agréables par la place qu'elles occupent dans une certaine suite. Les contrastes comme les accords donnent naissance aux plaisirs de comparaison. Notre statue pourroit donc goûter des suites, dont les unes ne renfermeroient que des sensations indifférentes, & dont les autres renfermeroient quelques sensations désagréables.

M. Quelles sont les suites auxquelles la statue aura donné le plus d'attention?

D. Ce seront celles que le cerveau aura plus de disposition à reproduire. On a vu que l'attention est une force qui, en s'appliquant aux fibres sensibles, augmente l'intensité de leurs mouvemens. Cette force tend donc de sa nature à fortifier dans les fibres toutes les déterminations qui leur ont été imprimées. Au

nombre

nombre de ces déterminations sont celles en vertu desquelles elles s'ébranlent les unes les autres dans un ordre constant. L'expérience prouve que la mémoire retient avec plus ou moins de fidélité une suite d'idées, ou de mots, à proportion du degré d'attention que nous avons prêté à cette suite. La mémoire tient essentiellement aux déterminations que les fibres sensibles contractent: l'attention fortifie donc ces déterminations.

M. Appliquez cela à la statue.

D. Si nous la laissons à elle-même, le rappel de telle ou de telle sensation, de telle ou de telle suite, dépendra du mouvement qui s'excitera dans le cerveau; & le degré d'intérêt de chaque sensation, ou de chaque suite, déterminera l'exercice de la volonté. Si nous présentons au nés de la statue un corps odoriférant, l'action de ce corps sur les fibres qui lui sont appropriées, les mettra en mouvement; & ce mouvement se communiquera aux divers faisceaux avec lesquels ces fibres auront contracté des liaisons. Les sensations attachées à l'ébranlement de ces faisceaux, seront reproduites; ce seront des sensations concomitantes, ou associées, dont la succession plus ou moins rapide sera une mesure variable de la durée, celle que l'objet excitera, &c.

M L'ordre de nos idées est-il le même dans le sommeil & dans la veille?

D. Nous éprouvons qu'il n'eſt pas le même. Notre ame eſt bien affectée pendant le ſommeil de différentes ſuites d'idées; mais les idées qui compoſent ces ſuites, forment ſouvent des aſſociations très bizarres, & qui n'ont que peu ou point de rapport avec les repréſentations de la veille. J'ai dit ma penſée ſur la méchanique des ſonges en général. Si j'ai prouvé, comme je le préſume, que la reproduction des idées pendant la veille, eſt due principalement aux mouvemens qui s'excitent dans le cerveau, il n'eſt pas douteux que la reproduction des idées pendant le ſommeil ne ſoit due à une ſemblable cauſe.

M. Ne pouviez-vous pas entrer dans un plus grand détail?

D. Des impulſions inteſtines peuvent ébranler pendant le ſommeil un ou pluſieurs faiſceaux de fibres ſenſibles. Auſſitôt les idées attachées à l'ébranlement de ces faiſceaux ſeront reproduites. Mais aucun faiſceau n'eſt abſolument iſolé: tous ſont liés les uns aux autres par des nœuds que les circonſtances ont formé. J'ai indiqué plus haut comment je conçois que cette liaiſon s'opere. Le faiſceau, ou les faiſceaux qu'une impulſion inteſtine a ébranlés, communiquent donc leur ébranlement aux différens faiſceaux avec leſquels ils ont contracté le plus de liaiſon. De là la reproduction d'une certaine ſuite d'idées pendant le ſommeil.

M.

M. Si la propagation du mouvement n'étoit ni troublée, ni interrompue, comment les songes différeroient-ils des représentations de la veille?

D. Ce ne seroit que par le plus ou le moins d'intensité des impressions. Le faisceau auquel tient une certaine idée, étant ébranlé, tous les faisceaux avec lesquels il auroit contracté des liaisons, le seroient successivement. La chaîne des idées associées seroit reproduite dans le même ordre que pendant la veille. Ce seroit un paysage, une scene tragique, un discours, &c. suivant l'espece de faisceau qui auroit été ébranlé le premier.

M. Est-ce ainsi que les choses se passent?

D. L'expérience nous apprend qu'il s'en faut beaucoup que l'ordre de nos idées soit aussi régulier dans le sommeil que dans la veille. Il faut donc en chercher la raison dans de nouvelles impulsions intestines qui surviennent, & qui choquent plus ou moins l'ordre des mouvemens. Car l'expérience nous apprend aussi que le mouvement tend à se propager du côté où il éprouve le moins de résistance. Or il en éprouve moins quand il se propage dans l'ordre suivant lequel différens faisceaux ont été souvent ébranlés, par exemple, dans l'ordre exprimé par la suite A, B, C, D, E, F. Si donc nous supposons qu'une impulsion intestine ébranle le faisceau A, le mouvement tendra à se propager

 de

de A en B, de B en C, &c. Mais, si dans l'instant où le faisceau C est prêt à être ébranlé par le faisceau B, une nouvelle impulsion intestine survient, qui ébranle plus fortement le faisceau F, que le faisceau C ne peut l'être par le faisceau B, la perception F succédera immédiatement à la perception B, & l'ordre de la suite en sera troublé. D'autres impulsions intestines peuvent en même tems ébranler d'autres faisceaux, & reproduire ainsi les idées attachées à cet ébranlement. Et si ces idées n'ont entr'elles aucun rapport, il s'en formera mille associations bizarres, & qui différeront plus ou moins des représentations de la veille. Il en sera alors du cerveau, comme d'un claveſſin dont une main ignorante ébranleroit les touches.

M. Que concluez-vous de ces principes généraux sur la méchanique des songes?

D. Il semble qu'on puisse en inférer que, moins les impulsions intestines sont fréquentes, nombreuses, variées, & plus la chaîne des idées qui s'offrent à l'ame pendant le sommeil, doit se rapprocher des représentations de la veille: car les fibres sensibles tendent à s'ébranler les unes les autres dans l'ordre suivant lequel elles ont été le plus souvent ébranlées pendant la veille. Il faut donc que le mouvement soit imprimé à un seul faisceau par quelque impulsion intestine, pour qu'il tende à se propager dans une suite déterminée de fibres. Les idées qui

feront ainſi reproduites, formeront une chaîne d'autant plus longue, que l'impulſion aura été plus forte, & que les fibres auront été plus ſouvent ébranlées dans le même ordre. Mais, comme le mouvement s'affoiblit de plus en plus, & s'éteint enfin par la communication, ſi, au bout d'un certain tems il ne ſurvient point de nouvelle impulſion inteſtine, le ſonge finira, & ſa durée ſera proportionelle au nombre des faiſceaux qui auront été ébranlés ſucceſſivement & à la rapidité des mouvemens. Si une nouvelle impulſion ſurvient, qui affecte une autre ſuite de faiſceaux, une nouvelle chaîne d'idées s'offrira à l'ame; & ce ſera un autre ſonge qui ſuccédera au premier. Les impreſſions du dehors ſe mêlant quelquefois à celles du dedans, modifient ſingulierement les ſonges.

M. D'où dépend le ſouvenir des ſonges?

D. On a vu que la ſtructure des fibres ſenſibles eſt telle qu'elles retiennent, pendant un tems plus ou moins long, toutes les déterminations qu'elles ont reçues, de quelque impulſion que ce ſoit. Si donc les impulſions que différens faiſceaux ont reçues pendant le ſommeil ont été aſſez fortes pour faire une impreſſion plus ou moins durable ſur les élémens de ces faiſceaux & ſur les élémens des parties par leſquelles ils communiquent enſemble, le ſouvenir du ſonge ſe conſervera pendant un tems plus ou mois long. Ce ſouvenir ſera d'autant plus vif, que les

les élémens auront plus retenu des déterminations produites par ces impulsions, que je pourrois nommer accidentelles. Il sera très confus, s'il n'y a qu'un très petit nombre de fibres qui ayent retenu exactement ces déterminations fortuites. Mais si, à son réveil, l'ame déploye fortement son attention sur ces fibres, l'augmentation de mouvement qu'elle y produira, pourra se communiquer à quelcune des autres fibres qui auront été ébranlées avec celles-là, & qui n'auront pas achevé de perdre les déterminations acquises pendant le sommeil. Le souvenir du songe deviendra ainsi un peu moins confus: la chaîne des idées commencera à se débrouiller un peu. Je me borne à cette ébauche de la méchanique des songes.

M. Ces principes généraux conviennent-ils aux songes de la statue?

D. Ils s'y appliquent d'eux-mêmes. Si nous supposons, par exemple, qu'une impulsion intestine affecte, pendant le sommeil de l'automate, le faisceau des fibres appropriées à l'odeur de la rose, la sensation de cette odeur sera aussitôt reproduite. Mais nous avons supposé ci-devant, que la statue a souvent donné son attention à la suite exprimée par les termes *rose*, *œillet*, *giroflée*, *jasmin*, *lis*, *tubereuse*; il s'est donc formé entre les faisceaux appropriés à l'action de ces fleurs, une liaison en vertu de laquelle ils tendent à s'ébranler les uns les autres

tres

tres dans l'ordre de la suite. Le faisceau affecté par l'impulsion intestine ébranlera donc le faisceau approprié à l'œillet; celui-ci, le faisceau approprié à la girofflée, &c. Toute la suite sera donc ainsi reproduite comme dans la veille, pourvu toutefois qu'il ne survienne point de nouvelle impulsion intestine qui en trouble l'ordre. Il en sera de même de toutes les suites qui auront souvent affecté le cerveau de la statue pendant la veille, & qui auront fortement excité son attention. Toutes seront reproduites, si le premier faisceau est assez fortement ébranlé pour que son mouvement puisse se communiquer à tous les faisceaux de la suite. Différentes suites seront de même reproduites successivement, & prolongeront la chaîne du songe, suivant le nombre & la maniere des impulsions intestines. Différens faisceaux, ébranlés sans ordre, donneront naissance à un songe bizarre. Si quelque impulsion agit fortement & pendant un certain tems sur un faisceau qui n'ait pas encore contracté beaucoup de liaison avec d'autres faisceaux, la sensibilité de l'ame sera, pour ainsi dire, toute concentrée dans la sensation attachée à l'ébranlement de ce faisceau, & ce sera un songe simple; les autres seront des songes composés.

M. La statue peut elle distinguer le sommeil de la veille?

D.

D. En aucune façon. Un ſonge équivaut pour elle à la réalité; ſoit que l'organe reçoive du dehors le principe de ſes mouvemens, ſoit qu'il le reçoive du dedans, l'effet eſt eſſentiellement le même par rapport à l'ame. Toute la différence qu'elle peut démêler entre ce qui ſe paſſe en elle pendant le ſommeil, & ce qui s'y paſſe pendant la veille, ſe réduit au degré d'intenſité des impreſſions. Mais il eſt bien évident que cela ne ſuffit point pour lui faire diſtinguer ces deux états. Nous ne parviendrions point nous-mêmes à les diſtinguer, ſi nous n'avions pas contracté l'habitude de réflêchir ſur ce qui ſe paſſe en nous & hors de nous: habitude qui s'étend & ſe fortifie encore par l'exercice de nos cinq ſens. Nous conſervons un ſouvenir diſtinct des objets qui nous affectoient avant le ſommeil, & de l'ordre dans lequel ils nous affectoient. A notre réveil nous comparons ce que ce ſouvenir nous retrace avec ce qui s'offre alors à nous: & la conformité que nous y remarquons, eſt le fondement de la perſuaſion où nous ſommes que nous veillons.

M. Quelle eſt la fonction de l'ame dans les ſonges?

D. Il ſemble qu'elle ne ſoit que ſimple ſpectatrice: au moins ſa liberté ne paroit-elle pas s'y déployer comme dans la veille. Et c'eſt, ſans doute, la raiſon du déſordre que nous obſervons dans les idées qui compoſent la plûpart

de

de nos ſonges. Pendant la veille, la liberté ſuit les loix de la réflexion. L'ame y dirige ſon attention rélativement aux circonſtances où elle ſe trouve, à la nature des ſujets qui l'occupent, à l'ordre, à l'analogie des idées. Elle a la conſcience de toutes ces choſes, & cette conſcience eſt réflêchie. Si donc, par l'effet d'un mouvement fortuit du cerveau, une idée étrangere eſt alors reproduite, l'ame reconnoiſſant l'hétérogénéité de cette idée en détournera ſon attention pour la porter ſur quelcune des idées qui ſont le ſujet de ſa méditation. L'augmentation de mouvement qu'elle produira ainſi dans le faiſceau approprié à cette idée, réveillera une ou pluſieurs idées analogues, & l'ame continuera de la ſorte à ſuivre le fil ou l'enchaînement naturel des idées. L'expérience paroît prouver que l'attention ne s'exerce point ainſi dans le ſommeil. Si une idée hétérogene y eſt reproduite, l'ame la contemple, & elle contemple de même toutes les idées que celle-ci rappelle.

M. Mais, pourquoi l'ordre de nos idées eſt-il, en général, moins régulier dans le ſommeil que dans la veille; ou, pour m'exprimer en d'autres termes, pourquoi l'activité de l'ame ne ſe déploye-t-elle pas également dans l'un & l'autre de ces deux états?

D. Dans la veille, l'exercice de nos facultés eſt déterminée par les impreſſions du dehors, toujours plus vives que celles du dedans. Notre

tre activité se déploye donc dans la veille, rélativement aux circonstances extérieures où nous nous trouvons alors placés. Un objet s'offre à nous: on nous parle: une affaire nous survient; les différens faisceaux appropriés à ces divers objets, en sont fortement ébranlés; ils ébranlent fortement les faisceaux avec lesquels ils ont contracté des liaisons. Les idées analogues sont aussitôt reproduites. L'activité de l'ame se déploye dans le rapport à l'ordre de ces mouvemens, ou de ces reproductions. Si une impulsion intestine réveille alors quelque idée étrangere, l'ame ne se livre point à cette idée, parce que son attention est sans cesse rappellée à la suite de l'affaire, ou du discours, par la forte impression que la présence des objets produit sur les faisceaux qui leur sont appropriés, & par ces faisceaux surtout qui leur sont analogues.

M. Comment les choses se passent-elles dans le sommeil?

D. Tout autrement. Dans cet état, l'ame est toute livrée aux impressions du dedans. Son attention se borne à suivre l'enchaînement des idées qui s'offrent à elle. C'est un tableau qu'elle contemple, & dont les teintes douces sont presque toutes à l'unisson. Si ce tableau n'est composé que de figures bizarrement associées, l'ame n'est point choquée de cette bizarrerie, parce qu'elle n'a pas présentes à

son

ſon entendement les idées qui pourroient la lui rendre choquante; & nous avons vu que le rappel de ces idées ne dépend pas uniquement du bon-plaiſir de l'ame; elle eſt donc alors dans le cas d'un être qui n'auroit jamais eu que des idées bizarres; c'eſt une eſpece de folie momentanée dont elle ne peut pas s'appercevoir: car des idées réfléchies qui ne ſont pas préſentes à l'entendement, ſont comme nulles par rapport à lui. Enfin, les impulſions inteſtines ſont momentanées: elles ne peuvent donc produire ſur l'ame des effets ſemblables à ceux qu'y produit la préſence des objets; ces ſortes d'impreſſions différent encore de celles des objets par le degré d'intenſité.

M. Quelles ſont les fibres ſuſceptibles d'ébranlement?

D. Dans l'ordre naturel, il n'y a que celles qui ont été ébranlées par les objets, qui puiſſent l'être par d'autres mobiles. Nous n'avons jamais de ſenſations nouvelles que par l'intervention d'objets nouveaux. Dans l'ordre naturel, nos ſonges ne peuvent donc rouler que ſur les idées qui nous ont affectés pendant la veille. Mais certaines idées peuvent être aſſociées en ſonge d'une maniere ſi étrange, que les objets qui réſultent de leur aſſociation nous paroiſſent nouveaux. Cependant, ſi à notre réveil nous prenons la peine de décompoſer ces objets imaginaires, nous reconnoîtrons bientôt que cha-

cune des idées partiales qui en composent l'idée totale, nous a déjà été présente pendant la veille. Il en est des fibres de notre cerveau comme de tous les signes de nos idées, qui, suivant qu'ils sont combinés, présentent à l'esprit différentes choses. Les songes sont donc toujours des représentations plus ou moins régulieres, plus ou moins bizarres, des objets qui nous ont affectés pendant la veille. Et comme la vue & l'ouie sont les sens dont nous faisons le plus fréquent usage, il s'ensuit que les fibres appropriées aux objets de la vue & à ceux de l'ouie, sont de toutes les fibres de notre cerveau les plus mobiles; car elles sont celles qui ont reçu de l'habitude le plus de disposition au mouvement. Une conséquence nécessaire de ceci est, que nos songes doivent rouler plus souvent sur les objets de la vue & de l'ouie que sur ceux des autres sens. C'est aussi ce que l'expérience confirme: il nous arrive plus rarement en songe de croire sentir ou goûter, qu'il ne nous arrive de croire voir ou entendre.

M. D'où doit venir le mouvement?

D. Une sensation quelconque dépendant originairement de l'ébranlement de certaines fibres, il est indifférent à la reproduction de la sensation que ces fibres reçoivent leur mouvement du dedans, ou qu'elles le reçoivent du dehors. Si donc, par l'action de quelque cause que ce soit, les fibres sensibles sont ébranlées en pleine

veille,

veille, de maniere à représenter à l'ame une suite ordonnée de choses, ou d'événemens, elle aura une *vision*. Elle reconnoîtra que cette vision n'est point son ouvrage, parce qu'elle a un sentiment clair de la nature & de l'ordre des idées qui lui étoient présentes immédiatement avant la vision & de celles qui lui sont encore présentes pendant la vision. Elle s'en convaincra de plus en plus par l'impuissance où elle se trouvera d'écarter l'apparition en portant son attention sur d'autres idées. L'intensité du mouvement des fibres appropriées à la vision, le fera dominer sur toutes les idées que l'imagination ou la mémoire rappelleront. L'ame ne s'appropriera donc pas cette vision, comme elle s'approprie le rappel de la plûpart de ses idées. Elle sentira donc qu'elle n'a pas le même pouvoir sur la vision que sur les idées qu'elle croit rappeller Enfin, parce que l'ordre ou l'enchainement de ses idées ne l'a point acheminée à vouloir la vision, elle en conclurra certainement qu'elle ne dépend point de sa volonté.

M. Mais n'est-ce pas être visionnaire que de parler de visions, & y a-t-il des faits qui viennent à l'appui d'une semblable supposition ?

D. Je pourrois raconter sur ce sujet, un cas fort singulier, & qui passeroit pour fabuleux, s'il n'étoit appuyé sur des témoignages dignes de foi. L'exposition de ce phénomene psychologique demanderoit un détail trop long pour

trouver place ici. Je me bornerai donc à dire, que je connois un homme respectable, plein de santé, de candeur, de jugement & de mémoire, qui, en pleine veille, & indépendamment de toute impression du dehors, apperçoit de tems en tems devant lui des figures d'hommes, de femmes, d'oiseaux, de voitures, de bâtimens, &c. Il voit ces figures se donner différens mouvemens; s'approcher, s'éloigner, fuir; diminuer & augmenter de grandeur; paroître, disparoître, reparoître; il voit les bâtimens s'élever sous ses yeux, & lui offrir toutes les parties qui entrent dans leur construction extérieure. Les tapisseries de ses appartemens lui paroissent se changer tout à coup en tapisseries d'un autre goût, & plus riches. D'autres fois, il voit les tapisseries se couvrir de tableaux qui représentent différens paysages. Un autre jour, au lieu de tapisseries & d'ameublemens, ce ne sont que des murs nuds, & qui ne lui présentent qu'un assemblage de matériaux bruts. D'autres fois, ce sont des échaffaudages; . . . mais j'ai déclaré que je ne pouvois épuiser la description de ce phénomene. Toutes ces peintures paroissent à celui qui les voit d'une netteté parfaite, & l'affectent avec autant de vivacité que si les objets eux-mêmes étoient présens; mais ce ne sont que des peintures: car les hommes & les femmes ne parlent point, & aucun bruit n'affecte son oreille. Tout cela paroit

avoir

avoir son siege dans la partie du cerveau qui répond à l'organe de la vue. La personne dont je parle, a subi, en différens tems & dans un âge très avancé, l'opération de la cataracte aux deux yeux. Le grand succès qui avoit d'abord suivi cette opération, ne se seroit sans doute point démenti, si un goût trop vif pour la lecture avoit permis au vieillard de ménager l'organe comme il demandoit à l'être. Actuellement l'œil gauche, qui étoit le meilleur, est presque sans fonction : l'œil droit lui permet encore de distinguer les objets qui sont à sa portée. Mais, ce qu'il est très important de remarquer, c'est que ce vieillard ne prend point, comme les visionnaires, ses visions pour des réalités ; il sçait juger sainement de toutes ces apparitions, & redresser toujours ses premiers jugemens. Ces visions ne sont pour lui que ce qu'elles sont en effet, & sa raison s'en amuse. Il ignore d'un moment à l'autre quelle vision s'offrira à lui : son cerveau est un théatre, dont les machines exécutent des scenes qui surprennent d'autant plus le spectateur qu'il ne les a point prévues.

M. Que pensez-vous de cet étrange phénomene ?

D. Si c'étoit ici le lieu d'analyser tous les faits qu'il présente, je montrerois qu'il s'explique heureusement par les principes que j'ai tâché d'établir jusqu'ici, & qu'il les confirme. Il n'est

pas difficile d'imaginer des causes physiques qui ébranlent assez fortement différens faisceaux de fibres sensibles pour représenter à l'ame l'image de divers objets avec autant de vivacité que si les objets eux-mêmes agissoient sur ces faisceaux. Et si les fibres qui servent à la réflexion ne sont point alors embarrassées, si elles sont dans leur état naturel, l'ame ne confondra point les visions avec la réalité. Ces fibres ébranlées aussitôt par celles qui seront le siege des visions, retraceront à l'ame des idées qui la mettront en état de discerner le vrai du faux. Au reste j'ai assez prouvé que l'attention augmente l'effet des mouvemens que différentes causes physiques impriment aux fibres sensibles. L'attention ajoute donc un nouveau degré de force à cette force d'imagination qui produit des visions.

M. Cela s'étendroit-il jusqu'aux visions prophétiques?

D. Si elles ont eu une cause matérielle, on en trouveroit ici une explication bien simple, & qui ne supposeroit aucun miracle. On conçoit assez que Dieu a pu préparer de loin dans le cerveau des prophetes des causes physiques propres à en ébranler, dans un tems déterminé, les fibres sensibles suivant un ordre rélatif aux événemens futurs qu'il s'agissoit de représenter à leur esprit.

M. Revenons à la ſtatue. Quelle idée faut-il ſe faire de ſon état?

D. Elle ne peut actuellement rien éprouver de ce que je viens de rapporter, elle n'a encore fait uſage que de l'odorat; mais, ſi une cauſe quelconque faiſoit ſur les fibres appropriées à l'odeur de la roſe, une impreſſion égale, ou à peu près, à celle qu'y produiroit cette fleur, la ſtatue auroit, à ſa maniere, une viſion; & cette viſion ſe confondroit pour elle avec la réalité.

M. La ſtatue peut-elle changer à ſon gré l'ordre de ſes ſenſations; ou leur donner dans ſa mémoire un arrangement différent de celui qu'elles y ont reçu de l'action des objets? Et, pour rendre ceci plus clair, en prenant toujours pour exemple, la ſuite A, B, C, D, E, F, qui exprime l'ordre conſtant dans lequel ſix objets ont ſouvent affecté le cerveau de l'automate; je demande ſi la ſtatue peut changer, ou modifier à ſon gré l'ordre de ces ſix ſenſations; lier, par exemple, la ſenſation A avec la ſenſation F, & paſſer ainſi immédiatement de l'une à l'autre?

D. La queſtion, ſi l'ame peut à ſon gré faire une choſe, ſuppoſe qu'elle a un motif de le vouloir: car nous avons vu que la volonté, comme la liberté, n'eſt qu'un ſimple pouvoir, dont l'exercice eſt ſubordonné à celui de la ſenſibilité. Nous avons vu encore qu'un être ſen-

tant ne peut être déterminé à agir, qu'en vertu d'une ſenſation agréable, ou déſagréable, dont il eſt affecté. Afin donc que l'ame de la ſtatue deſire de paſſer immédiatement de la ſenſation A à la ſenſation F, il faut que les ſenſations intermédiaires lui ſoient moins agréables. Mais le faiſceau A n'a jamais contracté avec le faiſceau F, les liaiſons qu'il a contractées avec le faiſceau B. L'ame ne ſauroit donc paſſer immédiatement de A en F: car, au moment que le faiſceau A eſt ébranlé, il ébranle le faiſceau B, & non le faiſceau F, qui ne peut l'être que par le faiſceau F. Mais l'ame ne peut donner du tout d'attention aux ſenſations intermédiaires; & comme le mouvement eſt fort rapide, elle peut croire avoir paſſé immédiatement de A en F. Si cela ſe répete ſouvent, la liaiſon de A avec B s'affoiblira inſenſiblement. Il en ſera de même de la liaiſon de B avec C, de C avec D, &c. Le faiſceau A commencera donc à contracter une nouvelle liaiſon avec le faiſceau F, en vertu de laquelle il tendra à l'ébranler. Telle eſt, en général, la maniere dont je conçois que l'ame de la ſtatue peut modifier l'ordre de ſes ſenſations. Au reſte, le degré d'attention qu'elle donne aux ſenſations A & F, aide encore à les lier enſemble.

M. La ſtatue peut-elle former des abſtractions?

D.

D. Ce que j'ai déjà dit ci-dessus des abstractions, leve toute équivoque à cet égard. On voit qu'il ne s'y agit que d'abstractions sensibles; la statue ne peut encore former des abstractions intellectuelles. Son entendement a besoin de signes pour se déployer: & il n'a point encore de signes.

M. Au moins peut-elle faire usage de son attention, & en tirer un parti assez considérable.

D. Cela est vrai. La statue n'ayant fait jusqu'ici usage que de l'odorat, quand elle est affectée d'une odeur, elle est plus à cette odeur qu'elle n'y seroit, si son attention étoit partagée par les impressions qu'elle pourroit recevoir en même tems des autres sens. Il est donc possible qu'elle démêle dans l'odeur qui l'affecte, des choses que nous ne saurions y demêler. Les corpuscules qui émanent de l'objet, ne sont pas tous précisément semblables. Il peut y avoir entr'eux des différences que l'organe saisit, & qu'il transmet à l'ame. Le degré d'attention qu'elle donne à la sensation, rend toutes ces petites impressions plus saillantes. La sensation peut donc lui paroître moins une, moins simple qu'à nous. Les différentes impressions qu'elle y démêle, sont comme autant de parties d'un même tout. Ce sont des idées partiales, qui peuvent donner naissance à des abstractions. Nous éprouvons qu'en concentrant notre attention sur un sujet, nous venons

à y découvrir des choses qui nous avoient d'abord échapé; & ce qui nous avoit paru très simple, commence à nous paroître composé. La délicatesse des organes donne à l'ame plus de facilité à saisir les nuances. Sensible aux plus legeres impressions, un organe délicat ne laisse rien perdre. Prompt & exact à transmettre à l'ame tout ce qu'il reçoit, il lui fait souvent trouver la variété, où elle n'auroit apperçu que l'unité, si l'instrument de la sensation eût été moins parfait.

M. Que résulte-t-il de là?

D, Ce qu'on nomme la *pénétration*. Elle tient à la perfection des organes. Si elle découvre si promptement tout ce qui appartient à une sujet, & ce qu'il renferme de plus caché, c'est que le tact fin des fibres appropriées au sujet en saisit toutes les impressions; c'est que la merveilleuse facilité qu'elles ont à ébranler toutes les fibres qui leur sont analogues, réveille avec l'idée principale une multitude d'idées concomitantes, qui donne lieu à des comparaisons promtes, délicates, fines. L'esprit apperçoit dans l'objet mille traits qui échappent à des yeux moins perçans. Si une grande application de l'esprit compense souvent le défaut de pénétration, c'est que l'application est une force qui se déploye sur les organes, & qui en surmonte l'inertie. Des impressions qui n'avoient pas été senties commencent à l'être, par l'augmenta-

mentation d'intenſité que l'attention produit dans le mouvement des fibres. Mais, quelle que ſoit la nature de cette force que nous repréſentons par le terme d'attention, il eſt certain que le partage l'affoiblit. Les procédés auxquels nous avons recours quand nous voulons profondément méditer ſur un ſujet, tendent tous à concentrer l'attention ſur un petit nombre de fibres, & à prévenir ou écarter les mouvemens étrangers. Il faut voir là deſſus ce que M. *de Fontenelle* raconte de *Malebranche.* Sans doute que, ſi ce ſubtil métaphyſicien eût pu s'aliéner davantage de ſes ſens extérieurs, ſon ſens intérieur eût fait encore de plus rares découvertes.

M. Si le ſilence des ſens favoriſe les opérations de l'entendement pur, la privation d'un ſens doit augmenter de même l'activité & la délicateſſe de quelcun des autres ſens.

D. C'eſt un fait d'expérience. Le toucher eſt en général plus ſubtil dans les aveugles-nés. Il va quelquefois juſqu'à leur faire diſtinguer les couleurs. Le ſon qui ſe réflêchit de deſſus les corps ſolides leur annonce qu'ils ſont dans le voiſinage de tel corps, &c. Nous avons tant de facilité à nous ſervir des yeux, leur exercice eſt ſi promt, ſi commode, ſi étendu, qu'il diminue beaucoup les avantages que nous pourrions retirer du toucher. L'activité de notre ame ſe porte preſque toute entiere du côté

où

où elle éprouve le moins de fatigue, ou de travail. L'attention s'exerce donc peu sur les fibres du toucher, & beaucoup sur celles de la vue. Mais l'attention entretient & augmente la mobilité des fibres: une infinité de fibres du toucher tombent donc chez nous en paralysie, faute d'exercice. De ce nombre sont celles auxquelles tient le discernement des couleurs. Il en est de même de quantité de fibres des autres sens que nous cultivons moins que la vue. Enfin, nous ne tirons pas tous le même parti des yeux; & combien d'hommes chez qui une grande partie des fibres de la vue, & celles de l'entendement qui leur correspondent, sont condamnées à une paralysie éternelle.

M. Il s'agit de ramener ces observations à la statue.

D. Elles font concevoir comment l'odorat peut procurer à cette statue des connoissances dont nous ne nous doutons point. Elles montrent comment elle peut démêler, dans une odeur qui nous paroit très simple, une composition que nous ne saurions y appercevoir. Il est donc possible que la statue fasse sur les odeurs de ces abstractions que nous nommons partiales: elle en fera de ce genre toutes les fois qu'elle concentrera son activité dans quelques fibres d'un même faisceau. A ces fibres tient une sensation partiale, que l'attention rend dominante. Les degrés que l'ame démêle dans la même

même ſenſation peuvent donner lieu à une autre ſorte d'abſtraction; car, ſi la ſtatue porte ſon attention ſur un de ces degrés, elle le ſéparera en quelque ſorte de la ſenſation même. On a vu comment cela s'opere, lorsque j'ai cherché en quoi conſiſte le phyſique du ſouvenir de ces degrés. La ſtatue abſtraira la durée, quand, occupée d'une ſenſation, elle ſe rendra attentive à la ſucceſſion de celles que cette ſenſation rappellera. Enfin la ſtatue pourra s'élever à cette eſpece d'abſtraction univerſelle qui conſiſte à ſéparer des différens individus ce qu'ils ont de commun. Ainſi, quand pluſieurs odeurs lui ſeront préſentes, & qu'elle fera attention à la maniere dont elles l'affectent, elle reconnoîtra qu'elles ſont toutes douces, pénétrantes, ou ſtyptiques, &c.

M. Mais comment la ſtatue abſtrait-elle, par exemple, la douceur de différentes odeurs?

D. Je pourrois me diſpenſer de l'expliquer, ſi je ne m'étois impoſé la loi un peu dure d'appliquer mes principes à la ſolution de toutes les queſtions que mon automate pouvoit m'offrir dans l'état où j'ai entrepris de le conſidérer. Chaque odeur a ſon caractere propre, qui la diſtingue de toute autre: & ce caractere dérive originairement de l'eſpece de fibre appropriée à la ſenſation. Les corpuſcules odoriférans ont entr'eux des diverſités rélatives à celles qui ſont entre les différens corps dont ils émanent. Je veux

veux dire que chaque corps odoriférant a ses corpuscules propres, qui composent autour de lui une atmosphere particuliere. Les fibres de l'odorat ont été construites sur des rapports à l'action des corpuscules odoriférans; car elles sont destinées à transmettre à l'ame cette action. Il est donc autant de diversité entre les fibres de l'odorat, qu'il en est entre les corpuscules odoriférans. Nous ignorons en quoi consiste cette diversité, parce que nous manquons de moyens pour la découvrir. Mais, comme il n'y a que les fibres de la vue qui puissent nous donner la sensation de la lumiere, il n'y a de même que certaines fibres de l'odorat qui puissent nous donner la sensation d'une certaine odeur.

M. En quoi consiste la différence essentielle entre les fibres?

D. Ce ne peut être que dans la nature & l'arrangement de ses élémens.

M. Qu'entendez-vous par la nature d'un élément?

D. J'entens tout ce qui le constitue, ou qui fait qu'il est ce qu'il est: une particule d'eau, par exemple, & non une particule d'air. La nature d'un élément est donc son essence réelle, & cette essence nous est inconnue. Nous ne connoissons que certaines qualités des aggrégats que les élémens composent par leur réunion.

M. Qu'entendez-vous par l'arrangement des élémens?

D.

D. J'entens toutes les manieres possibles dont ils peuvent être disposés, ou combinés en différentes fibres.

M. A quoi cela vous conduit-il?

D. De la nature & de l'arrangement des élémens dont une fibre de l'odorat est composée, dépend son appropriation à l'action de telle ou de telle espece de corpuscules. De cette appropriation dérive le mouvement auquel la sensation a été attachée.

M. Suffit-il, pour varier les sensations, de varier simplement les proportions des corpuscules odoriférans, & des fibres qui leur correspondent?

D. Comme chaque odeur a ses degrés, ses nuances, qui dépendent du plus ou du moins d'intensité de l'action, on n'obtiendroit par là que différens degrés de la même sensation, & non différentes sensations. Un mouvement quelconque, accéléré ou retardé, est toujours le même mouvement. Si donc notre ame n'éprouve des modifications que par les mouvemens imprimés aux fibres sensibles, il faut que les mouvemens qui donnent lieu à différentes modifications, different entr'eux par quelque chose de plus que l'intensité, ou la vîtesse. Ce n'est donc pas à un certain degré de mouvement, mais à un certain mouvement, que tient une certaine sensation. Le degré du mouvement

ment détermine ſeulement la force de l'impreſſion.

M. D'où dépend un certain mouvement dans une machine?

D. De la conſtruction de cette machine; & cette conſtruction dépend elle-même des rapports que les parties ſoutiennent entr'elles par leur configuration & par leur arrangement. Ainſi, c'eſt par ſa conſtruction qu'une fibre ſenſible exécute un certain mouvement plutôt que tout autre. Cette conſtruction dépend des rapports que les élémens de la fibre ſoutiennent entr'eux par leur conſtruction & leur arrangement.

M. Ces élémens ſont-ils des élémens premiers, ou ſecondaires?

D. C'eſt ce que je n'examine point: j'entens ici par élémens toutes les parties de la fibre qui contribuent eſſentiellement à ſon jeu. Ce jeu a pour objet de tranſmettre à l'ame l'impreſſion de certains corpuſcules. La conſtruction de la fibre eſt donc dans un rapport à la nature & à la maniere d'agir de ſes corpuſcules. Chaque eſpece de fibre ſenſible eſt donc un petit organe, qui a ſes fonctions propres. Les élémens ſont les parties conſtituantes de cet organe. Leur arrangement reſpectif détermine ſa conſtruction. La ſomme de ſes fonctions eſt la ſenſation qu'il excite.

M. Comment les élémens de la petite machine sont-ils unis les uns aux autres?

D. Par cette même force de cohésion qui tend à unir tous les élémens. Les fibres où cette force s'exerce le plus, sont celles qui résistent davantage: celles où elle s'exerce le moins, sont les plus mobiles. Ainsi les fibres de l'odorat résistent moins que celles du toucher; celles de la vue moins que celles de l'odorat.

M. La résistance varie-t-elle encore entre les fibres du même sens?

D. Oui. La configuration & l'arrangement des élémens modifie cette force: plus les surfaces sont petites, moins il y a de résistance. Mais des lamelles peuvent être arrangées de maniere à ne se toucher que dans quelques points de leur surface. Le degré de la résistance détermine donc le degré de mobilité; mais le degré de mobilité ne paroit pas suffire pour rendre raison de l'espece de la sensation.

M. Quel est ici l'office de la mémoire?

D. Elle conserve un souvenir plus ou moins clair de chaque espece de sensation: & elle tient aux fibres des sens. L'action des objets sur les sens imprime aux divers ordres de fibres dont ils sont composés, des déterminations en vertu desquelles ils acquierent l'aptitude de retracer à l'ame le souvenir des diverses sensations auxquelles ils sont appropriés. Mais les déterminations d'une fibre sont dans ses parties consti-

tuantes. Une fibre ſenſible eſt donc conſtruite de maniere que ſes parties conſtituantes peuvent être modifiées par l'action de l'objet. L'objet agit par impulſion: la fibre reçoit cette impulſion: elle ſe meut: ſes parties conſtituantes participent donc à ce mouvement. L'effet de ce mouvement eſt plus ou moins durable, puiſque la mémoire en eſt une conſéquence. Les parties conſtituantes de la fibre ne ſe retrouvent donc pas après l'impulſion dans le même état où elles étoient avant l'impulſion.

M. Qu'inférez-vous de là par rapport à la conſtruction de la fibre?

D. Que cette conſtruction renferme deux choſes eſſentielles; le pouvoir de céder à l'impulſion, & la capacité de retenir la détermination que l'impulſion lui a imprimée. Le pouvoir de céder à l'impulſion ſuppoſe dans ces parties conſtituantes de la fibre, celui de changer de poſition reſpective, de s'éloigner plus ou moins les unes des autres, ou de revêtir les unes à l'égard des autres de nouveaux rapports de ſituation. La capacité de retenir la détermination imprimée, ſuppoſe que les parties conſtituantes de la fibre ſont configurées, ou ordonnées, de maniere qu'elles ne ſe rétabliſſent pas immédiatement après l'impulſion, qu'elles ne reprennent pas ſubitement leur état primitif.

M. Mais d'où ſurviennent à la fibre les modifications qu'elle éprouve?

D.

D. Elles ne lui ſurviennent qu'en conſéquence de l'action de l'objet, ou des corpuſcules qui en émanent. Chaque eſpece de corpuſcules trouve donc dans l'organe des fibres qui lui correſpondent, & qui ne correſpondent qu'à elle; je veux dire, des fibres propres à céder à l'action de cette eſpece de corpuſcules, & à retenir, pendant un tems plus ou moins long, la détermination que cette action leur a imprimée.

M. Qu'eſt-ce qui différencie les ſenſations?

D. La ſenſation totale réſulte du jeu de toutes les fibres qui compoſent le faiſceau auquel la ſenſation eſt attachée. La ſenſation partiale réſulte du jeu de quelques unes des fibres du faiſceau. L'eſpece de la ſenſation dépend donc de l'eſpece des fibres ou de ce qu'il y a de propre dans leur jeu. Les qualités communes à différentes ſenſations dépendent par la même raiſon de quelque choſe de commun dans le jeu des fibres qui leur ſont appropriées. Ainſi différentes odeurs nous paroiſſent douces, parce qu'il eſt dans le jeu des fibres qui leur ſont appropriées, quelque choſe de commun, qui excite en nous ce ſentiment que nous exprimons par le terme de *doux*. Or le jeu des fibres n'eſt que le mouvement de leurs parties conſtituantes; il y a donc dans le mouvement des parties conſtituantes de différentes fibres quelque choſe de commun.

M. En quoi conſiſte cette choſe?

D. C'eſt ce que je ne puis dire, parce que la méchanique des fibres m'eſt inconnue, & que je ne cherche point à la deviner: mais je conçois qu'un globule d'huile volatil n'agit pas préciſément comme une particule de ſel volatil. Je conçois donc qu'une fibre appropriée à l'action d'un globule d'huile volatile, ne ſe meut pas préciſément comme une fibre appropriée à l'action d'une particule de ſel volatil. Enfin, je vois que toutes les huiles ont un caractere commun, en vertu duquel elles appartiennent toutes à une même claſſe de fluides. Je vois encore, que chaque eſpece d'huile a un caractere propre, qui la diſtingue de toute autre eſpece. Je conçois par conſéquent, qu'il eſt, entre toutes les fibres ſenſibles appropriées à l'action des huiles, un caractere commun, ou générique, & un caractere propre, ou ſpécifique.

M. N'y a-t-il pas des remarques particulieres à faire rélativement aux fluides?

D. Les fluides cédent à la moindre impulſion: leurs parties élémentaires adhérent donc très peu les unes aux autres: elles ne ſe touchent donc que par de très petites ſurfaces: elles ſont donc probablement de figure ſphérique. Les corpuſcules huileux volatils ſont donc probablement de figure ſphérique. Ils ne ſont pas élaſtiques; & ils ne ſont point dardés dans l'air, mais ils s'y évaporent. Ils ſuivent donc les mouvemens de l'air, qui les répand ſur les la-

mes

mes nerveuſes de l'odorat. Parmi les fibres qui compoſent ces lames, il en eſt qui ſont appropriées à l'action de ſes corpuſcules, & auxquelles ceux-ci impriment un certain mouvement. Des corpuſcules ſubtils, polis, arrondis, qui nagent dans l'air, & qui en ſuivent le cours, ſemblent devoir ne faire que gliſſer legerement ſur les fibres. Les parties conſtituantes de celles-ci, obéiſſant à cette ſorte d'impreſſion, gliſſent donc legèrement les unes ſur les autres. Et ce ſera, ſi l'on veut, de ce mouvement que dépendra le ſentiment que nous exprimons par le terme de doux. Enfin, quant à l'eſpece de la ſenſation, les proportions rélatives des corpuſcules & des élémens des fibres, leur degré reſpectif de mobilité, les diverſes manieres dont les élémens peuvent gliſſer les uns ſur les autres en vertu de leur configuration & de leur arrangement, toutes ces choſes, & bien d'autres que j'ignore, peuvent concourir à la déterminer.

M. Ainſi voilà tout ce que vous avez à dire ſur ce ſujet.

D. Je le répete: je ne puis rien particulariſer ici; je dois me borner à des généralités. Je cherche ſeulement à faire comprendre que les qualités génériques & ſpécifiques des ſenſations ont des cauſes phyſiques. J'entrevois à peine ces cauſes: des génies plus pénétrans & plus

éclairés pourront atteindre à une plus grande précision.

M. Puisque vous venez de rassembler sous un seul point de vue la plûpart de vos principes sur les sensations, il conviendroit de les retracer, afin d'en faciliter l'intelligence & l'aplication.

D. J'y consens. Il résulte de ce que je viens d'exposer, que tout ce que l'ame peut distinguer dans ses sensations, a un fondement physique, & que ce fondement est dans les fibres appropriées aux sensations. J'ai indiqué comment il peut se trouver dans les fibres des choses rélatives à tout ce que l'ame démêle dans ses sensations, & qui en sont l'origine physique. J'ai montré qu'il est une correspondance entre les fibres & les objets à l'action desquels elles sont appropriées. J'ai indiqué en général en quoi consiste cette correspondance, & quels en sont les effets essentiels. Mais, s'il est une correspondance entre les fibres & les objets, il en est une aussi entre l'ame & les fibres. Car, si, en vertu des loix de l'union, l'ame n'a des sensations qu'en conséquence des mouvemens qui s'opérent dans les fibres des sens, il doit y avoir dans l'ame quelque chose qui répond au jeu de ces fibres. Si donc les fibres des sens agissent sur l'ame, l'ame doit réagir sur les fibres des sens. Le commerce réciproque des deux substances emporte cela: & quelque hypothese

pothese qu'on embrasse sur leur union, il faudra toujours admettre quelque chose qui réponde à cette action & à cette réaction; ou qui les représente.

M. Vous vous êtes déjà expliqué sur la réaction de l'ame: ainsi vous pouvez, sans vous y arrêter, achever cette récapitulation.

D. L'ame a une volonté, & elle s'exerce. J'ai fait voir que la volonté est une force différente de la sensibilité. Il faut à cette force un sujet sur lequel elle se déploye: j'ai demandé si ce sujet pouvoit être autre que les fibres des sens. Enfin, j'ai prouvé par les effets de l'attention qu'elle est une modification de cette activité que l'ame déploye sur les fibres du cerveau. Mais, ce n'est qu'avec le secours de l'attention que l'ame parvient à former des abstractions: j'ai fort développé ce point important. Quand donc l'ame forme une abstraction sensible, son activité se déploye sur la fibre appropriée à la chose qu'elle abstrait. Ainsi chaque espece d'abstraction peut être regardée comme une modification de l'attention.

M. En combien de maniere l'attention peut-elle donc se modifier?

D. En autant de manieres que les fibres elles-mêmes peuvent l'être par l'action des objets. Comme l'attention peut ne se déployer que sur quelques faisceaux, elle peut aussi ne se déployer que sur quelques fibres d'un seul faisceau.

Elle peut encore ſe modifier rélativement au jeu des élémens. Car, s'il y a dans l'ame quelque choſe qui correſpond à tout ce qui ſe paſſe dans les fibres ſenſibles, l'attention doit ſe modifier dans un rapport déterminé à tel ou tel mouvement des élémens; par exemple, à la maniere dont ils gliſſent les uns ſur les autres. Cette modification de l'attention donnera lieu à cette ſorte d'abſtraction qui conſiſte à ſéparer la douceur de différentes odeurs.

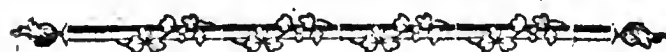
M. Qu'y a-t-il de particulier à dire ſur ce ſentiment de la douceur?

D. Il eſt bien clair qu'il ne peut exiſter à part des ſenſations qui l'excitent. Il tiendra donc toujours à l'une ou l'autre de ces ſenſations, & quelquefois à toutes, puiſqu'elles peuvent ſe rappeller les unes les autres. Ce ſentiment naît de la comparaiſon que l'ame fait entre différentes ſenſations. Lorſque la ſtatue n'avoit encore ſenti que la roſe, elle ne pouvoit faire aucune attention à la douceur de ſon odeur. La douceur eſt ici une qualité rélative qui ſuppoſe une comparaiſon entre deux ou pluſieurs ſenſations. Ce n'eſt qu'en comparant que l'ame parvient à découvrir ce qu'il y a de propre & de commun dans ſes ſenſations. Et comparer, c'eſt exercer ſon attention. L'attention s'applique donc à ce que les ſenſations ont de propre & à ce qu'elles ont de commun. Elle ſe modifie donc dans ce double rapport.

M.

M. Eſt-ce ſur les ſenſations mêmes que l'attention ſe déploye?

D. Non: c'eſt ſur les fibres appropriées aux ſenſations. L'attention ſe déploye donc ſur les fibres ſenſibles dans un rapport à ce qu'elles ont de propre & à ce qu'elles ont de commun. Le propre des fibres eſt dans leur conſtitution particuliere: mais cette conſtitution peut renfermer des choſes qui ſe retrouvent dans des fibres d'eſpece différente; & l'application de l'attention à ces choſes conſtitue cette ſorte d'abſtraction univerſelle qui a fait le ſujet d'une queſtion propoſée ci-deſſus. Je ne m'étendrai pas davantage ſur les abſtractions ſenſibles que la ſtatue peut former: les principes que je viens d'expoſer, pourront ſuffire à expliquer toutes les opérations de ce genre.



ENTRETIEN XX.

Du bonheur & du malheur de la ſtatue.

LE MAITRE.

Dans le point de vue où nous conſidérons notre ſtatue, que nous offre-t-elle?

D. Une eſpece fort ſinguliere de *Contemplatif.* Sa vie ſe borne à ſentir des odeurs, & à

exercer ses facultés sur ces odeurs. Et comme les fibres de l'odorat sont trop délicates pour réagir sensiblement sur leurs objets, & que ces objets sont eux-mêmes très subtils, l'ame de notre automate ne peut avoir aucun sentiment de ce qui est hors d'elle. Sa vie est donc, pour ainsi dire, toute intérieure. Elle habite un monde idéal, dans lequel elle est heureuse ou malheureuse à sa maniere. Elle est heureuse, toutes les fois qu'elle sent des odeurs qu'elle aime mieux sentir que ne pas sentir. Elle est malheureuse, quand elle sent des odeurs qu'elle aimeroit mieux ne pas sentir que sentir.

M. Mais le bonheur & le malheur ne sont-ils pas toujours rélatifs à quelque situation antécédente, dont on conserve le souvenir?

D. Assurément. Un Etre qui n'éprouveroit jamais que des sensations désagréables, seroit toujours mal, sans jamais soupçonner qu'il pût être mieux. Son malheur ne seroit donc point augmenté par des comparaisons à des situations heureuses, dont il n'auroit pas les idées. La statue ne s'estimera donc jamais plus heureuse, que lorsqu'après avoir éprouvé longtems des sensations désagréables, elle viendra enfin à en éprouver d'agréables. Car, outre le degré de plaisir absolu attaché à toute sensation qui flatte, elle jouira encore du degré de plaisir rélatif, attaché à la comparaison qu'elle fera entre sa situation actuelle & sa situation an-

técé-

récédente. Par la raison des contraires, elle ne se croira jamais plus malheureuse, que lorsqu'après avoir longtems senti des odeurs agréables, elle viendra à en sentir de desagréables.

M. Qu'arriveroit-il, si ces odeurs étoient toutes desagréables au point de tendre également à offenser l'organe?

D. La statue préféreroit le passage d'une odeur à une autre odeur, à la permanence dans la même sensation. C'est que toute impression douloureuse tend de sa nature à désunir les élémens des fibres, & que cette tendance croît en raison de la durée. Or le degré du déplaisir, ou de la douleur, dépend du degré de désunion des élémens. Mais les passages soulagent les fibres; car, chaque odeur ayant ses fibres propres, chaque espece de fibres est ainsi moins tourmentée. L'ame doit donc éprouver quelque soulagement en passant d'une sensation douloureuse à une autre d'intensité égale.

M. Qu'avons-nous fait en multipliant les sensations de notre statue?

D. Nous avons multiplié à proportion ses plaisirs & ses peines. Nous avons étendu son être. Son *moi* s'étant approprié toutes les sensations, s'est en quelque sorte multiplié avec elles. Elle a goûté l'existence par un plus grand nombre d'organes. Plus ses manieres d'être ont varié, plus elle a senti qu'elle étoit. Par rapport à lui-même, un Etre sentant n'existe

n'existe qu'autant qu'il sent: il existe donc d'autant plus, qu'il sent d'avantage. Il aime donc son existence, dans le rapport au nombre & à la qualité des sensations qui en composent la somme. Une sensation reproduite, ou rappellée, n'est jamais que la même sensation: elle n'étend donc pas l'existence: elle n'est que la même existence reproduite. Mais un être sentant qui est en même tems actif, agit en conséquence de ce qu'il sent. Son activité se diversifie donc comme ses sensations. Et si un certain exercice de son activité lui donne du plaisir, il aimera d'autant plus son existence, qu'il exercera plus souvent son activité de cette maniere. Cet être aimera donc à sentir & à agir, mais à sentir & à agir agréablement. L'existence ne sera pour lui un bien, qu'autant qu'il la préféreroit au néant, s'il pouvoit choisir.

M. L'existence n'est donc point en soi un bien?

D. Non: elle est la simple conscience de ce que l'on sent, ou de ce que l'on fait. L'existence ne devient un bien que par ses déterminations; & ces déterminations sont les sensations & les actions. Ainsi, plus le nombre des déterminations préférables au néant l'emportera sur celui des déterminations auxquelles le néant est préférable, & plus l'existence sera un bien. Je nomme ici *néant* la privation du senti-

ſentiment. L'exiſtence ſeroit pour l'être dont je parle, le ſouverain bien, ſi dans chacune de ſes déterminations particulieres elle étoit préférable au néant; & ſi toutes les déterminations priſes enſemble épuiſoient la capacité de ſentir & d'agir de cet être.

M. A quoi cette capacité tient-elle?

D. A la nature du plaiſir ſentant & actif, & au nombre, au tempérament & à la diverſité des organes par leſquels il ſent & agit. Le nombre & la diverſité des organes multiplient les déterminations; leur tempérament les rend plus ou moins propres à ſoutenir, ſans l'altérer, l'impreſſion continuée des objets, ou de l'ame. L'action des objets ſur les organes met en exercice la capacité de ſentir & d'agir. Plus cette action eſt diverſifiée, & plus les modifications de la ſenſibilité & de l'activité ſe multiplient. Plus ces modifications ſe multiplient, & plus l'être qui les éprouve, ſent qu'il exiſte. Il goûte l'exiſtence par un plus grand nombre d'organes, comme je le diſois il n'y a qu'un moment; il la ſent ſous plus de rapports. Son *moi* ſe reproduit en quelque ſorte ſous un plus grand nombre de formes; & parce qu'il ſent toutes ces formes, parce qu'il a la conſcience de tout ce qui ſe paſſe en lui, plus il ſe paſſe de choſes en lui, & de choſes agréables, plus il ſe ſent lui-même agréablement. Il eſt tout ce qu'il ſent; une odeur, une ſuite d'odeurs, une

une harmonie. Il a donc un ſentiment plus vif de ſon être, dans la variété que dans l'uniformité. Mille fibres identiques ne produiſent que le même ſentiment : mille fibres différentes produiſent mille ſentimens divers, qui ſont mille manieres d'être différentes que l'ame diſtingue. Elle ſe ſent donc elle-même de mille manieres différentes : & tout cela va ſe réſoudre dans une ſorte d'unité, l'exiſtence.

M. A quoi ceci plus approfondi pourroit-il nous conduire ?

D. A l'origine du plaiſir attaché à l'unité variée. Je m'en ſuis déjà beaucoup occupé ; mais je ſuis bien éloigné de m'être ſatisfait. Je voulois remonter aux principes premiers : & je crains de n'avoir atteint qu'aux principes ſecondaires. C'eſt à ceux qui ſont plus capables que moi de creuſer ce ſujet, à juger ſi j'en ai pouſſé l'analyſe aſſez loin.

M. La ſtatue goûte donc un très grand plaiſir dans la ſucceſſion de cette multitude preſque infinie d'odeurs de toute eſpece qui affectent ſon odorat.

D. Oui, & ce plaiſir s'eſt encore accrû par le ſentiment même de cet accroiſſement. La ſtatue a ſenti la chaîne de ſon exiſtence ſe prolonger. Elle en a parcouru les chaînons ; elle les a comparés entr'eux. Elle a été ſucceſſivement tous ces chaînons ; & toutes les combinaiſons de ces chaînons ont pû lui être préſen-

tes

tes à la fois. Sa *personalité* est devenue plus composée, parce que le Moi s'est approprié par la réminiscence un plus grand nombre de sensations. Son essence personelle a reçu successivement de nouvelles déterminations.

M. Cette derniere proposition me paroit exiger que vous la développiez un peu plus.

D. Je vais le faire. Il y a deux manieres d'envisager la personalité d'un être sentant. On peut la considérer rélativement au sentiment qu'il en à lui-même, & rélativement au jugement qu'en porteroit une intelligence qui connoîtroit tout ce qui se passe dans cet être & dans tous ceux qui lui ressemblent. Il est important de bien distinguer ces deux rélations. Toute idée qui n'est point présente à l'ame, est nulle pour l'ame, en eût-elle éte affectée cent fois. Mais toute idée qui a été souvent présente à l'ame, ne l'affecte pas comme une idée qui ne lui auroit jamais été présente. L'idée qui a souvent affecté l'ame, excite en elle par sa présence le sentiment de la réminiscence. L'idée qui ne lui a jamais été présente, excite en elle, par sa présence, le sentiment de la nouveauté. La réminiscence apprend donc à l'ame qu'elle a déjà été comme elle est; mais l'ame a la conscience de toutes ses manieres d'être: elle reconnoît donc que c'est elle-même qui a déjà été comme elle est. Et voilà le sentiment qu'a l'être sentant de sa propre personalité, de son

moi.

moi. Le *moi* s'identifie donc avec toutes les idées que l'ame acquiert successivement. Soit donc que la chaîne des idées se prolonge, soit qu'elle se resserre, le sentiment du *moi* demeure toujours le même dans l'être sentant. Je ne dis pas qu'il y soit toujours accompagné du même degré de plaisir: je dis seulement qu'il est identique dans l'un & dans l'autre cas. Car, comme l'ame peut acquérir des idées, elle peut en perdre; & le *moi* se conserve dans celles que la mémoire a retenues. La perte totale de la mémoire entraîneroit donc la destruction de la personalité.

M. Qu'est-ce qui différentie deux ames de la même espece?

D. C'est la nature, le nombre, & la combinaison de leurs idées. Ainsi l'intelligence qui connoîtroit à fond ce qui se passeroit dans ces deux ames, jugeroit par ces différens caracteres de leur personalité. Les idées supposées les mêmes, & semblablement combinées dans l'une & dans l'autre, s'il y en avoit seulement une de plus dans l'une que dans l'autre, cela suffiroit pour les différencier aux yeux de cette intelligence. Elle feroit pour elle deux personnes très distinctes qu'elle ne confondroit jamais. Cette idée seroit donc ici la détermination caractéristique de la personalité. Mais ces deux ames ont chacune leur cerveau: je suppose ces cerveaux parfaitement identiques. Faisons passer

ſer une des ames dans le cerveau de l'autre, & réciproquement. Je dis que le ſentiment du moi, ou de la perſonalité, ne changera point dans l'une ni dans l'autre. Il n'en ſera pas de même à l'égard de l'intelligence que nous avons ſuppoſée: la perſonalité changera pour elle; car la perſonalité d'un être mixte ne tient pas moins au corps qu'à l'ame; elle tient même plus au corps qu'à l'ame, puiſque la mémoire a ſon ſiege dans le corps. Or il ſe trouve dans un des cerveaux une choſe qui ne ſe trouve pas dans l'autre: je veux parler d'un faiſceau de fibres qui a été ébranlé dans l'un, & qui ne l'a pas été dans l'autre. Or nous avons vû fort au long, que les fibres ſenſibles reçoivent de nouvelles déterminations de l'action des objets; par conſéquent, l'état d'un faiſceau qui a été ébranlé, n'eſt pas préciſément le même que celui d'un faiſceau de même eſpece, qui ne l'a point encore été. Cette différence qui nous paroîtroit bien legere, ſeroit très caractériſtique pour l'intelligence que nous ſuppoſons; & elle ſuffiroit pour changer à ſes yeux la perſonalité de ces deux êtres.

M. L'acquiſition ou la perte ſucceſſive de différentes idées dans le même être, le dénatureroient-elles aux yeux de cette intelligence?

D. Non; elles ne feroient que rendre ſa perſonalité plus ou moins compoſée. Car, comme elle a une connoiſſance parfaite de tous les

changemens qui arrivent à cet être, elle juge de son identité personelle par l'ensemble de ces changemens. C'est ainsi que nous jugeons nous-même de l'identité personelle de nos semblables. Nous conservons un souvenir plus ou moins distinct des divers traits, soit physiques, soit moraux, par lesquels ils se sont montrés à nous successivement. Nous n'appercevons pas, comme l'intelligence que je suppose, tous les changemens qu'ils subissent, parce qu'il en est qui s'opérent d'une maniere insensible; mais nous appercevons des résultats, nous comparons ces idées, & nous jugeons par cette comparaison de l'identité.

M. Que s'ensuit-il de ce que vous venez d'exposer?

D. Qu'un être sentant peut perdre le sentiment de la personalité, sans cesser d'être la même personne pour l'intelligence qui le considere. Il perdra le sentiment de la personalité, s'il perd totalement la mémoire. Il ne pourra plus comparer sa situation actuelle avec les situations antécédentes. Toutes ses sensations seront isolées, dès qu'elles ne seront plus liées les unes aux autres par la mémoire ou la réminiscence. Il en sera de même des degrés de chaque sensation. Le *moi* sera, pour ainsi dire, renouvellé, ou créé de nouveau à chaque sensation. Mais l'intelligence qui connoit à fond cet être, & qui le contemple, lui rapporte, & ne rapporte

qu'à

qu'à lui, toutes les modifications qu'elle y découvre. Elles composent pour cette intelligence une suite, dont toutes les parties se lient dans son entendement, & concourent à former cette sorte d'unité, qu'on nomme le sujet, ou la personne.

M. Quelle est notre façon de juger à cet égard?

D. Quoique le corps humain subisse de grands changemens en vieillissant, comme ils ne s'opérent que par des degrés insensibles, qu'ils laissent subsister les formes essentielles, & les rapports des traits, ils n'influent pas sur le jugement que nous portons de la personalité physique. A l'égard de la personalité *morale*, qui ne subit pas de moindres changemens, comme elle est liée à la personalité physique, nous jugeons de l'identité de celle-là par l'identité de celle-ci. Ainsi, soit que la personne morale acquierre, ou qu'elle perde, elle demeure toujours pour nous la même personne. Son *moi* est pour nous un composé de tous les traits par lesquels nous nous souvenons qu'elle s'est montrée à nos yeux.

M. Etendons-nous plus loin ce jugement?

D. Nous l'étendons à la personalité des animaux, sujets à des changemens analogues à ceux que l'homme subit. Mais il est une classe très nombreuse d'animaux, qui n'arrivent à la vieillesse qu'après avoir passé par des métamorpho-

ſes, qui leur donnent ſucceſſivement des formes ſi différentes les unes des autres, que le même individu, vû ſous ces diverſes formes, paroît autant d'individus, je ne dis pas d'eſpeces différentes, mais de genres, ou de claſſes très éloignées. Sous la forme natale, l'individu eſt un ver rampant; ſous la ſeconde, une eſpece de mole ſans parties diſtinctes, & preſque ſans mouvement; ſous la derniere, il fend l'air d'un vol leger. Non ſeulement il prend de nouvelles formes; il acquiert encore de nouveaux organes, qui n'ont aucun rapport avec ceux dont il étoit pourvû dans ſon premier état. Ce changement ne ſe borne pas même aux organes extérieurs; il s'étend encore aux parties intérieures, à tout le ſyſteme de la nutrition, de la circulation, de la reſpiration. Enfin, ſous ſa premiere forme, l'individu n'avoit point de ſexe; il en a un ſous la derniere. Ses inclinations, ſes goûts, ſes procédés ne different pas moins dans ſes divers âges que ſes formes. Dans ſon premier état, il broute la verdure; il tire de ſon ſein un fil brillant qu'il employe à des ouvrages que le Naturaliſte admire. Dans ſon état moyen, il ne prend & ne peut prendre aucune nourriture; il ne donne presque aucun ſigne de vie. Enfin, ſous ſa derniere forme il ne broute & ne file plus; il pompe les ſucs les plus délicats des fleurs; & s'il lui reſte encore quelque induſtrie, c'eſt pour diſpoſer ſes œufs d'une manie-

maniere convenable aux vers qui en doivent éclorre. Si nous n'eussions pas suivi l'animal dans toutes ses métamorphoses; si, comme Swammerdam, nous n'eussions pas découvert le papillon sous le masque de la chenille, nous nous serions assurément mépris sur l'identité personelle de l'individu.

M. Mais quel sentiment a-t-il lui-même de sa propre personalité?

D. Cette question suppose que les bêtes ont une ame; & j'avoue que cette supposition n'est pas démontrée. Elle repose uniquement sur ce principe, que des organes semblables répondent aux mêmes fins, & que des effets semblables procédent des mêmes causes. Je ne nie point que l'on ne puisse expliquer méchaniquement les opérations des brutes: j'en ai déjà dit quelque chose. Je pense pourtant que l'on conviendra sans peine, que l'existence de l'ame des brutes est au moins probable.

M. En admettant donc l'existence de cette ame au moins comme probable, je demande quel est le sentiment qu'a de sa propre personalité l'individu que nous considérons?

D. Le chenille, douée d'une ame, sent ce qui se passe en elle, comme nous sentons ce qui se passe en nous. Son ame, comme la nôtre, immatérielle, est comme la nôtre, capable de sentiment, de volonté, d'action. Car je ne vois pas qu'il soit plus con-

forme à la faine philofophie d'admettre la prétendue matérialité de la nôtre. Si les bêtes ont une ame, cette ame juge, ou compare. Le jugement eft la perception du rapport, ou de l'oppofition, qui eft entre deux ou plufieurs idées. Ces idées font donc préfentes à l'ame: elle a encore préfent le fentiment de leur rapport ou de leur oppofition. Si le *moi* qui apperçoit tout cela eft étendu, la partie du *moi*, qui a été affectée par l'une des idées, ne peut être la même que celle qui eft affectée par l'autre: autrement comment le *moi* diftingueroit-il les deux idées? Comment ne fe confondroient-elles point? J'en dis autant du fentiment du rapport ou de l'oppofition, qui devroit auffi affecter une autre partie du moi. Comment donc pourroit-il s'approprier toutes ces chofes par un fentiment un & fimple; être le même moi, la même unité, dans chaque idée, & dans toutes à la fois, dans le même inftant indivifible.

M. Quel jugement faut-il porter des diverfes doctrines qui ont été foutenues au fujet de l'ame des bêtes?

D. Ceux qui, par un zele peu éclairé pour la religion, ont combattu l'immatérialité de cette ame, n'ont pas fongé qu'ils donnoient ainfi atteinte à l'immatérialité de la nôtre. Ils leur ont refufé toute liberté, comme fi la liberté fuppofoit néceffairement la moralité. Ils

ont soutenu l'anéantissement de l'ame des bêtes, comme si le dogme de l'immortalité de notre ame étoit lié à l'anéantissement de celle des bêtes. Il seroit bien à desirer qu'on n'eût jamais mêlé la Religion avec ce qui n'est point elle. On ne sçait ce qui lui a fait le plus de mal, ou des doutes du Scepticisme, ou des assertions de la Théologie. Ceux qui, par des motifs bien différens, ont accordé aux bêtes un sens intérieur, analogue aux sens extérieurs, n'ont choqué que la philosophie. Ils ont laissé penser que notre ame pouvoit bien n'être aussi qu'un sens intérieur. Le sens intérieur est composé: l'ame est simple. Mais l'immortalité de notre ame ne repose pas uniquement sur sa simplicité: Dieu pourroit accorder l'immortalité à une portion de matiere, même très composée & très organisée. C'est la simplicité de l'ame qui la met hors de l'atteinte des agens qui opérent la destruction du corps: il n'est donc pas impossible en soi qu'elle survive au corps; il ne l'est point qu'elle soit anéantie par celui qui l'avoit unie au corps. Il faut donc prouver qu'il ne veut pas l'anéantir; & ces preuves, la Religion les fournit. Un Matérialiste seroit donc bien peu avancé dans ses projets contre la Religion, quand il seroit parvenu à démontrer la matérialité de l'ame: il faudroit encore qu'il démontrât la fausseté des faits qui établissent la vérité de la Religion; je ne dis pas seulement de

la Religion révélée, je dis encore de la Religion naturelle; car l'Univers eſt un fait qui ſuppoſe une cauſe, & nous déduiſons du fait l'exiſtence & les attributs de la cauſe. Or, parmi ces attributs, il en eſt qui ſuppoſent la conſervation de l'ame, quelle que ſoit ſa nature, ou matérielle, ou ſpirituelle?

M. Que concluez-vous de tout cela?

D. Que des hommes qui aiment la Religion, parce qu'ils la connoiſſent, & qui la connoiſſent parce qu'ils l'ont approfondie, devroient ſe raſſurer ſur les efforts du Matérialiſme: leurs allarmes lui font un honneur qu'il ne mérite pas. Nous ſommes aſſez heureux pour que nos eſpérances ne repoſent pas ſur la baſe infiniment étroite d'un point de métaphyſique. C'eſt mettre la pyramide ſur ſa pointe, que de faire dépendre la religion de la Queſtion abſtraite, ſi l'ame eſt matiere ou eſprit?

M. Ces diſcuſſions nous ont fait perdre la chenille de vue: revenons-y.

D. Si la chenille ſent ce qui ſe paſſe en elle, elle ſe ſouvient auſſi de ce qui s'eſt paſſé en elle. Si elle ne s'en ſouvenoit point, comment la ſenſation d'un beſoin réveilleroit-elle dans l'animal l'idée de ſatisfaire à ce beſoin, & celle de l'objet qui peut le ſatisfaire. L'action prouve le déſir, & le déſir prouve le rappel de l'idée qui l'excite. La chenille éprouve différentes ſenſations, & ſa memoire lui rappelle celles qu'elle

a éprouvées. Elle compare ſes ſenſations. Elle ſent qu'elle eſt, ou qu'elle n'eſt pas, comme elle a été. Elle deſire, ou craint d'être comme elle a été. Elle agit ſelon qu'elle deſire, ou qu'elle craint. Elle deſire, craint, aime ou hait, en conſéquence des ſenſations qui lui ſont préſentes par les ſens, ou par la mémoire. Son moi s'identifiant avec toutes les modifications de la ſenſibilité & de l'activité, lie par la réminiſcence le préſent au paſſé; & cette liaiſon conſtitue le ſentiment qu'a l'individu de ſa perſonalité. J'ai dit ailleurs ma penſée ſur la réminiſcence des animaux. L'intelligence qui liroit dans cet individu, jugeroit de ſa perſonalité par les changemens qu'il éprouveroit, & qu'il auroit éprouvé. Elle embraſſeroit à la fois & ceux qui ſurviendroient, & qui ſeroient ſurvenus à toute l'habitude du corps par la nutrition, par l'accroiſſement, &c. & ceux qui ſurviendroient & qui ſeroient ſurvenus au cerveau par l'action des objets, par celle de l'ame, &c. Ces derniers ſeroient les ſeuls caractériſtiques.

M. Qu'eſt-ce qui ſuccede à la vie active de la chenille?

D. Le repos preſque abſolu de la chryſalide. Nouvelle forme, nouveau ſyſteme, nouveaux organes; mais ces organes demandent un tems pour ſe fortifier, ſe perfectionner: & ce tems devoit être un tems de repos. C'eſt par un dé-

veloppement plus ou moins lent que la nature amene tous les êtres à la perfection. Le papillon existoit avec toutes ses parties essentielles sous le masque trompeur de chenille. Les organes de celle-ci ont pour derniere fin les organes de celui-là. La chenille est une espece d'œuf très singuliere; un œuf animé; un œuf rampant, mangeant & filant, destiné à fomenter, à nourrir, à faire croitre & conserver le petit volatil caché dans son sein. Si l'on coupe les premieres jambes de la chenille, le papillon naîtra sans jambes. Les jambes du papillon étoient donc renfermées dans les premieres jambes de la chenille. Le cerveau du papillon étoit de même logé dans les enveloppes écailleuses de la tête de la chenille. En rejettant l'enveloppe de chenille, le papillon n'a pas changé de cerveau; encore moins d'ame. Mais il a acquis sous la nouvelle forme des facultés qu'il n'avoit pas sous la premiere. Les organes qui sont les instrumens de ces facultés, commenceront à les mettre en exercice, dès qu'ils auront acquis, sous le fourreau de chrysalide, le degré de consistance qui leur est nécessaire.

M. Qu'est-ce donc proprement que la chrysalide?

D. C'est le papillon emmaillotté, mais qui a pris tout son accroissement. Les especes de langes qui l'enveloppent, retiennent toutes ses parties dans la situation où elles doivent être

pour

pour acquérir la perfection propre à l'espece. Elles l'acquierent par l'incorporation plus ou moins lente & graduelle des sucs que l'intérieur fournit, & par l'évaporation du superflu. Dans cet état, l'activité de l'ame ne se déploye pas au dehors, Cet état peut être comparé à celui du sommeil. Je ne déciderai donc pas que l'activité de l'ame ne se déploye pas au dedans. Elle peut avoir des songes, par le rappel de quelques unes des sensations qu'elle a éprouvées sous la forme de chenille. Car, si le papillon n'a pas changé de cerveau, pourquoi les fibres de ce cerveau qui ont été ébranlées par les sens de la chenille, ne conserveroient-elles pas une disposition à l'être encore par des impulsions intestines? Pourquoi ne se feroit-il point dans la chrysalide de ces impulsions intestines, puisqu'il s'y fait une circulation?

M. Considérons enfin le moment où le papillon est dégagé de l'enveloppe de chrysalide.

D. Ici commence une nouvelle vie. Sous la forme de chenille, l'insecte n'avoit que douze yeux: sous celle de papillon il en a des milliers. Sous la forme de chenille, l'insecte avoit des dents, & broutoit un aliment grossier: sous celle de papillon, il a une trompe fine, & pompe le miel des fleurs. Sous la forme de chenille, l'insecte n'avoit point de sexe: sous celle de papillon, il a un sexe, & goûte les plaisirs de l'amour. L'insecte acquiert donc sous sa derniere

forme

forme de nouvelles ſenſations, & des ſenſations plus agréables & plus vives que celles qui l'affectoient ſous la premiere. Il acquiert bien d'autres organes, & par conſéquent bien d'autres ſenſations. Il ne faiſoit que ramper ſous ſa premiere forme, il marche & vole ſous la derniere. Il a donc de nouvelles ſenſations, attachées à cette nouvelle maniere de ſe tranſporter d'un lieu dans un autre.

M. En faiſant toutes ces acquiſitions, l'inſecte ne fait-il point de pertes?

D. Il perd les organes qui caractériſoient ſa premiere forme. L'action des objets ceſſe donc de lui faire éprouver les ſenſations attachées à l'exercice de ſes anciens organes. Ses rapports aux objets ont changé avec ſa forme. Mais, parce que l'ame n'a pas changé de ſiege, elle peut avoir le ſouvenir de quelques unes des ſenſations de ſon premier état. Ce ſouvenir ſera d'autant plus vif que l'inſecte aura plus ſongé ſous la forme de chryſalide, & que ſes ſonges auront plus ſouvent roulé ſur telles ou telles ſenſations. Or, quand l'inſecte ne conſerveroit le ſouvenir que d'une ſeule de ces ſenſations, elle ſuffiroit pour lier le *moi* de papillon au *moi* de chenille. C'eſt peut-être à l'aide de ce ſouvenir, & des nouvelles ſenſations qui lui ſont analogues, que l'inſecte eſt conduit à dépoſer ſes œufs ſur des plantes, ou en des lieux convenables aux petits qui en doivent éclorre. Il

peut

peut y avoir une autre fin de la conſervation de ce ſouvenir: c'eſt l'accroiſſement du bonheur qui réſulte pour l'individu du ſentiment même de cet accroiſſement; & ce ſentiment ſuppoſe néceſſairement une comparaiſon entre ſon dernier état & le premier. Si l'Auteur de la Nature a voulu le plus grand bonheur de tous les êtres, il a ſans doute voulu auſſi celui du papillon.

M. Y auroit-il dans toutes ces conſidérations quelque choſe d'appliquable à l'homme?

D. Oui, en raiſonnant ainſi. L'homme eſt-il réellement ce qu'il nous paroit être? L'intelligence que nous ſuppoſions, en jugeroit-elle comme nous? Ne feroit-il point à ſes yeux ce qu'eſt la chenille à ceux d'un Naturaliſte inſtruit? La mort ne feroit-elle point pour lui une préparation à une ſorte de métamorphoſe qui le feroit jouir d'une nouvelle vie?

M. Que répondez-vous à ces queſtions? L'homme verra-t-il de ſemblables eſpérances changées en réalité?

D. L'amour de notre être nous porte à le ſouhaiter; la raiſon nous le rend probable; la révélation nous le perſuade. Elle ne ſe borne pas à établir l'immortalité de notre ame; elle nous enſeigne encore que cette ame doit être un jour unie à un corps incorruptible & glorieux. Si j'ai bien raiſonné juſqu'ici ſur l'œconomie de notre être, j'ai prouvé qu'il n'eſt au-

cune

cune de nos facultés spirituelles, dont l'exercice ne tienne à celui de nos organes. Loin donc que mes principes soient opposés à la révélation, ils sont merveilleusement d'accord avec elle. Car, si notre ame pouvoit exercer ses facultés sans le secours d'un corps, si la nature de notre être comportoit que nous pûssions, sans ce secours, jouir du bonheur; concevroit-on pourquoi l'Auteur de la révélation, qui est celui de notre être, auroit enseigné aux hommes le dogme de la résurrection? Les Philosophes qui, je ne sais par quelle idée de perfection, veulent tout ramener à l'ame, oublient que nous n'avons des idées que par l'intervention des sens, & que nous n'avons des notions abstraites que par l'intervention des signes, qui tombent encore sous les sens. Qu'on se rappelle ce que j'ai dit là dessus, qu'on réfléchisse sur ces principes, & que tous ceux qui ont la droiture de cœur & la sagacité d'esprit que demande l'examen impartial du dogme de la résurrection, disent si ce dogme choque le moins du monde la bonne philosophie?

M. Ces considérations sont dignes de la plus sérieuse attention; & elles vous auront sans doute conduit encore à des conséquences intéressantes.

D. Vous souhaitez apparemment que je vous les indique, & je le ferai avec plaisir. Si la mort n'est pas le terme de la durée de notre

être,

être, si notre ame doit un jour se réunir à un autre corps, pour n'en être jamais séparée; il y a quelque probabilité que ce corps existe déjà en petit dans celui qu'elle habite actuellement. Nous serons jugés sur le bien ou le mal que nous aurons fait *étant dans notre corps;* telle est la déclaration expresse de la révélation. Pour que nous puissions connoître la sagesse de ce jugement, il faut que nous puissions nous l'appliquer, il faut que nous ayons le souvenir du bien ou du mal qne nous aurons fait étant dans notre corps.

M. Comment pouvons-nous avoir ce souvenir?

D. Ce ne sauroit être que de l'une ou de l'autre de ces trois manieres. Ou par une action immédiate de Dieu sur notre ame, je veux dire, par une révélation intérieure: ou par la création d'un nouveau corps, dont le cerveau contiendroit des fibres propres à retracer à notre ame ce souvenir: ou par une telle préordination, que notre cerveau actuel en contint un autre, sur lequel il fît des impressions durables, & qui fût destiné à se développer dans une autre vie.

M. Quel est l'usage de ce souvenir?

D. Il contribueroit à nous faire mieux goûter toute la plénitude du bonheur futur, car nous ne le sentirons jamais plus que lorsque nous en jugerons par comparaison à notre état

passé.

passé. Sans ce souvenir, ce ne seroit pas l'homme qui ressusciteroit; mais un être nouveau qui en prendroit la place. Cela posé, je vais partir d'un principe que le Théologien judicieux m'accordera sans peine, & que l'honnête Déiste m'accorde déjà; c'est que Dieu ne multiplie pas les miracles sans nécessité. S'il nous est donc permis de raisonner sur les foibles idées que nous nous formons de la sagesse divine, nous penserons qu'elle multiplieroit les miracles sans nécessité, si elle usoit d'une révélation intérieure, ou si elle créoit un nouveau corps pour nous conserver notre personalité, tandis qu'elle auroit pu opérer cette conservation physique. Dequoi est-il question ici? De conserver à l'individu sa personalité. En quoi consiste principalement cette personalité? Dans le souvenir de ce qui s'est passé en lui dans son premier état, dans son état d'homme terrestre. En quoi consiste le physique de ce souvenir? Dans de certaines déterminations des fibres du cerveau. Il semble donc que, si je pouvois montrer comment ces déterminations influent dès à présent sur le cerveau qui se développera un jour, je ferois rentrer la résurrection dans dans l'ordre des événemens purement naturels.

M. Cette proposition n'a-t-elle pas dequoi étonner la plûpart de ceux qui en auront connoissance?

D.

D. Je les ſupplie de ne point me juger ſur mon ſeul énoncé, mais de vouloir bien rapprocher mes principes, & m'accorder encore quelques momens d'attention. Qu'on ſe rappelle diverſes réflexions que j'ai faites ſur le phyſique de notre être, & en particulier ſur le ſiege de l'ame. J'ai indiqué alors les raiſons qui ont porté un grand Anatomiſte à le placer dans le corps calleux. Mais le corps calleux qui tombe ſous nos ſens n'eſt pas, ſans doute, l'organe immédiat des opérations de notre ame. Cet organe eſt probablement dans les dernieres ramifications des nerfs, dans ces ramifications qui échappent aux meilleurs microſcopes. Nous ſommes ſi peu éclairés ſur la ſtructure intime des principaux troncs des nerfs, qu'il n'eſt pas étonnant que nous le ſoyons moins encore ſur celle du corps calleux. Et je ne préſume pas que la diſſection, aidée de tous les moyens que l'Anatomie moderne a inventés, ou qu'elle inventera encore, puiſſe nous procurer ſur ce point intéreſſant les lumieres que nous déſirons Nous pouvons donc conjecturer avec quelque vraiſemblance, que le corps calleux qui nous eſt connu, eſt, non le véritable ſiege de l'ame, mais une enveloppe de ce ſiege, par laquelle il tient à tout le ſyſteme nerveux, comme il tient par celui-ci à toute la machine.

M. Quel eſt l'agent ou le mobile de ce ſyſteme?

D. C'eſt le fluide nerveux qu'on eſt aujourd'hui fort porté à croire d'une nature analogue à celle du feu ou du fluide électrique. L'inſtantanéité des effets de la ſenſibilité & de l'activité prouve au moins la prodigieuſe mobilité de l'organe immédiat des opérations de notre ame. Une conſéquence très naturelle de cette mobilité connue par l'expérience, eſt que cette petite machine doit être compoſée d'une matiere très ſubtile. Nous ne connoiſſons pas de matiere plus mobile, plus ſubtile, que celle du feu, ou de *l'éther* des Philoſophes modernes. C'eſt donc une conjecture qui n'eſt pas dépourvue de probabilité, que l'organe immédiat des opérations de notre ame, eſt un compoſé de matiere analogue à celle du feu, ou de l'éther. Je ne penſe pas que l'on trouve aucune difficulté à admettre que l'Auteur de notre être ait fait une machine organique avec les élémens du feu, de l'éther, ou de la lumiere. Mais je ne décide point ſi c'eſt avec de tels élémens, ou avec des élémens analogues. Je ſai que Dieu a pu varier autant les élémens, qu'il a varié les aggrégats qui réſultent de leur union. Il a même pu varier les élémens d'un corps qui nous paroit ſimple. Avant les admirables découvertes de Newton, avoit-on ſoupçonné que la lumiere étoit un corps très compoſé? La diſſection

tion hardie que ce génie prodigieux a ſcu faire d'un rayon ſolaire, a montré à l'Univers étonné que ce rayon eſt un faiſceau de ſept rayons diverſement colorés & immuables, & que les élémens de chaque rayon ſont eſſentiellement différens des élémens de tous les autres.

M. Qu'inférez-vous de ces faits?

D. Il me ſemble que je puis en inférer la poſſibilité que Dieu ait fait une machine organique avec une matiere analogue à celle de la lumiere, & dont les élémens ſoient aſſez variés pour fournir à la compoſition d'un grand nombre de parties eſſentiellement différentes. On conçoit même aſſez, comment la ſeule combinaiſon de quelques uns de ces élémens a pu ſuffiré à une telle compoſition. Or, que la poſſibilité dont je parle, ait été réduite en acte, c'eſt ce que l'inſtantanéité des effets paroit nous prouver, comme je le diſois tout à l'heure. Je conçois donc que c'eſt par cette petite machine éthérée, que les objets agiſſent ſur l'ame, & que l'ame agit ſur ſon corps. Je ne chercherai point à deviner comment les ſens communiquent avec cette petite machine; ſi cette communication ſe fait uniquement par l'entremiſe du fluide nerveux, dont la nature paroit analogue à celle des élémens de cette machine; ou, ſi cette communication s'opere par les extrémités ſolides des filets nerveux, dont l'aſſemblage compoſe les organes des ſens. Au fond, il

importe peu à mon but de décider cette question. Ainsi, quelle que soit la maniere de cette communication, les fibres du siege de l'ame qui correspondent avec les sens en reçoivent certaines déterminations qui constituent le physique de la mémoire, ou du souvenir.

M. Que fait la mort?

D. Elle rompt cette communication du siege de l'ame avec les sens, & des sens avec le monde que nous connoissons. Mais la nature du siege de l'ame est telle qu'elle peut le soustraire à l'action des causes qui opérent la dissolution du corps grossier. Dans ce nouvel état, l'homme peut conserver son moi, sa personalité. Son ame demeure unie à une petite machine, dont quelques fibres ont retenu des déterminations plus ou moins durables. Il peut se faire dans cette machine des impulsions intestines, d'où naîtront des songes, qui contribueront à fortifier les déterminations contractées dans le premier état. La marche de la Nature ne se fait point par sauts. Elle prépare de loin, & dans une obscurité impénétrable, les productions qu'elle expose ensuite au grand jour. Si elle a placé dans la chenille le germe du papillon, dans la graine le germe de la plante qui en doit naître; pourquoi n'auroit-elle pû placer dans le corps humain le germe d'un corps qui lui succédera? Il est donc possible que le siege de l'ame renferme actuellement le germe de

de ce corps incorruptible & glorieux dont parle la révélation. Il eſt même probable qu'il le renferme; car il eſt au moins probable que Dieu ne fait des exceptions aux loix de la Nature, que lorsque les cauſes ſecondes ne peuvent ſuffire par elles-mêmes à remplir les vues de ſa ſageſſe.

M. Quels ſecours nous fournit la révélation à cet égard?

D. Elle paroit nous acheminer elle-même à l'idée que je propoſe ſur le ſiege de l'ame, par la comparaiſon ſi belle & ſi philoſophique du grain ſemé en terre. Il ſemble qu'elle veuille nous rappeller par là aux loix générales, & nous inſinuer que la réſurrection ne ſera que l'effet de ces loix. L'homme eſt ce grain ſemé ſur la terre; l'enveloppe du grain périt; & de ſon intérieur ſort une plante bien différente de cette enveloppe, & qui fructifiera dans l'éternité. La révélation nous déclare que l'eſtomac ſera détruit, que la diſtinction de ſexe ſera abolie, & que le corruptible revêtira l'incorruptibilité. La deſtruction de l'eſtomac emporte celle de tous les viſceres, & de tous les organes qui tiennent aux fonctions de l'eſtomac, ou qui les ſuppoſent. L'abolition des ſexes ſuppoſe de même l'abolition de toutes les parties qui tiennent à la diſtinction des ſexes. L'incorruptibilité du nouveau corps indique, comme le

déclare encore la révélation, que la chair & ſang n'entreront point dans ſa compoſition.

M. Que penſez - vous en conſéquence d ſiege de l'ame?

D. Qu'il renferme en petit un corps hı main bien différent de celui que nous connoi ſons. Toutes les parties de notre corps ſoı en rapport actuel les unes avec les autres, toı tes ſont ſi étroitement liées entr'elles, qu'uı ſeule ne peut être détruite ſans que quelqu autres en ſouffrent. Que ſera - ce donc quar on retranchera de notre corps l'eſtomac & toı les viſceres qui s'y rapportent? Que ſera - (encore quand notre corps ne ſera plus forn de chairs, & que les liqueurs qui circuleroı dans ſes vaiſſeaux ne ſeront plus du ſang, &c

M. Se préſente-t-il encore à votre eſpı quelque autre cauſe ou ſource de diverſité ent notre corps préſent & notre corps à venir?

D. Actuellement notre corps a un rappo direct au monde que nous habitons: celui q eſt renfermé en petit dans le ſiege de l'ame, un rapport direct au corps que nous habit rons un jour. Le ſiege de l'ame renfern donc des organes qui ne doivent point ſe dév lopper ſur la terre: il en renferme d'autres q exercent dès ici bas leurs fonctions: ce ſo ceux qui correſpondent à nos ſens actuels. I petiteſſe preſque infinie que ces organes ſu poſent, n'eſt pas une objection; la Nature tı

vai

vaille aussi en petit qu'elle veut; ou plutôt le grand & le petit ne sont rien par rapport à elle.

M. De quelle matiere conjecturez-vous que sera ce corps qui, caché aujourd'hui dans le siege de l'ame, deviendra le corps spirituel que la révélation oppose au corps animal, qui n'en est que l'enveloppe?

D. Les phénomenes de la sensibilité & de l'activité nous ont conduit, comme par voye de conséquence naturelle, à conjecturer que le siege de l'ame est formé d'une machine analogue à celle du feu, ou de la lumiere. Les parties de cette petite machine, qui ont été préparées pour la vie à venir, & qui n'exercent point ici bas leurs fonctions, sont donc formées de la matiere. De toutes les matieres qui nous sont connues, celles qui sont semblables ou analogues au feu ou à la lumiere, sont les plus inaltérables, les plus incorruptibles. C'est donc ainsi que le corruptible revêtira l'incorruptibilité. Et si, comme le pensent de grands Physiciens, d'apres des expériences qui paroissent bien faites, le feu ou la lumiere n'ont point de pesanteur, le corps glorieux que nous devons revêtir n'en aura point non plus. Nous pourrons donc nous transporter, au gré de notre volonté, dans différens points de l'espace, & peut-être avec une vîtesse égale à celle de la lumiere.

M. Comment ce corps se conservera-t-il?

 D.

D. Si notre corps actuel n'exigeoit pas d
réparations que les alimens lui procurent,
suffiroit que le mouvement eût été une fois in
primé à la machine, pour qu'elle continuât p
elle-même ses opérations. La maniere do
la révélation s'exprime, indique assez que
corps qu'elle nomme spirituel, n'exigera p
de semblables réparations. Et la raison conço
sans peine, qu'une machine formée d'une m
tiere inaltérable, incorruptible, peut se conse
ver par les seules forces de sa méchanique.

M. Enfin, comment peut-on concevoir qu
s'opérera le développement de ce petit corps c
ché dans le siege de l'ame; ou, ce qui revie
au même, comment s'opérera la résurrection

D. D'un côté, la révélation nous parle d'u
jour où ceux qui seront vivans seront *transfo
més*, & où ceux qui sont morts *ressusciteron*
Elle ajoute que cela se fera *en un clin d'œil*. D'u
autre côté, la saine philosophie nous apprend
penser qu'il n'est point dans la Nature de vra
génération; mais que les corps qui nous p
roissent être engendrés, ne font que se dévelo
per, parce qu'ils existoient déjà tout formés
petit dans des germes. L'action de la lique
séminale a pour fin de commencer ce dévelo
pement. C'est par les rapports que l'Auteur
la Nature a établis entre cette liqueur & les o
ganes du germe, que celui-ci reçoit le prin
pe d'un mouvement dont la durée est celle

la vie. La résurrection pouroit donc n'être en quelque sorte qu'une seconde génération. Les rapports que l'Auteur de la Nature a établis entre la liqueur séminale & le germe animal, il peut les avoir établis entre le germe spirituel & la matiere destinée à en procurer le développement. C'est par son analogie avec le germe animal, que la liqueur séminale en opere les premiers développemens. Le germe spirituel pourra donc aussi se développer par l'action d'une matiere qui lui sera analogue. Si ce germe est d'une nature analogue à celle du feu, ou de la lumiere, ce sera donc une matiere analogue au feu, ou à la lumiere, qui opérera son développement. La même matiere pourra opérer la destruction du corps animal, & par là l'espece de transformation des vivans, qu'annonce expressément la révélation.

M. Avez-vous quelque chose de particulier à remarquer sur la rapidité de ce changement, désignée par l'expression, *en un clin d'œil?*

D. Cela marque un développement prodigieusement accéléré, un changement incomparablement plus promt, que tous ceux que nous observons aujourd'hui dans la Nature. Mais ceci rentre pourtant encore sous l'empire des loix de la Nature; car le tems qu'un corps met à se développer est en raison composée de la facilité qu'ont ses parties à s'étendre en tout sens, & de l'énergie de la matiere qui fait effort

pour les étendre en tout ſens. Si le germe d corps ſpirituel eſt d'une nature ſemblable o analogue à celle du feu ou de la lumiere; ſi un matiere ſemblable ou analogue à celle du fe ou de la lumiere, doit opérer ſon développe ment; on comprend par la vîteſſe que l'on co noît à la lumiere, quelle ſera la rapidité de c développement. Ceux qui ont le bonheur d croire à la révélation, s'intéreſſeront à ces dé tails: le déiſte qui la combat, conviendra a moins qu'elle ne ſe refuſe pas aux idées philo ſophiques. L'explication que je viens de ha zarder d'un de ſes principaux dogmes, peu faire juger de celle dont les autres dogme ſeroient ſuſceptibles, s'ils étoient mieux en tendus.

M. Avons-nous encore quelque objet inté reſſant à conſidérer, avant que de quitter cett doctrine?

D. Les Polypes nous appellent & réveille toute notre attention. Dans le corps de l'hom me & dans celui de la plûpart des animaux, le parties eſſentielles à la vie ſont organiſées & a rangées de maniere, qu'elles ne peuvent être ſé parées du tout, ſans en entraîner la deſtructio Dans le corps de diverſes eſpeces d'animau comme celui des plantes, les parties eſſentielle à la vie ſont organiſées & diſtribuées de faço que, lorsqu'on coupe l'animal ou la plante pa morceaux, chaque morceau conſerve une vie q

lu

lui eſt propre, & reproduit toutes les parties qui lui manquoient pour être un tout ſemblable à celui qu'il compoſoit auparavant. Que devient donc le *moi* ou la perſonalité dans un animal dont il ſemble que nous puiſſions à notre gré multiplier le moi en le coupant par morceaux?

M. La difficulté paroit effrayante. Dans l'animal entier, l'ame préſide à tous les mouvemens de la machine. Les divers procédés par leſquels il ſatisfait à ſes beſoins, ſont les effets naturels des ſenſations dont ſon ame eſt affectée, & des rapports de ces ſenſations avec la conſtitution méchanique de l'animal. Son ame eſt préſente à ſon cerveau, d'une maniere que nous ne pouvons pas plus définir, que nous ne pouvons définir celle dont notre ame eſt préſente au ſien. On ne penſera pas qu'on diviſe l'ame, quand on partage l'animal en deux, trois, ou quatre portions. L'ame qui gouvernoit le corps entier, demeure dans la portion qui conſerve la tête. Elle préſide aux mouvemens de cette portion, comme elle préſidoit auparavant aux mouvemens de toutes les portions réunies dans un ſeul corps. Le moi, ou la perſonalité de l'ame, ſe conſerve donc dans cette portion. J'ai fait voir que le ſentiment de la perſonalité dépend du ſouvenir qu'a l'ame des ſenſations qui l'ont affectée, & de la comparaiſon qu'elle en fait avec celles qui l'affectent actuel-

actuellement. Or ce souvenir a son siege dans le cerveau. La portion de l'animal à laquelle est demeurée la tête est celle où subsiste la personalité; car l'opération qui a divisé l'animal n'a apporté aucun changement à la disposition du cerveau. Il en a été de cette opération comme de l'amputation d'un membre. Mais comment les autres portions acquierent-elle une ame?

D. Avant que de tâcher de le découvrir, il faut rechercher comment elles acquierent une tête, un cerveau, & tout ce qui leur manque pour être des touts semblables à celui dont elles ont été des portions. Un philosophe qui sent qu'il ne sauroit expliquer méchaniquement la formation d'un organe, renonce à expliquer méchaniquement la formation d'une plante, d'un animal. Il admet donc que toutes les parties de la plante, ou de l'animal, préexistoient en petit dans un germe, & que leur production apparente est due à un simple développement. Nous admettrons donc que dans les portions de l'animal que nous avons divisé, il est des germes d'animaux semblables, qui n'attendoient que cette opération pour commencer à se développer. C'est ainsi qu'en étêtant un arbre, ou en coupant une branche, on donne lieu au développement de divers boutons, qui, sans cette opération, ne se feroient point développés. Les sucs qui auroient été

emplo

employés à nourrir les parties qu'on a retranchées, sont détournés par ce moyen vers ces boutons qu'ils étendent en tout sens. C'est donc par le développement des germes contenus dans chaque portion de l'animal, que chaque portion séparée du tout, devient elle-même un animal complet. Si les animaux sont contenus originairement dans des germes, il y a bien de l'apparence que ces germes renferment, avec les parties essentielles de l'animal, l'ame qui doit y devenir le principe du sentiment & de l'action. Car je ne pense pas qu'il fût bien philosophique d'admettre que Dieu n'envoye l'ame dans le germe, que lorsqu'il s'est développé jusqu'à un certain point. On sent assez l'inutilité d'une pareille supposition.

M. Continuez à procurer des ames à vos segmens?

D. Tandis que le germe ne se développe point encore, il n'a point proprement de vie. Ses organes sont sans fonctions, son ame sans idées. Toutes ses facultés corporelles & sensitives ne sont en lui que de simples puissances. Ainsi il n'y a point de personalité dans les portions de l'animal qui n'ont point encore commencé à se completter. Les mouvemens, en apparence spontanés, que se donnent ces portions dans certaines circonstances, sont l'effet d'une simple méchanique. Ils peuvent être comparés à ceux que se donne le cœur de la vipere

pere ſéparé de ſes vaiſſeaux. Lorſque le no
veau cerveau s'eſt développé dans un certa
degré, il peut commencer à tranſmettre à l
me les impreſſions qu'il reçoit du dehors;
c'eſt l'époque de la vie ſenſitive. Ces impr
ſions ne peuvent ſe lier à celles qui avoient a
fecté le cerveau de l'animal avant ſa diviſic
Celles-ci ont leur ſiege dans la partie antérieu
de l'animal, dans la portion à laquelle la t
eſt demeurée. Ce n'eſt que dans cette porti
que l'identité perſonelle ſubſiſte. Or cette po
tion n'a plus de communication avec les autr
Les portions qui ont achevé de reproduire u
tête, ſont donc réellement de nouveaux indi
dus, de nouvelles perſonnes. Ce ſont des a
maux auſſi diſtincts de celui dont elles faiſoi
auparavant partie, que les petits de cet anin
ſont diſtincts de cet animal.

M. Vous reſte-t-il quelques circonſtan
à glaner dans un ſujet où tout pique la curioſi

D. Je puis ajoûter qu'il eſt un cas où le n
me individu paroît avoir à la fois pluſieurs v
lontés. C'eſt celui où l'on eſt parvenu à
donner deux ou pluſieurs têtes. On a vu
même choſe dans quelques monſtres. L'e
ſtence de deux ou de pluſieurs cerveaux diſtin
ſur le même tronc, produit deux ou pluſie
individualités perſonnelles, entées ſur un t
commun. Enfin, quand on met bout à bo
les portions de différens polypes, elles ſe gr

f

sent les unes aux autres & ne composent plus qu'un même tout organique. Dans ce cas, ou il se forme une nouvelle personne par le développement d'un nouveau cerveau; ou la personnalité subsiste dans la premiere portion, dans la portion antérieure que je suppose avoir conservé la tête.



ENTRETIEN XXI.

De ce qui arriveroit à une ame qui transmigreroit dans le cerveau de la statue.

LE MAITRE.

Notre statue est donc devenue une personne assez composée par l'acquisition de ce grand nombre de sensations qui l'ont affectée successivement. Qu'arriveroit-il à une ame humaine qui seroit placée dans le cerveau de la statue?

D. Elle y éprouveroit précisément les mêmes choses qu'y éprouve l'ame de celle-ci. La réminiscence, la mémoire, l'imagination &c. seroient les mêmes pour cette ame que pour celle de l'automate. Car tout cela tient aux déterminations que les fibres du cerveau ont contractées;

traſtées; & ces déterminations ſont abſolumer indépendantes de l'ame. Les ſentimens qu'elle éprouve ſont toujours rélatifs à l'eſpece, au mouvement & à l'état des fibres qui les lui font éprouver. C'eſt un effet néceſſaire de l'union des deux ſubſtances, qu'à un certain mouvement de telle ou telle eſpece de fibre, réponde dans l'ame tel ou tel ſentiment. Ainſi, quand toutes les ames ſeroient exactement identiques, il ſuffiroit que Dieu eût varié les cerveaux pour varier toutes les ames. Si l'ame d'un Huron eut pû hériter du cerveau d'un Monteſquieu, Monteſquieu écriroit encore.

M. Quelle eſt, parmi les modifications de l'activité, une de celles qui ſe reproduiſent le plus fréquemment dans un être ſentant?

D. C'eſt le déſir. Comme il eſt ſubordonné à la connoiſſance, plus on connoît, plus l'on déſire. La ſtatue déſire donc plus à préſent, qu'elle ne déſiroit lorſqu'elle n'avoit encore éprouvé que deux à trois ſenſations. Suppoſons maintenant que la ſtatue pût ſe procurer les objets des ſenſations qui lui plaiſent le plus. Les mouvemens qu'elle ſe donneroit pour y parvenir, ſeroient en raiſon compoſée de l'eſpece & de la vivacité des ſenſations, & de la ſtructure des parties qui exécuteroient ces mouvemens.

M. Comment l'activité que l'ame déploye ſur les membres eſt-elle modifiée?

D.

D. Par la diſpoſition des membres à exécuter certains mouvemens, & cette diſpoſition réſulte de leur organiſation. La main n'agit pas comme le pied; mais la privation de la main peut déterminer l'ame à déployer ſon activité ſur le pied, de maniere à lui faire contracter l'habitude de divers mouvemens qui imitent ceux de la main. Ce cas revient à celui de la privation d'un ſens qui tourne à l'avantage d'un autre.

M. Ce que vous venez de dire ſur les mouvemens que ſe donneroit la ſtatue pour ſatisfaire à ſes beſoins, a-t-il quelque conſéquence, digne d'être indiquée?

D. On peut en déduire un principe général pour expliquer toutes les opérations des brutes. L'actualité des ſenſations & le degré de leur intenſité décident des mouvemens de l'animal. Il ſe plaît dans l'exercice de ſes organes, & dans un certain exercice. Ce plaiſir eſt ordinairement fondé ſur un beſoin; & ce beſoin l'eſt ſur la machine. De là réſultent des opérations que le peuple admire, & que le philoſophe obſerve.

M. Ces opérations ſont ſans doute ce que l'on exprime par le terme aſſez obſcur d'*inſtinct?*

D. Oui; & voici un exemple propre à répandre du jour là deſſus. On dit: l'araignée tend ſa toile pour prendre des mouches. Il ſeroit plus exact de dire: l'araignée prend des mouches, parce qu'elle tend une toile. L'araignée

gnée n'a pas l'idée innée de la mouche. Ell ne prévoit pas qu'elle tombera dans ce piege L'araignée ne connoit pas les rapports de son tissu au vol & à la force des muscles de la mouche. L'araignée tend une toile pour satisfaire à un besoin. Ce besoin est celui d'évacuer la matiere soyeuse que ses intestins renferment. Ce besoin est sans doute, accompagné de plaisir: partout la Nature a lié le plaisir au besoin. La forme & la structure du tissu sont les résultats naturels de l'organisation de l'insecte. Son corps est le mêtier qui exécute l'ouvrage. Mais l'ame sent les mouvemens de ce mêtier, & elle se plaît à ces mouvemens. L'intelligence qui connoîtroit à fond la méchanique de l'araignée, verroit dans cette méchanique la raison des rayons & des polygones de la toile. Ainsi, en satisfaisant au besoin de filer, l'araignée pourvoit, sans y songer, à sa subsistance.

M. Il s'ensuit de là que, lorsque nous voyons un animal occupé à la construction d'un ouvrage, ce n'est pas de la fin que nous découvrons dans l'ourage qu'il faut partir, pour trouver le motif qui détermine l'animal à le construire.

D. Non. La notion abstraite de fin n'entre pas dans la tête d'un animal. Il ne se propose pas, comme nous, un but, & ne choisit pas, comme nous, les moyens les plus propres pour y parvenir. Il ne prévoit pas qu'il se trou-

trouvera un jour dans des circonſtances qui lui rendront ſon travail utile, ou même néceſſaire. Nous ne prévoyons nous-mêmes, que parce que l'expérience du paſſé nous inſtruit de l'avenir. Nous combinons les moyens entr'eux, & avec les divers cas poſſibles, dont l'expérience nous a fourni les idées. Mais un animal qui n'exécute qu'un ouvrage une ſeule fois en ſa vie, & qui pourtant s'en acquitte auſſi parfaitement que s'il l'avoit exécuté cent fois; un animal qui ne s'eſt jamais trouvé dans aucune circonſtance ſemblable, ou analogue, à celles qui exigeroient un ſemblable travail; un animal enfin qui n'a que des idées purement ſenſibles, peut-il agir de la même maniere & par les mêmes motifs que nous? Vouloir que cet ouvrage qui nous paroit très compoſé & très ingénieux, ſoit le fruit de l'intelligence de l'animal, c'eſt lui prêter une intelligence bien ſupérieure à la nôtre; puiſqu'il exécute avec préciſion du premier coup ce que nous ne parviendrions à exécuter qu'après bien des tentatives. Il ne faut y réfléchir qu'un inſtant, pour reconnoître que cette préciſion même prouve que l'ouvrage eſt le produit d'une méchanique ſecrete. L'ouvrage géométrique des abeilles met cela dans le plus grand jour.

M. Suivant cela, il doit s'être gliſſé bien du faux merveilleux dans l'hiſtoire des animaux.

D. Ceux qui l'ont maniée, ont eu rarement assez de philosophie dans l'esprit. Ils ont fait raisonner les animaux, comme ils auroient raisonné eux-mêmes en pareil cas: ils ont transformé, sans s'en appercevoir, la brute en homme, l'abeille en géometre. Mais qui ne voit que le géometre est ici l'Auteur de l'abeille? C'est donc de quelque besoin actuel de l'animal qu'il faut partir, pour trouver le motif qui le détermine à agir; & c'est dans la disposition des organes qu'il faut chercher la raison de la construction particuliere de l'ouvrage que nous admirons. Cette recherche nous vaudroit des faits plus propres à intéresser notre curiosité, que les fausses merveilles qu'on leur a substitué, & qu'on adopte sans examen. Il viendra peut-être un tems où l'on pourra entreprendre raisonnablement la critique de l'histoire des animaux.

M. Qu'est-ce que nous représente l'état actuel de notre statue?

D. Elle nous représente celui d'un animal qui n'auroit qu'un seul sens, & dont tous les besoins & tous les mouvemens seroient rélatifs à l'exercice de ce sens. C'est surtout par la sensibilité que l'animal l'emporte sur la plante. C'est aussi par le nombre & l'espece de ses sens qu'un animal l'emporte le plus sur un autre animal. Un animal est d'autant plus animal qu'il est plus sentant: il est d'autant plus sentant

qu'il

qu'il a plus d'organes & d'organes variés qui modifient sa faculté sensitive.

M. Y auroit-il en effet des especes d'animaux qui ne fussent douées que d'un seul sens?

D. Il y a tant de degrés dans l'échelle de l'animalité que la chose est probable; & l'observation semble l'établir. Nous connoissons des animaux qui paroissent réduits au sens du toucher. Nous en connoissons d'autres qui paroissent privés de la vue & de l'ouie. Ceux qui sont le plus généralement connus, jouissent des mêmes sens dont l'homme jouit. Mais il peut exister des animaux qui ont des sens que nous n'avons pas, & qui n'ont pas nos sens, ou tous nos sens.

M. Seroit-il possible que nous acquerrions de nouveaux sens?

D. Tout de même, par le développement du germe dont il a été parlé. Ces nouveaux sens nous manifesteroient dans les corps des propriétés qui nous seront toujours inconnues ici bas. Combien de qualités sensibles que notre statue ignore encore, & qu'elle ne découvriroit point sans étonnement! Nous ne connoissons les différentes forces répandues dans la Nature, que dans le rapport aux différens sens sur lesquels elles déployent leur action. Combien est-il de forces dont nous ne soupçonnons pas même l'existence, parce qu'il n'est aucun rapport entre les idées que nous acquer-

rons par nos cinq ſens, & celles que nous pourrions acquérir par d'autres ſens!

M. Suivant cela, comment pouvons nous regarder les cerveaux des êtres ſentans & des êtres intelligens?

D. Comme autant de miroirs ſur leſquels l'univers, ou différentes parties de l'univers vont ſe peindre. Quelle étonnante variété entre toutes ces peintures! Quelle différence de l'univers contemplé par le cerveau de l'homme à l'univers contemplé par le cerveau du Chérubin!

M. D'où procede l'exiſtence des objets à notre égard?

D. De l'impreſſion qu'ils font ſur notre ame. Mais cette impreſſion, les ſens la lui tranſmettent. Les ſens ſont donc des milieux à travers leſquels l'ame apperçoit les objets. La variété des milieux varie donc l'aſpect de l'Univers.

M. A proprement parler, l'ame apperçoit-elle quelque choſe hors d'elle?

D. Non: elle ne ſent que ſes propres modifications, & ces modifications ſont elle-même. C'eſt la raiſon pour laquelle nous ne pouvons prononcer ſur l'exiſtence des corps. Les propriétés par leſquelles les corps nous ſont connus, ne ſont que nos propres ſenſations; & nos ſenſations ne peuvent nous inſtruire de ce qui eſt hors de nous. Il n'étoit pas beſoin de faire des ouvrages pour prouver une vérité

auſſi

aussi claire. Mais, si nous ne sommes pas certains de l'existence des corps, nous le sommes au moins de l'existence de nos idées, & de la diversité qui est entre nos idées. Or, parmi nos idées, il en est qui nous représentent la substance matérielle, que nous jugeons essentiellement distinctes de celles qui nous représentent la substance immatérielle. L'Univers n'est donc à notre égard, que l'ensemble de nos idées & des rapports que nous découvrons entre nos idées.

M. Nous avons perdu depuis longtems de vue notre statue; il est tems d'y revenir. Que résulte-t-il de l'exercice de ses facultés continué sur les odeurs?

D. Plus elle le continue, & plus elle acquiert de facilité à cet égard. Cet exercice dépend de la disposition des fibres à se mouvoir; & plus elles se meuvent, plus elles acquierent de disposition au mouvement & à un certain mouvement. Ainsi, plus la statue compare, & plus les comparaisons lui deviennent faciles. Car l'attention qu'elle donne aux sensations qu'elle compare, augmente la mobilité des fibres qui en sont le siege, & leur disposition à s'ébranler réciproquement. Par une espece de méchanique, l'exercice de chaque faculté devient une habitude. On a vu ci-dessus, comment se forme cette habitude qu'on nomme *mémoire*.

M. Peut-on aſſigner la différence phyſique de la mémoire à l'imagination?

D. Si on vouloit le faire, il faudroit dire que celle-ci ſuppoſe dans les fibres ſenſibles un plus grand degré d'ébranlement que celle-là. Car l'imagination va quelquefois jusqu'à imiter l'impreſſion même des objets. Comme toutes les autres habitudes, elles ſe fortifient par l'exercice; & s'il eſt favoriſé par certaines circonſtances, l'imagination acquerra aſſez de force pour élever ſes peintures au niveau de la réalité. Elle aura d'autant plus de force que les fibres ſeront ſuſceptibles d'un plus grand degré d'ébranlement, & d'un ébranlement plus durable. La ſtatue exerce donc ſa mémoire & ſon imagination: celle-là, quand elle reconnoît que telles ou telles ſenſations l'ont affectée, & qu'elle s'en retrace l'ordre ou la ſuite: celle-ci, quand déployant ſon attention ſur le ſouvenir d'une ſenſation, elle le rend aſſez vif pour qu'il égale presque l'impreſſion de l'objet lui-même.

M. Quelle eſt à préſent la liberté de notre automate?

D. Elle eſt auſſi étendue qu'elle peut l'être dans le rapport à l'odorat. J'ai ſuppoſé qu'elle ſe déployoit ſur toutes les fibres de ce ſens; mais elle n'eſt pas plus parfaite qu'elle n'étoit lorsqu'elle ne ſe déployoit que ſur deux ou trois faiſceaux. La liberté eſt toujours eſſentiellement la même: elle eſt le pouvoir d'exécuter

ſa

ſa volonté; & la volonté eſt toujours volonté, quels que ſoient le nombre & l'eſpece des objets auxquels elle s'applique.

M. La ſtatue eſt-elle un homme?

D. Oui; elle eſt douée de toutes les facultés ſpirituelles & corporelles qui nous ſont propres. Elle a donc, comme nous, la capacité de former des abſtractions intellectuelles, de généraliſer ſes idées, & de s'élever par degrés aux notions les plus abſtraites. Il eſt pourtant bien évident qu'elle ne pourroit former par elle-même la moindre notion, & qu'elle demeureroit une éternité dans l'état où nous la conſidérons maintenant, ſi des circonſtances étrangeres ne réduiſoient en acte ſa capacité de raiſonner.

M. Quel eſt le réſultat de tout ce qu'il y a à dire là deſſus?

D. C'eſt cette propoſition: Chaque ſenſation de notre automate eſt une idée individuelle; & une idée individuelle ne peut, par elle-même, repréſenter que le même individu.

M. Il ſeroit donc impoſſible que la ſtatue pût acquérir des idées générales avec le ſeul ſecours des ſenſations que nous lui avons fait éprouver.

D. Les idées générales ſuppoſent des ſignes qui les repréſentent. La ſtatue ne peut inventer ces ſignes, parce qu'elle ne peut ſortir de la ſphere actuelle de ſes connoiſſances. Et tout ce qu'elle connoît ſe réduit à des odeurs, à dif-

férentes combinaiſons d'odeurs, & à différens degrés de la même odeur. Elle n'a donc point, comme je l'ai remarqué, les idées générales d'exiſtence, de nombre, de durée, de plaiſir; mais elle a le fondement des notions de toutes ces choſes, parce qu'elle en a les idées ſenſibles.

M. Eſſayons de donner à notre ſtatue l'uſage des ſignes: voyons comment l'idée du ſigne parvient à ſe lier à l'idée ſenſible qu'elle eſt deſtinée à repréſenter. Suivons les effets de cette liaiſon.

D. Cette recherche eſt intéreſſante. Les ſignes de nos idées affectent l'œil ou l'oreille; ce ſont des figures ou des ſons; nous avons donc à choiſir entre les uns ou les autres. Préférons cependant les impreſſions qui ſe font par l'ouie; les impreſſions que ce ſens fait éprouver à l'ame ſont bien moins variées que celles qu'elle reçoit par la vue. Je vais donc ouvrir les oreilles de notre ſtatue; & en prolongeant ainſi la chaîne de ſes ſenſations, j'étendrai la ſphere de ſon activité. Mon but n'eſt point ici d'analyſer l'ouïe, comme j'ai analyſé l'odorat: je me propoſe ſeulement de rechercher par ce nouveau moyen, comment nos ſenſations ſe lient aux ſignes qui les repréſentent; & quels effets phyſiques réſultent de cette liaiſon. J'aurai rempli mon but, ſi je parviens à éclaircir un ſujet qui ne l'avoit point encore été, & qui méritoit autant de l'être.

M.

M. Vous excitez toute mon attention; & je ne doute pas que vous ne tiriez de nouvelles vérités de ces discussions.

D. Je présente une rose au nés de la statue, & je lui fais en même tems entendre le son de ce mot *Rose*. Je répete cela plusieurs fois: que doit-il en résulter dans le cerveau de notre automate? Je me suis imposé la loi de partir toujours de quelque fait pour analyser chaque opération de notre être. Je continue à suivre cette méthode, la seule qu'on doive adopter en Psychologie. C'est un fait, que nos sensations de tout genre se lient les unes aux autres. Lorsque deux ou plusieurs sensations, de genres ou d'especes qui different, ont été excitées à la fois, ou successivement; si l'une de ces sensations vient à être rappellée, les autres le seront presque en même tems, ou successivement.

M. Partez-vous de quelque autre fait?

D. C'en est un encore, que l'ame n'a des sensations que par l'intervention des sens, & que la mémoire qui conserve le souvenir des sensations appartient au cerveau. Nos sensations de différens genres tiennent donc à des fibres de différens genres: & si nos sensations se lient les unes aux autres, c'est une preuve que les fibres sensibles communiquent les unes avec les autres. Les fibres de tous les sens communiquent donc les unes avec les autres dans le siege de l'ame, puisque des sensations de

tout

tout genre peuvent être rappellées les unes par les autres. Les fibres de l'ouie communiquent donc avec celles de l'odorat. Si je ſens une odeur qui me ſoit très connue, je me rappelle auſſitôt le nom de cette odeur. La ſenſation de l'odeur réveille donc chez moi l'idée du ſigne qui la repréſente. Les fibres appropriées à la ſenſation de l'odeur ébranlent donc les fibres appropriées au ſigne de la ſenſation; celles-là communiquent donc avec celles-ci, immédiatement ou médiatement.

M. Comment les objets agiſſent-ils ſur les fibres ſenſibles?

D. Ce n'eſt que par impulſion. Ils leur impriment un certain mouvement & un certain degré de mouvement. Les fibres ſenſibles n'agiſſent non plus les unes ſur les autres que par impulſion: elles ſe communiquent donc réciproquement un certain mouvement & un certain degré de mouvement. Lors donc que je préſente une roſe au nés de la ſtatue, & que je lui fais entendre en même tems le ſon du mot *Roſe*, j'excite un mouvement & un certain degré de mouvement dans différentes fibres de ſon cerveau; j'ébranle les fibres appropriées à la ſenſation de l'odeur de la roſe, & celles qui ſont appropriées au ſon du mot *Roſe*.

M. Développez un peu plus particulierement ce méchaniſme.

D.

D. Pendant qu'une fibre ſenſible ſe meut, toutes ſes parties élémentaires ſe diſpoſent les unes à l'égard des autres dans un rapport au mouvement imprimé. Les parties élémentaires des deux ordres de fibres que je conſidere actuellement, ſe diſpoſent donc les unes à l'égard des autres dans un rapport déterminé au mouvement que les objets leur impriment. Mais ces deux ordres de fibres correſpondent l'un avec l'autre: les parties par leſquelles ils ſe communiquent immédiatement, participent donc au mouvement propre de chaque ordre. Leurs élémens ſe diſpoſent par conſéquent les uns à l'égard des autres dans un rapport déterminé à ce double mouvement.

M. Les parties par leſquelles deux ordres de fibres ſe communiquent, ont-elles une ſtructure qui réponde à la fin que nous découvrons dans cette communication?

D. Sans doute. Cette fin eſt de procurer le rappel des ſenſations les unes par les autres; ou ce qui revient au même, de concourir à la production de la mémoire. Je conçois donc que, par le mouvement ſimultané que les deux ordres de fibres exercent ſur les parties qui les lient, les élémens de ces parties revêtent, les uns à l'égard des autres, de nouvelles poſitions, rélatives à l'eſpece & à la direction des mouvemens imprimés. Je dis à l'eſpece & à la direction, parce que chaque ordre des fibres a ſon œcono-

œconomie propre, & que ſon mouvement tend à ſe propager ſuivant une direction que les circonſtances déterminent. Par là, les deux ordres de fibres contractent enſemble une nouvelle liaiſon, une liaiſon d'action, en vertu de laquelle ils tendent à s'ébranler réciproquement: car les déterminations que les parties de communication ont contractées, elles les conſervent, pendant un tems proportionné à l'intenſité ou à la fréquence des mouvemens, & à la perfection de l'organe.

M. Cela vous mene ſans doute à des conſéquences ultérieures.

D. Je n'oſe m'engager plus avant dans la crainte de me livrer à des conjectures qui ne repoſeroient ſur aucun fait certain; mais, en ſe rappellant bien des choſes qui ont été avancées ci-deſſus, particulierement dans les Entretiens XXI & XXII, on jugera du degré de vraiſemblance de mes principes par leur accord avec des faits qui ne peuvent être révoqués en doute.

M. Ainſi, il ne vous reſte rien à ajoûter là deſſus.

D. Qu'il me ſoit permis de dire encore un mot des parties de communication, que je nommerai les *chaînons*. Elles ont pour fin la communication ou la propagation du mouvement, d'où réſultent les divers phénomenes de la mémoire. Rien ne paroit devoir favoriſer davantage

tage cette propagation, que le rapport de ſtructure & l'analogie des élémens. On peut donc conjecturer avec quelque probabilité, que le chaînon qui unit deux ordres de fibres ſenſibles, renferme des élémens analogues à ceux de chaque ordre, & arrangés d'une maniere rélative: en ſorte que le mouvement de l'un ou de l'autre de ces deux ordres tend principalement à ſe propager par ceux des élémens du chaînon qui lui correſpondent. En un mot, (car je n'entreprens point de deviner la méchanique des fibres ſenſibles,) je conçois que les chaînons ſont faits de maniere qu'ils tendent à propager le mouvement dans le ſens ſuivant lequel ils le reçoivent.

M. Que s'enſuit-il de tout cela par rapport à la ſtatue?

D. Quand je préſenterai de nouveau une roſe au nés de la ſtatue, elle ſe rappellera le ſon du mot *Roſe*. De même auſſi, quand je lui ferai entendre de nouveau le ſon de ce mot, elle ſe rappellera l'odeur dont il eſt le ſigne. Mais, ſi je préſente au nés de la ſtatue un corps odoriférant dont l'odeur n'ait contracté chez elle aucune liaiſon avec celle de la roſe, il eſt bien clair que l'action de ce corps ſur les fibres qui lui ſeroient appropriées, ne réveilleroit point le ſon du mot *Roſe;* car, pour que le faiſceau approprié à l'action de ce corps pût opérer cet effet, il faudroit au moins qu'il eût contracté quel-

quelque liaiſon d'action avec le faiſceau approprié à l'odeur de la roſe, ou avec quelque faiſceau intermédiaire.

M. Ce que nous venons de voir s'opérer entre une ſeule ſenſation & le ſigne qui la repréſente, la méchanique l'exécute-t-elle entre une ſuite ordonnée de ſenſations & une ſuite correſpondante de ſignes?

D. Oui. Si donc je fais éprouver de nouveau à ma ſtatue la ſuite d'odeurs que j'ai exprimée ci-deſſus par les mots *roſe*, *œillet*, *giroflée*, *jaſmin*, *lys*, *tubereuſe;* & ſi je lui fais entendre en même tems la ſuite des ſons qui repréſentent ces odeurs, il ſe formera entre les faiſceaux appropriés à ces ſons une liaiſon ſemblable à celle que nous avons vue ſe former entre les faiſceaux appropriés aux odeurs. Il s'en formera une analogue entre chaque ſenſation & le ſigne correſpondant, c'eſt à dire, entre le faiſceau approprié à cette ſenſation & le faiſceau approprié au ſigne. C'eſt ainſi que nous retenons une ſuite d'idées, repréſentée par la ſuite des mots d'un diſcours. Les chaînons qui lient entr'eux les faiſceaux appropriés à ces idées & à leurs ſignes, font de tous ces faiſceaux une ſeule chaîne, ſelon laquelle le mouvement ſe propage dans un ordre conſtant. Cet ordre eſt déterminé par l'arrangement reſpectif que les élémens de tous les chainons ont reçu de la répétition.

du

du mouvement dans le même ſens, comme je l'ai fait voir ailleurs fort au long.

M. Mais, pourquoi, ſi l'on n'écrit pas chaque partie du diſcours à meſure qu'on la compoſe; ſi on retient la premiere dans ſon cerveau pendant que l'on compoſe la ſeconde, & qu'on en uſe de même à l'égard des parties ſubſéquentes; pourquoi, dis-je, fait-on ſoutenir à ſon cerveau un effort incomparablement plus grand que ne feroit celui qu'il auroit à ſoutenir, ſi l'on couchoit chaque partie par écrit à meſure qu'on auroit achevé de la compoſer?

D. Ceci mérite d'être expliqué. Le phyſique de la compoſition conſiſte en général dans les mouvemens imprimés à différentes fibres ſenſibles, & dans l'ordre ſuivant lequel ils ſont imprimés. Mais il ne ſuffit pas pour la compoſition d'ébranler dans un ordre conſtant un certain nombre de fibres ſenſibles; il faut encore les ébranler aſſez fortement, pour qu'elles retiennent pendant un certain tems les déterminations qu'on a tâché de leur imprimer. Si l'on n'y parvenoit point, les parties du diſcours ne ſe lieroient jamais les unes aux autres dans le cerveau: les impreſſions de la premiere s'effaceroient peu à peu pendant qu'on travailleroit à la compoſition de la ſeconde, &c. C'eſt en repaſſant pluſieurs fois, & toujours dans le même ſens, ſur toutes les parties du diſcours, qu'on parvient à fortifier dans les chaînons les déter-

déterminations en vertu desquelles le mouvement tend à se propager dans tous les faisceaux suivant un ordre rélatif à l'arrangement des termes de chaque proposition. Mais, si l'on ne confie pas ses pensées au papier, & que la suite en soit nombreuse, on sera obligé d'ébranler plus souvent les mêmes fibres, qu'on ne le feroit si on écrivoit à chaque pensée qui s'offriroit à l'esprit. Ainsi, quand on travaillera la quatrieme partie du discours, il faudra pour empêcher que la troisieme n'échappe à la mémoire, & pour la lier fortement à la quatrieme, il faudra, dis-je, mouvoir souvent dans le même sens la chaîne de faisceaux qui correspond à ces deux parties. Par la même raison, il faudra en user de même à l'égard des faisceaux qui répondent aux parties antécédentes; car toutes doivent s'enchaîner dans le cerveau, suivant un ordre exactement rélatif à celui du discours: en sorte que l'intelligence qui liroit dans le cerveau, y verroit le discours représenté par une chaîne de fibres. Les déterminations que les élémens de ces fibres auroient contractées, lui exprimeroient l'ordre de la progression du mouvement, ou des termes.

M. Jusqu'où va la force des fibres intellectuelles?

D. Elle n'est pas infinie. Ces fibres sont capables d'effort, mais cette capacité est renfermée dans certaines limites, qui varient en différens

rens individus. On ne peut les ébranler souvent, ou longtems, qu'elles n'éprouvent comme toutes les autres parties de notre corps, un changement qui fait naître dans l'ame ce sentiment que nous exprimons par le terme de *fatigue.* Cette fatigue est d'autant plus sentie, que le nombre des fibres ébranlées est plus grand. Car, chaque fibre ayant son degré propre de fatigue, plus la somme des fibres ébranlées augmente, plus le sentiment de la fatigue s'accroît en raison composée de la longueur du discours, du degré d'attention que les idées exigent, & de la constitution originelle du cerveau. Mais, quand on écrit à mesure que l'on compose, il est bien évident qu'on n'est pas obligé d'ébranler aussi souvent, ou aussi longtems, la même chaîne de fibres. On ne craint pas de perdre ce que l'on a confié au papier: les yeux peuvent à tout instant le faire rentrer dans la mémoire. Le cerveau n'est pas alors chargé, presque à la fois, du double travail de composer & de retenir. Un leger ébranlement dans les faisceaux représentatifs des parties antécédentes, suffit pour instruire l'esprit de la liaison de ces parties avec celle qu'il compose actuellement.

M. Est-il utile à un Auteur de posséder un cerveau qui puisse retenir une longue suite de propositions, sans qu'il ait besoin du secours de l'écriture?

D. C'eſt un très grand avantage. L'eſprit voit ainſi plus loin dans l'enchaînement des idées. Il en reçoit une impreſſion plus forte, parce que les impreſſions partiales ſont en plus grand nombre. Cette impreſſion eſt agréable, parce que toutes les idées étant en rapport entr'elles, l'effet eſt d'autant plus harmonique, que l'action eſt plus une & variée. Cependant on doit prendre garde d'abuſer de la facilité d'écrire dans le cerveau. Cet abus auroit infailliblement des ſuites funeſtes. Il tendroit à relâcher les fibres intellectuelles; & ces fibres une fois relâchées à un certain point ne ſe rétabliroient pas facilement. L'œconomie de la mémoire en ſouffriroit plus ou moins; & cette altération pourroit s'étendre enfin à toutes les opérations de l'eſprit. Ce ſera de même une précaution très ſage de ne pas méditer longtems ſur le même ſujet, parce que, comme chaque idée a ſes fibres, chaque raiſonnement a ſa combinaiſon de fibres & ſon mouvement. L'expérience prouve que le changement d'objet ſoulage l'attention. C'eſt qu'il laiſſe repoſer les fibres appropriées aux différentes parties de l'objet.

M. N'y a-t-il point d'autres faits qui aillent à l'appui de vos principes?

D. On peut mettre de ce nombre les variétés de la mémoire. Les uns ont celle des dattes; les autres celle des faits; d'autres celle des noms,

noms, &c. Il eſt des cerveaux qui ne laiſſent rien perdre. D'autres peuvent être comparés au tonneau des Danaïdes. En général, nous retenons plus facilement les idées qui ont le plus de rapport aux matieres qui nous ont ſouvent occupés. Le Mathématicien retient facilement des proportions; le Phyſicien, des phénomenes; l'Hiſtorien, des époques, &c. Ces variétés que nous obſervons dans la mémoire, en ſuppoſent d'analogues dans les fibres qui ſont le ſiege de la mémoire. S'il n'eſt pas deux grains de ſable qui ſe reſſemblent, il n'eſt pas à plus forte raiſon deux cerveaux qui ſe reſſemblent. La mémoire a plus de tenacité dans les fibres qui ont plus de diſpoſition à retenir les déterminations que les objets leur ont imprimées; & cette diſpoſition réſulte eſſentiellement des qualités & de l'arrangement des élémens.

M. Pourquoi retenons-nous plus facilement les idées qui ſont analogues à celles qui nous ont ſouvent occupés?

D. C'eſt ce que ces dernieres tiennent à des fibres qui ont acquis par l'habitude une grande tendance au mouvement; & que cette tendance les rend très propres à ébranler les fibres qu'on vient à leur aſſocier. Or ébranler de nouveau une fibre, c'eſt fortifier en elle la diſpoſition au mouvement, & par là l'aptitude à rappeller l'idée. Je n'analyſe pas ceci, parce que je l'ai déjà traité aſſez au long.

M. Comment nos idées s'aſſocient-elles? Ou, comment s'opere la réproduction des idées acceſſoires?

D. Je l'ai auſſi indiqué. A proprement parler, il n'eſt point d'idée ſolitaire dans notre cerveau. Tous les faiſceaux ſont liés les uns aux autres par des chaînons. Un faiſceau ne peut être ébranlé, que le mouvement ne ſe propage par d'autres faiſceaux. Cette propagation ſuit la loi des déterminations que les élémens des chaînons ont reçue de l'habitude ou de la réitération des actes. Le mouvement tend donc à ſe propager vers les faiſceaux qui lui offrent le moins de réſiſtance; or la réſiſtance diminue en raiſon de la mobilité acquiſe.

M. Les circonſtances ne peuvent-elles pas donner une grande force aux idées acceſſoires?

D. Sans contredit. Si un air de muſique a été lié dans le cerveau à des idées très agréables, & qu'on vienne à entendre de nouveau cet air, ou ſeulement à ſe le rappeller, les idées auxquelles l'habitude l'a aſſocié, ſe reproduiront à l'inſtant. Elles affecteront l'ame avec d'autant plus de vivacité, que les circonſtances où elle ſe trouvera alors, lui rendront la poſſeſſion de leurs objets plus déſirable. Et ſi elle eſt dans une ſorte d'impuiſſance de ſe procurer cette poſſeſſion, elle tombera dans une mélancolie qui deviendra toujours plus profonde, ſi la cauſe qui la fait naître, continue à agir ſur le cerveau.

Cet

Cet état singulier de l'ame, qu'on nomme *Maladie du païs*, dépend principalement de la force avec laquelle certaines fibres du cerveau reproduisent les idées qui leur sont attachées. Tous les moyens qui tendroient à affoiblir l'action de ces fibres tendroient à guérir l'ame. Je me borne à ces exemples; je ne finirois point, si je voulois indiquer tout ce qui résulte de l'association des idées. Un bon Traité de Morale devroit avoir pour objet de développer l'influence des idées accessoires ou associées en matiere de mœurs & de conduite. C'est ici qu'il faut chercher le secret de perfectionner l'éducation.

M. Ne pourriez-vous pas donner quelque échantillon de ce secret?

D. Les idées s'associent à leurs signes, comme elles s'associent les unes aux autres. La même méchanique qui lie une idée accessoire à l'idée principale, lie le signe à l'idée qu'il représente. Cette double association des idées, entr'elles & avec leurs signes, constitue le fond des connoissances de chaque individu. L'art d'enseigner consiste donc en général à multiplier ces associations, à les fortifier & à les assujettir à un ordre, qui en assure les effets; & comme toutes nos idées tiennent à des fibres qui leur sont appropriées, cet ordre tend en dernier ressort, à établir entre toutes les fibres intellectuelles une telle correspondance, ou tel accord,

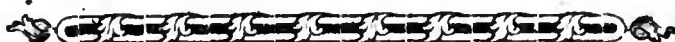
 que

que le mouvement ſe propage des unes aux autres de maniere à repréſenter à l'eſprit les divers rapports qui lient entr'elles les idées d'un ou de pluſieurs ſujets. Mais un ſujet composé tient à un très grand nombre de fibres: celui qui enſeigne manqueroit donc ſon but, s'il entreprenoit d'ébranler preſque à la fois toutes ces fibres. Il ne naîtroit de cet ébranlement que de la confuſion, parce que le mouvement ne recevroit ainſi aucune détermination fixe & conſtante. Il paſſeroit d'une fibre à une autre, ſans obſerver la loi des rapports qui lient les idées. Si l'on n'ébranle au contraire qu'un petit nombre de fibres à la fois, & que l'on commence par celles auxquelles eſt attaché le fondement des rapports les plus ſimples, ces fibres deviendront ainſi le principe ou le centre d'un mouvement, qui, en s'étendant par degrés à un plus grand nombre de fibres, ſe composera de plus en plus ſans ceſſer d'être ordonné ou harmonique. Les chaînons qui lient toutes les fibres, revêtiront peu à peu les déterminations propres à leur conſerver les impreſſions reçues.

M. N'y a-t-il rien dans tout cela qui ſoit appliquable aux animaux?

D. Les faits qui prouvent que les animaux forment des aſſociations d'idées, qu'ils ont un langage naturel, & que l'éducation multiplie, varie, perfectionne en eux ces ſortes d'aſſociations; ces faits, dis-je, indiquent que la méchani-

chanique du cerveau des animaux se rapproche beaucoup de celle de notre cerveau: mais elle en differe, en ce qu'elle ne renferme pas toutes les conditions nécessaires à la généralisation des idées.



ENTRETIEN XXII & dernier.

La statue devient un être pensant.

LE MAITRE.

Comment la statue, & par conséquent l'homme, peut-elle passer de l'état d'*être* purement *sentant* à l'état d'*être pensant?*

D. Nous avons accoutumé notre statue à lier quelques sensations aux signes qui les représentent. Nous avons entrevu la méchanique qui peut opérer cette liaison: nous en avons considéré les effets. Feignons à présent que la statue peut exprimer par des sons articulés tout ce qu'elle connoît au moyen du seul odorat. Toutes ses sensations, tous ses jugemens, toutes ses abstractions; en un mot toutes les opérations de sa sensibilité & de son entendement, seront donc représentés par des signes artificiels.

M. Il ne s'agit que de pousser le développement de cette fiction jusqu'au point nécessaire pour faire comprendre le passage que nous cherchons, du sentiment à la pensée.

D. Déjà la statue nomme toutes les odeurs. Ses sensations ne sont donc plus simplement enchaînées les unes aux autres par les faisceaux qui leur sont appropriés; elles le sont encore par les signes qu les représentent: & ces signes tiennent à des faisceaux d'un autre genre. Ces faisceaux sont liés entr'eux, & à ceux de l'odorat. Ces derniers le sont pareillement les uns aux autres. Les chaînons qui unissent tous ces faisceaux, recevant de leurs mouvemens des déterminations durables, établissent entr'eux une réciprocité d'action, d'où naît le rappel des idées attachées à leur ébranlement. Ainsi le son d'un mot ne rappelle pas seulement à l'esprit la sensation dont il est le signe; il lui rappelle encore une multitude d'autres sensations & d'autres signes. L'ébranlement du faisceau approprié au son du mot *Rose* se communiquant donc, de proche en proche & très rapidement, à un grand nombre d'autres faisceaux, l'ame de notre automate éprouve successivement des modifications très multipliées & très variées. Le degré d'activité qu'elle peut déployer sur chaque faisceau, peut modifier l'ordre & l'intensité des mouvemens.

M. La statue éprouve des sensations qui lui plaisent, ou qu'elle aime mieux éprouver que ne pas éprouver, & des sensations qui lui déplaisent, ou qu'elle aime mieux ne pas éprouver qu'éprouver. Comment les distinguera-t-elle?

D.

D. En supposant qu'elle peut représenter par des sons articulés tout ce qu'elle sent, elle nommera *plaisirs* toutes les sensations de la premiere classe, & *déplaisirs* toutes celles de la seconde. Ces deux mots deviendront ainsi les signes d'idées universelles, ou génériques, qui auront sous elles une multitude d'especes.

M. Qu'en résultera-t-il?

D. Lorsque la statue prononcera le mot *plaisir*, ou qu'elle se rappellera simplement le son de ce mot, il réveillera en elle quelcune des sensations dont il est le signe. Souvent il en réveillera plusieurs; & ces sortes de reproductions varieront beaucoup, je veux dire, que les mêmes sensations ne seront pas toujours reproduites. La reproduction de telle ou de telle sensation dépendra en général de la situation actuelle du cerveau, ou des circonstances particulieres qui accompagneront la prononciation ou le rappel du mot *plaisir*.

M. Exposez la chose en détail.

D. Voici comment je la conçois; & le développement de ce cas suffira, je pense, pour faciliter celui de tous les cas analogues. Le son du mot *plaisir* tient dans le cerveau de l'automate à un faisceau de fibres qui lui est approprié. Ce faisceau a contracté une liaison d'action avec différens faisceaux auxquels sont attachés différentes especes de sensations agréables. Si donc ce faisceau vient à être ébranlé, il communiquera

ra ſon ébranlement à un ou à pluſieurs des faiſceaux avec leſquels il a été aſſocié, & une ou pluſieurs ſenſations agréables ſeront auſſitôt reproduites. Mais, ſi le faiſceau approprié au mot *plaiſir* a contracté une liaiſon plus étroite avec telle ou telle ſenſation qu'avec toute autre, il en réſultera qu'une certaine ſenſation ſe reproduira plus fréquemment que toute autre. En ſuppoſant donc que la ſenſation de l'odeur de l'œillet eſt une de celles qui plaiſent le plus à la ſtatue, cette ſenſation ſera du nombre de celles qui auront contracté une liaiſon plus intime avec le ſon du mot *plaiſir*. Quand donc la ſtatue aura préſent à l'eſprit ce mot, elle ſe rappellera le plus ſouvent l'odeur de l'œillet. Ce ſouvenir donnera lui-même lieu au rappel de pluſieurs autres ſenſations agréables, dans le rapport aux liaiſons que le faiſceau approprié à l'odeur de l'œillet aura contractées avec tels ou tels faiſceaux.

M. Quel degré d'attention la ſtatue ſera-t-elle obligée de donner à ces ſenſations rappellées?

D. Elle pourra n'en donner que peu ou point. Il ſuffira que le mot excite un leger ébranlement dans quelques faiſceaux, ou même dans un ſeul, pour qu'il ne ſoit pas abſolument vuide d'idée. C'eſt ce qui nous arrive ordinairement quand nous prononçons les mots repréſentatifs des notions. J'ai rapporté ailleurs comment de l'idée concrete d'un corps triangulaire, l'eſprit

détache

détache par l'attention l'idée modale de la figure, la trace sur le papier & la nomme *triangle.* Si l'on suppose que le triangle équilatéral est celui que nous nous représentons le plus souvent, lorsque nous prononçons le mot *triangle*, cette espece de triangle sera pour nous dans le cas que je suppose, ce qu'est pour notre statue, l'odeur de l'œillet dans le cas que j'examine. L'odeur de l'œillet est donc pour la statue un signe naturel du plaisir; comme l'image du triangle équilatéral est pour nous un signe naturel de l'idée de triangle.

M. Y a-t-il une exacte parité entre ces deux signes?

D. Il est aisé de voir que le signe naturel renferme un grand inconvénient, celui d'être trop déterminé. Il n'imite donc les fonctions du signe artificiel qu'autant qu'il rappelle à l'esprit les idées de différens individus. Et dans ce cas-là même, précisément parce qu'il est trop déterminé, le signe naturel ne peut gueres représenter à l'esprit que les idées qui ont des rapports prochains avec lui, qui lui ont été associées par l'habitude. Il n'en est pas de même du signe artificiel: le mot *plaisir* peut se lier indifféremment à toutes sortes de sensations agréables, parce que le son de ce mot ne renferme en lui-même rien qui le détermine à se lier plus étroitement à une certaine sensation qu'à toute autre. Il suit de là que, plus le signe est indéter-

terminé, plus il eſt ſigne; car il a plus de capacité repréſentatrice; il eſt propre à exprimer un plus grand nombre de choſes, & de choſes plus différentes entr'elles. Tels ſont ſurtout les ſignes algébriques.

M. Pourquoi arrive-t-il ſouvent que le ſigne deſtiné à repréſenter une idée générale, rappelle aſſez conſtamment à l'eſprit la même idée, ou les mêmes idées particulieres?

D. C'eſt par une circonſtance abſolument étrangere au ſigne entant que ſigne; c'eſt parce que l'habitude l'a enchaîné fortement à telle ou telle idée particuliere.

M. La ſtatue aura-t-elle beſoin d'un terme plus fort encore que celui de *plaiſir?*

D. Comme elle a éprouvé quelquefois de ces momens délicieux, où ſa ſenſibilité ſe déployant dans toute ſa force concentroit, dans une ſituation unique, toutes les puiſſances de l'ame; ſi elle veut diſtinguer par un ſigne cet état de celui où, jouiſſant de ſenſations agréables, elle peut néanmoins donner ſon attention à d'autres ſenſations, elle nommera le premier *volupté*, & elle laiſſera au ſecond le nom de *plaiſir*. Ses plaiſirs ont été ſouvent interrompus, & elle a ſenti ces interruptions. Sa mémoire en a conſervé le ſouvenir. Il eſt enfin arrivé un tems où ſes plaiſirs ont été continus, où ſon exiſtence n'a point ceſſé de lui être agréable: & elle a nommé cet état *félicité*.

M.

M. A-t-elle différencié les qualités?

D. Oui; elle a de même désigné par des termes les qualités des odeurs. Elle a nommé les unes *douces;* les autres *pénétrantes;* les autres *aromatiques;* &c. Car elle a pu comparer une odeur à une autre odeur, & représenter par un signe le résultat de sa comparaison.

M. Comment concevez-vous qu'elle analyse les idées?

D. Comme il est possible qu'elle découvre beaucoup plus de choses que nous dans la même sensation, & qu'il est même probable que telle sensation qui nous paroit très simple est pour elle composée; le signe par lequel elle se représentera cette sensation sera le signe d'une idée concrete qui réveillera dans son esprit plusieurs idées particulieres. Ces idées seront comme des parties d'un même tout. Les signes dont la statue se servira pour représenter ces idées partiales, exprimeront les abstractions que la sensation concrete lui donnera lieu de former.

M. Où puisera-t-elle la notion de la durée?

D. Pendant qu'un corps odoriférant agit sur son odorat, elle peut se rappeller différentes suites d'odeurs. La succession plus ou moins rapide de ces sensations rappellées mesurera en quelque sorte la durée de la sensation excitée par l'objet. Si la statue exprime par le mot *durée* le sentiment qui naît en elle de cette succession & du son rapport de concomitance avec

la

la sensation que l'objet excite; ce mot deviendra le signe d'une idée générale, qui représentera toutes les successions ou durées possibles à elle connues. La statue distinguera autant de parties dans cette succession, ou dans cette durée, qu'elle y distinguera d'odeurs. Je nomme ici odeur, le souvenir d'une odeur. Elle nommera ces parties des instans: & ces instans seront pour elle incommensurables; car ils ne pourroient être mesurés que par une autre succession d'idées. Tous ces instans sont distincts parce que chaque odeur a son caractere propre; & les signes par lesquels la statue se représente les odeurs ne sont pas moins distincts les uns des autres. Mais, quoique la statue ait la conscience de chaque instant, cette conscience ne suffit point pour lui faire juger de la durée entiere de la sensation que l'objet excite. Car, si cette durée est mesurée par la succession de douze odeurs, il est très évident qu'elle sera indéfinie pour l'automate. La raison en est dans la nature même de la succession des sensations, qui se succédant ne peuvent être toutes présentes à la fois. Je ne sai si la statue distingue exactement trois instans à la fois; & quand on le supposeroit, cela ne donneroit jamais à la statue que l'idée d'une durée de trois instans. Mais une succession de trois instans ne peut par elle-même donner à l'ame l'idée distincte d'une durée de douze instans. Les signes par lesquels

quels la ſtatue exprime les odeurs, ne peuvent pas non plus, lui donner l'idée dont je parle. Ces ſignes ne repréſentent que des qualités individuelles, ſans aucun rapport à la durée. Une ſuite de douze de ces ſignes ne peut donc pas plus donner à la ſtatue l'idée de douze inſtans que la ſuite correſpondante de douze odeurs.

M. N'y a-t-il donc aucun moyen de concevoir que la ſuite puiſſe acquérir l'idée de douze inſtans?

D. Cela arriveroit, ſi nous ſuppoſions que la ſtatue dépouille ſes ſenſations de tout ce qu'elles ont d'individuel, pour ne les conſidérer que comme de ſimples unités; & ſi nous ſuppoſions outre cela qu'elle ſe repréſente la premiere ſenſation de la ſuite par le mot *un*, la ſeconde par le mot *deux*, la troiſieme par le mot *trois*, &c. Car, dans la ſuppoſition que la ſtatue ne peut ſe repréſenter à la fois que trois ſenſations, ou trois inſtans, à l'aide des ſignes qui exprimeroient les rapports numériques, ou de ſucceſſion, elle connoîtroit, par exemple, combien d'inſtans ſe ſeroient déjà écoulés lorſqu'elle diroit ſix. Elle jugeroit donc qu'une ſenſation l'auroit plus longtems affectée qu'une autre, ſi elle avoit compté douze inſtans, pendant la durée de la premiere, & qu'elle n'en eût compté que ſix pendant la durée de la ſeconde.

M. Ce jugement ne feroit-il pas toujours plus ou moins illusoire?

D. Assurément; vu que la mesure de la durée seroit variable de sa nature, & que les instans resteroient incommensurables pour la statue. Je suppose toujours qu'elle ne peut saisir à la fois que trois sensations, ou trois instans. Comme elle a éprouvé cela une infinité de fois, il pourroit arriver qu'elle en contractât l'habitude d'exprimer les parties de la succession ou de la durée par les retours du nombre *trois*; qu'elle dit *trois-un*, *trois-deux*, *trois-trois*, & qu'elle exprimât trois-trois par un signe particulier qui reviendroit, si l'on veut à notre mot, *six*.

M. A quelles notions la statue sera-t-elle conduite par là?

D. J'ai fait voir qu'elle ne peut avoir le sentiment de l'ordre constant d'une succession quelconque, qu'elle n'ait en même tems le fondement des notions du passé, du présent & de l'avenir. Si elle se représente par de semblables termes ce qu'elle sent en ce genre, ces termes s'appliquant indifféremment à toutes les successions qu'elle connoît, deviendront par conséquent les signes d'idées générales. Quand le mot *passé* lui reviendra à l'esprit, elle pensera à une sensation qui en a précédé une autre. Elle aura donc aussi

aussi par la même voye les idées de priorité & de postériorité.

M. En est-ce assez pour produire le *moi?*

D. Comme elle sent que tout ce qu'elle éprouve, c'est elle-même qui l'éprouve, elle dira *je* ou *moi.* Elle dira donc: *Je ne suis pas comme j'ai été; je serai comme je ne suis pas*, &c. Le moi se liera de même à tout ce qu'elle sentira se passer en elle. *Moi œillet; moi jasmin; moi plaisir; moi douleur; moi succession*, &c.

M. Quelle différence mettra-t-elle entre les sensations qu'elle éprouve?

D. Parmi ces sensations, il en est qui exercent plus ou moins son activité; & comme elle sent tout ce qui résulte en elle de l'exercice de cette activité, elle sent qu'elle n'est pas lorsqu'elle désire comme elle est lorsqu'elle jouit. Elle sent encore qu'elle désire avec plus ou moins de vivacité, qu'elle a des besoins plus ou moins pressans, &c. Enfin elle sent qu'elle a du dégoût, de l'ennui. Son moi s'identifie donc avec ces divers sentimens; & comme elle a revêtu de termes les modifications de sa sensibilité, elle revêtira aussi de termes les modifications de son activité. Elle dira *moi désir; moi passion; moi contentement; moi ennui*, &c.

M. Toute qualité étant susceptible d'accroissement & de diminution, toute action

ayant ses degrés, jusqu'où s'étendent les observations de la statue à cet égard?

D. Elle ne saisit que les degrés les plus sensibles; & comme nous supposons qu'elle peut se représenter par des signes tout ce dont elle a la conscience, elle exprimera ces degrés par des termes qui reviendront à ceux-ci; *très fort*, *fort*, *foible*, *très foible*. Quand il s'agira d'une sensation très agréable, & dont elle désirera la plénitude, le mot *foible* réveillera en elle l'idée attachée au mot *déplaisir*.

M. Avec tout cela le dictionnaire de notre automate ne sera pas bien étendu.

D. On comprend qu'il ne peut renfermer aucun terme rélatif aux propriétés de la matiere, & aux notions de cause & d'effet. Il ne peut exprimer que ce qu'il sent, & il ne sent rien de tout cela. Comment exprimeroit-il des propriétés dont l'odorat, ou l'ouie, n'ont pû lui donner la connoissance? Comment acquerroit-il la notion de cause & d'effet, tandis qu'il ne peut acquérir le sentiment de l'action? Et comment l'odorat ou l'ouie pourroient-ils lui donner ce sentiment? La notion de priorité & de postériorité n'a rien de commun pour lui avec celle de cause & d'effet; il ne commettra donc point dans ses jugemens le sophisme trop commun en philosophie; *Post hoc, ergo propter hoc.*

M. Qu'est-ce qui empêche principalement que la statue n'étende beaucoup ses généralisations?

D.

D. Le défaut d'attention. L'exercice de l'attention suppose des motifs; & il n'est ici de motifs que dans le plaisir, ou dans le besoin. Elle ne généralisera donc qu'en raison de l'un ou de l'autre. Tout ce qu'elle sera déterminée à saisir, elle l'exprimera. Elle n'ira donc pas jusqu'aux notions les plus générales, à celles de l'Être, par exemple, car quel motif pourroit la déterminer à étendre si loin ses abstractions? Son attention est toujours plus ou moins circonscrite par le sensible; & la notion de l'être tient bien peu au sensible.

M. Et la notion de la volonté?

D. Par la même raison elle ne la formera pas. Elle sent très bien qu'elle n'est pas quand elle desire, comme elle est quand elle ne desire point. Elle a donc le sentiment du désir; elle peut donc exprimer ce sentiment; & le mot *désir* sera le signe d'un désir quelconque. Mais l'idée de volonté est plus générale encore. Le désir est plus vif, & par conséquent plus sensible: il est donc plus capable de fixer l'attention.

M. Jusqu'où peut aller cette fiction?

D. Je ne la pousserai pas plus loin. Je prie même qu'on veuille bien ne pas la presser. On voit assez ce que j'entens par la pensée. Un être sentant qui n'a point l'usage des signes, compare. Un être sentant qui acquiert l'usage des signes, revêt de termes ses comparaisons, & elles deviennent des pensées. Il les généralise en raison des circonstances.

M. Qu'est-ce qui met donc en valeur toutes les fibres du cerveau?

D. C'est le langage. Le cerveau du Hottentot n'est pas, sans doute, moins bien organisé que l'est celui de l'Anglois; mais quelle différence dans l'emploi des fibres! Je nomme donc *fibres intellectuelles*, celles qu sont appropriées aux signes, de quelque espece qu'ils soyent. Et comme les signes affectent toujours l'œil

ou

ou l'oreille, on peut raisonnablement supposer que les fibres intellectuelles ne sont qu'un prolongement ou une continuation de celles qui servent à la vision & à l'ouie. C'est ainsi qu'il arrive quelquefois qu'une méditation trop forte fatigue l'organe de la vue.

M. Pourquoi importe-t-il d'insister sur les principes dans quelque science que ce soit?

D. C'est qu'il importe de donner aux fibres appropriées à ces principes des déterminations durables, en vertu desquelles elles puissent toujours être ébranlées par celles qu'on tâche ensuite de leur associer, & qui en deviennent comme les rameaux.

M. Je prévois que nous touchons à la fin de nos Entretiens psychologiques.

D. Oui, je termine ici cette analyse. Ce que j'ai exposé sur l'odorat, peut facilement s'appliquer aux autres sens. Je me suis efforcé de remonter aussi haut qu'il m'étoit possible dans la méchanique de nos idées. Je n'ai pas la présomption de penser que j'aye atteint le vrai. Je serai satisfait si j'ai indiqué la route qui conduit au vraisemblable. J'ai toujours été fortement persuadé que cette route étoit l'analyse. J'ai donc entrepris d'appliquer cette méthode à l'œconomie de notre être. On pourra en pousser l'application beaucoup plus loin que je n'ai fait. On pourra découvrir bien des imperfections dans le développement de mes principes; mais au moins, je me serai fait des principes à moi-même, & j'aurai mis sur la voye d'en découvrir de meilleurs. Mon plan avoit d'abord été d'ouvrir tous les sens à la statue, & de lui enseigner les élémens de quelques sciences, pour donner à mes lecteurs une idée de la maniere dont je conçois qu'ils doivent être présentés aux jeunes gens. Mais cela m'auroit mené trop loin; & je crois en avoir assez dit pour faire entendre ma pensée sur cet important sujet.

F I N.

